

FOR

BIBLIOTECA

NAZIONALE

B. Prov.

IV

1448

NAPOLI

VITT. EM. III

~~5029~~

REALE OFFICIO TOPOGRAFICO

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXIV



3513
15

Palchetto

Num.° d'ordine

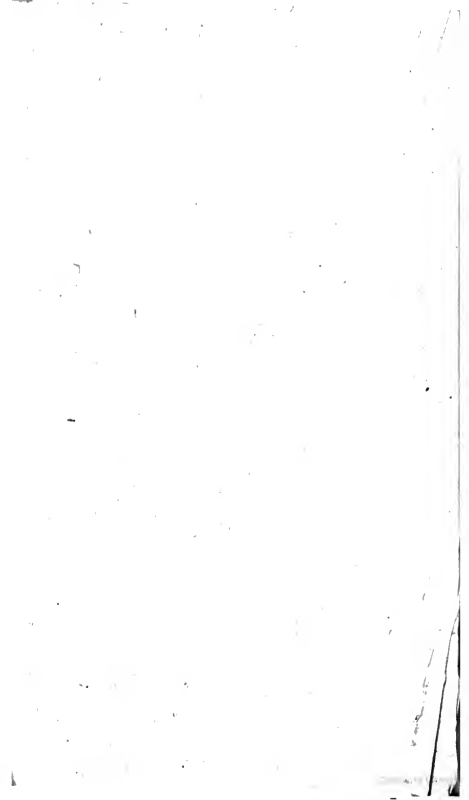
~~215-03-10~~

~~15613~~

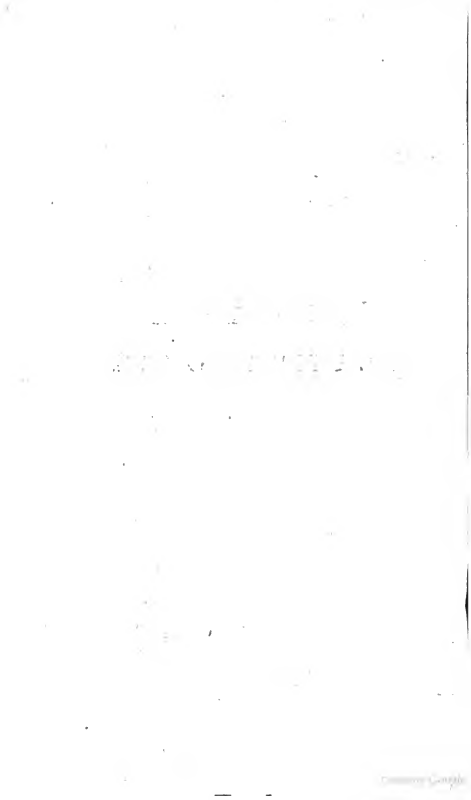
B. Rev.

IV

11118



VOYAGE
A LA MER ROUGE.



53N
614928

VOYAGE A LA MER ROUGE;

SUR LES COTES DE L'ARABIE,
EN EGYPTÉ, ET DANS LES DÉSERTS
DE LA THÉBAÏDE.



*Suivi d'un autre, de Venise à Bassorah
par Latikiée, Alep, les déserts, etc.
dans les années 1780 et 1781.*

PAR M. EYLES YRWIN.

Traduit sur la troisième édition anglaise,
par M. PARRAUD.

Avec deux cartes géographiques.

TOME SECOND.

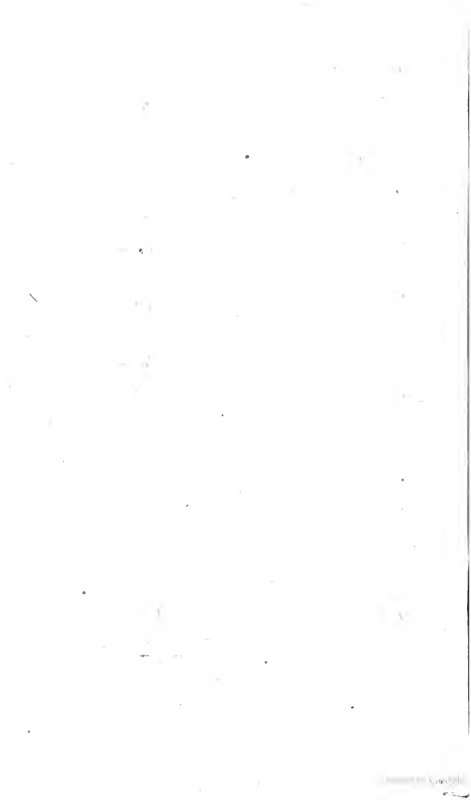


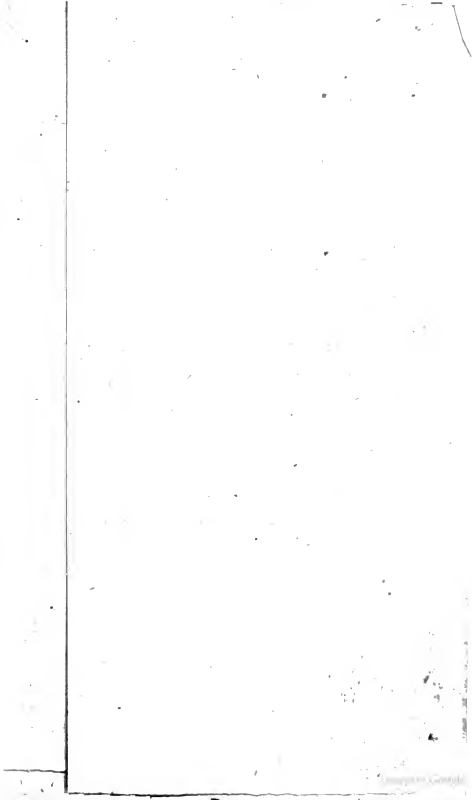
A PARIS,

Chez B R I A N D, Libraire, Quai des
Augustins, N°. 50.



1 7 9 2.







Frontière

Route des Caravanes à l'est

Choc

Chad

CHAVAN

Frontière

Frontière de l'est

Danlie

Bagin

Tallie

Frontière

Barlie

Girgen

ROUTE

des Voyageurs

pour se rendre

de l'Est à l'Ouest

par les bords du Nil

Deserts

Chou

Frontière

Plaine



V O Y A G E
A LA MER ROUGE,
SUR LES COTES DE L'ARABIE,
DE L'ÉGYPTE, ET A TRAVERS LES DÉSERTS
DE LA THÉBAÏDE, EN 1777 ET 1781.

S U I T E
DE LA LETTRE DEUXIÈME.

Jeudi 4 Septembre.

N O T R E bagage étant placé sur les chameaux,
nous prîmes congé des diverses personnes qui
nous avoient marqué de la politesse. Nous n'ou-
blâmes point, dans nos adieux, ce galant homme
de *Hakem*, en faveur duquel nous avons fait

Tome II.

A



de si infructueuses tentatives auprès du Cheikh. A neuf heures nous montâmes sur nos chameaux , avec une suite aussi nombreuse qu'à notre départ de Cofire. Un Arabe , parent d'*Abdel Ruffar* , avoit pris la place du Fakir Indien. Nous dirigeâmes notre route vers la grande Mosquée , sous l'escorte du *Hakem* & d'une troupe de cavaliers qui l'accompagnoient. C'étoit, vraisemblablement , par l'ordre du Cheikh qu'ils nous rendoient ces honneurs.

Tout alloit à merveille jusques-là. Mais nous ne fûmes pas plutôt arrivés à l'abreuvoir , qu'il nous fallut essuyer une tracasserie plus mortifiante qu'aucune de celles que nous eussions encore éprouvées. Nous avions payé pour quinze chameaux , & fait un billet pour le louage d'un feizième. Nos chameliers, qui étoient au nombre de trois , sans compter notre conducteur , ne s'avisèrent-ils pas de vouloir absolument que nous eussions trois chameaux de plus ? & cela , sous prétexte que notre bagage étoit trop lourd : ils ne concevoient pas comment le transport avoit pu se faire jusques-là sans accident. De-là une altercation fort vive. Nous fûmes , avec raison , piqués d'une demande qui avoit tout l'air d'une extorsion : nous pressâmes instamment le *Hakem* de nous ramener chez lui , en menaçant ces gens

avides de porter, dans la matinée même, nos plaintes au Cheikh, & de l'instruire de leur procédé malhonnête : nous allâmes jusqu'à dire que nous avions changé de projet pour la route, & que nous aimions mieux courir tous les hasards d'un voyage sur le Nil, que d'essuyer d'aussi criantes injustices. Cette résolution parut alarmer nos concussionnaires ; ils prirent à témoin de leur prétendue honnêteté, le *Hakem* ; ils protestèrent que notre intérêt seul les avoit engagés à mettre en avant la proposition qui nous avoit tant & si mal-à-propos choqués. Ils n'avoient eu d'autre objet, disoient-ils, que de nous garantir du malheur d'être obligés de laisser notre bagage dans les montagnes, & vouloient, en cas d'attaque, mettre notre vie en sûreté. Il falloit donc se précautionner absolument de relais. Nous ne concevions pas, ajoutoient-ils, toutes les difficultés de l'entreprise où nous nous étions engagés ; sans quoi, nous n'hésiterions pas un moment à prendre le seul moyen de parer à des inconvéniens inévitables. Ils avouoient que leur proposition n'avoit pas été faite à temps ; mais, pour donner une preuve évidente de leur sincérité, ils ne demandoient qu'à être de moitié avec nous dans les frais, assurant qu'ils se contenteroient d'un billet de quinze rixdalles ;

payables au Caire. La candeur de ces offres nous rendit un peu moins difficiles sur l'article de la dépense : d'ailleurs , nous avions trop éprouvé de retards , pour contester plus long-temps. Nous prîmes donc notre parti : un des chameliers se chargea de retourner à la ville , pour assembler le supplément de chameaux & nous l'amener. A onze heures nous nous remîmes en marche , toujours accompagnés du *Hakem* , que nous ne regardions pas comme tout-à-fait désintéressé dans la petite aventure que nous venions d'essuyer : il nous précéda environ un quart de mille sur la route ; puis il se retourna tout-à-coup , & , après nous avoir fait un salut des plus gracieux , regagna la ville au grand galop. Nous poursuivîmes notre route gaiement , & , tirant vers le nord , nous laissâmes bientôt & les arbres & le fleuve derrière nous. Le sol , sur lequel nous marchions , étoit inégal & pierreux , & la lune trop peu avancée pour aider nos chameaux à se conduire. A deux heures après minuit nous fîmes halte , & étendîmes nos tapis sur un terrain extrêmement raboteux. Nous avions été trois heures en marche : nous jugeâmes que notre éloignement de *Ghinnah* ne passoit pas cinq milles. J'ai joint ici une carte de la Haute-Egypte , qui met sous les yeux du lecteur le cours du

Nil, & lui fait suivre notre route, à travers les déserts de la Thébaïde.

Vendredi 5 Septembre.

Je me réveillai à la pointe du jour, avec les yeux fort enflammés & malades : ils ont, pendant quelque temps, été attaqués d'une foiblesse que j'attribue à une fraîcheur. Après avoir reposé, bien à couvert, tout le mois précédent, il est assez naturel, qu'exposés à l'air de la nuit, mes yeux en aient ressenti un mauvais effet. Cette incommodité me donna des craintes pour le reste du voyage ; & je n'aurois pas été surpris de me trouver, avant d'arriver au Caire, une humeur fixée sur cette partie. Le surplus des chameaux que nous attendions ne nous ayant pas encore joint, nous fûmes forcés de nous arrêter. A huit heures *Hadgy-Uttalah*, accompagné de son fils, se mit en marche vers *Ghinnah*, pour les aller chercher. Comme tous ces retards nous donnoient lieu de croire que nous passerions dans l'inaction la plus grande partie de la journée, nous dressâmes une forte de tente, avec une couverture étendue sur notre bagage, pour nous garantir de la grande chaleur. Malgré nos précautions, nous fûmes très-mal à notre aise ; ce qui, ajouté

à la perplexité dans laquelle nous étions , à l'ardeur brûlante du soleil , aux soupçons qui commençoient à nous gagner , sur l'honnêteté de nos chameliers , nous fit trouver le temps d'une longueur insupportable. Les bruits qui se répandoient parmi nos gens , n'étoient guères propres à nous rassurer. *Ibrahim* nous fit entendre que ces drôles n'étoient nullement disposés à remplir nos vues , & que s'ils nous avoient conduits jusqu'en ce lieu , ç'avoit été uniquement pour donner le change au Cheikh. Pour preuve de ce que j'avance , ajouta-t-il , à dix heures , les chameaux sont prêts de nous abandonner. A cette alarme nous quittâmes tous notre retraite ; & , les choses mûrement examinées , nous vîmes , à n'en point douter , que les chameaux alloient tout simplement vers le Nil , pour remplir les outres d'eau. Il faut l'avouer , les terreurs paniques d'*Ibrahim* & du reste de nos gens , pensèrent avoir de fâcheuses suites ; ils furent d'avis que nous reprissions le chemin de *Ghinnah* , pour demander au Cheikh un guide plus fidèle. Jamais , sans doute , jusqu'à ce moment , les idées du pauvre *Ibrahim* ne s'étoient si fort écartées de la vérité. La pureté de ses intentions pouvoit seule leur prêter quelque poids. Cependant , il fut débattu très-sérieusement entre

nous , si nous retournerions ou non. Une démarche si précipitée, disons si mal avisée , en faisant éclater notre défiance insurmontable par rapport aux Arabes , selon toute apparence , nous eût perdu sans retour dans l'esprit du Cheikh. Heureusement que notre beau projet resta sans exécution , & qu'on laissa les chameaux continuer tranquillement leur chemin : à deux heures ils revinrent ; & en comptant les autres , nous trouvâmes qu'ils se montoient à trente : abondance qui semble , au premier coup-d'œil , aller jusqu'au superflu ; mais , d'après notre expérience , nous ne savions que trop que cette provision n'étoit pas suffisante pour nos besoins , avant d'atteindre le prochain abreuvoir. Nous ne voulûmes donc point l'entamer , notre voyage étant à peine commencé. Nous nous contentâmes d'un dîner des plus modestes , des dattes & du pain firent notre repas. A quatre heures un spectacle assez agréable vint nous arracher à une méditation peut-être mélancolique. Nous fûmes frappés de l'arrivée subite de *Hadgy - Uttalah* , & de l'Arabe qui étoit parti la nuit dernière , pour aller à la quête de nos chameaux. Ils n'en amenoient que deux , & *Hadgy* venoit sans son fils. Surpris de cette diminution de notre escorte , nous en demandâmes sur-le-champ la raison :

la réponse fut que le Cheikh avoit retenu le fils ; comme un gage de la fidélité du père. Nous conclûmes de cet acte de sévérité de la part du Cheikh, que notre retard lui déplaisoit, & qu'il avoit exigé un pareil otage de notre conducteur, pour témoigner son mécontentement.

Notre bagage fut aussi-tôt remplacé sur nos chameaux ; mais une heure entière se perdit parmi les chameliers, en dispute sur les différentes charges qu'il falloit assigner à chacun de ces animaux. Enfin, tous ces débats terminés, nous nous mîmes en marche à cinq heures du soir, avec dix-huit chameaux de compagnie. Nous eûmes encore à traverser une plaine pierreuse, &, vers le coucher du soleil, nous gravîmes une montagne escarpée, d'où nous découvriâmes, avec un plaisir facile à imaginer, le fleuve qui couloit au bas. Nous poursuivons notre route ; nous trouvons un terrain stérile, jusqu'à près d'un mille du rivage ; on y distingue, enterré dans un bois romantique, quantité d'édifices de la ville de *Dundurah*, dont je vous ai déjà parlé. Le défaut de population peut être la cause qu'un désert s'étende ainsi jusqu'au voisinage d'un des plus beaux fleuves du monde, quoique le vice oppresseur du gouvernement Turc suffise pour occasionner cette stérilité

d'hommes, qui amène bientôt le fléau de la destruction totale. A la descente de la montagne, nous perdîmes de vue & le bois & le fleuve : il fallut renoncer, pour long-temps, à ce qu'on peut appeller le *plaisir de la vision*. L'enchantement disparut. A sept heures, surpris par la nuit, nous fûmes obligés de nous arrêter, les Arabes nous disant que les chemins, dans l'obscurité, étoient aussi difficiles que dangereux. Nous avions fait dix milles en deux jours, ce qui formoit notre distance actuelle de *Ghinnah*. Cependant, nous avions tiré vers le nord, & nous nous trouvions encore bien éloignés du Caire.

Samedi 6 Septembre.

A cinq heures & demie passées du matin, nous nous remîmes en marche. J'avois les yeux toujours malades, & ils souffrirent beaucoup durant la route; le soleil, sur-tout, leur fut préjudiciable, quoique je prisse des précautions infinies pour les en garantir. Comme nous poursuivions notre chemin, nous fîmes la rencontre de plusieurs bêtes fauves, qui se mirent à fuir aussi-tôt qu'elles nous apperçurent; il nous étoit impossible de les atteindre avec nos armes. Il paroît qu'elles sont fort sauvages; & très-peu

familiarisées avec la vue de notre espèce. Nous continuâmes toujours de marcher par des chemins raboteux , de gravir de hautes montagnes , & nous ne trouvions plus ces objets enchanteurs , ce fleuve aux ondes argentées , ce bois qui a quelque chose d'auguste & de sacré : à juger de la distance , nous en étions peu éloignés ; mais bientôt il fallut mettre , entre ces lieux charmans & nous , un intervalle immense : nous avions à nous sauver de la rencontre des partis d'*Ibrahim Beg* , qui rôdoient dans ce voisinage.

A onze heures & demie , nous fîmes halte à l'est d'une montagne , qui nous prêta son ombre bienfaisante. A son abri , nous cherchâmes à reprendre nos forces. Du pain , de la viande , & beaucoup d'appétit , nous firent faire un fort bon dîner. Notre dernière traite avoit été de six heures , ou quinze milles. En approchant de ce lieu , nous effarouchâmes un pauvre chevreuil , qui étoit venu là chercher un asyle contre l'excessive chaleur du soleil. Ce désert abonde en animaux de cette espèce ; & , comme nous n'y avons pas trouvé la moindre trace de bêtes féroces ou venimeuses , nous présumons que , malgré toutes les fables de l'antiquité à ce sujet , l'Egypte est exempte de cette sorte de fléau. Dans l'Inde , il est ordinaire de voir près d'une

troupe de bêtes fauves , des bandes de tigres , attachés à les suivre comme leur proie assurée , & qu'ils dévorent déjà des yeux. Notre léger repas fini , nous nous étendîmes , sans beaucoup de façon , sur la terre , pour goûter quelque repos. L'heure nous y invitoit , & nous dormîmes comme si nous eussions été sur les meilleurs lits du monde.

Je me réveillai l'après-midi. *Hadgy* s'aperçut que mes yeux étoient extrêmement enflammés. Il s'offrit très-obligeamment à soulager mon mal. Les Arabes ont toujours avec eux une espèce de préservatif contre cette incommodité , à laquelle ils sont fort sujets , & qui provient de la poussière & de l'excessive chaleur. D'ailleurs , l'expérience doit déterminer en faveur du remède , & j'étois si loin de tout espoir de guérison , que je me livrai sans peine aux soins de mon *Empyrique*. Il introduisit sa drogue dans mes yeux : elle me causa d'abord une douleur fort vive ; mais , dans la suite , j'éprouvai un soulagement très-sensible. A quatre heures nous reprîmes notre route , en observant toujours la même direction , & sans que la scène perdît rien de sa monotonie. A sept heures nous nous trouvâmes au pied d'une montagne , d'une hauteur prodigieuse ; l'obscurité nous empêcha d'y monter :

nous établîmes donc en cet endroit notre séjour pour la nuit; la dernière traite fut de trois heures, ou sept milles, tellement que nous estimâmes être environ à trente-trois milles de *Ghinnah*. Notre marche fut dirigée, pendant toute cette journée, vers le N. N. E.

Dimanche 7 Septembre.

Les Arabes ont une excellente coutume de prendre le café avant de se mettre en marche, le matin; nous l'avons adoptée, & nous la trouvons plus salubre pour l'estomac, que ce vieil usage anglois d'une liqueur, dont il est peut-être heureux pour nous d'être dépourvus. A six heures nous eûmes équipé nos chameaux, &, les conduisant par la bride, nous nous déterminâmes à monter, à pied, la hauteur: comme elle étoit extrêmement escarpée, nous eûmes à nous féliciter de n'avoir pas emprunté les secours de nos chameaux. Le sentier étoit à-la-fois si roide & si étroit, que le moindre faux pas les eût fait tomber au fond des précipices dont il est bordé. Il faut aussi observer que, de toutes les bêtes de somme, le chameau est celle qui a le pied le plus sûr, & je ne me rappelle point que, dans cette marche saignante de montagnes

en montagnes , il soit arrivé à ma monture de broncher une seule fois. Nous fûmes plus d'une heure à gravir cette montagne : parvenus au sommet, nous trouvâmes une plaine très-étendue ; mais la vue étoit totalement bornée par des hauteurs qui dominoient le lieu où nous étions. Nous marchâmes près de deux heures. Il nous fut aisé de juger de la différence d'air qui règne dans cet atmosphère ; il est de la subtilité la plus pénétrante. A neuf heures nous commençâmes à descendre. Nous mîmes encore une fois pied à terre ; nous redoublâmes de vitesse sur la pente : le sentier tournoit autour des flancs de la montagne. A notre gauche vint nous effrayer l'aspect d'un précipice qui nous parut être de plusieurs centaines de brasses de profondeur. Nous regardâmes comme une espèce de miracle , qu'il ne fût arrivé aucun accident à nos chameaux. Ils étoient si chargés , & leur harnois en si mauvais état , qu'ils furent souvent arrêtés au milieu de la descente. A chaque instant il falloit rajuster le bagage qui avoit été dérangé par les violentes secousses de l'animal. Quand nous eûmes gagné le bas de la montagne , deux des chameliers poussèrent en avant , dans l'intention de chercher quelque bête fauve à tirer. On doit faire peu de cas de leur habileté : ils ne savent point,

avec leur fusil à mèche , ajuster leur coup ; & il faut qu'ils soient en repos pour prendre , pour ainsi dire, *une visée sûre*. Mes compagnons craignent de compromettre leur adresse en se servant de nos armes à feu , parce que nos balles ne pouvoient leur convenir. Nous traversâmes la vallée où nous eûmes le plaisir d'admirer un grand nombre d'aube-épines en fleur , & de respirer leur parfum. Après une longue marche , nous fîmes halte à l'est d'une colline fort élevée. Précisément , avant de gagner cet endroit , il m'arriva une aventure assez singulière. J'étois resté derrière mes compagnons , à environ trois cents pas de distance. J'avois avec moi trois de nos Arabes , qui , tout - à - coup , arrêrèrent mon chameau , en me faisant signe de ne point avancer. Ce brusque procédé me tira d'une espèce de rêverie dans laquelle j'étois plongé , & sur ma tentative d'aller en avant , de nouveaux efforts de la part des Arabes , pour me retenir , & des cris assez perçans , qui étoient inintelligibles pour moi : le mot de *Ghazal Ghazal* , vingt fois répété. A l'instant mes yeux allèrent se fixer sur mes camarades , que je voyois traités de la même façon ; & j'allois me servir de mes armes pour m'ouvrir un passage jusqu'à eux , quand un chevreuil se mit à courir , avec

îtresse , en face de nous , à travers notre route , & qu'un coup de fusil suivit , non moins rapidement , cette découverte : alors le mystère fut éclairé ; & , dans le même moment , je me trouvais délivré de la plus grande perplexité , peut-être , que j'eusse éprouvée de ma vie. Ce sont-là des inconvéniens attachés au peu de connoissance de la langue. Le mot *Ghazal* , que j'avois pris pour une expression de commandement , ne désignoit en Arabe que la bête fauve dont je viens de parler. Content de la leçon , je me hâtai de rejoindre mes camarades , & je fus le premier à rire de bon cœur , à mes dépens. J'imagine qu'il n'est pas fort nécessaire d'ajouter qu'il fallût encore , ce jour-là , nous passer de venaison pour notre dîner : notre mouton au pot fut toute notre ressource. Il est vrai que nous en usâmes avec sobriété ; notre conducteur & les propriétaires des chameaux s'attendoient à en avoir leur part : & , en gens sensés , nous nous soumettions à ce partage , dont notre appétit murmuroit un peu , plutôt que de leur causer de la mauvaise humeur. La dernière traite fut de sept heures & demie , ou dix-neuf milles.

A trois heures & demie passées nous remonâmes , & allant à travers la même vallée , environ au bout d'une heure , nous atteignîmes le

pied d'une autre montagne escarpée. Nous fûmes obligés de conduire nos chameaux par la bride , & , à-peu-près en une demie-heure , nous gagnâmes le sommet. Une plaine , qu'on pouvoit évaluer à deux milles de longueur , s'offrit à nos yeux. Ce fut là que nous nous remîmes sur nos chameaux. A six heures nous étions arrivés à l'extrémité de la montagne , quand notre garde avancé vint parmi nous jeter l'alarme. Il nous annonça qu'il y avoit dans la vallée une troupe de chameaux ; nouvelle bien faite , en effet , pour nous donner de l'inquiétude. Nous ne devions pas nous attendre à rencontrer dans cet endroit d'autres créatures humaines. Que nous : nous ne fîmes qu'un faut à nos armes , & nous remîmes , dans le meilleur ordre possible , sur la descente qui étoit si roide , si perpendiculaire , que , malgré notre petit nombre , il nous étoit possible d'agir & de faire face à une multitude d'affaillans. Les étrangers , de leur côté , semblèrent avoir épié nos mouvemens ; ils s'étoient mis comme en ordre de bataille , & paroissoient attendre le résultat. Nous ne comptâmes pas moins de trente hommes : d'où il étoit aisé de conclure que nous en aurions deux contre un des nôtres , si le malheur vouloit qu'on en vînt aux hostilités. Pour s'éclaircir du fait ,

Hadgy-Uttalah

Hadgy-Uttalah prit le parti de descendre dans la vallée. Il se hasarda , puisqu'il s'étoit désarmé dans le dessein de donner un témoignage de vues pacifiques. Tous nos yeux étoient attachés sur lui , avec une extrême impatience de savoir quelles seroient les suites de l'entretien qu'il alloit avoir , & , il faut l'avouer , nous ressentions de mortelles anxiétés. Notre situation étoit des plus critiques. Nous le suivions pas à pas ; il approche du parti : l'un d'eux le reconnoît , court au-devant de lui à bras ouverts. Le reste de la troupe l'environne. Nous distinguons , dans l'éloignement , qu'on lui sert du pain & du café : nous commençons à nous livrer à l'espérance , & à varier dans notre jugement , sur la profession de ces étrangers. Nous allons jusqu'à imaginer que ce pouvoit bien être des voyageurs comme nous , qui , dans ces temps de trouble , avoient préféré la route du désert aux rivages du fleuve. Ce qui nous confirme dans cette idée , c'est le signe que nous fait *Hadgy* de descendre. Ce signe nous fut interprété par nos Arabes : il annonçoit clairement que nous n'avions rien à craindre. Remplis donc d'une heureuse confiance , nous descendîmes la montagne en aussi bon ordre que le sentier nous le permettoit. La première personne qui s'offrit à notre vue dans le vallon ,

fut *Hudgy* , qui fit , sur-le-champ , transporter notre bagage à quelque distance des étrangers , tandis que les Arabes , de part & d'autre , se confondoient en démonstrations d'affection & de civilité. La première chose dont nous fûmes instruits , c'est qu'on se procure de l'eau dans cette vallée : avantage qui engagea notre société à s'arrêter pour remplir ses outres. Nous arrivâmes en cet endroit , à six heures & demie ; de sorte que notre dernière traite avoit été de trois heures , ou sept milles.

Pendant que *Hudgy* étoit engagé , avec le chef des étrangers , dans un entretien qui paroissoit animé , Ibrahim & Abdul-Russar vinrent à nous avec un air étonné & inquiet ; ils nous apprirent qu'ils avoient découvert que nos soupçons n'étoient que trop fondés : ce parti , dont nous avions fait la rencontre , étoit effectivement une bande de voleurs. On avoit entendu l'un d'eux se vanter que la troupe s'étoit emparée des quarante chameaux , près de Cosre , durant notre séjour en cette ville : anecdote que j'ai rapportée il y a quelques momens. Ces honnêtes gens avoient encore pillé une caravane sur les bords du Nil , depuis peu de jours ; & , riches de ce vol , ils s'en retournoient tranquillement dans leur pays. Toutes ces peines & histoires n'étoient pas trop

propres à nous rassurer. Nous nous trouvions ; sans contredit , dans une situation des plus alarmantes ; au milieu d'un vaste désert , loin de tout secours , nous ne pouvions avoir de confiance qu'en nos armes & dans la fidélité de nos Arabes : & quand même nous eussions obtenu l'avantage contre le nouvel ennemi , qui nous répondoit que nous ne serions pas obligés d'en venir aux mains avec nos propres guides , y avoit-il quelque salut à espérer pour nous dans cette affreuse solitude ? C'étoit un vrai labyrinthe où nous resterions , où nous péririons infailliblement. Notre esprit se nourrissoit de ces réflexions décourageantes. Nous reçûmes quelques rayons consolateurs de la part de *Hadgy* , qui vint alors nous rejoindre. Il n'hésita point à nous donner des lumières sur la profession de nos voleurs ; il entra même , à ce sujet , dans des détails. Il nous apprit que ces brigands sont aussi jaloux de leur parole , que les autres individus de la société humaine. Heureusement il étoit de leur connoissance ; ce qui , sans doute , empêcha une effusion de sang. Ils lui avoient donc engagé leur honneur , l'expression est singulière , qu'ils ne se permettroient aucun acte d'hostilité contre nous. Encore une fois , nous pouvions nous reposer en pleine assurance sur leur honnêteté.

Les Arabes, en pareille occasion, n'ont jamais trahi la bonne foi. Au fond du cœur, nous avions encore bien des soupçons sur leur fidélité ; mais nous fûmes étonnés, au dernier point, de la proposition qu'ils nous faisoient, par la bouche de *Hadgy* : c'étoit de nous accompagner au Caire, & *Hadgy* lui-même nous recommanda de ne point la rejeter ; notre intérêt, ajouta-t-il, y étoit attaché. Ils nous serviroient à-la-fois de guides & de protecteurs dans ce désert éloigné de tout secours ; & lorsqu'une fois ils se déclaroient en faveur de quelqu'un, c'étoit leur caractère de le soutenir & de le défendre, au péril même de leur vie. Quand nous nous serions défiés & du panégyrique & du panégyriste, ce n'étoit guères le moment de combattre l'opinion de notre conducteur, qui se trouvoit alors réellement le maître de nos personnes & de nos effets. L'otage qu'il avoit laissé à *Ghinnah* sembloit d'ailleurs nous répondre qu'il s'acquitteroit avec fidélité de son emploi. Cependant, nous ne pûmes nous empêcher d'admirer notre bonne fortune ; l'excellente compagnie où nous allions tomber ! Et, qui devoit être notre sauve-garde ? une bande de voleurs. Jamais héros de roman se trouva-t-il dans une situation plus critique ? Et tout ceci n'auroit-il pas l'air d'une fiction, si notre

aventure n'étoit confirmée par les attestations les moins équivoques ? Il faut espérer que le génie bienfaisant qui nous a guidés jusqu'ici , ne nous retirera pas son appui , & que notre voyage se terminera sous ses favorables auspices.

A sept heures les chameaux , appartenans à notre nouvelle société , prirent les devants pour aller chercher de l'eau ; leurs honnêtes possesseurs nous laissèrent leur capitaine & un seul gardien pour leur bagage : ce qui démontrait , de leur part , la plus entière confiance. Nous nous couchâmes avec la précaution , cependant , d'avoir nos armes près de nous , & nous dormîmes autant que le froid nous le permettoit. J'avois été assez malheureux pour me voir privé de mon manteau de nuit. Une étoffe légère , qui me servoit de vêtement , me garantissoit peu du vent du nord , aussi piquant que je l'aie jamais senti hors de l'Europe. Lorsque nous reprendrons nos voyages de nuit , il faut espérer que le mouvement nous rendra le froid moins sensible. Cette vallée , d'après notre estimation , est à cinquante-neuf milles de *Ghinnah*. Notre course avoit été N. O.

Lundi 8 Septembre.

A quatre heures du matin j'étois réveillé. Les chameaux n'avoient point encore paru ; je parle de ceux qui appartenoient aux voleurs : leur bagage étoit sous nos yeux. Je m'apperçus que, dans leurs diverses marchandises, il se trouvoit du sucre, du café, des toiles à voiles ; c'étoient les fruits de leur brigandage. Ils les avoient recueillis depuis peu, & ils alloient les vendre dans le voisinage du Caire. A la pointe du jour, nos chameaux furent expédiés pour la provision d'eau : *Hadgy* & les propriétaires de nos montures restèrent avec nous. Comme il y avoit toute apparence que nous ne partirions guères avant midi, j'eus le temps de m'arrêter sur un objet qui, peut-être, intéressera la curiosité du lecteur.

Il semble que le larcin, chez les Arabes, soit regardé comme une profession, & une profession nullement déshonorante, pourvu qu'elle s'exerce aux dépens d'autres districts. Leurs amis & leurs connoissances n'ont qu'à se louer de leur honnêteté ; & il arrive rarement qu'ils mettent leurs compatriotes à contribution. C'est, par bonheur pour nous, ce qu'éprouvèrent nos Arabes. Nous fûmes redevables de notre salut

à cette singulière façon de penser : voilà comme l'honneur a une foule de modifications. La coutume de ces espèces de nomades , est de faire des excursions sur les territoires éloignés , & de revenir chez eux , chargés de tout le butin qu'ils ont pu ragner. Ces expéditions ne sont , à leurs yeux , que l'art de la *petite guerre* , & ne se montrent pas , ce qu'elles sont réellement , des infractions criminelles des droits du genre humain. Cependant , à voir les objets sous un jour philosophique , que sont de plus ces héros qui ont désolé la terre , & dont l'histoire a consacré la mémoire , par une lâche & absurde complicité ? Peut-être n'ont-ils pas la raison & la justice de ces Arabes déprédateurs ; ou plutôt , les crimes des uns manquent uniquement d'un éclat qui couvre ceux des autres , & leur prête une sorte de prestige imposant. Les premiers ne sont comptables de leurs actions qu'à leur gouvernement , qui , par une politique peu délicate , ferme les yeux sur des délits qui enrichissent ses sujets. On observera que les individus qui forment ces différens corps de brigands , ne sont coupables , pour la plupart , d'aucun crime personnel. Ce sont les crimes de leurs parens qui , souvent , les ont forcé d'entrer dans ces associations perverses. La crainte d'être exposés à la vengeance de

quelques particuliers, les porte à chercher un asyle dans le désert. C'est leur monstrueuse politique ; c'est la bisfarrerie ; c'est la mollesse cruelle de leurs loix qu'il faut accuser. Elles ont contraint des hommes, d'un caractère doux & honnête, à rechercher l'association d'êtres avilis, & à se vouer, avec eux, à l'infâme métier de piller le voyageur imprudent.

Hadgy nous présenta le chef de la bande. Nous lui fîmes les honneurs de notre déjeuner. Il prit une tasse de café avec nous. Ce fripon annonçoit de la gaieté : il ne demandoit pas mieux que de rire : sa taille, quoique médiocre, étoit forte & ramassée ; il avoit d'assez beaux traits ; & sa physionomie n'auroit pas été désagréable, sans une large cicatrice qui, en lui resserant la lèvre supérieure, découvroit la perte de plusieurs dents de devant, & le défiguroit d'une étrange manière. Il y a lieu de croire que cette brèche fâcheuse étoit le résultat d'une de ces rencontres où il faut payer de sa personne. Cet homme avoit dans ses manières une franchise qui lui gagna aisément notre confiance : c'est de lui qu'on peut dire qu'il n'avoit la conscience nullement timorée. Il sembloit s'applaudir de son genre de vie, & nous racontoit ses exploits, comme Alexandre eût rendu compte de

la glorieuse expédition qui lui soumit l'empire des Perfes. Il nous fit voir deux paires de pantouffles de maroquin, un habit turc & d'autres effets de cette nature, qui étoient à vendre. Nous ne fîmes point de difficulté de les acheter, dans l'intention de captiver fa bienveillance. Je fuis obligé de convenir que nous bleffions un peu la délicateffe, puifque nous favions parfaitement que ces effets avoient été volés ; mais la néceffité n'est-elle pas une puiffante excuse ? *Abdul-Ruffar* fit l'emplette d'un alcoran & d'autres livres de fa religion ; *Ibrahim*, d'un pistolet d'harçon à la françaife, qui fera moins pour lui un objet d'usage que de parade. Nous avons eu toutes ces choses pour un tiers de leur valeur. Ce fut *Hadgy-Uttalah* qui paya l'honnête brigand ; arrivés au Caire, nous arrangerons nos comptes avec le premier : car nos voleurs, fans doute, ne nous auroient pas épargné, s'ils euffent foupçonné que nous n'étions pas fans argent. En vérité, nous avons joué de malheur : nous aurions pu effectuer, une infinité de fois, pareil voyage, fans rencontrer une femblable canaille : rendus à ce paffage, feulement une demi-heure plus tard, nous aurions pourfuiivi librement notre chemin. Au refte, trêve à toutes ces réflexions : n'avons-nous pas

souvent éprouvé , dans le cours de nos voyages ; la vérité de cette fameuse maxime de Pope , & qui a servi de texte & de sujet à ses plus belles épitres : *Que tout est au mieux*. Continuons de bénir la providence , cheminons avec nos chers voleurs , sans nulle crainte ; leur argent les attend au Caire.

A onze heures , leurs chameaux revinrent de la fontaine. Si les propriétaires avoient eu quelque mauvais dessein contre nous , ils n'auroient jamais trouvé d'occasion plus favorable pour l'exécuter. Une grande partie de nos forces étoient alors absente , & les leurs , au contraire , étoient en ce moment toutes réunies ; mais ils se livroient à des idées d'une nature tout-à-fait différente. Ils se mirent à tuer un jeune chameau , en l'honneur de *Hadgy-Utalah*. On ne s'occupa plus que des préparatifs du festin. Il faut savoir que les Arabes préfèrent la chair de chameau à toute autre. Ils nous en offrirent un morceau. La sobriété du repas que nous venions de faire sembloit répondre de notre appétit : aussi , trouvâmes-nous la viande tendre & d'un excellent goût , quoiqu'elle fût coriace & qu'on pût la prendre pour de la chair de taureau.

A trois heures , nous revîmes nos chameaux avec les outres pleins d'une eau excellente. Voici

parmi nos Arabes une fête qui va probablement nous retarder encore. Nous comptions nous mettre en route avant le soir ; mais j'ai grand'peur qu'il n'en soit rien. Je l'avouerai avec plaisir, nous n'avons point passé, dans cette vallée, de journée désagréable. Elle est si profonde, si resserrée, qu'il y a toujours de l'ombre, & un courant d'air qui tempère l'excessive chaleur de ces climats.

Nous apprîmes, à notre grand regret, que nous ne marcherions pas le soir. *Hadgy* nous exposa que c'étoit précisément pour nous faire fête qu'on avoit tué le chameau ; qu'en conséquence nous devions nous arrêter jusqu'à ce que les étrangers eussent accommodé cette viande pour le voyage. Ces apprêts durèrent jusqu'à la nuit, & nous avons encore une autre montagne escarpée à franchir. Comme probablement les troubles subsistent toujours au Caire, *Hadgy* nous fit une proposition : c'étoit de nous conduire à la résidence de cette espèce de *filibustiers* : elle est située près du fleuve & à une très-petite distance de la ville où il nous devoit accompagner en bateau. La raison qu'il nous donnoit de cet arrangement étoit assez plausible. Ses chameaux couroient risque d'être pris pour servir à la guerre, s'ils alloient directement à la capitale de l'Egypte. Ce plan n'étoit pas trop de notre goût, & d'ailleurs

contraire aux intentions positives du Cheikh al-Arab qui avoit ordonné qu'on nous descendît à la factorerie angloise ; mais comment, dans la circonstance actuelle, nous empêcher d'avoir un peu de condescendance pour notre conducteur, & le forcer de risquer sa fortune dans une ville où nous pouvions nous rendre également en bateau, en faisant, à la vérité, un peu plus de dépense. Nous donnâmes donc carte blanche à notre conducteur, le priant seulement de ne point négliger nos intérêts en travaillant pour les siens.

Le pétilllement des flammes se faisoit entendre de toutes parts, & les serviteurs arabes étoient occupés à faire cuire les viandes. Chacun avoit sa besogne : les uns distribuoient aux chameaux leur mesquine portion, tandis que d'autres apprêtoient leurs couteaux pour diviser les parts qui devoient composer le festin. Pendant ces préparatifs, les chefs, retirés d'un autre côté, étendus sur des peaux de bêtes sauvages, ayant leurs armes près d'eux, tenoient à leur bouche de longues pipes d'où s'exhaloient une fumée odorante. Ils s'amusoient à raconter des prouesses héroïques, & chacun ne manquoit pas de se faire, sans façon, les honneurs de l'aventure. Ils entroient dans les détails de leurs excursions qu'ils appelloient des guerres, & par-dessus tout,

s'étendoient , avec complaisance , sur les dépouilles qu'ils s'étoient appropriées. C'est ainsi que l'amour propre , ce mobile universel de tous les temps & de tous les lieux , peint les objets en beau aux yeux de la plupart des hommes. Ces conversations si intéressantes pour les Arabes , durèrent jusqu'au moment que le sommeil vint s'emparer des conteurs , & l'on ne songea plus qu'à se livrer au repos.

Mardi 9 Septembre.

La nuit nous fit éprouver un froid piquant , comme à l'ordinaire ; ce qui nous retint assez tard couchés. Nous ne quittâmes cette situation qu'à six heures & demie ; cependant nos compagnons , moins alertes encore que nous , ne se trouvoient pas en état de nous suivre. Ils nous invitèrent à prendre les devants , & nous donnèrent leurs paroles de nous rejoindre bientôt. Nous fûmes trois heures à faire le tour de la vallée dans laquelle nous venions de passer la nuit. Environ sur les dix heures , nous commençâmes à gagner les hauteurs ; la montée étoit rude & pénible. Notre voyage fut assez le même tout le reste du jour. Des éminences , puis des vallons , voilà ce qui varia la monotonie

de notre route , d'ailleurs fort difficile & fatigante. En vérité il n'y a que des chameaux qui puissent marcher dans un tel chemin. Il n'est donc pas étonnant que jusqu'ici nos gens n'aient pas voulu voyager dans les ténèbres. L'air est si perçant & si âpre sur les montagnes , qu'on ne se ressent nullement des incommodités de la chaleur même de midi ; & en effet , les rayons du soleil sont , dans ce mois , loin d'être perpendiculaires ; heureusement que nous lui tournons le dos. Nous éprouvons , dans ce voyage , une température bien différente de la dernière. Il est vrai que les routes sont plus fatigantes & plus dangereuses ; mais la saison est tellement changée , à notre grande satisfaction , qu'à peine pouvons-nous avoir une idée de l'ardeur du soleil : on ne s'en aperçoit , si l'on peut parler ainsi , que par intervalle. A une heure , nous entrâmes dans une autre vallée ; nous l'eûmes traversée à deux & demie ; & quoique le vent frais nous eût abandonnés , nous trouvâmes la chaleur supportable. Ce fut là que nous nous arrêtâmes , privés de l'avantage de pouvoir nous mettre à l'abri du soleil. Quel contraste avec la situation que nous venions d'éprouver ! nous passions subitement d'une extrémité à une autre , d'un froid perçant à la chaleur la plus vive ! Ce lieu nous parut propre à

faire provision d'eau, les dernières sources où nous avions puisé, n'étant connues que des Arabes qui fréquentent le désert. Le petit nombre d'outres qui se trouvoient vuides, fut rempli. C'est ici que le proverbe n'est pas déplacé : on fit boire nos chameaux pour la fois à venir : en effet, ils devoient en avoir une bien longue & bien violente à supporter. Nous fîmes lever une paire de perdrix & plusieurs cailles dans cette vallée qui est ombragée d'arbrisseaux odoriférans. La dernière traite a été de huit heures ou vingt milles ; & d'après notre calcul, nous ne croyions être encore qu'à soixante dix-neuf milles de Ghinnah : notre course aujourd'hui a été N. N. O. ; nous sommes actuellement convaincus que la journée d'hier a été absolument perdue pour nous ; & si c'est ainsi que nous continuons notre voyage, il n'y a point de doute que la patience ne nous manque ; de même que nos provisions. On se disoit à l'oreille que nos Arabes Bedouins avoient pris une route différente de la nôtre. Nous étions demeurés dans cet endroit près de deux heures, & nous n'avions aucune nouvelle de nos honnêtes compagnons : cela nous fit croire qu'ils s'étoient amusés à nos dépens, en nous donnant la fausse espérance que nous les reverrions. Nous étions à examiner si cette espèce

d'infidélité étoit avantageuse ou non , lorsqu'après quatre heures passées , j'aperçus de loin le capitaine des voleurs avec deux gens de sa suite ; il paroissoit fort empressé de nous rejoindre , & toute la bande ne tarda pas à se montrer ; ils sembloient accorder leurs pas à l'air d'une chanson , se souciant peu d'être exposés à l'ardeur du soleil. Leurs déserts sont pour eux le monde entier ; ils ont une physionomie féroce , & sont trois fois plus armés que les Arabes qui nous escortent. Combien a-t-on manqué à la vérité , dans tous les récits qu'on nous a faits de leur discipline & de leurs armes ! Outre son fusil à mèche qui est en écharpe derrière son dos , chaque homme a des pistolets à sa ceinture , un sabre à son côté gauche , à l'autre un poignard , tandis qu'il tient une lance dans sa main droite. En général , ils sont mieux montés que nos gens : la lenteur de leur marche , ce jour-là , peut être attribuée à leur charge : ils avoient peut-être un peu trop pris de chair de chameau. Au reste , dans cette circonstance , nous ne nous trouvions point en force ; la plupart des nôtres étoient absens ; & ils avoient l'occasion la plus favorable de nous attaquer avec avantage. Mais le salut amical qu'ils nous firent , chassa loin de nous les plus légers soupçons que nous aurions pu concevoir ; ils pensèrent seule-
ment

ment à envoyer leurs chameaux à la source où nous avions envoyé les nôtres. Nous voici encore retenus en ce lieu jusqu'à demain matin : c'est le second délai que ces gens-là nous ont causé. Nous venons d'apprendre à l'instant que , durant trois jours , nous ferons route sur les montagnes , avant de descendre vers le Nil où nous aurons soin de remplir nos outres : ce qui nous fait sentir la nécessité de la précaution que nous avons prise.

Mercredi 10 Septembre.

Selon notre coutume , nous nous mêmes tard en marche le matin. Il paroît que les Arabes se soucient peu de respirer le premier air du jour ; ils compensent le retard en cheminant une heure ou deux de plus dans la chaleur : méthode qui n'étoit nullement de notre goût. Peut-être étois-je la partie la plus intéressée dans ces plaintes : mes yeux étoient toujours extrêmement foibles, & les rayons brûlans du soleil ne sembloient pas faits pour accélérer ma guérison. On a bien raison de dire qu'il est peu de plaisir sans mélange. Comme nous étions à prendre notre café , un de nos chameliers s'avisa d'entamer une conversation qui n'étoit guère propre à nous réjouir ; il nous fit connoître à quel point nous étions dans la dépendance de

ses compatriotes : le drôle eut même l'impudence de rire en nommant le Cheikh-el-arab dont le pouvoir , nous dit-il , est absolument nul dans le désert ; il ajouta que si les voleurs n'avoient eu quelques égards pour ses compagnons & pour lui-même , ils nous auroient dépouillé sans nous faire la moindre grace , & que nous serions , au moment où il nous parloit , à errer dans le désert sans vêtement , & sans nourriture. Il en faut convenir , un pareil tableau n'avoit rien de flatteur. Cependant , notre amour propre blessé nous porta , sur-le-champ , à répondre que nous ne serions jamais réduits à un si déplorable sort , tant qu'il nous resteroit un bras pour nous défendre. Malgré cette faillie de courage , nous vinmes bientôt à réfléchir qu'il falloit appeler la prudence à notre secours , & , fermant les yeux sur l'arrogance cruelle de cet homme , tâcher de nous le concilier. Nous fîmes donc un grand éloge de sa fidélité ; nous promîmes même de lui en marquer notre reconnoissance lorsque nous serions arrivés au Caire. La conduite de ce chamelier étoit entièrement l'opposé de celle de *Hadgy* : celui-ci paroïssoit non-seulement un personnage doux , civil , obligeant , mais il parloit de son souverain avec une déférence & un respect qui faisoient honneur à son cœur.

A six heures & demie , notre premiere expédition fut de gravir une montagne presque perpendiculaire : le sentier étoit raboteux. Un de nos chameaux , rétif , ou peut-être se trouvant trop chargé , ou mal chargé , jetta subitement son fardeau de dessus son dos : ce qui mit le désordre dans toute la bande. Mes ballots bondirent de rochers en rochers , jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au bas de la montagne : je regardai comme une espèce de prodige qu'ils n'eussent pas été mis en pièces. L'exposition des effets divers que cet accident auroit produite , eût infailliblement réveillé l'esprit de rapine qui n'étoit qu'endormi ; & alors se seroit détruite cette espèce d'harmonie qui régnoit entre nous & les voleurs. *Ibrahim* fut envoyé au bas de la montagne pour replacer le bagage sur le chameau , & contre toute vraisemblance , un des brigands lui prêta obligeamment la main dans ce travail. Nous fûmes près d'une heure à conduire nos chameaux par la bride. Nous montâmes de collines en collines avant de gagner le sommet : arrivés à cet endroit , nous employâmes trois heures entières à parcourir une plaine où nous ne trouvâmes aucun arbre , pas même un buisson. A dix heures , nous descendîmes dans une vallée où nous fîmes halte pour déjeuner ; elle nous fournit quantité de sou-

rage pour nos montures , du romarin sans nombre , & une abondance d'autres arbrisseaux odoriférans du même genre , qui , nés dans le désert , n'ont probablement encore aucune dénomination. Quoique ces plantes parfumées soient la nourriture ordinaire du chameau , il est remarquable que cet animal a l'haleine d'une fétidité insupportable. Il leur donne toujours la préférence ; mais à leur défaut , quand il est excité par la faim , il dévore indifféremment épines & chardon , sans que sa bouche en reçoive le moindre dommage. On diroit que la nature , par une prévoyance aussi admirable que touchante , l'a cuirassé contre les atteintes des plantes les plus aiguës , dont il est quelquefois condamné par elle à se nourrir. La dernière traite fut de quatre heures ou dix milles.

A onze heures & demie , nous remontâmes sur nos chameaux , & fûmes plus d'une heure à traverser la vallée. Nous parvînmes encore une fois à des hauteurs par des sentiers aussi étroits qu'escarpés , & où j'imagine qu'aucune trace humaine n'avoit jamais été imprimée. Pendant que nous étions à contempler avec une sorte d'effroi les affreux précipices qui étoient presque sous nos pas , je découvris plusieurs canaux où l'eau avoit vraisemblablement coulé

autrefois , & ces marques jointes à diverses autres observations , m'ont convaincu que , dans des temps reculés , des branches du Nil s'étendoient jusqu'en ces lieux , ainsi que d'autres rivières dont les sources , selon toute apparence , ont été taries. Tout ce qui avoisine ce fleuve célèbre a essuyé tant de révolutions !

En ce moment la troupe des voleurs , qui composoit l'arrière-garde , fit halte à une raisonnable distance de nous. Cette conduite de leur part ne pouvoit manquer de nous plaire , car immanquablement , leur excessive affinité avec nos serviteurs eût tournée à notre désavantage. A quatre heures & demie nous entrâmes dans une vallée , où nous dinâmes délicieusement à l'ombre. Ce qui troubla un peu ce plaisir , c'est que nous nous aperçûmes que notre biscuit diminuoit à vue d'œil. Nous nous vîmes obligés de manger , avec les Arabes , de leurs gâteaux cuits sous la cendre. Au reste , tant que nous conserverons notre santé , nous ne nous plaindrons pas de la nourriture , de quelque espèce qu'elle soit. L'Arabe que nous avions loué à *Ghinnah* étoit l'homme chargé de nous préparer ces gâteaux. C'étoit une manière de mauvais plaisant , qui cherchoit à divertir la société par une infinité de facéties : je suis sûr que le vaurien ,

malgré toutes ses dépenses de gaieté , n'oublioit pas ses intérêts. Ibrahim étoit trop indolent pour nous rendre des services de cette nature. Pour Abdul - Rustar , il nous fut d'une très-médiocre utilité , depuis le saut périlleux qu'il fit à la maison de Mahomet. Il traînoit une santé chancelante , & a été fort long-temps à se rétablir de ses blessures. Cet accident sembloit l'avoir refroidi à notre égard. Notre dernière marche a été de cinq heures , ou douze milles & demi. A huit heures nous reprîmes notre route , à la faveur d'un beau clair de lune , jusqu'à onze heures & demie nous voyageâmes dans la vallée. Enfin , nous nous arrêtâmes au pied d'une haute montagne , pour y passer la nuit. Cette dernière traite fut de trois heures & demie , ou neuf milles. D'après notre calcul , nous étions à cent-dix milles de Ghinnah. Notre course fut E. N. E.

Judi 11 Septembre.

Nous nous mîmes ce jour-là de grand matin en marche , & avec une telle précipitation , que nous n'eûmes pas le temps de prendre notre café. Nos estomacs vuides sembloient accuser l'excès de notre empressement. Nous nous fîmes précéder de nos chameaux , & , pendant deux heures ,

nous eûmes à parcourir des montagnes & des vallons qui se succédoient, au point qu'il nous fut impossible de nous servir de nos montures. A huit heures nous commençâmes à descendre dans une vallée profonde, par une des routes les plus périlleuses où nous nous fussions encore trouvés. A chaque côté de nous s'ouvroient, d'une manière effrayante, des précipices de plus de cent brasses de profondeur ; mais la singularité & la magnificence des objets qui les entouraient, sembloient faites pour distraire l'attention du danger. Une foule de pyramides, du plus brillant crystal, attirent & éblouissent à-la-fois, par leur éclat, les regards du voyageur ; mais, pour peu qu'il détourne un moment les yeux de ce spectacle qui l'enchanté, l'effroi succède bientôt à son admiration. A quelques pas de là paroissent suspendues, au-dessus de sa tête, d'énormes masses du plus beau granit, détachées de la montagne par de longues & horribles convulsions, & qui semblent prêtes à l'écraser. De toutes parts ce sont des abîmes sans fond, des débris de rochers, une nature hideuse : on pourroit s'écrier avec le poëte : « Le chaos est ici de retour ». Quiconque traverseroit ces mélancoliques solitudes, sans être frappé de la sublime idée d'une providence souveraine, seroit également mort &

aux émotions de l'imagination , & à ce sentiment , plus intéressant encore , de cette *piété philosophique* , le résultat de toute pensée approfondie , & qui pénètre l'ame de respect & d'amour pour la Divinité.

A neuf heures la pente devint douce , & la route unie. Alors nous remontâmes nos chameaux , & nous eûmes le plaisir de marcher sur un terrain égal. A dix heures il fallut nous arrêter pour laisser paître nos montures : & nous déjeûnâmes au milieu d'arbrisseaux agréables. Cette dernière traite avoit été de quatre heures & demie , ou onze milles.

A onze heures & demie nous reprîmes notre chemin. Nous nous trouvions encore sur une plaine. Quelques momens après , s'offrirent à nos yeux deux ou trois daims , que nous amusâmes à lancer. Ce sont les seuls êtres vivans que nous ayons rencontrés sur ces hauteurs. A deux heures nous côtoyâmes un abîme effrayant , qui paroît avoir été l'effet d'un tremblement de terre : il a environ trois cents verges de longueur , cent de largeur , & autant de profondeur. Un spectacle bien digne d'attacher la curiosité , c'est une colonne de pierre qui s'élève du milieu de ce gouffre , jusqu'à la surface de la terre. La grossièreté de l'ouvrage , & la longueur étonnante

de la colonne , indique que c'est un jeu de la nature : les voleurs , cependant , nous dirent , d'un ton de gravité , que , sous ce pillier , il y avoit une somme prodigieuse , & qu'il n'y avoit personne au monde , qu'un chrétien , qui pût lever la pierre & se rendre maître du trésor. Ils prêtoient à ce conte absurde la sanction d'une tradition antique. Nous eûmes bien de la peine à garder notre sérieux , & , sans vouloir marcher sur les traces d'Hercule , c'est-à-dire , entreprendre un travail digne de figurer avec le nétoyement des écuries d'Augias , nous nous contentâmes de faire le tour du précipice , que les Arabes appellent *Somah* , & , le laissant bientôt derrière nous , nous entrâmes dans une vallée , où le chemin nous parut très-raboteux. Notre route se continua jusqu'à cinq heures & demie. Alors nous fîmes halte , pour dîner à l'ombre d'une colline. La dernière marche fut de six heures , ou quinze milles : c'étoit dans la plus grande chaleur du jour ; aussi , eûmes-nous beaucoup de fatigues à effuyer. Notre société de voleurs fut plus près de nous qu'à l'ordinaire. Ils campèrent sur le même terrain. Là , nos Arabes s'amuserent à tirer au blanc , exercice auquel ils sont d'une extrême adresse : il est vrai qu'ils ne peuvent se servir de leurs armes qu'en repos ,

bien inférieurs en ce point à nos chasseurs, qui tiraient au vol. L'exemple de nos gens anima ceux de l'autre quartier ; durant notre séjour en cet endroit, on n'entendit que des coups de fusil. Nos honnêtes camarades s'amuserent, sur-tout singulièrement, d'un mousqueton qui nous appartenoit. L'écho des rochers en rendoit l'explosion infiniment plus bruyante : on n' imagine point quels étoient leur plaisir & leur étonnement.

A huit heures nous sommes remontés, & avons repris notre route à travers la vallée ; favorisés d'un beau clair de lune, nous avons marché jusqu'à dix heures & demie, que nous nous sommes arrêtés pour prendre quelque repos. La dernière traite a été de deux heures & demie, ou six milles. Selon notre estimation, nous étions à cent quarante-deux milles de Ghinnah. Notre course a été N. par E. & N. par O.

Vendredi 12 Septembre.

Le matin nous ne commençâmes pas notre marche avant six heures & demie, & avant d'avoir pris une bonne tasse de café. Ensuite, notre route fut dirigée vers l'Ouest, pour gagner les bords du fleuve. Nos outres n'offroient plus qu'une maigre apparence ; c'étoit le quatrième

Jour que nous n'avions fait de l'eau. Nous sommes arrivés à une vaste plaine, couverte d'un nombre infini d'arbrisseaux odoriférans, & bornés de tous côtés par des montagnes, dont la cîme va se perdre dans les nues. Après celles que nous avons déjà passées, c'est une perspective bien désagréable d'avoir de nouveaux obstacles à surmonter; &, tous les jours, au lieu de diminuer, ils semblent, au contraire, se multiplier & s'accroître : c'est ici qu'on peut rappeler cette image poétique, « Les Alpes s'élèvent sur les Alpes ». En avançant, nous avons trouvé une foule de traces de bêtes fauves. Nous supposons qu'à notre approche elles ont fui & gagné les hauteurs. A mesure que nous allons vers le Nil, la terre nous paroît moins frappée de stérilité; elle est, en beaucoup d'endroits, argilleuse, & susceptible de culture.

A huit heures & demie, nous nous sommes arrêtés dans une spacieuse ouverture entre les montagnes, qui conduit droit au fleuve. Les Arabes nous ont conseillé de rester en ce lieu, tandis que les chameaux iroient s'approvisionner d'eau sur les bords du fleuve qui n'est qu'à vingt milles de distance. Comme la guerre est toujours allumée dans son voisinage, ils pensent que ce seroit une imprudence, de notre part, de nous

en approcher davantage. Les voleurs ont campé près de nous, & ont dépêché leurs chameaux pour le même message. Ce délai prolongera notre voyage au moins d'une journée, & en conséquence le tems que nous devons passer avec nos dignes camarades. Il faut pourtant déclarer que, jusqu'à ce moment, leur conduite envers nous a été très-honnête : fermons les yeux sur leur profession : nous n'avons qu'à nous louer de leurs procédés ; & aussi long-temps qu'ils tiendront parole à notre conducteur, l'équité veut que nous en disions du bien, & nous contraint même à convenir que nous leur devons de la reconnoissance. Notre station eût été fort désagréable en ce lieu, si nous n'avions pris la précaution de dresser une tente semblable à celle que nous nous étions avisés d'élever à notre première pause au sortir de Ghinnah, pour nous garantir du soleil. Il est vrai que cette tente avoit un inconvénient assez considérable : on ne pouvoit s'y tenir debout, & l'on n'y entroit qu'en se traînant sur ses genoux. Au reste, cette incommodité étoit bien légère, en comparaison de celle que nous avons eu si long-temps à supporter. Je puis le dire sans crainte d'exagération : durant plusieurs mois, chaises & tables ont été pour nous des meubles absolument inconnus, & nous

n'avions d'autres cuillers & d'autres fourchettes que nos doigts.

Tandis que nous attendions le retour de nos chameaux , nous avons eu , vers midi , une fort vive alarme. Le bruit distinct de deux canons est venu nous tirer brusquement de notre paisible sécurité : il paroît du côté du fleuve : aussi-tôt une appréhension très-fondée , qu'il n'y eût des troubles dans notre voisinage ; éloignés comme nous l'étions de la scène des débats , la découverte de nos chameaux pouvoit engager l'un ou l'autre parti à chercher le lieu de notre retraite , qu'ils n'auroient pas manqué de trouver à la fin. Ces réflexions n'étoient rien moins que consolantes ; & certes , nous n'avions pas besoin d'ajouter à nos maux pour rendre notre situation peu digne d'envie. Heureusement nous fûmes bientôt délivrés de ces terreurs enfantées par notre imagination ; le reste de la journée se passa aussi tranquillement qu'à l'ordinaire ; & en dépit des propos de nos gens qui ne cessoient de répéter qu'ils entendoient le canon , nous restâmes persuadés que ce bruit prétendu n'étoit chez eux que l'effet de la crainte. Déterminés à attendre l'issue de l'évènement , nous nous trouvions plongés dans une perplexité d'une nature toute différente , mais qui nous a d'abord très-vivement

affectés. Voilà que nous nous appercevons que notre sucre & notre café nous manquent, malgré la grande dépense que nous avons faite pour ces articles : c'est à ce moment que nous nous sommes ressenti des bons effets de la compagnie des voleurs : ce que nous eussions vraiment désiré en leur absence, leur capitaine nous l'a procuré pour la moitié du prix qu'il nous auroit fallu l'acheter à Ghinnah. *Halgy* a fixé avec lui le montant de ce que nous devons rembourser au Caire. En vérité, je ne reviens pas de ma surprise, & il y auroit bien de quoi se répandre en réflexions philosophiques sur cette matière : c'est de la conscience des voleurs qu'il s'agit. Elle me paroît aussi étonnante cette conscience, que leurs procédés sont obligeans. Cet homme donne à son parti l'exemple de la politesse & de l'honnêteté à notre égard. Comment prendre notre revanche avec lui ? Malgré notre extrême envie de lui marquer notre reconnoissance, nous ne voulons pas déroger à la loi que nous nous sommes imposée. Nous avons, en quelque sorte, affiché aux yeux de ces gens, sinon le *vœu*, du moins le *fait de pauvreté*, & nous persistons dans notre façon de penser qu'il y auroit de l'imprudence à leur montrer de l'argent. Cependant, j'ai saisi l'occasion de faire quelque chose qui fût

agréable à ce chef de brigands. Il me parut jeter un œil de convoitise sur une paire de rasoirs qu'il apperçut dans les mains de mon domestique , je ne lui laissai point désirer long-temps , & lui en fis cadeau.

Comme la nuit avançoit , nos inquiétudes sur le sort de nos chameaux ne pouvoient qu'augmenter. Ils sont enfin revenus à onze heures , & il y en avoit quatorze qu'ils étoient absens. Ils ont été à un endroit du fleuve qui est peu fréquenté. Un homme du pays a instruit nos chameliers de la situation présente des affaires dans ces contrées. *Ismael Bey* avoit repoussé les galères d'*Ibrahim Bey* ; & les troupes de ce dernier , mises en fuite , errent dispersées sur les bords du Nil. Ainsi , nous avons , aux horreurs du désert , l'obligation de nous épargner un très-fâcheux inconvénient , celui de rencontrer quelques-uns des fugitifs qui , pour se soustraire à la famine , se sont jetés dans une route où les attend peut-être l'épée de l'ennemi. L'endroit où nous sommes est à-peu-près en face de la ville de *Suadi* sur le Nil. Notre traite n'a été que de deux heures ou cinq milles : nous avons supputé que nous étions à cent quarante - neuf milles de *Ghinnah*.

Samedi 13 Septembre.

Nous nous remîmes en route le matin , à six heures & demie. Jusqu'à neuf , nous traversâmes une plaine qui nous conduisit à une vallée spacieuse. A dix heures nous fîmes halte pour déjeuner. Quelques malheureux buissons étoient notre seul abri contre le soleil. Ce fut alors qu'il nous fallut vivre en commun avec nos Arabes. Notre biscuit étoit consommé. L'appétit nous fit trouver passable leur pain sans levain ; comme la prétendue fleur de farine , dont il est pétri , est réellement de l'espèce la plus grossière , ajoutez-y l'effet inévitable de la façon & de la cuisson , & vous aurez alors une idée juste de sa blancheur. Nous le trempions dans du *Ghéé* , & ce vrai repas d'anachorettes étoit couronné par une tasse de café.

Eh bien ! avec un régime aussi dur , je ne me suis jamais mieux porté de la vie. Ah ! comme j'appris alors , par ma propre expérience , combien la sobriété & l'exercice sont utiles à la santé , & combien la nécessité est puissante à vaincre la force de l'habitude ! J'ai bien le droit de me donner ici pour exemple , car enfin ma complexion

plexion n'est pas assurément des plus fortes ; je suis sujet au mal de tête : il faut ajouter à cette incommodité, des maux de nerfs, dont j'avois été vivement attaqué plus d'une fois : cependant, personne de la société n'a mieux soutenu que moi les fatigues du voyage. Mon mal d'yeux n'étoit qu'une incommodité purement extérieure ; & graces à notre guide ou plutôt à son remède, j'ai éprouvé dans cette partie beaucoup de soulagement. Notre dernière traite fut de trois heures & demie ou neuf milles.

A onze heures, ayant repris nos montures, nous poursuivîmes notre chemin à travers une vallée couverte d'une forêt d'arbrisseaux. Rien de si désagréable qu'une pareille route. Nos pauvres animaux s'arrêtoient à chaque pas pour satisfaire leur faim ; & quand on étoit obligé de leur refuser cette satisfaction, il n'y avoit ni coups ni menaces qui pussent les engager à continuer leur chemin. A une heure, nous descendîmes par une pente fort douce, dans une plaine hérissée de cailloux, & privée totalement de verdure : nous laissâmes donc la hauteur au bagage qui nous suivoit, & nous traversâmes, avec beaucoup de fatigue, exposés aux ardeurs d'un soleil brûlant, cette plaine aride, jusqu'à quatre heures que nous gagnâmes une agréable

vallée remplie de romarins & d'autres arbrisseaux odorans. Au bout d'une demi-heure de chemin , nous fîmes halte pour prendre quelque rafraîchissement. Il faut observer que , dans aucune de nos stations d'aujourd'hui , nous n'avons pu nous garantir du soleil ; ce qui nous a rendu cette journée une des moins supportables que nous eussions encore trouvée. La dernière traite a été de cinq heures & demie ou quatorze milles.

A huit heures , sous les auspices d'un beau clair de lune , nous avons continué notre voyage. Le froid de la nuit étoit très-pénétrant , & je m'en apperçus , malgré ma précaution d'employer un supplément de couvertures. Pour nos Arabes , enveloppés dans leurs manteaux , ils imaginoient d'adoucir , en fumant , la rigueur d'un froid qui leur étoit d'autant plus intolérable , qu'ils n'y sont pas du tout familiarisés.

Chaque homme est pourvu d'une pierre à fusil , & d'un briquet auquel est attaché un morceau de cuir qui prend feu au premier coup , & est toujours prêt également à allumer son mousquet ou sa pipe. Ces pierres à fusil ont pensé être la cause d'un accident dont M. Hammond auroit été la victime. Une étincelle tomba , sans qu'il y prit garde , sur le petit sac de cuir où étoit sa munition. Si , par le plus heureux hasard

du monde , il ne se fût pas aperçu de la fumée qui en sortoit, il n'y a point de doute qu'il n'eût ressenti les funestes effets de l'explosion. Cette alarme nous fit changer notre position; nous eûmes, soixant, durant le reste du voyage , de tout tenir à l'opposé du vent que les Arabes avoient en face. Au sortir de la vallée , nous trouvâmes un terrain uni. Comme sur un sol dur & pierreux où le pied lourd du chameau ne laisse point d'impresion , il seroit presque impossible de retrouver le chemin , les diverses bandes de voleurs qui fréquentent ces lieux , ont mis des monceaux de pierres à des distances inégales. Cette espèce d'industrie leur indique une direction sûre à travers les déserts. Nous leur avons donc , à cet égard , une grande obligation. Ils sont encore nos guides quand ces monumens sont détruits , ou qu'ils ne sont pas intelligibles pour nous. Cette route au Caire n'étant pas usitée , il arrive souvent que nos aventuriers en font pour leur peine & les frais de leur course. Nous sommes la troisième caravane qui se soit exposée à tenter un chemin depuis les troubles élevées dans ce pays , & peut-être serons-nous la dernière. Notre petit turc à Ghinnah n'étoit point du tout d'avis que nous prissions cette route ; & quoique sa personne & ses effets eussent , selon toute apparence , partagé la protection qui nous

étoit assurée , nous ne sommes point fâchés qu'il n'ait pas voulu en profiter. La vérité est que les Turcs sont les plus despotes de tous les maîtres , & que les Arabes , de leur côté , faisaient toutes les occasions de leur rendre la pareille. A minuit , nous nous arrêtâmes & fîmes halte en pleine campagne ; & nous nous mîmes , avec les couvertures étendues sur notre bagage , à l'abri du froid , autant qu'il fut possible de nous en garantir. Cette dernière marche a été de quatre heures ou dix milles. Nous avons supputé que nous pouvions être à cent quatre-vingt milles de Ghinnah. Notre course a été aujourd'hui N. E. ; & sur la fin plein N. .

Dimanche 14 Septembre.

A six heures & demie du matin , nous avons quitté le lieu de notre station. Nous voilà cheminant dans un plat pays. Nous sommes , suivant ce qu'on vient de nous dire , éloignés du fleuve , à dix ou douze milles. Quelqu'agrément que puisse nous procurer sa vue , nous ne voulons point courir les risques d'en approcher. Nous avons foulé à nos pieds le squelette d'un pauvre chameau , ce qu'on trouve de temps en temps dans le désert. Les malheureux animaux périssent

souvent de fatigue , ou sont tués par les Arabes , qui se nourrissent de leur chair , & en retirent encore un autre profit. Avec la peau , ils se font des semèles de pantouffles , que l'on vend en Egypte , sans autre préparation que celle qu'elle reçoit des rayons du soleil. La fin du chameau , quand ses forces l'abandonnent , a quelque chose de touchant. Sa patience & son courage sont au point qu'il s'obstine à poursuivre sa route tant qu'il lui reste une ombre de vigueur , & qu'il lui est possible de porter son fardeau. Il ne tombe qu'au moment où tous les maux l'accablent , où la nature épuisée le laisse aux prises avec la mort ; c'est en ce moment qu'il se jette à terre avec sa charge. C'en est fait alors ; ni coups , ni caresses , ni bonne nourriture , ni attention à lui laisser prendre quelques momens de repos , rien ne peut l'engager à se relever. Il rend enfin les derniers soupirs. Les Arabes , sensibles à la perte d'un serviteur si fidèle , pour lui épargner les angoisses de la mort , lui plongent un couteau dans la poitrine , & ne lui rendent ce cruel service qu'à regret & en frémissant ; leur cœur semble oublier , pendant quelques momens , sa dureté naturelle , pour s'attendrir sur la perte d'un compagnon de leurs travaux si laborieux & si fidèle. Et toi , être infortuné , triste & trop

parfait symbole de la peine & de la douleur ; puissent enfin reposer en paix les restes de ta déplorable existence ! Que le vent respecte tes ossemens ; & malheur à la main impure qui tenteroit de les écarter du regard de ceux que le hasard conduit dans ces routes solitaires ! A ton aspect le voyageur se sentira ému. Ta force , ta douceur , ta stature gigantesque , tes services , & leur récompense ; enfin , les tourmens de ta vie , & le supplice qui la termine ! Ces diverses images iront toutes à-la-fois se précipiter sur son cœur ; & il ne pourra te refuser en passant , du moins le tribut de quelques larmes. Ah ! puisse-t-il , pour prix de sa sensibilité , échapper aux horreurs du désert ! Puisse la monture qui , dans cette affreuse solitude , partage ses fatigues & ses dangers , éviter ton destin !

A dix heures l'envie de déjeuner nous conseilla de faire halte. Nous prîmes ce modeste repas parmi quelques chardons , l'unique nourriture que la plaine pût fournir à nos misérables chameaux. Le terrain est ici un mélange de sables , de craye & de pierres. La dernière marche a été de trois heures & demie , ou de neuf milles à onze. Nous avons poursuivi notre route à travers une autre plaine spacieuse , & de la plus triste uniformité. Pas la plus petite colline , pas un arbre , pas

le moindre arbrisseau. L'œil , comme sur l'Océan ; n'est borné que par un horison où se perdent les regards. C'est ici que le soleil est un astre de feu. Un vent impétueux , soufflant continuellement sur ce sol sablonneux , achevoit de nous rendre la marche insupportable. Dans tout notre voyage nous n'avons pas eu de journée aussi rebutante. Nous ne nous arrêtons point : quelquefois nous menons nos chameaux vers un maigre buisson , pour les rafraîchir d'une bouchée de nourriture. A cinq heures nous avons rangé une file de hautes montagnes , qui sont situées à l'Occident , vers le Nil. Nous avons fait là une pause , pour prendre langue avec nos gens. Le capitaine des voleurs , & quelques-uns des Arabes , poussèrent en avant pour surveiller le passage. Par fois on y rencontre des voyageurs de leur espèce. Nous ne les suivîmes que de loin & avec lenteur. A sept heures nous les avons atteints au pied des montagnes , à l'entrée de la vallée ; & nous avons été assez heureux pour ne pas trouver même une ombre de danger. Un épais buisson s'est offert à notre vue. Il nous a prêté son abri pour nous reposer. Le vent du Nord souffloit avec force & étoit extrêmement piquant. Un de mes domestiques a découvert un serpent , que les Arabes nous ont dit être très-venimeux :

mais rien ne manifestoit dans le reptile cette funeste qualité. Mon voyage de l'Inde m'a donné quelques connoissances sur l'espèce variée de ces animaux. Cette pénible traite a été de huit heures & demie, ou vingt-deux milles. Nous nous trouvons à deux cents douze milles de Ghinnah. Notre marche a été aujourd'hui N. O.

Lundi 15 Septembre.

A six heures & demie du matin, remis en marche, nous dirigeâmes notre chemin vers les montagnes, que le clair de lune nous fit croire beaucoup plus près qu'elles ne l'étoient en effet : il s'écoula une grande heure avant que nous eussions débouché dans la vallée qui les sépare. Nous y trouvâmes une abondance de fourages pour nos montures, qui, chacune, n'ont qu'une mesure de fèves par jour : nous ne parlons point de la nourriture qu'elles peuvent trouver sur la route ; chétive subsistance, en vérité, pour un animal d'un volume aussi considérable. Nous observions à chaque pas de fraîches voies de daims, ou d'un autre quadrupède, que je croirois volontiers devoir être un élan, d'après la forme du sabot, mais que les Arabes nomment un mouton de montagnes. Ces montagnes sont com-

posées d'albâtre , de porphyre & de granite , dont on voit de larges fragmens épars çà & là sur le chemin , soit qu'ils aient été portés là par quelque tourbillon de vent , ou que , détachés par quelque violente commotion , ils aient roulé jusques-là d'une immense hauteur. Il faut croire que c'est de ces lieux que les anciens rois d'Egypte tirèrent les matériaux de ces édifices superbes , dont une partie subsiste encore , & jouissent d'une constante admiration. Ces colonnes , imposantes par leur hauteur , qui ont étonné le genre humain à Alexandrie & ailleurs , & dont l'Italie s'est enrichie avec tant de frais , sont sorties probablement de ces carrières. La proximité du Nil en facilitoit le transport à la mer. Au reste , ceci n'est qu'une conjecture , qu'il est permis à un voyageur de hasarder. Quand cette hypothèse , si c'en est une , ne serviroit qu'à relever les erreurs de ces écrivains beaux esprits , qui , se livrant à la manie des systèmes , ont supposé gratuitement , que cette immense quantité de marbres a été apportée du Site , au-dessus des Cataractes du Nil. Je ne prétends point nier qu'un étranger ait pu saisir quelquefois des résultats échappés à l'ignorance des gens du pays ; mais , je l'avouerai , on ne peut guères établir des conséquences justes sur des notions si vagues , & des bases si incer-

taines. Mais , l'esprit humain est toujours si amateur du merveilleux !

Nous traversâmes la vallée, jusqu'à dix heures que nous nous arrêtâmes parmi quelques buissons d'épines, pour prendre du café. La traite fut de quatre heures, ou dix milles.

A onze heures nous continuâmes notre chemin à travers cette vallée; elle est toute couverte d'épines assez fortes pour nous procurer de l'ombrage; & , comme elles étoient alors en fleur, nous avions de plus l'agrément de respirer leur parfum. Un pauvre lièvre que nous fîmes lever nous donna lieu d'observer quantité de terriers, où les animaux de cette espèce vont se retirer pour se garantir de l'excessive chaleur. Le vent en ce moment étoit si froid, que le soleil, jusqu'à près de midi, ne s'étoit presque point fait sentir. Mais, tout-à-coup, l'air s'embrasa & devint étouffant. Nous employâmes tout le jour à parcourir cette vallée, qui, en quelques endroits, a plus d'un mille de largeur. L'après-dîner nous eûmes occasion de concevoir quelque inquiétude. Nous surprîmes sur la route les traces fraîches d'un chameau. Le pied lourd de cet animal laisse aisément, sur un terrain mou, des impressions profondes. Les Arabes, grands connoisseurs en ce genre, prétendirent qu'il n'y

avoit pas plus d'un jour que ces vestiges avoient
 été empreints , ce qui sembloit dénoter une bande
 de voleurs bien près de nous. Nous savions , à
 n'en pas douter , qu'aucun voyageur n'avoit pré-
 venu notre départ de Ghinnah , guères plus de
 huit ou dix jours. Quelle espèce de gens pouvoit
 donc se rencontrer en ce lieu , si ce n'étoient
 des brigands ? Le danger sembloit donc immi-
 nent. On résolut aussi-tôt d'envoyer des vedetes
 en avant : nos camarades voleurs s'offrirent à
 nous rendre ce service ; & , par la facilité avec
 laquelle ils suivoient ces traces suspectes , nous
 jugeâmes , sans peine , de la difficulté qu'il y a
 de se soustraire à ces messieurs. Il n'y a point
 de chien de chasse qui court & évente le gibier
 avec plus de sagacité. Cependant , malgré nos
 craintes , nous avançâmes sans délai. Nous ne
 nous arrêtâmes qu'à fix heures , pour dîner. Nous
 avions , en effet , besoin de repos & de raffrai-
 chissement , car la dernière marche avoit été
 de sept heures , ou dix-sept milles & demi.
 Notre provision de viande étant consommée ,
 nous nous vîmes réduits , pour toute nourriture ,
 à ces gâteaux de fleur de farine , dont j'ai déjà
 parlé. Le peu d'économie observée par nos do-
 mestiques nous avoit forcé à ce régime. D'après le
 calcul de *Hadgy-Uttalah* , nous nous étions flattés

d'être cette nuit au Caire ; mais actuellement ; voilà qu'il parle de deux ou trois jours de plus. Il faut , sans doute , mettre cette méprise sur le compte de son peu de connoissance du pays. Tout cela nous dit qu'il faut nous prescrire la sobriété la plus parfaite , & ménager , avec une sévère économie , le peu d'alimens qui nous reste. A huit heures nous nous sommes remis en route , à la faveur du clair de lune , & toujours dans la même vallée. A dix heures & demie nous nous arrêtons pour passer la nuit. La dernière marche a été de deux heures & demie , ou sept milles. Nous présumons que nous sommes à deux cents quarante-fix milles de Ghinnah. Notre direction dans la vallée a été , en général , N. E.

Mardi 16 Septembre.

Nous quittâmes le matin à six heures le lieu de notre station. Sortis , enfin , hors de cette éternelle vallée , qui a plus de trente milles de longueur , nous entrâmes dans une plaine également très-longue à parcourir. A neuf heures , comme par miracle , nous trouvâmes sous nos pas une source qui s'échappoit de quelques montes de terre amoncelées. Ce spectacle étoit pour nos yeux un objet d'autant plus enchanteur , que cette

Solitude brûlante ne leur offroit depuis longtemps que l'aspect hideux de la sécheresse & de l'aridité. Que l'on considère le lieu où nous étions ! Cette source faisoit vraiment les délices de nos regards : aussi, nous arrangeâmes-nous pour ne la point perdre de vue. Nous nous assîmes à peu de distance de cette espèce de trésor , à l'ombre de quelques buissons. Nous déjeûnâmes avec volupté, en tournant sans cesse les yeux vers cette eau bienfaisante, dont la vue nous causoit une douce sensation de fraîcheur, & nous en fîmes provision. La dernière traite fut de trois heures, ou sept milles & demi.

La matinée étoit très-fraîche & fort agréable. Un temps gris vint à lui succéder : ce que nous n'avions point encore vu depuis que nous voyageons en Egypte. Le ciel y est presque toujours clair & serein. On observera que cette contrée fait partie de la haute Egypte. Je n'ai pu savoir si la peste s'y est fait sentir, tandis que la basse Egypte étoit désolée par cet affreux fléau. Nous approchions insensiblement de cette dernière. *Hedgy* nous assuroit que, le jeudi matin, il nous embarqueroit. Nous devions être alors à peu de distance de la latitude du Caire ; ce qui nous rendit plus confians dans la promesse de notre conducteur. Pendant notre déjeûner nous

reçûmes la visite du capitaine des voleurs. Il me témoigna une grande envie de voir une paire de pistolets à deux coups, dont on lui avoit dit que j'étois possesseur. Après sa façon honnête de se conduire envers nous, il ne m'étoit guères possible de lui refuser cette satisfaction. Je m'empressai donc de les lui montrer. Je fis plus, je les déchargeai en sa présence, pour lui donner une idée de cette sorte d'arme à feu. L'invention lui parut très-curieuse; il les examina avec autant d'attention que de surprise, & me les rendit. Je n'entre dans ces détails, que pour faire connoître la modération de cet homme, dont la profession ne faisoit sûrement pas attendre de pareils procédés, & à qui le larcin le plus facile eût procuré une acquisition à laquelle il paroïssoit attacher tant de prix. Un moment après qu'il nous eut quitté, un de ses gens vint nous apporter un présent de sa part : c'étoit un sac de fleur de farine, & au don étoient ajoutés des complimens très-flatteurs. Son maître avoit appris que nous manquions de froment : ce qui mit le comble à notre étonnement; nous ne pûmes gagner sur ce messager d'accepter la moindre marque de notre reconnoissance. Tout ce que nous pûmes obtenir de son désintéressement, c'est qu'il voulut bien accepter un peu de

riz, & souffrir qu'il nous fût permis d'envoyer au capitaine la moitié de ce qui nous en restoit encore. Depuis, il nous est revenu que cet aliment, nouveau pour lui, lui avoit paru très-agréable. Ce qui est d'autant plus singulier, c'est que le riz se trouve en grande abondance dans tout le voisinage du Delta. Il est vrai que ce brigand avoit renoncé à la société des villes. Conséquemment, errant dans le désert, il n'avoit recueilli dans ses courses que des grains de peu de valeur.

Cette source avoit été pour nous une source enchantée. Elle nous retint une grande partie de la journée. Quoique notre provision d'eau fût faite, les chameaux n'avoient pas encore bu, & nous nous étions oubliés sur la perte du temps. Comme la situation de la source ne permettoit pas à nos chameaux de s'y désaltérer, on se vit obligé de creuser une espèce de rigole au-dessus de sa surface. On y étendit un outre pour recevoir l'eau qui y couloit : il n'y avoit que deux chameaux qui pussent boire à-la-fois ; ce qui nous prit six mortelles heures avant que ces animaux fussent abreuvés. Ces détails ne sont pas à négliger, pour quiconque se destine à voyager en ces contrées. Chaque chameau est au moins un quart-d'heure à étancher sa soif ; ainsi, pour abreuver une caravane composée de quatre cents

chameaux , dans un endroit comme celui-ci , il faudroit donc nécessairement employer deux jours & deux nuits ; ce qui produit un retard considérable , & surprend un voyageur mal instruit.

Remis en route à trois heures , nous entrâmes dans un vallon , le plus fertile que nous eussions encore trouvé. De tous côtés , un gazon d'un beau vert , des bouquets d'arbrisseaux , parfumés , & une sorte de graine sauvage. Nos chameaux ne prirent pas moins de goût que nous-mêmes à ce lieu charmant qui leur fournissoit en abondance de l'herbe fraîche : régal bien rare dans cette aride région. Nous étions , de toutes parts , entourés de hauteurs couronnées d'une verdure riante. Le sol est mou , & d'une couleur noirâtre. D'après ces observations , & en remarquant que ce vallon conduit au N. W. vers le Nil , j'ai conjecturé qu'il pouvoit être , dans la haute antiquité , une branche de ce fleuve , mais que l'engorgement des sables avoit laissé depuis fort long-temps à sec , excepté dans les inondations extraordinaires. En avançant , nous fîmes lever une quantité de lièvres. Une paire ou deux de cailles nous échappèrent , parce que nous n'étions pas muni de dragées. A sept heures trois quarts , nous fîmes halte à-peu-près au bout du vallon ,
pour

pour prendre quelque repos. Notre marche fut de quatre heures trois quarts, ou douze milles. Nous nous trouvâmes, suivant notre calcul, à deux cents soixante-fix milles de Ghinnah. Notre direction fut N. par O. & N. O.

Mercredi 17 Septembre.

Nous partîmes à cinq heures du matin, avec un chameau de moins, qui, selon toute apparence, s'étoit égaré. Nous fûmes obligés de répartir sa charge entre toutes les bêtes qui nous restoient, & nous laissâmes, pour sa recherche, un de nos gens derrière nous. Nous fûmes peu de tems à sortir du vallon, & nous gagnâmes une hauteur par le flanc d'une montagne qui la domine. Le sentier étoit étroit & perpendiculaire; il ressembloit assez à une échelle. Pour comble d'inconvénient, nous précédions les voleurs. Un guide que nous avions choisi parmi nos gens, s'étant trouvé privé d'une connoissance suffisante du pays, nous égara. Notre situation étoit, à la vérité, fort agréable! Nous avions enfilé le chemin le plus bas sur le côté de la montagne, au lieu de nous diriger vers le sommet; de sorte qu'arrêtés tout court, nous nous vîmes contraints de regagner les hauteurs pour

reconnoître notre route. Nos pauvres chameaux étoient encore plus embarrassés que nous, pour se soutenir dans ces sentiers escarpés. Les suivant avec peine, nous fûmes forcés de les abandonner à eux-mêmes. Le danger étoit si imminent que le moindre faux pas eût précipité hommes & bêtes dans des abîmes sans fond. Enfin, après une infinité de fatigues & de dangers, nous trouvâmes la bonne voie, charmés de faire l'arrière garde de nos guides infailibles & expérimentés : on devine aisément qu'il est ici question des voleurs. Nous passâmes dans la vallée, près d'une fontaine dont l'eau limpide tombant du haut d'un rocher, alloit, avec fracas, se précipiter en écumant dans un bassin que sa chute même avoit creusé. Nous ne nous y approvisionnâmes point ; mais nous ne pûmes résister à l'attrait d'un spectacle qui nous étoit depuis si long-temps étranger. Après une trop courte pause, nous atteignîmes le sommet de la montagne, & nous marchâmes jusqu'à dix heures & demie sur un terrain entrecoupé de vallons & de hauteurs. Cette étonnante confusion, cette suite continuelle d'ascensions rappellent à l'esprit l'ingénieuse fable de ces Titans qui, dans leur combat avec les dieux, entassoient montagne sur montagne pour escalader le céleste séjour. Sur cette route rude & raboteuse, la marche

est excessivement pénible. Le sol assez généralement gras & humide indique la proximité du Nil qui, dans cette saison, inonde les pays circonvoisins. Quelques ouvertures à notre gauche nous laissèrent jouir par intervalle de l'aspect imposant de ce fleuve célèbre: après une longue disparition, nous le voyions reprendre son majestueux cours à travers des montagnes dont la cime se perd dans les nues. Nous distinguions aisément le sommet de celles qui sont à l'occident du Nil. On eût dit que la nature lui avoit formé tout exprès un canal dans cet endroit, pour épargner à ses eaux rapides les entraves d'un terrain hérissé de rocs. Insensiblement nous arrivâmes aux terres basses, & à onze heures nous fîmes halte parmi quelques arbrisseaux, pour nous reposer nous & notre bétail. C'est ici que l'Arabe, chargé de la recherche de notre chameau, nous rejoignit avec cet animal. Il n'est pas concevable comment il a pu s'égarer. Le chameau est si tranquille, si patient de son naturel! il reste ordinairement près le bagage durant la nuit, sans qu'il soit nécessaire de l'assujettir au piquet. Notre dernière traite a été de six heures; ou quinze milles.

A onze heures & demie, nous recommençâmes à monter, & gagnâmes le pied d'une montagne très-élevée. Nouvel obstacle que nous ne nous

attendions pas à rencontrer. Elle étoit aussi escarpée, aussi roide que celle que nous venions de gravir il y avoit quelques heures. Le sentier, où il nous falloit marcher, étoit en échelons, & de tous côtés presque absolument vertical. Le capitaine des voleurs, voyant les nouvelles difficultés que nous avions à vaincre, eut la prudence d'envoyer tous ses chameaux prendre un défilé dont il avoit connoissance, & qui tournoit autour des flancs de la montagne, il nous accompagna seulement avec la bête qu'il montoit; encouragés par son exemple, nous nous mêmes à gravir cette hauteur que nos gens nous annoncèrent être la dernière que nous devions rencontrer; & par le plus grand bonheur, nous nous tirâmes, sans accident, d'un pas aussi périlleux. Nous fûmes jusqu'à une heure à parcourir la cîme d'où nous descendîmes, par une pente assez douce, dans une vallée. Un homme & un chameau, cachés à moitié par l'épaisseur d'un buisson, ne furent pas, je l'avouerai, pour nous, un médiocre sujet de surprise. Nos gens furent les premiers à donner l'alarme. Aussi-tôt le capitaine des voleurs, sans songer au danger auquel il s'exposoit, poussa son chameau avec la dernière vitesse. Peut-être que l'appât du gain ne contribua pas peu à tant de bravoure & d'im-

pétuosité. Nos Arabes le suivent , & ne tardent pas à environner l'étranger. Nous-mêmes , comme entraînés par le torrent , nous nous précipitons machinalement sur leurs traces.

Mais que la première lueur de réflexions nous fit entrevoir d'embarras dans notre situation ! elle ne pouvoit être plus délicate. D'un côté la reconnoissance , & en quelque sorte l'honneur nous astreignoient à garder , à l'égard des voleurs , une exacte neutralité : de l'autre , l'humanité ; toutes les loix divines & humaines nous obligeoient de prêter notre appui à ce malheureux , si l'on attaquoit sa vie. Pouvions-nous enfin l'abandonner sans crime , ou le défendre sans ingratitude & avec succès ? Le hasard vint heureusement à notre secours dans cette perplexité. L'inconnu n'avoit rien à craindre de la part des voleurs. C'étoit un courrier qui venoit de quitter le Caire depuis vingt-quatre heures ; il étoit chargé de lettres pour quelques villes situées sur les bords du fleuve ; nos compagnons le connoissoient , sans quoi il n'auroit pas eu l'impudence de se hasarder ainsi à travers le désert. Il nous apprit que tout étoit calme au Caire : cette nouvelle & l'idée consolante que nous étions si près de cette capitale , rassura nos esprits. Nous touchions

enfin au terme de la difficile & pénible carrière où nous nous étions engagés.

Nous avons laissé les principaux Arabes régaler de café l'étranger, & continué de traverser la vallée jusqu'à cinq heures & demie que nous nous sommes arrêtés pour dîner. Nous avons alors été rejoints par ces Arabes, & bientôt après par le reste des voleurs qui ont fait une diligence incroyable pour nous rattrapper. La traite a été de six heures ou quinze milles. Après un léger rafraîchissement composé de pain & d'eau, nous sommes repartis à sept heures sous les auspices de la lune alors dans son plein, & qui nous prêtoit assez de clarté pour traverser un territoire montueux. A minuit nous nous sommes couchés sur une espèce de hauteur, pour prendre quelques heures de repos. Les Arabes nous avoient prévenus qu'il falloit être le lendemain sur pied avant le lever de l'aurore, & que cette journée seroit le terme d'un voyage si fatigant. Nous n'étions plus qu'à une médiocre distance du fleuve. La dernière traite avoit été de cinq heures ou de douze milles. Nous nous trouvions alors à trois cents huit milles de Ghinnah, ayant toujours marché vers le N. O. & O.

Jeudi 18 Septembre.

Nous étions en route dès quatre heures du matin, & sans nous donner le tems de prendre, à l'ordinaire, notre café, il fallut faire grande diligence pour arriver de meilleure heure possible à la ville où nous devions nous embarquer pour le Caire. Nous marchâmes droit vers le fleuve pour abreuver nos chameaux. Cet animal est aussi disposé que tout autre à boire souvent, malgré le volume étonnant de liquide que son estomach peut contenir. Il est le seul, si je puis m'exprimer ainsi, qui rumine sa boisson, & , quelque considérable qu'en soit la dose, il la conserve sans en être incommodé, comme le bœuf son fourage qu'il remâche à loisir. Nous ne restâmes qu'un moment au fleuve que nous fûmes enchanté de retrouver. Ensuite nous dirigeâmes notre route le long d'un canal le plus agréable à voir qu'il y ait au monde. La dernière inondation lui avoit laissé en quelque sorte le double de sa largeur ordinaire, & il couroit se précipiter dans la mer avec une bruyante impétuosité. Le désert ici se prolonge jusqu'au rivage même, & sa comparaison semble ajouter encore aux charmes de la riante verdure qui l'embellit.

Nous laissâmes , sur notre gauche , un village appelé *Vel-Hadie* , & à sept heures nous fîmes une pause à la petite ville d'*Iscour* , où nous nous attendions à trouver un bateau. Notre attente fut vaine , malgré la démarche de *Hadgy-Uttalah* qui alla lui-même au logis de l'officier principal pour en obtenir un ordre favorable à ce sujet. Durant ce retard , je m'étois amusé à monter sur une éminence hors de la ville , pour jouir de la vue du pays. De-là , figurez-vous le tableau le plus romantique que l'imagination puisse se former. Le Nil embrassoit alors une grande étendue de terrain , qui sembloit surnager parmi ses ondes , & offroit à l'œil , dans leur piquante variété , toutes les nuances de la verdure. Un bois touffu élevoit , au milieu de cette île , sa tête ondoyante , & formoit le contraste le plus pittoresque , avec la couleur brune des montagnes qui bordent la côte occidentale. Environ à un mille de cette charmante position , est la résidence actuelle des voleurs. Ils nous ont suivis jusqu'ici , & sont retournés à leurs tentes , que de loin , ils nous avoient fait remarquer comme le domicile de leurs familles. Leur départ a été secret , & ils ont pris congé de nous à la française , c'est-à-dire , sans nous en prévenir. *Hadgy* prétend que le capitaine s'est conduit de cette

manière, pour nous donner une preuve sensible de son désintéressement, & nous épargner la peine de le laisser aller sans lui faire quelque présent. Si c'est-là le motif, & il est difficile d'en douter, il faut convenir que voilà un procédé capable de faire honneur à l'homme de la meilleure éducation. Tant de désintéressement & de délicatesse dans un chef de brigands ! C'est un article bien digne de figurer dans le bizarre & long chapitre des inconséquences humaines. Plus j'examine la conduite soutenue des voleurs à notre égard, & moins je reviens de mon étonnement. Le lecteur me pardonnera donc de ne point me séparer d'eux, sans que je me sois arrêté sur quelque observation à leur sujet : c'est un tribut que je paye à la reconnoissance, & , je l'ose dire, à la saine philosophie. Ces détails, si intéressans par leur singularité même, ne peuvent que répandre quelque lumière sur l'Histoire de l'Homme Moral : histoire, peut-être, plus digne encore de la méditation du sage, que celle de l'Homme Physique, à laquelle on a consacré tant de recherches.

De toutes les diverses tribus Arabes que nous avons rencontrées dans nos voyages, celles du désert sont les seules en qui nous ayons reconnu des traits d'honneur & de générosité. Nous avons

cherché ces vertus dans les grandes villes , dans les nombreuses & brillantes sociétés , dans les cours ; nous les avons trouvées dans un séjour intulte & sauvage , dans un désert. Là , point de préjugés funestes au bien de l'humanité ; là , point de disputes & de guerres de religion. Si l'épée sort du fourreau , ce n'est jamais pour ces sottises qu'on appelle chez nous *le point d'honneur* ; l'épée même respecte les liens de l'amitié & de la bonne foi : les Arabes ne sont ravisseurs que lorsque la nécessité les y contraint. L'homme est leur ennemi , bien plus qu'ils ne sont les ennemis de l'homme. Qu'on songe que ces voleurs sont , pour la plupart , des malheureux , bannis injustement de la société , victimes de la coupable mollesse des loix , & sans autres guides qu'une éducation grossière & vicieuse , qui n'est propre qu'à les égarer. D'ailleurs , ils ont des procédés dont la société la mieux composée s'honoreroit. Leur intimité , les fréquentes épreuves auxquelles leur fidélité est soumise , leur composent un caractère vraiment original , dont on chercheroit vainement la moindre trace dans leurs compatriotes. En un mot , l'esprit de rapine , joint à un fond de loyauté , des sentimens nobles dans une profession infâme ; l'héroïsme de la bonne foi & le goût du brigandage ; le mélange de la sen-

sibilité & d'une sorte de barbarie ; de sublimes vertus enfin , à côté de l'habitude & de la nécessité du crime. Voilà sous quels traits j'ai envisagé ces êtres singuliers , que je regrette d'appeler des voleurs. Combien de prétendus honnêtes gens qui , à tout prendre , gagneroient encore à leur ressembler ! Encore une fois , cet éloge impartial n'est que le tribut de la vérité , que leur offre un étranger qui plaint réellement la destinée de ces pauvres gens , & se plaît à les croire dignes d'un meilleur sort.

Notre dernière traite avoit été de trois heures , ou sept milles. A dix heures nous quittâmes *Iscour* & poursuivîmes notre route le long des bords du Nil ; dans l'espace de plusieurs milles , il ne s'offrit point à notre vue le moindre village. A une heure nous découvrîmes très-distinctement les pyramides qui sont à l'occident du fleuve. Nous les avions déjà aperçues d'*Iscour* , quoiqu'à une distance de près de quarante milles. A n'en juger que par la hauteur , nous les aurions prises pour des montagnes de pierres : alors il n'y avoit plus d'incertitude sur notre approche du Caire. Nous nous amusâmes à faire à notre conducteur des questions sur l'usage de ces pyramides. Il n'y a point de fables qu'il ne débitât sur leur origine & sur l'immensité des

trésors qu'une tradition populaire y renferme. Tout en écoutant son babil, nous ne nous lassions point d'admirer ces monumens merveilleux, où le génie de l'antiquité semble avoir pris plaisir à imprimer toute sa hardiesse & sa grandeur : ils nous frappoient à-la-fois d'une sorte de terreur & d'un respect religieux. A cet aspect, les idées les plus sublimes, s'il est permis de s'exprimer ainsi, s'accumuloient dans la tête ; la hauteur surprenante des montagnes qui dominoient les pyramides, celles-ci elles-mêmes s'élevant avec une majesté imposante, & qui semble être un défi de l'art à l'égard de la nature, la largeur & la rapidité du fleuve célèbre qui coule à leurs pieds, tous ces objets rapprochés & réunis, pour ainsi dire, en un seul, formoient un tableau digne des talens de notre peintre *Brooke*, & fait pour la magie & la fierté de son pinceau. Il n'y avoit pas jusqu'à un troupeau de chameaux paissant sur le rivage du Nil, qui, par leur stature colossale, n'ajoutassent à l'effet d'un coup-d'œil formé de l'assemblage unique des plus gigantesques objets qu'il y eût sur la terre. Dans cette marche deux de nos chameaux se trouvèrent si excédés de fatigue, que nous fûmes obligés de les laisser dans un village sur la route, & de partager leur fardeau entre ceux

qui nous restoient. Ce fut alors que nous sentîmes combien il étoit raisonnable d'avoir toujours quelques chameaux de relai. Nous n'attribuâmes plus le supplément de ces animaux à des vues intéressées ; & nous déchargeâmes pleinement les Arabes de l'inculpation que nous leur avions faite en secret. Deux de nos bêtes de somme , succombant aux fatigues de ce laborieux voyage , faisoient complètement leur justification. A cinq heures du soir nous arrivâmes à *Tinnah* , ville située presque en face des pyramides. Nous y prîmes un bateau pour nous conduire au Caire , lequel n'est éloigné que de douze milles. Cette dernière traite fut de sept heures , ou dix-huit milles ; de sorte que notre trajet par le désert , depuis *Ghinnah* jusqu'en ce lieu , a été , selon notre calcul , de trois cents trente-trois milles.

Tinnah est une petite ville fort agréable. On la prétend bâtie sur l'emplacement de la *Babylone égyptienne*. Il ne s'y trouve pourtant pas le moindre vestige de cette fameuse & superbe cité. Les seules ruines qu'on y voit , sont celles de quelques édifices modernes : ainsi rien ne dépose en faveur de cette opinion. Les maisons y sont ombragées de grands arbres : ce qui produit un très-joli effet , & la campagne aux en-

virens offre l'aspect de la fertilité & de l'abondance.

Il est aisé de rendre raison de la destruction des ruines dans un lieu peuplé : mais le moyen de l'expliquer, de la concevoir possible dans un désert ? à moins que l'imagination n'ait recours à des ouragans de fable pour enterrer ces invincibles ruines, ou plutôt que la raison ne prenne, tout bonnement, le parti de douter de leur existence. Autre singularité : nous avons rencontré dans le désert des parties de terrain assez propres à la culture ; mais pas la moindre trace d'habitation. Il est donc probable que les anciens géographes se sont abandonnés à l'esprit d'hypothèse, & qu'ils ont gratuitement enrichi de villes & peuplé de tribus, enfans de leur imagination, un lieu inculte & solitaire depuis la création du monde.

Tandis que nous étions à souper avec le reste de notre riz, nous fûmes entourés d'une foule de gens qui nous contemploient d'un œil curieux, & écoutoient avec surprise, de la bouche de nos Arabes, le récit de nos aventures. A neuf heures, nous nous embarquâmes gaiement pour le Caire : nous & nos domestiques, nous ne fûmes pas seuls du voyage. *Hadgy* & les chameliers nous accompagnèrent dans le bateau. Ils pro-

mirent , de notre part , à nos guides , de les récompenser. Ces bonnes gens étoient fâchés de nous quitter. En ce moment , la lune se levoit , & sans voiles ni avirons nous abandonnâmes avec sécurité au cours de l'eau. Tout annonçoit le calme , & sembloit nous présager l'état pacifique de la capitale. Nous passâmes au pied de plusieurs villages dont l'aspect , à la pâle clarté de la lune , produisoit des accidens pittoresques ; & à minuit nous jettâmes l'ancre sur la rive occidentale , en face du Caire , dans l'intention de prendre quelques heures de repos.

Vendredi 19 Septembre.

A deux heures du matin environ , nous levâmes l'ancre ; nous nous arrê tâmes au canal artificiel qui conduit à la ville une branche du fleuve. Ce canal étoit d'une largeur considérable , tout couvert d'une infinité de vaisseaux , & de barques de pur agrément : ce qui déployoit en quelque sorte le spectacle de l'immensité du commerce , ainsi que des richesses de la capitale de l'Egypte. La force du courant étoit ici considérablement augmentée. Il ne falloit pas moins que toute l'adresse & l'expérience de nos bateliers , pour gouverner à travers la forêt de mâts qui s'é-

levoient autour de nous : les deux rives étoient décorées de jardins & de maisons de plaisance : la rosée qui tomboit en abondance sembloit imprégnée du parfum des fleurs. Des vents rafraîchissans nous apportoit, pour ainsi dire, le baume le plus pur & le plus confortatif. Le souvenir des fatigues que nous avions essuyées, faisoit place aux impressions agréables de tout ce que nous voyions, de tout ce que nous respirions, & cédoit au charme des jouissances diverses qui couloient à-la-fois dans notre ame par tous nos sens. La belle scène qui se développoit à nos yeux ! Nous éprouvions la douce & suprême puissance d'un enchantement égal à celui qu'Armide mit en usage pour captiver & retenir auprès d'elle le héros qu'elle adoroit. Nous avions erré, comme Renaud, à travers des vallées lugubres, & d'affreux déserts : nous nous trouvions ensuite transportés dans le séjour délicieux qu'il habita. Nous ne voyions que palais magnifiques & jardins enchantés. Nous passâmes sous la poupe d'une frégate turque, construite en forme de Galère, & qui portoit environ vingt canons de fonte ; elle avoit probablement été mise en station dans cet endroit pour protéger le canal durant les derniers troubles. D'après la négligence des marins turcs ,
il

il ne seroit pas du tout difficile à un ennemi de surprendre cette frégate durant la nuit, & de s'en emparer.

A trois heures, nous arrivâmes au vieux Caire; & après nous être ajustés de notre mieux, & avoir pris nos plus beaux habits à la turque, nous fîmes débarquer notre bagage sur le port. Notre bateau déchargé, nous restâmes là jusqu'à la pointe du jour, & mes compagnons & moi, nous nous occupâmes à examiner la place. En me promenant, je m'approchai d'un jardin entouré d'un mur très-élevé : sur un des côtés, il y avoit une fenêtre garnie de treillis, qui sembloit destinée à donner du jour à un berceau. Les barreaux de la fenêtre étoient entortillés de ceps de vigne, dont les raisins pendoient en grappes par dehors : comme j'étois à considérer ce fruit au clair de la lune, le son d'une guitare frappa tout-à-coup mon oreille ; il partoît de la fenêtre, & étoit de temps en temps accompagné d'une voix de femme. J'étois trop éloigné pour apprécier au juste les talens de mon invisible cantatrice ; mais la singularité vraiment romanesque de l'aventure, le ton plaintif & mélancolique du chant me tenoient enchaîné à la place que j'occupois. Il auroit fallu être muni d'une échelle pour tenter l'escalade, & satisfaire

ma vive curiosité , de voir une personne que mon imagination échauffée me peignoit déjà avec tous les charmes de la jeunesse & de la beauté. Je fus tiré de cette espèce d'extase par les Arabes qui vinrent m'avertir que je devois songer au départ. Ils nous pressèrent beaucoup d'envoyer chercher des ânes qui se trouvoient en assez grand nombre dans le voisinage , parce que nous nous trouverions trop fatigués pour gagner la factorie angloise. Notre amour propre fut choqué de cette proposition , & nous persistâmes dans le projet d'aller à pied, au grand étonnement de nos Arabes qui ne nous pardonnoient point notre ignorance des coutumes de ces contrées. Nous nous mîmes en chemin à l'aube du jour , & laissâmes tous nos gens, à l'exception d'Ibrahim, pour se tenir près du bagage jusqu'au moment où nous enverrions des chameaux pour le transporter. La route ne nous parut point aisée. Après avoir été environ un mille à longer une muraille nue qui borde le canal sur lequel nous avions voyagé , nous entrâmes dans la nouvelle ville à six heures & une dixaine de minute. Les rues commençoient à se remplir de passans , & déjà les boutiques étaloient leurs diverses marchandises. L'odeur du pain chaud nous parut si friande , que la honte seule nous empêcha d'en

acheter un morceau pour nous régaler. Malgré notre déguisement , on nous reconnut aisément pour des étrangers , & la multitude attroupée autour de nous , laissoit échapper divers signes de surprise. Les Arabes prétendirent que cet étonnement venoit de nous voir à pied. Pour nous débarrasser de ces impertinences , nous demandâmes si nous ne pourrions faire le reste du chemin par eau. Nous étions heureusement près du canal , & les Arabes appellèrent des rameurs qui nous prirent sur leur bord. Nous fûmes alors à l'abri du soleil qui commençoit à nous incommoder. Nous nous avançâmes donc à-peu-près au milieu d'un double rang de maisons qui ont vue sur le canal. A travers les jalousies, nous aperçumes des femmes habillées à la turque & à la grecque : entr'autres une qui nous parut d'une extrême beauté , & qui sembloit s'être mise à sa jalousie pour respirer l'air frais du matin. Avant sept heures, nous débarquâmes dans un quartier appelé *Fils-mouski*, où sont situés la plupart des factoreries européennes. Au bout de quelques minutes , nous eûmes gagné la maison de M. *Baldwin* dont il a été souvent question dans ces mémoires. Quoique nos personnes lui fussent absolument étrangères , il nous reçut avec la plus grande cordialité. Malgré nom

bres de lettres que nous lui avions adressées , il n'avoit été instruit que de la veille , des particularités de notre voyage , par le fakir indien chargé de nos dépêches & qu'il ne faut pas accuser pour cela de paresse ou d'infidélité. Cet homme avoit mis quarante - cinq jours à s'acquitter de sa commission ; il avoit éprouvé une foule incroyable d'obstacles , été fait prisonnier plusieurs fois par les parties belligérantes ; & ne devoit qu'à sa pauvreté l'avantage de n'être plus dans les fers. Nous fûmes charmés de le retrouver sain & sauf , & fidèle à son message : il avoit reçu son salaire avant de se mettre en route , nous y ajoutâmes une gratification pour le dédommager de ses peines. M. Baldwin nous félicita beaucoup sur notre heureuse arrivée dont il avoit désespéré lorsqu'il eut appris notre fâcheuse situation. Il fut assez obligeant pour s'adresser cette nuit même à *Ismael-bey* dans l'intention d'en obtenir une lettre qui nous servît de décharge envers le Cheikh-el-arab ; il ordonna même à un de ses domestiques de se tenir prêt à porter cette lettre. Il avoit eu l'honnêteté de prendre ces mesures préliminaires , même avant de nous en prévenir. Il eut aussi la bonne foi de nous confesser qu'il doutoit un peu du succès de ses démarches , quand il considéroit

notre qualité d'étrangers , & les troubles qui agitoient le pays. Il fut charmé autant que nous de la conduite d'*Isman-Abu-Aly* à notre égard , & promit de reconnoître ses bons procédés au nom du souverain & du peuple de la Grande-Bretagne. Comme il parloit fort bien la langue arabe , il n'eut pas de peine à s'expliquer à ce sujet avec *Hadgy-Uttalah* & ses compagnons. Il les pria aussi de venir chercher nos lettres & nos présens , quand ils auroient terminé leurs affaires dans cette ville.

Alors , nous nous trouvions délivrés de toute inquiétude , & nous paroissions n'avoir plus désormais d'inconvénient à craindre. Nous ne songions qu'à nous bien dédommager de la perte de la société : privation que nous avions si long-temps essuyée. Le calme étoit rétabli au Caire , & le foyer de la guerre avoit été transporté aux lieux que nous venions de quitter : c'étoit là qu'*Ibrahim bey* & les beys de son parti s'étoient réfugiés. Nous remettre des fatigues du voyage le plus pénible , examiner les diverses curiosités que cette ville renferme , nous préparer enfin à diriger nos pas vers Alexandrie , tels furent les seuls objets qui nous attachèrent. Les papiers publics nous donnèrent des nouvelles très-satisfaisantes , concernant l'Angleterre notre patrie.

Nous étions donc en ce moment au comble de la satisfaction. Jamais journée ne nous causa à-la-fois plus de sujets de nous féliciter de notre situation. Nous avions dépêché nos chameaux pour notre bagage. Notre soirée se passa assez bien. Nous accompagnâmes M. Baldwin chez un négociant français où nous trouvâmes une brillante compagnie qui se préparoit à jouer aux cartes. Nous fîmes frappés de la beauté d'une jeune demoiselle grecque du côté de sa mère ; son père est François , & est en ce moment à Marseille. La jeune personne possède fort bien la langue paternelle : ce qui n'a pas peu contribué à nous procurer de l'agrément ; elle causoit avec tout le charme de cet esprit nécessaire dans la société. Quoiqu'elle soit habillée dans le costume turc , elle ne perd rien de son aisance & de ses graces : peut-être même cela lui donne-t-il un air plus piquant aux yeux d'un Européen. Un de mes compagnons m'a paru fort occupé de la belle *Cécile* ; & l'on m'a dit à l'oreille que ce n'étoit pas le premier voyageur anglois qu'elle eût mis dans ses fers.

Les Européens qui viennent ici se soumettent tous à prendre l'habillement turc ; maison n'attend point cette espèce d'assujettissement de passagers tels que nous. Nos vêtemens orientaux n'étant

point des meilleurs , nous nous proposons de reprendre demain ce que je serois tenté d'appeller *nos habits naturels* , excepté pourtant lorsque nous aurons à visiter des lieux où cette sorte de licence pourroit blesser les yeux très-faciles à s'offusquer ici sur cet article. La nation angloïse est la seule qui jouisse ici de cette liberté , sans qu'elle lui occasionne le moindre désagrément ; on m'a fait part , à ce sujet , d'une anecdote qui regarde un de mes compatriotes & amis. Il étoit allé d'iciau palais du bey avec un chal en turban : ce qui est interdit sans restriction aux chrétiens de tout rang & de tout pays ; mais sa qualité d'anglois fit fermer les yeux sur cette imprudente violation de l'usage.

Samedi 20 Septembre.

Nous restâmes toute la journée à la maison pour nous amuser à lire les papiers publics , & fixer le temps où nous ferions notre voyage de France. Il se trouvoit à Alexandrie un vaisseau françois qui devoit faire voile le mois suivant pour Marseille. M. Baldwin eut l'attention de s'adresser à la personne chargée de la direction du bâtiment , pour nous procurer le passage. Il se proposa aussi d'envoyer , par ce navire , des

dépêches relatives à la compagnie, & de s'assurer par lui-même de l'époque précise du départ.

Misir Etkaira, (1) ou la ville de *Détresse* ainsi nommée à cause des ravages de la peste dont elle a trop souvent été le malheureux théâtre, communément appelée par nous autres Européens le *Grand-Caire*, est située à 30°. 31. de latitude septentrionale, sur une branche artificielle du Nil. Le vieux Caire est fort près du fleuve; mais la nouvelle ville en est à un mille de distance, & avoisine la chaîne de montagnes qui traversent la haute Egypte, & dont le sommet semble s'avancer jusqu'ici. Cette ville est une des plus belles de l'Orient. Le nouveau style d'architecture qu'ont à présent adopté les Orientaux, n'ajoute rien à son éloge. Les maisons en général, bâties en pierres, & élevées de plusieurs étages, auroient quelque apparence, malgré leur peu élégante structure, si l'effet n'en étoit détruit par l'excessif rétrécissement des rues. C'est une des

(1) *Misr-al-Cahirah*, signifie en Arabe, la ville victorieuse. Cette ville, que nous appellons le Grand-Caire, fut ainsi nommée par *Giauer*, Général du premier khalife d'Egypte, qui ordonna d'en jeter les premiers fondemens, l'an de J. C. 968, sous l'ascendant de la planète de Mars, que les astronomes arabes nomment *Caher*, c'est-à-dire, victorieux ou conquérant. *N. D. T.*

causes auxquelles notre favant docteur Mead attribue les fréquentes irruptions de la peste dans cette capitale. L'expérience n'est cependant point d'accord avec l'opinion de notre compatriote. Le fléau doit très - probablement sa naissance à des causes étrangères & accidentelles. Depuis sept ans , il n'a point exercé ici ses ravages. Ce qu'il y a de remarquable , c'est que la cessation de la peste date précisément de la guerre des Russes ; & l'on ne sauroit rendre raison de cette singularité. Avant cette époque , il ne s'écouloit guère d'années que le Caire se ressentît de la contagion. C'est un vaste champ ouvert aux richesses medico-philosophiques. Les divers symptômes de cette maladie épidémique nous sont , à la vérité , bien connus. Son nom seul a alarmé nos loix , & elles ont soumis nos ports à des formes indispensables qui conspirent à la chasser loin de nous. Notre ville de Londres en a anciennement éprouvé la fureur : de nos jours mêmes , n'avons-nous pas vu une cité florissante , Marseille exposée aux horreurs de la peste , & la ville presque entière transformée en un vaste & affreux tombeau. Un de nos poètes en a fait une description assez énergique :

« La porte, inflexible & craintive,

» Refuse de s'ouvrir aux amis les plus chers.

» La terreur a brisé tous les liens divers.

» L'amant appelle en vain l'amante fugitive †

» L'amour & l'amitié ne sont point entendus.

» On est indifférent aux crimes, aux vertus.... ✱

Ce tableau rend fidèlement les circonstances qui accompagnent cette maladie en Europe. Chez les Turcs, c'est sous un tout autre aspect qu'il faut l'envisager. La prédestination, un des premiers articles de la croyance mahométane, rend ce peuple incapable de ressentir la moindre crainte, par rapport à ce fléau. Ils vont porter des secours aux pestiférés avec la même sécurité qu'ils assisteroient des personnes attaquées de maladie d'une nature absolument différente. Ici l'amitié, l'humanité prodiguent leurs soins aux mourans ; leur fin est adoucie par les tendres soins de leurs parens, de leurs amis, de leurs connoissances mêmes : & un heureux préjugé sauve je ne sais combien de ces malheureuses victimes d'un mal terrible, & les arrache, en quelque sorte, au tombeau : il est vrai aussi que ce défaut de précautions cause la mort à une infinité de gens à qui elles auroient sûrement sauvé la vie. Mais le mal n'est pas comparable

au bien qui résulte de cette assurance , que nos jours sont sous l'inévitable empire de la destinée. C'est un fait incontestable que nombre de pestiférés sont rendus à la vie. Moi-même j'ai connu ici un homme qui a été attaqué cinq fois de la peste : preuve certaine qu'elle n'est pas toujours mortelle. Les attaques successives que cet homme a essuyées , ont imprimé sur son corps des traces ineffaçables & distinctes par les cicatrices : suites des pustules , dont il est couvert , & qu'il portera jusqu'au tombeau.

Une des choses qui méritent le plus d'être observées dans cette ville , c'est un aqueduc qui conduit les eaux du Nil à la forteresse bâtie sur une éminence dans le quartier oriental. L'aqueduc est d'une longueur considérable : nous le vîmes en venant du vieux Caire. On nous dit que son cours étoit de deux milles ; il est construit en pierres & bordé de chaque côté d'arcades gothiques qui lui donnent une très-noble apparence. C'est cependant un ouvrage moderne qu'il faut bien se garder de classer parmi les antiquités de l'Egypte. Nous commencerons par là notre cours de curiosités instructives , lorsque nous serons entièrement remis de nos fatigues. Mais les pyramides & les catacombes sont des monumens trop éloignés pour solliciter notre

curiosité. Nous n'avons que très-peu de temps à nous arrêter : & , à notre grand regret , tout ce que nous pouvons faire , c'est d'y jeter , en passant , un coup d'œil rapide. Des voyageurs tels que nous , qui courent plutôt qu'ils ne voyagent , quand ils se trouvent par hasard dans une contrée remplie des merveilles de l'antiquité , n'ont la liberté que d'effleurer , pour ainsi dire , la surface des choses , tandis que , pour suivre la comparaison , il faudroit s'y plonger tout entier , & satisfaire , par-là , cette soif de connoissances qu'un pareil spectacle ne fait qu'irriter.

Les derniers changemens arrivés ici , ne font qu'une sensation légère sur les habitans. La déposition d'un bey n'excite aucune révolution dans la ville : & les Européens n'ont rien à craindre en pareil cas , pourvu qu'ils aient la prudence de ne point sortir de chez eux. Assurément , il ne peut y avoir , dans aucun gouvernement au monde , un bouleversement plus complet que celui qui vient d'avoir lieu dans cette capitale : mais tout l'orage est tombé hors de ses murs. Durant un combat opiniâtre à Boulac , où il s'agissoit de la souveraineté de l'Egypte , rien ne troubla l'ordre & la tranquillité qui régnoient au Caire. On n'a point , parmi nous , une idée de

des contrastes. Les privilèges, le droit des gens sont respectés des Turcs, au point qu'il est très-peu d'exemples, qu'on ait vu, dans les troubles, dans le renversement même de l'état, les propriétés attaquées : nous avons une preuve récente de cette sorte de respect religieux. Les beys fugitifs, pendant plusieurs jours, restèrent maîtres du fort qui commande la ville ; lorsqu'ils se furent déterminés d'abandonner leur poste, ils observèrent, en traversant les rues avec leurs troupes, une discipline exacte qui sauva le Caire de l'ombre même d'une insulte. Ni le dépit de l'ambition déçue, ni la nécessité si impérieuse ne purent les porter à faire le moindre tort à un peuple déclaré cependant en faveur d'un rival heureux, ou à rétablir leurs finances par des moyens qui répugnoient trop à leurs principes & à leurs usages.

Dans la soirée, pour nous rafraîchir, nous prîmes le parti d'aller au bain. C'est un fort bel édifice en pierres, couronné d'un dôme par où entre la lumière qui éclaire, dans le bas, un grand fallon de forme quarrée. C'est là qu'on se déshabille, & qu'au retour du bain, on s'assemble pour fumer, ou prendre le café : dans les côtés, sont de petits réduits où sont placés des robinets qui dispensent de l'eau froide ou chaude, suivant le goût des personnes qui veulent

se baigner. Le pavé offre à la vue une diversité agréable de marbres de différentes couleurs : ce qui ajoute beaucoup à l'élégance de ces bâtimens qu'on peut appeller , à juste titre , les retraites de la mollesse. Je n'entrerais point dans les détails relatifs à la manière de prendre les bains : elle est trop connue , pour qu'il soit nécessaire de la décrire ; j'observerai seulement qu'elle n'est pas moins favorable à la santé qu'à la propreté même. Ce n'est point l'usage , c'est uniquement l'abus qu'en font les Orientaux, que les médecins ont prétendu condamner.

Dimanche 21 Septembre.

On nous présenta le matin à un Anglois attaché au service du bey, avec le grade de commandant de l'artillerie ; il étoit de l'expédition de la Syrie en 1774, lorsque *Mahomet bey* se rendit maître des villes d'Acre & de Joppé. Les derniers troubles le firent venir au Caire. Il se retira dans le fort avec les beys déposés : mais c'étoit seulement pour sauver les apparences aux yeux de ceux qui le tenoient alors en leur pouvoir. Il penchoit secrètement en faveur d'*Ismael-bey* qu'il s'empressa de joindre aussi-tôt que ses adversaires se furent retirés. J'ai appris de cet

officier , ainsi que de M. Baldwin , les particularités de la dernière révolution. Elle fut conçue & exécutée avec une célérité surprenante. Il paroît que l'intrigue n'y a pas joué un grand rôle , & qu'on n'a pas eu beaucoup d'obstacles à surmonter. Comme la relation de cet événement peut contribuer à l'étude des gouvernemens , à se pénétrer de leur esprit , à se faire une idée juste de la nature & du jeu des ressorts divers qui les font mouvoir , je vais donner à mon lecteur cette espèce d'épisode. Il y trouvera peut-être le sujet de rapprochemens utiles & de comparaisons satisfaisantes. Je me flate qu'il ne m'en fera pas mauvais gré.

A la mort de *Mahomet-bey* , les rênes de l'état étoient tombées entre les mains de quatre principaux beys : *Ibrahim-bey* , *Morad-bey* , *Mustapha-bey* & *Ismael-bey* s'étoient partagé l'empire de l'Egypte. Le dernier possédoit la dignité de *Cheikh-el-Bélad* ; & le reste des vingt-quatre beys qui composoient le gouvernement , étoit , suivant l'usage , sous leur dépendance. Le pacha qu'envoie ici la Porte n'a point d'influence réelle dans les conseils ; il n'y a pas même de voix , contraint de laisser le maniement des affaires aux beys , à la condition qu'ils payent le tribut exigé par la Porte. Ces beys sont quelquefois si enivrés

de leur pouvoir, qu'un certain *Mahomet-bey* refusa de se soumettre à cette taxe, & dénia formellement la supériorité du Grand-Seigneur. Les troubles qui agitoient alors l'empire turc, & la guerre dans laquelle il étoit engagé, l'empêchèrent de tirer vengeance de cette insulte. Mais quelque foibles que soient, en Egypte, ses armes, on ne peut douter de l'ascendant suprême qu'y exerce sa politique. Il est très-probable que le pacha est entré pour beaucoup dans la dernière révolution. Du moins l'a-t-il favorisée. Et *Ismael-bey* lui est, sans contredit, redevable de ses succès à expulser ses confrères de l'administration où ils s'étoient rendus odieux par des malversations & des actes de tyrannie. Après une longue suite de contestations sourdes & sans éclat, la scène des débats décisifs & sérieux s'ouvrit à la fin de juillet dernier. *Ismael-bey* se mit en marche à la tête d'un corps de troupes qu'il avoit secrètement rassemblées hors des portes de la ville. Il avoit fait faire une sommation en forme aux beys ennemis de sortir au plus tôt des remparts, & de se disposer à décider leurs différends respectifs dans une bataille rangée. Il y avoit sans doute de la noblesse, disons mieux, de l'héroïsme dans ce procédé. Aussi la franchise & la loyauté de son caractère le firent tellement préférer à ses

ses compétiteurs qu'il eut bientôt un nombre de partisans bien supérieur à celui de ses adversaires : cependant ceux-ci parurent faire bonne contenance ; ils se rendirent au lieu indiqué : les deux armées s'approchèrent assez pour que les chefs des deux partis vomissent l'un contre l'autre des torrens d'invectives. *Ismael-Bey*, donna le premier, l'ordre de la charge. On l'exécuta l'épée à la main, quoiqu'il y eût, près de là, des bateaux chargés d'artillerie, & que les troupes elles-mêmes eussent des armes à feu ; mais l'ardeur de la vengeance, cette soif de sang, cet acharnement qui caractérise les guerres civiles, excitoient les combattans à s'attaquer corps à corps, & à ne se fier, comme dans les temps reculés, qu'à leur valeur & à la force de leurs bras. Le choc fut des plus animés & des plus sanglans. La victoire ne fut pas long-temps incertaine ; elle se déclara en moins d'un quart d'heure pour *Ismael-Bey* qui repoussa l'ennemi dans la ville. *Mustapha-Bey* se sauva par une prompte fuite dans la haute Egypte. Pour *Ibrahim-Bey* & *Morad-Bey*, ils se retirèrent dans la citadelle, déterminés, dirent-ils, à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils étoient bien fortifiés, & tout sembloit promettre qu'ils tiendroient long-temps contre leur adversaire ; ils entretenoient une correspondance

dans la ville , & se flattoient d'obtenir un prompt secours de *Mustapha-Bey* , mais cette espérance fut bientôt évanouie. Leur mauvaise conduite ajouta à leur infortune. La jalousie & la méintelligence se mirent parmi les chefs , & causa une défection subite parmi leurs adhérens. En un mot , alarmés de la diminution de leurs forces , & réduits pour toute armée , à quelques soldats , prêts peut-être à les abandonner , ils sentirent bien qu'ils n'étoient pas en sûreté dans leurs postes. Ils n'eurent donc d'autre ressource que d'imaginer les moyens de s'évader. Ils se rendirent à minuit sur le Nil où ils s'embarquèrent sans obstacles , dans des bateaux que leurs émissaires leur avoient préparés. On prétend qu'*Ismael-Bey* a lui-même favorisé leur fuite , charmé d'être , à ce prix , débarrassé du voisinage de ses rivaux. Mais il eut bientôt lieu de se repentir de cette indulgence impolitique. Il se trouva qu'au bout de huit jours les beys avoient ramassé un corps considérable de troupes levées dans les environs du fleuve. Cette armée étoit encore fortifiée par une petite escadre composée de galères sous les ordres de *Mustapha-Bey* .

Ismael voulut dissiper l'orage avant qu'il eut le temps de grossir. Il dépêcha un armement considérable dans le dessein d'engager une action.

Cette fois la fortune le trahit ; ses troupes furent vaincues & dispersées. Animé par cet avantage, *Ibrahim - Bey* se mit à poursuivre vivement les forces de son adversaire ; il ne voyoit plus que l'éclat du triomphe qui l'attendoit dans la capitale. La terreur précédoit ses pas , l'Egypte alloit encore une fois se courber sous son joug. *Ismael*, de son côté , erroit tristement hors des remparts. Par l'entremise du Pacha , à qui cette charge est confiée , il déploya l'étendard du prophète , cérémonie qui ne se pratique jamais qu'à l'extrémité , & dans les derniers périls , & qui invite tout vrai Musulman à titer l'épée pour la défense de la religion. Ce manège réussit parfaitement à *Ismael* ; il recruta son armée ; & l'aspect de la bannière sacrée ralluma le courage de ses soldats à un tel degré , que , vers la mi-août , il fut en état d'aller à la rencontre d'*Ibrahim* , qu'il défit entièrement , après un combat opiniâtre. On rapporte que ce dernier montra beaucoup de valeur dans cette journée , & ne quitta le champ de bataille qu'après avoir eu deux chevaux tués sous lui. Conflerné de ce nouveau revers , il fuit précipitamment vers le Nil , tandis que le reste de ses troupes s'est rangé sous les drapeaux du vainqueur. Ce Bey infortuné est actuellement réuni aux compagnons de ses disgraces ; mais l'actif

Ismael ne leur laisse point de relâche ; il vient tout récemment d'envoyer de nombreux détachemens à leur poursuite : ainsi , ils seront contrains d'aller chercher un asyle dans d'autres contrées.

A son retour , *Ismael-Bey* fut universellement reconnu pour *Cheikh-el-Belad* , & la Porte se fit un plaisir de confirmer , par son aveu , un titre qui , à tant d'égards , étoit son ouvrage. Cet événement n'a pu qu'être agréable à *M. Baldwin* , ainsi qu'aux autres négocians Européens , établis en cette ville. Ils n'éprouvoient qu'injustice & oppression de la part d'*Ibrahim-Bey* , & son successeur se conduit trop différemment , pour qu'on n'applaudisse point à la révolution qui l'a favorisé. Il se plaît à encourager le commerce , & témoigne une prédilection marquée aux Anglois. Leurs tentatives récentes , pour rétablir la navigation de la Mer-Rouge , a excité son admiration , & leur vaut encore une préférence décidée sur tous les autres Européens. Le petit nombre d'exécutions qui ont eu lieu depuis son avènement à la puissance suprême , sont une preuve de son humanité , & montrent une conduite totalement opposée aux maximes barbares de la politique mahométane.

Dans la soirée nous avons accompagné Mon-

sieur *Baldwin* chez une dame Grecque , qui a épousé un François. Elle est native de *Scio* , & , quoique mère de plusieurs enfans , elle m'a paru bien faite encore pour soutenir la réputation de cette Ile , si célèbre par la beauté de ses habitantes. Elle a une fille d'environ dix-sept ans , dans laquelle elle a le plaisir de voir renaître tous ses charmes. Je viens d'apprendre que le frère de cette demoiselle doit passer à Marseille sur le même vaisseau que nous. Si ce voyage a lieu , il ne fera pas , à mon avis , bien nécessaire de donner au voyageur des lettres de recommandation. La belle *Widoire* a déjà fait surabondamment tous les frais.

Lundi 22. Septembre.

Nous fîmes le matin une partie de promenade avec le Commandant de l'artillerie , qui daigna être notre guide dans la visite des diverses curiosités du Caire. Les chrétiens ne peuvent monter à cheval sans une permission expresse du Bey ; il fallut donc nous résoudre à prendre des montures plus modestes. Heureusement que nous étions guéris de ce ridicule amour-propre qui nous valut , à notre arrivée , ces huées instructives , dont le lecteur n'a probablement pas perdu

le souvenir. Nous nous soumîmes à l'usage que tous les Européens suivent, sans répugnance. On se familiarise à tout par l'habitude ; & on ne fait point ici plus de façon pour monter un âne, qu'à Paris ou à Londres, pour prendre un fiacre : c'est l'allure à la mode ; & on trouve dans toutes les rues des montures de cette espèce, pour les personnes à qui un autre usage, non moins tyrannique, défend d'aller à pied ; c'est ce que j'ai appris à mes dépens.

Nous eûmes à parcourir une longue suite de rues, avant de gagner la forteresse, qui est construite sur un rocher massif, presque au centre de la ville. Les rues sont, en général, si étroites & si peuplées, que nous eûmes souvent bien de la peine à nous y frayer un passage : mais ce désagrément étoit bien compensé par la fraîcheur délicieuse qui y règne. Leur retrécissement extrême y attire un courant d'air qui les purifie, en y circulant sans cesse, & la hauteur des maisons procure aux passans une ombre favorable. Dès les premiers pas, nous nous aperçûmes de l'approche de la forteresse. Le terrain s'élève, par une pente douce & graduelle, jusqu'à une certaine hauteur, où l'inclinaison de son plan change brusquement, & devient tout-à-coup roide & escarpée. C'est-là que nous mîmes pied

à terre, & nous y laissâmes nos montures & leurs propriétaires, avant de passer l'une des poternes du château. Les fortifications de cette place sont dans un état de délabrement qui la rendroit bien peu respectable, si l'avantage de sa situation & de sa hauteur n'étoient déjà une force suffisante pour des hommes déterminés à s'y défendre. Nous traversâmes plusieurs rues, habitées par les gens de la suite du Pacha, qui, pour l'ordinaire, établit son séjour dans cette forteresse. Un des objets les plus curieux que nous ayons vu en la parcourant, c'est un bâtiment antique, qui, suivant une vieille tradition, est le lieu où Joseph donna audience à ses frères, quand ils vinrent pour acheter du bled en Egypte. Cette salle est la seule partie qui reste d'un vaste édifice, dont les ruines attestent les richesses & la magnificence de son fondateur. Cette salle est un quarré d'environ soixante pieds, couvert, autrefois, selon toute apparence, d'un dôme, supporté par un double rang de colonnes de granite. Le dôme n'existe plus; mais, à en juger par les colonnes destinées à le soutenir, il a dû être un superbe morceau d'architecture. Ces colonnes sont toutes d'une seule pierre, hautes de trente pieds, & d'environ vingt-six pouces de diamètre. elles sont surmontées d'une espèce de corniche de

pierre , où se trouvent , en lettres d'or , des inscriptions vraisemblablement de la plus haute antiquité , & qui n'ont point de rapport avec aucuns des caractères des langues connues.

Après avoir donné le temps convenable à l'examen d'un monument si curieux , nous nous rendîmes à la chambre du colonel , où les Beys & le Pacha s'assemblent pour délibérer sur les affaires publiques. Cette salle est vaste & spacieuse. Elle est ornée de mosaïques , précieux restes de l'antiquité , & de belles colonnes de porphyre. A l'extrémité supérieure est une tribune séparée pour le Pacha , & garnie d'une jalousie , à la faveur de laquelle il peut , à son gré , se montrer ou se soustraire aux regards.

C'est-là qu'il siège avec une pompe aussi vaine que brillante. C'est-là qu'il éprouve souvent la mortification cruelle d'assister visiblement , ou sans être vu , à des conseils où , non-seulement il n'a point de part , mais qui , souvent , sont diamétralement opposés à ses intérêts. Le monument le plus singulier , sans contredit , qui se trouve en cette salle , c'est une corde attachée à une solive , où l'on dit qu'un Bey a été pendu , à la suite de quelques contestations vives & tumultueuses à la table du conseil. Le fait , sous un gouvernement tel que celui-ci , n'a rien d'in-

croyable ; mais , ce qu'on ne conçoit pas du tout , c'est qu'on ait laissé un instrument si flétrissant & ignoble , dans un lieu si auguste.

Dans un bâtiment adjacent, on nous montra une collection d'armes d'une antiquité très-reculée. Les plus curieuses, sont des haches d'armes romaines , & un arc si long & si peu flexible, qu'il faudroit le bras d'un Patagon pour le bander.

Au sortir de cet arsenal antique, on nous conduisit au puits de Joseph. Cet ouvrage, auquel on donne encore le nom de ce patriarche, est un monument qui étonne par l'immensité du travail. Il est si profond que nombre de bœufs sont journellement employés à en tirer de l'eau pour l'usage de la garnison. Ces animaux sont divisés en deux attelages, & dans deux pièces, & à des étages différens. Ceux de l'étage supérieur servent à élever l'eau, non pas, à beaucoup près, du fond, ce qui seroit au-dessus de leurs forces, mais seulement d'une pièce qui est à plus de soixante pieds au-dessous de la surface de la terre. On descend dans cette pièce souterraine par des degrés taillés dans le roc, & là se trouve un second attelage pour élever l'eau, du fond même de la source, à la hauteur de ce premier réservoir. Malgré ce prodigieux travail, rien n'est plus incertain que

l'âge de ce monument à qui une ignorante crédulité fait seule honneur d'une si antique origine. Avant de quitter la forteresse, nous montâmes sur une éminence d'où nous eûmes le coup d'œil de la ville dans toute son étendue. De cette hauteur elle paroît moins grande de la moitié que Londres vue du dôme de saint-Paul. Mais la grandeur du Nil qui ne forme en ce moment qu'un lac, dans l'immensité duquel se perdent les regards; la multitude d'îles qui animent & diversifient cette plaine argentée & la fourcilleuse majesté des montagnes qui bordent cette scène riante, la réunion de ces objets donnent à ce point de vue une noblesse & une variété que celui de Londres, malgré sa grandeur & son opulence, ne sauroit avoir.

Nous sortîmes de la forteresse par la principale porte qui fait face au grand marché du Caire. Dans le chemin qu'il nous fallut prendre pour la gagner, nous passâmes devant les maisons où demeuroient les Beys fugitifs dans le temps qu'ils s'étoient renfermés dans le fort.

Nous trouvâmes à la porte nos montures qui nous attendoient. Et comme nous avions du temps de reste, nous résolûmes de faire le tour de la ville avant de gagner la maison. Chemin faisant, nous eûmes une petite aventure bien propre à

nous convaincre du peu de considération dont nous jouissons ici nous autres Européens. Nous rencontrâmes un *Capidgi Bachi*, l'un de ces messagers de mort, qui portent l'ordre fatal aux malheureux que le Bey a condamnés. C'est un officier du premier rang, & il porte pour marque distinctive un bonnet en forme de pain-de-sucre ; à la vue duquel tout chrétien doit mettre pied à terre par respect. Nous suivîmes docilement l'exemple de notre conducteur ; & comme nous étions descendus tout près du palais de *Morad-Bey*, il nous prit envie de le voir par occasion. Nous entrâmes dans une cour spacieuse où un bâtiment quarré à quatre belles ailes s'offrit à nos yeux. Il fallut borner là notre curiosité. Nous ne pûmes en visiter l'intérieur, parce que l'appartement des femmes se trouvoit alors habité. Les femmes de ce malheureux prince sont encore ici, malgré son exil qui durera peut-être toute sa vie. Mais les Turcs sont si pénétrés de respect pour la qualité de femme, ils ont tant d'égards pour ce caractère, que leurs biens & leurs personnes sont également sacrés à leurs yeux. Ils regarderoient comme une lâcheté, comme un crime de les rendre responsables des délits qu'ont pu commettre leurs parens ou leurs amis. Nous vîmes un exemple de ces respectueux égards,

comme nous sortions du palais du Bey. Nous rencontrâmes une trentaine de femmes prêtes à y rentrer ; elles étoient montées sur des mules , & escortées d'une garde d'eunuques. Un long voile les couvroit toutes de la tête aux pieds : & l'on nous assura que la mort seroit sur-le-champ la punition de quiconque auroit la témérité d'y porter la main. Nous arrivâmes à midi chez *M. Baldwin*, très-satisfaits de nos courses, & non moins contents de nos nouvelles montures.

Mardi 23 Septembre.

Notre départ fut irrévocablement fixé pour le lendemain au soir : ainsi nous fîmes dans cette capitale un séjour de bien courte durée. Combien nous aurions souhaité de pouvoir consacrer encore une semaine à la contemplation des merveilles qui , par-tout , étonnoient ou encharmoient nos regards ! Mais , par malheur , nos affaires ne pouvoient se concilier avec nos plaisirs. Que cette idée augmenta l'amertume de nos regrets ! Souvenir du temps que nous avons perdu à Ghinnah , & que nous eussions employé au Caire , avec tant de fruit & d'agrément !

Nos Arabes sont venus aujourd'hui prendre congé de nous. Aussi-tôt que nos lettres de change

sur Londres ont pu être réalisées, nous avons acquitté les billets souscrits par nous au profit de *Hadgy-Uttalah* : il a reçu l'habillement que nous lui avions promis, & de plus une gratification pour lui & pour tous les chameliers, chacun selon son rang & ses services. Nous nous sommes fait un vrai plaisir de récompenser ces bonnes gens, & de leur marquer notre satisfaction pour leur zèle & leur honnêteté à notre égard. Quant au capitaine des voleurs, le lecteur se doute bien que je suis trop de ses amis pour l'oublier : & réellement il avoit des droits à ma reconnoissance.

Mais notre premier devoir, le plus doux comme le plus sacré que nous eussions à remplir, c'étoit de témoigner au Cheikh-el-Arab toute la gratitude dont nous étions pénétrés pour ses inappréciables services. Nous étions redevables envers sa généreuse bonté, au-delà de tout ce que nous pouvions lui rendre, au-delà même de ce que nous pouvions exprimer. Nous osâmes croire que la plus foible preuve de notre souvenir acquieseroit à ses yeux, par la distance où nous nous trouvions alors, un mérite & un prix que le plus riche & magnifique présent ne pouvoit avoir. *Ghinnah*. C'étoit sur la noblesse & la sensibilité de son cœur que nous fondions notre espérance ; elle

ne pouvoit nous tromper. Après tout , il falloit du moins consulter le goût & l'usage du pays , pour lui faire agréer le foible cadeau que nous prenions la liberté de lui offrir. Malgré cette attention indispensable dictée par le sens commun , nous ne faisons pas moins à notre vénérable ami la justice de penser que l'intention du présent , quel qu'il pût être , seroit son unique recommandation auprès de lui. Un tapis de Turquie pour l'usage de son sérail , une étoffe de drap pourpre avec des parmens de satin pour lui faire une veste : voilà ce qui nous parut devoir le mieux lui convenir. A ces objets, *M. Baldwin* ajouta quelques caisses de fruits de France, & de confitures d'Italie & d'autres comestibles de cette sorte , qu'il jugea devoir être agréables aux dames du sérail. Nous chargeâmes de ces présens *Hadgy-Uttalah* , & nous lui remîmes aussi des lettres , tant de la part de *M. Baldwin* que de la nôtre. La lettre de *M. Baldwin* étoit conçue en termes généraux. Il s'exprimoit de la manière la plus flatteuse sur la générosité avec laquelle le Cheikh s'étoit conduit envers les sujets du roi d'Angleterre ; il le remercioit , au nom de sa majesté , des marques de bienveillance dont il les avoit honorés , & lui demandoit la permission de cultiver la correspondance que le hasard avoit fait naître ,

correspondance , ajoutoit-il , qu'il avoit commencée à l'occasion de traits de bonté qui lui faisoient tant d'honneur , & qui ne pouvoient manquer de faire connoître & bénir son nom jusqu'aux extrémités des plus reculées des possessions britanniques. Notre lettre fut moins flatteuse peut-être , mais non pas moins sincère. Nous récapitulions les services divers que nous avions reçus du Cheikh. Nous lui rappellions la situation désespérée où sa vigilance nous avoit découverts , & dont sa bonté nous fit sortir. Nous la comparions avec notre bonheur actuel : ce changement si favorable étoit attribué uniquement à sa générosité. Nous déplorions notre impuissance à lui témoigner dignement notre gratitude , & nous le supplions de daigner accepter , avec sa bienveillance ordinaire , le foible présent que nous prenions la liberté de lui offrir. La lettre finissoit par l'éloge du zèle & de la fidélité de nos chameliers , fidélité dont nous ne pouvions trop nous féliciter , puisqu'elle nous avoit procuré la facilité de satisfaire à ses ordres , & d'attester l'univers que nous ne perdriens qu'avec la vie le souvenir de ses bienfaits.

Ces lettres furent traduites en arabe par l'interprète de M. *Baldwin*. On ne peut donner assez d'éloges au zèle que ce digne Anglois montra

dans cette affaire ; nous lui avons payé le tribut de notre gratitude, le seul qui fut en notre pouvoir. C'est, désormais, à ses commettans qu'il est réservé de rendre, d'une manière digne d'eux & de lui, justice au courage avec lequel il a soutenu leur crédit & celui de la nation angloise. *Hadgy-Uttalah* reçut de M. de *Baldwin*, à son départ, une pipe de prix ; & nous eûmes la satisfaction de le voir partir, lui & ses compagnons, aussi contents de notre libéralité à leur égard, que surpris des témoignages de notre reconnoissance envers leur maître absent.

Me permettra-t-on d'observer ici, en passant, que le rapport de ces Arabes pourroit n'être pas sans quelque utilité pour notre *compagnie* des Indes, dans le cas où elle adopteroit le plan de faire passer ses paquets de l'Inde par la voie de Cofire & de Ghinnah ? Le port de Cofire est ouvert dans toutes les saisons, pendant que celui de Suez est fermé par les vents du nord près des trois quarts de l'année : c'est un fait que j'ai tâché d'établir dans la première partie de cet ouvrage.

Depuis quelque tems, il ne nous étoit rien arrivé que d'agréable, non plus qu'à nos gens. L'un d'eux vient d'éprouver une petite contrariété à laquelle nous avons été sensibles. Voici l'aventure : *Abdul-Ruffar* nous avoit donné plus
d'une

d'une fois des marques de sa probité, & nous nous serions reproché d'avoir la moindre défiance à son sujet. Mais il y avoit apparemment certains momens critiques où la vertu de notre homme n'étoit pas à l'épreuve des tentations : c'est une découverte que le pauvre Ibrahim vient de faire à ses dépens. Toujours confiant & simple, comme à son ordinaire, il lui avoit prêté de l'argent de temps à autre. Ces petits emprunts s'étoient fort multipliés depuis notre arrivée au Caire ; & composoient une somme assez considérable. Hier à midi nous avons payé les gages d'Abdul-Russar ; à peine le drôle les eût-il touchés, qu'il a disparu avec tout ce qu'il devoit à son trop obligeant ami. On vient, dans l'instant même, de nous apprendre cette banqueroute ; &, par malheur ; il est à présumer, d'après diverses circonstances, que le banqueroutier a repris la route de son pays natal. Ainsi, bon & imprudent Ibrahim, adieu pour jamais à ta créance ! Pour consoler un peu ce pauvre garçon, nous prenons, de cet événement fâcheux, occasion de nous acquitter envers lui. Nous avions déjà fait, pour son compte, quelques avances au capitaine de l'Aventure. Nous y joignons encore une gratification telle que nous le permettoit l'état de nos finances. Les services d'Ibrahim sont trop

au-dessus de la classe commune , pour être payés comme ceux d'un domestique ordinaire : aussi, les témoignages de notre bienveillance n'ont-ils de bornes que celles de nos facultés ; & nous lui faisons cadeau d'une bourse de cent sequins. Nous eussions bien désiré que le présent eût été plus considérable ; mais si l'on considère que son passage dans l'Inde , pour la saison prochaine , lui sera plus lueratif qu'onéreux , & que M. Baldwin lui a généreusement offert sa table tant qu'il restera ici , on conviendra que cette somme , toute faible qu'elle est , parvenue sans aucune déduction à sa famille , doit être une addition de quelque importance à la fortune d'un Indien. Malgré son paiement , Ibrahim veut absolument nous accompagner jusqu'à la ville d'Alexandrie. Ce loyal serviteur ne veut quitter ses maîtres qu'après les avoir vu embarquer pour l'Europe.

Entre autres passe-temps agréables , nous goûtons ici tous les jours celui d'offrir quelques grains d'encens à une charmante idole , qui est , tout juste , vis-à-vis notre demeure. Figurez-vous un composé enchanteur de la beauté des Grecques , & de la grace des Françaises ; une Nymphe fémillante & légère , dans toute la fraîcheur de la jeunesse , & qui réunit , par un assemblage également gracieux & rare , aux charmes de l'en-

jouement & de la vivacité, la régularité des traits, l'élégance des formes, & la perfection de la structure, Tel est l'objet de nos hommages ; telle est notre voisine. Qu'on juge de l'empressement & du plaisir que nous avons à la contempler ! Nous ne pûmes voir long-temps sans être vus ; & elle ne nous eut pas plutôt remarqués, que, comme un oiseau dans sa cage, à l'aspect d'une maîtresse chérie & caressante, elle se mit à déployer toutes ses petites agaceries. Elle paroît régulièrement à sa fenêtre tous les matins & tous les soirs ; & chaque jour voit naître, de sa part, quelque invention nouvelle, pour attirer ou fixer notre attention sur sa personne. Tantôt elle nous régale de quelque air de sa guitare. Quelquefois..... le croira-t-on ? la folâtre ne dédaigne pas de nous renvoyer de ses lèvres de rose, les galans messages, qu'à travers une rue étroite nous chargeons les zéphirs de lui porter. Cette demoiselle a une vieille maman qui semble encourager un peu son innocente coquetterie ; elle paroît du moins aussi indulgente, que sa fille est peu farouche ; & si quelque amant, à l'exemple d'un dieu de très-peu continente mémoire, s'avisait de descendre en pluie d'or vers cette nouvelle Danaë, je ne jurerois pas qu'il eût beaucoup de peine

À obtenir, des mains de sa gardienne, la clef de la précieuse & gentille forteresse où il auroit pris ce moyen de s'introduire. Il y a dans cette ville une foule de Nymphes captives, qui soupiraient après la liberté, & ne demanderoient pas mieux que de se jeter à la tête du premier Européen qui leur offriroit sa foi & ses services. Faut-il s'étonner de ces dispositions ? Elevées au milieu des sociétés Françaises, où l'on a l'indiscrétion cruelle de leur mettre sans cesse sous les yeux la séduisante peinture de la liberté qui règne en France, elles sentent, avec plus d'amertume, la privation de ce bien, auquel elles attachent tant de prix ; elles murmurent contre leur destinée, &, dans leur dépit, saisissent, ou au moins souhaitent de tout leur cœur l'occasion de dire, un beau jour, adieu aux manières, aux usages & au pays de ces vilains Turcs.

Ce soir, en revenant du jardin du couvent, nous avons rencontré, près de la factorerie française, un gentilhomme qui doit aller avec nous à Marseille. Je le crois rempli de goût & de connoissances : il a jadis été secrétaire d'ambassade à Rome, & est actuellement de retour d'un voyage qu'il vient de faire dans la Grèce & l'Égypte. On nous l'a présenté sous le nom de

M. Meillon , & tout promet en lui une acquisition précieuse pour notre société , durant le trajet de notre quarantaine à Marseille.

Mercredi 24 Septembre.

Nous passâmes toute la matinée à nous préparer à prendre congé de cette grande ville. Si la brièveté du séjour que nous y avons fait n'a pas été au gré de notre curiosité , elle l'est du moins parfaitement à notre dessein de retourner, le plus tôt possible , en Angleterre. Sans doute que les dépêches , dont nous sommes chargés , parviendront à Londres long-temps avant nous , par *duplicata* ; mais , indépendamment des affaires publiques , nous avons des intérêts particuliers , bien pressans & bien chers , qui nous y appellent ; & il est temps de désabuser nos amis , & de mettre fin aux alarmes que leur a inspirées sur notre sort la longueur de notre absence.

Jusqu'à l'arrivée de M. Baldwin au Caire , il y a environ deux ans , les Anglois n'y faisoient que peu ou point de commerce ; il est encore ici le seul négociant de notre nation , il est de plus l'agent de la compagnie pour le transport de ses dépêches d'Europe dans l'Inde , & de l'Inde en Europe : fonction dont ce corps politique fait apprê-

cier l'importance. L'avantage d'une correspondance prompte & sûre ne sauroit être méconnue d'une administration aussi éclairée. Il est vrai que le retour est dangereux & précaire par les difficultés de la navigation du golfe de Suez : mais aussi le passage dans l'Inde est également sûr & expéditif. M. Whitehill a donné, il n'y a pas plus de deux mois, un exemple frappant de cette étonnante célérité, en allant de Londres au Caire en une trentaine de jours. Il étoit chargé du rétablissement du lord Pigot, dans le gouvernement du fort St. George ; & l'on présume qu'il ne mettra pas plus de tems à faire le reste du trajet à cette place ; voyage qu'on est presque toujours plus de quatre mois à effectuer par le cap de Bonne-Espérance.

En général, par-tout où le commerce anglois décline & s'affoiblit, l'on est tenté de croire que sa langueur tourne à l'avantage de celui qu'y font les François. La supposition est bien naturelle : ce sont deux peuples rivaux en richesse, aussi bien qu'en puissance, & ils ont une tendance mutuelle & constante à s'élever sur les ruines l'un de l'autre. Mais cette règle n'est point du tout applicable au commerce de l'Egypte. Quelque florissant que puisse être celui que fait la France dans la plupart des échelles du levant,

il est ici dans un état de foiblesse & de langueur, absolument mortelles. Il n'est pas besoin d'en produire d'autre symptôme que la réduction de leurs établissemens (1). Le consulat du Caire vient tout récemment d'être supprimé par ordre du gouvernement, comme un objet de dépense inutile. On observe qu'il règne parmi les négocians françois un esprit de dissipation, & un goût pour le jeu, incompatibles avec l'active assiduité qu'exige leur profession. Un déclin si caractérisé ne peut qu'être infiniment favorable à l'industrie des Vénitiens, & de quelqu'autres états de l'Italie, qui ont ici des factoreries, & jouent un rôle assez brillant dans le commerce du Levant.

A midi, l'on transporta notre bagage à la chaloupe que nous avions arrêtée pour nous conduire à Rosette. Le louage de ce petit bâtiment ne nous coûta que seize rixdalles; & avec l'aide des gens de M. Baldwin, nous nous pourvûmes de provisions fraîches pour le passage. Les marchés du Caire abondent en comestibles de toute espèce,

(1) Cette réforme a été entreprise & effectuée par M. le Baron de Tott, cet ingénieux écrivain, dont les Mémoires, aussi curieux qu'instructifs, viennent de faire une si grande sensation dans le public. Il a quitté le Caire à-peu-près vers le temps où l'auteur y arrivoit.

à un prix très-raisonnable. Chaire , volaille , poisson , on y trouye de tout , & tous les jours. Cette heureuse abondance est réunie au goût & à la délicatesse sur la table de M. Baldwin qui en fait les honneurs avec cette noblesse & cette cordialité qui caractérisent l'hospitalité angloise.

A cinq heures, nous fûmes joints par M. Meillon; & après avoir encore une fois endossé l'habit turc , & repris nos modestes montures , nous nous acheminâmes vers Boulac. Boulac est un port du Caire où l'on est obligé de s'embarquer pour faire passer ses marchandises à la douane. M. Baldwin eut l'honnêteté de nous accompagner jusqu'en cet endroit , pour nous voir à bord de la chaloupe. Comme nous avions deux milles à faire , nous jouîmes , durant ce trajet , de la vue d'une partie de la ville qui étoit absolument nouvelle pour nous , & qui déploie , dans cette longue étendue , une magnificence que nous nous attendions peu à trouver en Egypte. Nous traversâmes une place vaste & superbe , qu'il n'est pas possible de contempler sans admiration. C'est la plus belle que j'aie jamais vue , tant pour sa grandeur vraiment majestueuse ; que pour la noblesse des édifices qui l'entourent. Elle a , sans exagération , près de deux milles de cir-

ruit. Ce vaste espace développe à l'œil surpris & charmé une immense & magnifique nappe d'eau couverte d'une foule de jolis bateaux de toutes dénominations. Quand le Nil retire ses eaux, cette place ne perd pas pour cela toute sa beauté. Le riant tapis de verdure, qui s'étend alors sur le canal que le fleuve abandonne, console aisément les regards de son absence. Il étoit près de six heures quand nous arrivâmes à Boulac. Tout étant prêt, nous passâmes, sur-le-champ, à bord de la chaloupe qui nous parut spacieuse & assez commode. Nous voilà donc enfin, pour la première fois, traversant l'Egypte, sans avoir à redouter les brûlantes chaleurs du tropique, voyageant à notre aise & dans une douce sécurité. La commodité de notre bâtiment, la beauté du fleuve célèbre sur lequel nous allions naviguer, l'heureuse température de la saison, tout enfin nous promettoit un enchaînement de plaisirs dans le cours entier du voyage. M. Baldwin, avec sa prévenance ordinaire, eut l'attention de nous ménager un pied-à-terre agréable dans les villes de Rosette & d'Alexandrie, en nous donnant des lettres de recommandation pour les agens qu'il a dans ces places. Ainsi, même en nous quittant, son ingénieuse amitié fut trouver le moyen de prolonger encore ses services. Pour

vions-nous le quitter à notre tour, fans donner un mot, du moins, à l'expression de notre estime & de notre reconnoissance. Et le lecteur honnête nous pardonneroit-il de ne pas déclarer hautement, qu'à tous égards, ce digne Anglois a rempli & surpassé même l'idée que nous nous étions faite de son mérite, d'après la connoissance de son caractère, & celle du poste important qu'on lui a confié (1).

A sept heures, la chaloupe leva l'ancre, & descendit avec la marée. Comme les cabinets

(1) J'ai appris, avec bien de la douleur, que cet honnête Consul s'étoit trouvé dernièrement dans une situation bien critique, quand cette caravane de marchands Anglois, qui revenoient de l'Inde, fut pillée entre Zuez & le Caire, pendant l'été de 1779. Le gouvernement s'assura de la personne de M. Baldwin, pour prévenir le ressentiment des Anglois, & ce Consul fut un prisonnier gardé à vue, jusqu'au moment où il parvint à s'évader. Voilà donc avec quelle fidélité le traité de commerce, entre l'Angleterre & le gouvernement du Caire, a été observé. La fortune de plusieurs négocians, qui se reposoient sur la foi des Nations, est devenue la proie d'hommes avides, fans foi & sans honneur. D'après une nouvelle révolution arrivée au Caire, & postérieure à celle dont il est parlé dans ce voyage, on auroit lieu de s'étonner de voir un traité fidèlement gardé par un gouvernement aussi agité que celui de l'Egypte.

étoient pour nous seuls, nous y fûmes fort commodément, quoiqu'il y eût, indépendamment de nos gens, un bon nombre de passagers & une cargaison considérable de café. Le vent fut contraire; néanmoins, graces au courant, nous faisions encore trois milles par heure. Un moment avant le coucher du soleil, nous découvrîmes les pyramides qui étoient, en droite ligne, derrière nous. Elles s'élevoient comme des montagnes; & ces masses imposantes, dont les rayons qui les doroient alors, rendoient la stature encore plus gigantesque, par l'effet de leur projection horizontale, nous offrirent à-la-fois, le spectacle le plus pittoresque & le plus sublime dont l'œil humain puisse être frappé. La nuit vint bientôt couvrir tout de ses ombres, & nous disposer au sommeil. A minuit, nous passâmes le village de Daranie sur le Delta. C'est en cet endroit que le Nil se divise en deux branches qui vont à Damiette & à Rosette se perdre dans la Méditerranée à cent milles de distance l'une de l'autre, & forment le Delta, l'une des isles les plus fertiles de l'univers. Nous prîmes la branche de Rosette, & nous continuâmes toute la nuit de voyager à la faveur du courant. Le vent tomba vers le matin, & notre course, n'étant plus contrariée, devint incomparablement plus rapide.

Le Lecteur peut ici jeter les yeux sur une carte où j'ai tracé le cours des deux grandes branches du Nil, depuis le Caire jusqu'à la Méditerranée, pour servir de supplément à celle où il a déjà vu le cours de ce fleuve dans la haute Egypte.

Jeudi 25 septembre.

Je me levai à la pointe du jour, pour jouir de la vue de la riante contrée qui nous entourait. Le vent étoit changé, & notre chaloupe, poussée par une brise favorable, voguait avec une extrême rapidité. La navigation du Nil est la plus agréable que l'imagination puisse se figurer. A notre droite, est la belle île du Delta, couverte de moissons, coupée d'une multitude innombrable de canaux qui l'embellissent en la fertilisant, & sur laquelle l'œil se perd dans une charmante confusion de villes florissantes & de villages romantiques. A notre gauche, le tableau est d'un coloris différent. Les rives sont, il est vrai, ornées de ciées superbes & de bois touffus; & leurs riantes lisières ont toute la verdure & la fraîcheur des bords opposés. Mais quel brusque & tranchant contraste ? Derrière ce jardin enchanté paroît le désert; son fond rembruni varie la perspective, & répand sur toute la scène une

sombre majesté. A sept heures, nous passâmes fort près de Demischili, sur la rive occidentale, & nous côtoyâmes nombre de petites îles de formes différentes qui toutes offroient l'image de la fertilité. En allant d'un bord à l'autre du fleuve, la chaloupe engrava sur les neuf heures, vis-à-vis une place appelée Abuel-Haou, où cet accident nous retint une grande demi-heure. Il en arrive souvent de pareils, à ce qu'on nous dit, sur le Nil; mais comme le fond est par-tout un limon gras & bourbeux, on en est quitte pour la perte de son temps. On n'a, dans cette situation, rien à craindre des naturels du pays pendant le jour; & même durant la nuit, il n'y a guère que de très-petits bateaux qu'ils se hasardent d'attaquer. La navigation est à présent beaucoup plus sûre qu'elle ne l'étoit autrefois: & d'ailleurs, notre chaloupe étoit trop forte pour avoir quelques périls à redouter, même dans les temps les plus dangereux.

Graces à l'activité de nos gens, nous fûmes bientôt remis à flot, & nous poursuivîmes notre voyage jusqu'à midi sans rencontrer le moindre obstacle. Nous nous trouvâmes alors près d'Esseiale sur le Delta. Nous ne découvrîmes qu'un assez petit nombre de villes dans ce dernier trajet. La plupart de celles que nous avions

vues jusqu'alors, étoient en ruine ; mais toutes embellies ; par de superbes mosquées & les décombres encore imposans de majestueux édifices, elles^e offrent encore, du côté de l'eau, une très-belle apparence. Nous étions pourvus de volailles rôties & d'un excellent pâté. Nous y fîmes honneur du meilleur appétit, comme à quelques bouteilles de vin dont nous avions eu la précaution de nous munir. Ce n'étoit bien souvent, qu'avec peine que nous pouvions nous arracher du tillac. Les objets qui nous environnoient, avoient tant d'attraits & de charmes ! Les villes commençoient à se montrer plus fréquemment, & les rives du fleuve paroissoient animées d'une population plus nombreuse. Nous côtoyâmes les villages de Medsgili, Berim & Feristah, outre une grande quantité d'autres qui se trouvent dans la carte que M. Niéburh a donnée des principales branches du Nil. A cinq heures du soir nous arrivâmes au pied de la ville de Schabur, située sur la rive occidentale. On ne sauroit nombrer la multitude de bâtimens, de toute grandeur, que nous rencontrâmes dans notre trajet du Caire, jusqu'en ce lieu, & dont la multiplicité prodigieuse peut donner à un étranger une idée de l'immensité du commerce de l'Égypte. Cependant, l'exportation est à-peu-près bornée

aux comestibles. Le principal article est le bled, qui se distribue dans les différens ports de la Méditerranée & de la Mer-Rouge. C'est, surtout, avec cette denrée qu'elle paye le café de l'Arabie, & le coton, ainsi que la soie qu'elle tire de la Perse. Si cette nation savoit mettre à profit une partie, du moins, des avantages dont l'a favorisée la nature; si, au lieu de mettre sur les négocians des impôts arbitraires & impolitiques, elle se bornoit seulement à commercer sur ses propres navires; si elle ne souffroit pas que des nations étrangères s'appropriassent, à son détriment, autant qu'à sa honte, le frêt de ses marchandises, il est incontestable que ses bénéfices surpasseroient, de beaucoup, ceux de toute autre contrée.

Comme le vent tomba tout-à-fait à la chute du jour, nos gens s'avisèrent, pour nous remorquer, d'équiper une pinasse, qui, jusques-là, ne nous avoit été d'aucune utilité. Dans ce moment-là elle nous fut d'un grand secours; & nous nous flattâmes d'arriver le lendemain, dans la matinée, à Rosette. Les passagers étoient logés sous une espèce de tente, qui s'étendoit depuis la chambre de poupe, jusqu'au grand mât, & pouvoit contenir environ une vingtaine de personnes. Parmi eux se trouvoit un malheureux jeune

homme, qui avoit perdu son père dans les derniers troubles du Caire. C'étoit un garçon d'une physionomie intéressante : il nous fit ; d'une manière si touchante ; le récit de ses malheurs , que nous fûmes tous attendris jusqu'aux larmes ; & nous fîmes , entre nous , une quête ; pour lui donner les moyens de retourner dans le sein de sa famille , qui est à Constantinople.

Le temps fut serein pendant la nuit , il n'y eut pas un nuage au ciel. Mais nous n'eûmes que la foible clarté des étoiles. Ce fut peut-être un bonheur pour notre santé , que l'obscurité nous interdît la vue des tableaux qui avoient trop d'attraits pour nous , & qu'un beau clair de lune ne nous invitât pas à passer , sur le Tillac , des heures que la nature a consacrées au repos.

Vendredi 26 Septembre.

Nous eûmes , à la pointe du jour , la satisfaction de nous trouver près de la ville de Fue , sur le Delta. Elle est au 31°. 10' de latitude septentrionale , & à trente milles de Rosette. Quoique bien déchue de ce qu'elle fut autrefois , elle est encore d'une étendue assez considérable , & elle offre à la vue des voyageurs une infinité de hauts minarets , dont les rayons du soleil
levant ;

levant, doroient, en ce moment, le faite. Si l'on fait attention au défaut de vent, on ne nous accusera pas d'avoir mis dans notre course trop de lenteur. Le pays, de quelque côté que nous tournions les yeux, avoit par-tout l'air d'un jardin délicieux, & présentoit une agréable variété de plaines fertiles & d'arbres fruitiers; de villes opulentes & de villages solitaires. De temps en temps nous rencontrions de petites îles, plus verdoyantes & plus fraîches que les boutons naissans du printemps. A sept heures nous passâmes entre les villes de Deirut & de Disjèdie, dans la première desquelles est une des plus belles mosquées de l'Egypte. Nous n'avions pas encore remarqué d'accroissement sensible dans la largeur du Nil, depuis notre départ du Caire. On ne s'en étonnera pas, pour peu que l'on considère l'excessive profondeur de son lit, & la multitude innombrable de canaux qui détournent par-tout ses eaux. Nous avons passé, pendant la nuit, le grand canal qui fournit de l'eau à la ville d'Alexandrie, & qui passe pour être l'ouvrage d'Alexandre. Il commence presque vis-à-vis *Mehallet-Malik*, sur le Delta : s'il eût été navigable, il nous eût épargné un bon tiers du trajet que nous avons à faire. Mais, en vérité, c'eût été dommage de nous dérober quelques-uns des

agréments de ce beau fleuve. Nous étions à contempler la charmante perspective que nous avions devant les yeux, quand nous nous trouvâmes tout-à-coup, à la vue de Rosette, dont on connoît le voisinage par les ruines d'une tour, située sur une hauteur, au sud de cette place. Nous passâmes devant une mosquée, bâtie sur une île; &, à une heure, nous jettâmes l'ancre en face de cette ville. Nous débarquâmes sur-le-champ, & nous allâmes rendre visite à M. Teflier, négociant françois, pour lequel M. Baldwin avoit eu l'honnêteté de nous donner une lettre de recommandation. Il nous reçut avec beaucoup de politesse, & nous pria de vouloir bien disposer de sa maison tant que nous resterions dans cette ville. M. Meillon, notre compagnon de voyage, alla s'installer chez le consul de France, qui étoit tout récemment arrivé.

● Rosette, ou Rachid, est située par-delà le 31° 23'. de latitude Nord, sur la rive occidentale du Nil, & généralement regardée comme une des plus florissantes & des plus belles villes de l'Egypte. Son commerce ne le cède qu'à celui du Caire & d'Alexandrie; & elle les surpasse infiniment toutes deux, par la salubrité de l'air qu'on y respire, & la beauté de sa

position. D'un côté, le Nil coule au pied de ses murailles ; de l'autre, elle n'est qu'à dix milles de la mer, d'où lui viennent constamment les vents salutaires qui la rafraîchissent. Le pays d'alentour est une plantation continue d'orangers, de limoniers & de citroniers. Nous avons fait ce soir, au-dehors, un tour de promenade, pour voir la ville & ses environs. Les rues y sont régulières, & les maisons y ont, en général, un air de propreté qui les rend fort agréables. Nous voici maintenant tout-à-fait hors de Rosette, & nous sommes, pour ainsi dire, enterrés sous l'ombrage de bois odorans & touffus, où jamais les rayons du soleil n'ont pénétré. Les allées sont jonchées des fleurs parfumées des arbres qui les bordent, tandis que leurs rameaux inclinés semblent inviter à cueillir les fruits d'or dont le poids les affaisse. Dans cet heureux climat les saisons semblent confondues ; la nature se plaît à en réunir à-la-fois tous les dons & les agrémens. Le voyageur, dans ces délicieuses retraites, est tenté de se croire transporté à ces régions enchantées qui n'existent que dans l'imagination. Ah ! lieux charmans, que vous fûtes bien dignes d'être le séjour favori de la belle Cléopâtre ! Ici règnent la paix & l'abondance. On n'apperçoit rien qui ressemble

au fracas , au tumulte ordinaire des villes , dans cette péninsule fortunée , dont les dernières révolutions , malgré son peu de distance de la capitale , n'ont pas même légèrement troublé la tranquillité inaltérable & profonde. Mais cet avantage si précieux tient , en grande partie , à la nature du gouvernement turc. Les changemens qui s'y passent n'affectent pas du tout les sujets ; & les maux qu'entraînent les troubles publics , ne retombent guères que sur ceux qui , par ambition , y ont pris une part volontaire.

En retournant à la maison , nous passâmes devant la factorerie de France , édifice très-spacieux , qui déploie , vers le fleuve , la plus magnifique façade. Devant elle s'étend un quai de près d'un mille de longueur , qui procure une très-agréable promenade aux habitans. C'est sur le côté septentrional de ce quai superbe , qu'est la maison de feu M. Worsley Montaigu , qui s'est rendu si célèbre par son esprit , sa curiosité , & son goût singulier pour les contrées mahométanes , & qui ne fut peut-être pas moins illustre par sa qualité de fils de l'ingénieuse lady Mary du même nom. Il séjourna dans cette ville plus de trois ans ; & sa perte est encore aujourd'hui regrettée par M. Tessier , & toutes les personnes de distinction de Rosette. Nous avons soupé &

couché à la maison du négociant françois , qui a poussé la complaisance jusqu'à nous procurer des places sur une sorte de paquebot qui doit , avant la pointe du jour , faire voile pour Alexandrie. Nous avons préféré ce trajet par eau , à celui qui se fait ordinairement par terre , parce que cette dernière route est , à ce qu'on nous assure , infestée par les Arabes , depuis le commencement des troubles. D'ailleurs , nous ne perdrons nullement au change , puisque tout le pays entre Rosette & Alexandrie ne diffère presque en rien d'un désert : & puis nous allons avoir l'occasion d'examiner une des bouches du Nil. Elle est tellement obstruée par les sables , que le passage y doit être impraticable à tout bâtiment qui tire plus de neuf pieds d'eau. L'embouchure du bras oriental est incomparablement plus accessible. Les navires étrangers le remontent jusqu'auprès de Damiette , & l'on nous apprend qu'une frégate turque l'a pris pour se rendre au Caire. Il est vrai qu'on fut obligé de l'alléger considérablement ; & ce n'est qu'au temps de l'inondation du Nil , que des vaisseaux d'une pareille grandeur peuvent entrer dans ce fleuve , qui est navigable dans un espace de plus de cent milles. Si l'on pouvoit remédier à cet inconvénient , on le verroit porter des navires de toutes les nations ,

jusques dans les parties les plus reculées de l'Egypte,

Samedi 27 Septembre.

Nous nous embarquâmes à quatre heures du matin à bord de la chaloupe, où nous avions eu la précaution d'envoyer la veille nos gens & notre bagage. Ce bâtiment étoit d'une construction toute différente de celui que nous venions de quitter, &, par malheur, beaucoup moins commode. Il avoit beaucoup de ressemblance avec la barque dans laquelle nous avions éprouvé de si longues & si violentes secousses, au moment d'entrer dans la Mer-Rouge. Toute la différence, c'est que du moins dans notre chaloupe nous avions un excellent abri contre le soleil; avantage qui nous coûta, il est vrai, la valeur d'une pièce d'or, que chacun de nous donna pour soi & ses gens. Il n'y avoit point d'autres passagers que nous, & la cargaison n'étoit pas considérable; raison pour être un peu moins mal à notre aise. Nous levâmes l'ancre avec trente autres petits bâtimens de compagnie, & nous descendîmes doucement avec la marée. Vers le lever du soleil, nous nous trouvâmes vis-à-vis une vieille forteresse, qui paroît avoir originairement été bâtie pour la défense du fleuve.

Il fallut s'arrêter en cet endroit , & nous jetâmes l'ancre près de la petite ville d'Arbut , sur le Delta , où nous fûmes obligés d'attendre un vent favorable , pour passer la Barre. Nous découvrîmes les restes d'une batterie , qui , probablement , a été élevée pour croiser celle qui partoît de la forteresse , sur la rive opposée : ce qui devoit rendre le passage inaccessible à tout vaisseau ennemi , qui n'auroit pu , sans être foudroyé , passer sous le feu de ces deux batteries. L'on voit aussi plusieurs canons de fonte d'une très-ancienne construction , dispersés çà & là sur le rivage ; mais ils sont tous d'un trop petit calibre pour être en usage dans l'artillerie moderne.

Arbut est la dernière ville que l'on trouve sur le Nil , & le pays d'alentour ne produit guères que des dattiers , à l'ombre desquels nous nous amusâmes à nous promener pendant notre séjour en ce lieu.

A dix heures , comme il s'éleva une brise favorable , nous remontâmes sur-le-champ à bord pour en profiter. Nous hisâmes nos voiles , & nous nous disposâmes à passer la Barre. Le fleuve , en cet endroit , s'élargit d'une manière très-sensible , & le courant , plus impétueux , commence à s'agiter avec violence : nous approchions de plus en plus de la barrière fatale ; nous n'en

étions qu'à un mille , & la flotille se préparoit à la franchir , quand un changement subit de vent vint reculer encore nos espérances. Il fallut donc nous résoudre à jeter l'ancre encore une fois , & attendre , le plus patiemment possible , un temps moins contraire. Pour comble , cette partie de la côte du Delta étoit la moins propre à nous causer d'agréables distractions. Le pays n'avoit plus cet air de vie & de fertilité , dont il nous avoit jusqu'alors offert l'intéressante image. Des moissons abondantes ne couvroient plus les campagnes ; & l'œil du voyageur n'apercevoit plus ces riants & presque invisibles hameaux , qu'il avoit à-la-fois tant de plaisir & de peine à entrevoir à travers l'épaisseur des ombrages. Des broussailles tristes & rares y font l'unique parure de la terre , & le rivage de la presqu'île ne présente plus qu'une côte aride & morne , hérissée par-tout de monticules de sables. Pendant que nous étions ainsi détenus , nos gens nous servirent un plat de pigeons , que nous nous étions procurés à Arbut ; & le temps de notre dîner fut le moins ennuyeux de celui que nous étions condamnés à passer en cet endroit.

Ce qu'il y avoit de plus contrariant , c'est que nous ignorions quel seroit le terme d'une station si maussade à tant d'égards. Si le vent n'eût pas

changé , il est probable que nous serions resté là une journée entière ; & , pour nous consoler , on ne nous parloit que de bâtimens qui ont éprouvé un sort plus fâcheux. La perspective n'étoit pas , à beaucoup près , des plus flatteuses. Mais , que faire ? Il fallut se résigner.

Graces au ciel ! le plus périlleux obstacle de notre voyage fut vaincu. Nous la franchîmes cette barrière si redoutée , que nous craignions & souhaitions tout ensemble d'atteindre ; mais , par combien d'impatience n'avons - nous pas acheté cet heureux moment ! Retenus sur une plage triste & aride , & ne sachant quand nous aurions le bonheur de la quitter , nous avions peine à nous défendre d'un dépit aussi naturel qu'impuissant ; & nous commencions , dans l'excès de notre mauvaise humeur , à regretter , malgré tous ses périls , la route du désert à Alexandrie , quand , par une faveur inespérée , le vent tourna tout d'un coup au N. E. Il est aisé de concevoir avec quel empressement toute la flotille se dirigea vers le point si désiré. Nous partîmes au nombre de trente voiles , & ne fûmes qu'une heure à l'atteindre. Mais c'étoit-là que nous attendoient & de nouveaux obstacles & les plus grands dangers. La hauteur & la violence des vagues , l'impétuosité du courant , rendoient plus dange-

reux & plus pénible ce passage , si périlleux par lui-même : mais nous ne perdîmes point courage ; l'inutilité de nos premiers efforts ne fit qu'ajouter à notre ardeur. Le succès les couronna enfin ; & , après plusieurs tentatives infructueuses , une brise favorable nous fit triompher de toutes les difficultés , & nous nous tirâmes de *Boghas* , ou de la Barre , en moins de dix minutes. Qu'on juge de notre joie ! Elle fut égale aux peines que nous avions essuyées , aux dangers que nous avions courus ; & la comparaison de notre sort avec celui qu'éprouvent trop souvent les bâtimens qui veulent tenter ce passage , qu'ils ne peuvent effectuer qu'en six ou sept heures , & après avoir été contraints de se décharger de leur cargaison ; cette comparaison , dis-je , nous faisoit sentir encore plus vivement combien nous avions lieu de nous féliciter de notre bonheur.

Nous avions alors devant nous la Méditerranée ; le terme de la carrière , vers lequel nous tournions depuis si long-temps d'avidés regards , étoit enfin heureusement atteint ; & nous nous livrions à l'espérance de goûter bientôt , en liberté comme en paix , les douceurs d'un repos acheté au prix de tant de périls & de fatigues. Comme le courfier qui hennit de joie à l'approche des pâturages délaissés , où bondissoit son enfance ,

nous respirions , en imagination & avec délices , l'air natal , & nous sentions battre notre cœur à la douce pensée de la patrie. Le Nil se précipite avec tant d'impétuosité dans cette mer ; il en refoule , en s'y jettant , si violemment les ondes , qu'on diroit , (pour parler le langage de la poésie) que Neptune lui-même semble alors fuir devant lui , & que son fougueux adversaire lui fait baisser son trident. Dans l'espace de plus d'une lieue , à compter de la Barre , le fleuve conserve sensiblement sa teinte cristalline & sa qualité d'eau douce : fait dont nous avons fait l'épreuve. Nous tirions vers le S. O. en compagnie , avec la flotille ; la mer étoit calme , & nos bâtimens légers en rasoient rapidement la surface. A deux heures nous commençâmes à découvrir à notre gauche la baie qui formoit la presqu'île de Canope , & derrière laquelle nous discernions faiblement les bois charmans de Rosette. Les vagues commencèrent à s'élever , & à communiquer à notre vaisseau un peu de leur agitation. Mais le vent continua d'être bon , & nous fit voguer rapidement le long d'une côte riante , quoique sabloneuse. Derrière le rivage escarpé , des forêts de dattiers lèvent leur tête fleurie , & , par un contraste piquant , offre à l'œil surpris le tableau de la

stérilité , à côté de l'image de l'abondance ; & , dans le lointain , les majestueuses ruines de châteaux antiques , couronnent les hauteurs. A cinq heures du soir nous nous trouvâmes en face de la ville de Vickerie , où est une vaste forteresse en fort bon état , & un phare pour la direction des navigateurs. On tient continuellement en cette place une garnison pour la défense de la côte , qui est quelquefois insultée par des corsaires grecs , ou par les galères de Malthe. Après avoir parcouru avec la flotille le petit Archipel qui se trouve non loin de là , notre bâtiment , qui étoit le meilleur voilier , gagna si bien les devants , qu'au coucher du soleil , nos gens distinguoient sans peine le Cap derrière lequel est Alexandrie. A huit heures nous aperçûmes le fanal dans le Havre ; mais l'obscurité de la nuit nous fit perdre le coup-d'œil que la ville offre de ce côté. A neuf heures nous jetâmes l'ancre à cinquante pas du rivage , & Ibrahim descendit à terre avec M. Meillon , pour prévenir de notre arrivée la personne pour laquelle M. Baldwin nous avoit donné des lettres de recommandation. Nous nous disposions à passer encore cette nuit à bord , quand , à dix heures sonnantes , Ibrahim revint avec le seigneur Brandi , qui avoit eu la politesse de venir nous chercher

lui-même. Nous laissâmes au bâtiment nos gens & notre bagage, & nous accompagnâmes ce gentilhomme à une hôtellerie nouvellement arrangée, pour recevoir les étrangers de quelque distinction. Nous y trouvâmes un excellent souper, & de bons lits, où nous oubliâmes les fatigues & l'ennui de la traversée de Rosette à cette ville.

Dimanche 28 Septembre.

Nous nous levâmes le matin de très-bonne heure, & notre premier soin fut de faire venir nos gens & notre bagage. Notre logement étoit spacieux & commode : c'étoit originairement la factorerie angloise, quand nous avions ici un consul. Notre hôte, qui étoit maître tailleur, avoit l'air d'un bon homme d'Italien. Sa femme étoit une Grecque de Smyrne, qui parloit françois & italien. Cet avantage, joint à la douceur de son caractère, contribua à rendre agréable notre séjour chez elle. On va juger si le défintéressement est la vertu favorite du mari. Il nous demandoit à chacun deux rixdalles par jour, pour le lit & la table. Prix fou, en vérité, mais pourtant fixé, au taux le plus raisonnable, par l'agent de M. Baldwin, pour la commodité des voyageurs anglois.

Nous sortîmes, après le déjeuner, pour aller voir l'ancien port & la vieille ville d'Alexandrie. Nous étions accompagné d'un Janissaire, à la solde des Anglois : précaution nécessaire ; on en a besoin à-la-fois pour servir de guide & de protecteur contre les insultes de la populace. Conformément à l'usage qui règne en cette place, nous avons repris l'ajustement européen, & congédié nos moustaches postiches ; & nous nous étions, à notre grande satisfaction, débarrassés du costume gênant sous lequel nous avions tant de peine à nous mouvoir. Nous nous rendîmes droit au bord de la mer, pour examiner le Havre Turc : il est à l'Ouest du Phare, & il offre un excellent mouillage & une retraite sûre aux vaisseaux qui viennent y chercher un abri contre quelques coups de vent : mais, ce qu'il y a d'affreux, il est consacré aux Turcs seuls, qui ont la barbarie d'en interdire l'accès aux Chrétiens, dans les temps mêmes où il leur est impossible d'être en sûreté dans le Havre ordinaire. Les funestes suites de cette cruelle interdiction, se sont manifestées plus d'une fois, particulièrement dans l'année 1767, où l'on vit quarante vaisseaux, de différentes nations, couler à fond, ou échouer dans le port ordinaire, durant une violente tempête, qui s'étoit élevée

du côté du N. E. Mais, en dépit de cette ordonnance, il arrive quelquefois aux vaisseaux européens de se permettre l'entrée de ce port ; & il n'y a pas quinze jours qu'on a vu un armateur maltois donner la chasse à un navire turc, d'une force supérieure à la sienne, jusques sous la batterie du Phare, & lui lâcher une bordée au moment même qu'il entroit dans la rade. Il y avoit cependant alors à l'ancre un vaisseau de ligne de soixante canons ; &, ce qu'il y a d'incroyable, c'est que, soit lenteur, soit poltronerie, il ne fit pas la moindre tentative pour tirer vengeance d'une pareille insulte. Ce vaisseau est encore ici, & plusieurs frégates sont en croisière pour la protection du commerce. Le trait que je viens de citer peut servir à en apprécier l'utilité, ainsi que la bravoure des protecteurs.

Nous voulûmes entrer aussi dans le chantier, pour y voir un échantillon, probablement aussi merveilleux, de leur habileté en fait de construction. Nous aperçûmes sur le rivage une troupe de jeunes filles, prêtes à s'embarquer pour le Caire. On nous apprit que c'étoient des esclaves grecques, tout fraîchement arrivées de l'Archipel, & qu'on envoyoit en présent à l'un des beys de la capitale de l'Egypte. Ce fut le

Janissaire qui nous donna ces renseignemens ; nous l'avions engagé à entrer en conversation avec leur gardien. Ces infortunées paroissoient insensibles à leur situation : cette apathie , qui , peut-être , est pour elles un bienfait de la nature , réprima un peu l'émotion que nous causa d'abord la connoissance de leur destinée. Elles étoient tournées vers nous au moment que nous en approchions ; & , malgré leurs voiles , le feu de leurs grands yeux étincelans & noirs , & la perfection admirable des formes dont leur ajustement léger dessinoit mollement les contours ; tant de charmes enfin , plutôt soupçonnés qu'aperçus , ne suffisoient que trop pour nous convaincre que c'étoient des objets bien peu faits pour être soustraits ; pour toujours , aux regards des hommes. Le tressaillement involontaire , la surprise soudaine qu'elles manifestèrent , à la vue d'un habillement si nouveau pour elles , réveilla la jalousie de leurs féroces gardiens , & ils les firent entrer , sur-le-champ , dans la chaloupe qui les attendoit. Le prix de ces esclaves est , depuis cent jusqu'à mille sequins ; & leur valeur est proportionnée autant à leurs qualités & talens , qu'à la beauté qu'elles possèdent. Hélas ! dans quel abrutissement le genre humain est-il donc tombé , pour faire de l'esprit , des perfections &

de

de la beauté, dans la plus aimable moitié de l'espèce humaine, l'objet d'un vil & abominable commerce, & pour trafiquer de ces charmes, comme de la force & des talens mécaniques des nègres africains ! Sans doute, la dernière branche de commerce est une violation inexcusable des droits de l'humanité ; mais l'autre, par je ne fais quelle sacrilège rage qui lui est propre, infecte & souille la source des sentimens les plus doux & les plus nobles, & semble aller jusques dans le sanctuaire de la nature, pour y flétrir ses dons mêmes, & profaner ses chefs-d'œuvres.

Alexandrie, ou plutôt Scanderié, comme les Turcs l'appellent, est au 31° 11' de latitude septentrionale, sur une colline qui, par une pente douce & graduelle, s'étend jusqu'au bord de la mer, & décrit un demi-cercle terminé par le Fort à l'orient, & à l'occident par le Phare. Cette baye est ouverte aux vaisseaux étrangers, qui s'y rangent, suivant l'ordre de leur arrivée, en face du Môle, qui joint le Phare au continent. C'est pour leur sûreté qu'ils choisissent cette position, parce que le Môle rompt la force des vagues qui viennent s'y briser du côté de l'Est. La mer baigne le pied des maisons, & les vents salutaires qu'on doit au voisinage de cet élément, contribue beaucoup à la salubrité de l'air qu'on

Nous avons eu à dîner la compagnie d'un jeune Suisse fort aimable, qui se dispose à partir pour les grandes Indes. Il doit s'embarquer sur le premier bâtiment qu'on expédiera pour le Caire, où son intention est d'attendre le départ de la flotte angloise, pour passer avec elle au lieu de sa destination. C'étoit pour nous un vrai plaisir de répondre aux questions de ce jeune homme, relativement à un voyage si nouveau pour lui, & sur une région où nous avons passé tant d'années.

Lundi 29 Septembre.

Le Seigneur Brandi nous présenta au Consul de France. C'est un homme qui paroît bien né & rempli de sentimens, & nous en avons entendu dire beaucoup de bien à notre compagnon de voyage, M. Meillon, qui logeoit à la factorerie françoise. Il est tout récemment arrivé en cette ville; il avoit, comme nous, la curiosité. Nous débutâmes par faire ensemble un tour de promenade du côté des ruines. Nous passâmes devant la factorerie vénitienne, qui est tout près de celle de France. C'est un fort bel édifice, & qui a beaucoup plus d'apparence qu'aucune autre factorerie étrangère. Nous traversâmes d'abord une plaine aride & sablonneuse,

où nous vîmes répandus, çà & là, nombre de piliers de granite, d'une grandeur prodigieuse. Il paroît qu'on les avoit transportés en ce lieu dans l'intention d'en faire un usage auquel on aura depuis renoncé. Au sortir de cette plaine, nous passâmes sous une espèce de porte en arcade, qui servoit, peut-être, à marquer l'une des divisions de l'ancienne ville. Au midi de cette porte est une grande & haute tour toute en ruines, & environnée de murs, dans l'intérieur desquels est un petit bois de dattiers. C'est-là que les antiquités commencent.

Quel sentiment profond & douloureux doit éprouver le spectateur instruit, à la vue des imposans & tristes restes d'une ville si célèbre ! Avec quel regret il songe à sa gloire passée, & à son antique splendeur ; & quelle attristante comparaison de ce qu'elle est aujourd'hui, avec ce qu'elle fut ! Sans doute qu'on ne traitera pas de charlatanisme sentimental cette expression naturelle & trop foible d'une sensibilité vraie : & j'oserai dire, sans être taxé d'exagération, qu'il me fut impossible de contempler, avec sang-froid, un tel spectacle. L'image de la destruction est bien faite pour affliger les regards, sur-tout quand l'objet détruit rappelle un grand nom & une cité florissante ; & l'observateur

senfible souffre & s'indigne à l'aspect de ces ruines majestueuses, comme à la vue du portrait défiguré d'un personnage vénérable & cher, réduit à un état de dégradation, qu'il seroit impossible de réparer. Non loin de la tour dont je viens de parler, est un temple antique, dont une partie est encore habitable, & a long-temps été appropriée au culte de la religion musulmane. Ce point nous fit d'abord éprouver quelques difficultés à en obtenir l'accès. Mais, à la fin, notre janissaire nous en procura les clefs, & nous introduisit dans la partie abandonnée de cet édifice. C'est un magnifique quarré d'un très-grand diamètre, entouré d'un triple rang de colonnes de granite, d'ordre corinthien. Ces colonnes sont d'une belle hauteur, & supportent un dôme qui, malgré sa vétusté, est encore en assez bon état.

Les murs de ce temple sont revêtus, à l'intérieur, de marbres rapportés, de différentes couleurs : sorte de marqueterie dont la singularité & la richesse ne peuvent qu'exciter l'admiration des étrangers. Au milieu du quarré est une fontaine d'une forme très-antique, & toute couverte d'inscriptions hiéroglyphiques. La balustrade qui l'entoure, semble indiquer qu'elle servoit à quelques cérémonies mystérieuses.

De-là , nous nous rendîmes , par une plaine couverte de décombres , à un couvent de Franciscains. Le bâtiment est simple , & analogue au caractère de ses fondateurs. Nous y trouvâmes près d'un acre de terre fort bien cultivé. Le sol étoit naturellement stérile ; mais , graces à l'industrie de ces laborieux solitaires , il produit actuellement des végétaux en abondance. Partout on voit les traces honorables & les fruits de leur activité. Un petit vignoble , planté récemment , leur promet un rapport avantageux ; & , dans la contrée la plus aride , leur jardin a les eaux nécessaires pour le fertiliser. Pour se procurer cet avantage , il leur a fallu creuser , avec une peine & une patience infinie , un réservoir capable de retenir l'eau que leur fournit un aqueduc voisin. C'est vraiment là le chef-d'œuvre de leur intelligence. Au moment où nous entrâmes , ces bons pères étoient à jouer aux quilles. Il régnoit sur leurs visages épanouis une douce sérénité , & je ne fais quel air de satisfaction enfantine , qui sembloit défier à-la fois & les soucis & les vanités du monde. Il commençoit à se faire tard , & nous ne poussâmes pas plus loin nos courses. A notre retour , nous fûmes accueillis d'une ondée soudaine. C'étoit une nouveauté & un régal pour nous , qui ,

depuis six mois , n'avions vu tomber une goutte d'eau. Aussi , la savourâmes - nous avec une volupté inexprimable , mais peu communicative apparemment ; car nous étions les seuls de la compagnie qui eussent l'air de trouver délicieux d'être mouillés jusqu'aux os.

Nous regagnâmes , sans autre accident , la factorerie de France ; & le consul eut l'honnêteté de nous présenter à son épouse , jeune dame remplie d'agrémens & de vivacité. Elle nous invita obligeamment à faire une partie de cartes , & à passer avec elle le reste de la soirée. Nous n'eûmes garde de refuser une offre aussi gracieuse. Il y avoit bien long - temps que nous n'avions vu de femme dont l'ajustement & les manières ne présentassent toujours quelque chose d'étranger. Nous nous trouvions enfin auprès d'une Européenne ; il nous sembloit , au premier moment , que nous étions en Europe. Cette dame ne paroît pas avoir beaucoup de goût pour sa situation qui , d'après sa vivacité , ne peut que lui être insipide. Il est vrai que la connoissance du caractère de la nation , au milieu de laquelle elle se trouve , peut avoir influé sur le dégoût que cette contrée lui inspire. Il n'y a pas plus de dix - huit mois que le consul , prédécesseur de son mari , a perdu la vie , par une suite des

barbares principes qui règent ici, en matière de vengeance. Un si affreux souvenir est bien propre à lui causer des tristes mortelles, & à lui donner un fond habituel de mélancolie, que tout son enjouement naturel ne peut ni vaincre ni déguiser. Le lecteur verra, ci-après, les particularités de cette histoire.

Mardi 30 Septembre.

Nous déjeûnâmes le matin à bord du vaisseau françois, que M. Baldwin nous avoit recommandé pour notre passage en France. Ce navire neuf & très-commode se nommoit *la Cléopâtre*. Nous convînmes avec le capitaine, M. Calvi, de lui donner, par tête, cent trente-trois couronnes pour notre passage; prix exorbitant, en vérité, pour un trajet de cette nature: mais c'est l'usage d'être ainsi rançonné; il faut s'y résigner. Tous ces Messieurs qui reviennent des Indes, sont regardés comme des millionnaires, & taxés en conséquence, soit qu'ils voyagent pour leurs affaires, ou pour leurs plaisirs. A cela près, nous n'eûmes qu'à nous applaudir du choix de notre patron; & nous lui devons la justice de dire, qu'en s'engageant à nous fournir une table délicate & abondante, il se réséroit, à cet égard,

à notre générosité. A notre retour de la Cléopâtre, nous passâmes tout près de plusieurs vaisseaux marchands, de toutes les nations. Il y avoit parmi eux deux bâtimens anglois, dont l'un est frété par M. Baldwin, pour Constantinople.

Après le dîner nous fîmes la partie d'aller voir la colonne de Pompée; ce monument, l'admiration des siècles passés, & le prodige du nôtre! Notre compagnie, déjà nombreuse, fut augmentée de deux capitaines de vaisseaux anglois, & de M. Meillon, qui vint nous rejoindre avec plusieurs jeunes gens attachés à la factorerie françoise. Nous montâmes les premiers ânes qui se présentèrent; &, toujours sous l'escorte de notre fidèle janissaire, nous reprîmes notre course de la veille. Nous laissâmes le couvent à notre droite, & nous traversâmes une quantité de débris divers, dont quelques-uns paroissoient être les restes d'un ancien aqueduc. Ce n'étoient tout autour de nous que hautes tours démentolées, dont l'air de grandeur annonce encore qu'elles ont dû être des postes d'une grande importance. A peu de distance, un objet plus curieux vint fixer notre attention. C'étoit un assez grand nombre de colonnes de marbre ou de granite, rangées sur deux lignes parallèles, & qui paroissent avoir supporté quelque portique

superbe: Elles sont toutes d'une seule pierre , & ont près de trente pieds de hauteur ; & nous en avons compté une trentaine qui se tenoient encore sur leur piédestal. Mais , que sont ces colonnes , quelle que soit d'ailleurs leur beauté , en comparaison de celle qui parut en ce moment à nos yeux ? Enterrés , comme nous étions , dans des monceaux de décombres & des monicules de sable , nous n'avions pu l'apercevoir , malgré sa prodigieuse hauteur. Nous y touchions presque sans nous en douter ; & quand elle frappa soudainement nos regards , nous le croyions à peine ; il sembloit qu'elle venoit d'être placée là par enchantement. Que le lecteur n'exige pas que je lui rende compte de ce que j'éprouvai à la vue de ce chef-d'œuvre. Sa majesté , son immensité , son antiquité , l'effet de son apparition inattendue , qui joignit l'excès de la surprise au comble de l'admiration ; la réunion enfin de ces sensations diverses me rendit , pendant quelques minutes , tout - à - fait immobile ; & mes yeux , mon imagination , tous mes sens , toutes mes facultés , tout mon être , furent comme accablés de je ne sais quelle impression de grandeur , dont le langage humain ne peut rendre la force , la nature ni les charmes. Je ne tenterai pas davantage de décrire le monument lui-même ;

tout ce que je puis faire , c'est d'en donner les
 mesures & les dimensions. Suivant les calculs
 les plus vraisemblables , il a cent dix pieds de
 hauteur. Le fût , qui est d'une seule pierre de
 granite , en a quatre-vingt-dix , & le piédestal
 vingt & davantage. Le chapiteau est d'ordre
 corinthien , ce qui lui donne cet heureux mélange
 de noblesse & de simplicité , mérite si rare dans
 les productions de l'architecture moderne. Ce
 monument a très-peu souffert des outrages du
 temps : c'est , en partie , sans doute à la dureté
 & à la perfection du poli de la pierre qui le
 compose , qu'il doit l'avantage d'avoir conservé
 sa beauté première. Elle est , après tant de
 siècles , dans un état d'intégrité qui tient du
 prodige ; & il promet de transmettre la mémoire
 d'un héros patriote , à la postérité la plus re-
 culée de la nation ignorante & demi-barbare ,
 à laquelle l'aspect de cette merveille impérissable
 redira du moins toujours le nom du grand Pompée !
 Le piédestal seul a été un peu endommagé par
 les instrumens des voyageurs , curieux de se
 procurer , n'importe à quel prix , la possession
 de quelques fragmens de cet antique ; & la co-
 lonne a perdu , il y a environ quatre ans , une
 de ses volutes , par un accident , dont quelques
 officiers anglois sont les auteurs ; l'anecdote est

trop singulière & trop plaifante , pour n'en pas régaler le lecteur.

Ces joyeux enfans de Neptune conçurent un projet bien étrange , & dont l'impossibilité apparente ne fut pour eux qu'un nouveau motif de s'obstiner à l'exécuter. On lança la chaloupe à la mer ; on y embarqua tous les ustensiles nécessaires pour l'entreprise projetée , & nos héros descendirent sur le rivage , bien résolus à boire un bowl de punch sur le sommet de la colonne de Pompée. En arrivant sur les lieux , chacun proposa son avis ; mais toutes les tentatives furent inutiles , & l'on alloit abandonner cette belle entreprise , quand le même génie qui l'avoit imaginée suggéra les moyens de l'exécuter ; on envoya chercher à la ville un cerf-volant. Les habitans , instruits de ce qui se passoit dans leur voisinage , accoururent en foule pour être témoins de l'adresse & de l'audace des Anglois. On alla dire au gouverneur que ces marins vouloient abattre la colonne de Pompée. Mais , se reposant sur leur respect pour la mémoire du général romain , ou pour le gouvernement turc , il eut la politesse de répondre que les Anglois étoient incapables d'insulter les vestiges de la gloire de Pompée. Il agit très-sagement , sans connoître la disposition des hommes à qui

il auroit eu affaire; car, dans ce moment, l'empire turc ne les en auroit pas empêchés. Enfin, ce cerf-volant arrivé, on l'enleva si juste au-dessus de la colonne, que, quand il tomba du côté opposé, la ficelle se trouva arrêtée en travers du chapiteau. Alors, le principal obstacle étoit vaincu. On attachâ une grosse corde à une extrémité de la ficelle du cerf-volant; &, en la tirant par l'autre bout de la même ficelle, on la fit passer dessus le sommet de la colonne. Un des marins y grimpa avec cet unique secours, &, en moins d'une heure, on fit un hauban, par le moyen duquel les autres rejoignirent leur compagnon. Juchés à cette énorme hauteur ils burent leur punch au bruit des applaudissemens de toute la multitude étonnée. Le chapiteau de cette colonne, lorsqu'on le regarde d'en-bas, ne paroît pas pouvoir tenir plus d'un homme. Mais nos marins assurent que huit personnes y sont encore très à l'aise. L'unique dommage que cette visite causa à la colonne, fut la chute de cette volute dont nous avons déjà parlé. Elle tomba par terre avec un bruit effroyable, & fut emportée en Angleterre par un de ses capitaines qu'une dame avoit chargé de lui apporter un morceau de ce beau monument. La découverte que firent nos compatriotes compense bien

le mal qu'il effuya de leur part. Sans eux on ignorerait encore qu'il y avait autrefois sur cette colonne une statue, dont il reste un pied cassé au-dessus de la cheville. Cette statue étoit, sans doute, celle de Pompée lui-même, qui, placée à une si grande élévation, devoit être gigantesque pour paroître seulement de la taille ordinaire d'un homme (1).

Il y a dans cette histoire des circonstances capables de lui donner un air de fiction ; mais elle est démontrée de manière à convaincre l'incrédulité même. Indépendamment du témoignage positif d'un grand nombre de témoins oculaires, nos aventuriers ont laissé une preuve parlante du fait, par les lettres initiales de leurs noms,

(1) Il y a lieu de croire que cette statue aura été enlevée par les Musulmans, conquérans de l'Egypte, ou par d'autres brigands de cette espèce, à qui l'avidité aura suggéré une entreprise que les Anglois exécutèrent par fanfaronnade. Pour moi, je ne puis concevoir comment des hommes, qui n'étoient pas certainement de sang-froid, ont escaladé, sans accident, une pareille élévation avec une échelle de cordes. Il est vrai que c'étoient des marins anglois, accoutumés dès leur tendre enfance à monter sur les haubans, dans les hunes & dans les manœuvres hautes. *N. D. T.*

qu'on voit très-lisiblement tracés en noir, justement au-dessous du chapiteau. Nous avons été si long-temps à contempler cette magnifique colonne, qu'il étoit trop tard pour pouvoir aller plus loin. Il fallut donc songer à retourner sur nos pas; &, après nous être, suivant l'usage, munis d'un morceau de la précieuse relique, nous nous mîmes à regagner le port, qui est à près d'un mille & demi de distance. Vers le milieu de la route, nous montâmes sur une éminence assez considérable, formée des déblais amoncelés des fouilles faites par les Turcs, pour la recherche des antiques, qui se trouvent en abondance en ces lieux. De cette hauteur nous eûmes le beau coup-d'œil de la vieille & nouvelle ville, ainsi que du port d'Alexandrie.

Mercredi premier Octobre.

Le seigneur Brandi me fit, le matin, présent d'un antique. C'est une pierre bleue, sur laquelle on a gravé une tête de Jupiter Capitolin. La petite collection que j'ai faite en ce genre, ne vaut pas la peine d'être offerte au lecteur, malgré la certitude où je suis du moins qu'elle n'est composée que d'originaux; car, ni l'éloignement de la Haute-Egypte, ni l'habileté

des contrefacteurs , ne peuvent , à cet égard , favoriser la supercherie. Un étranger ne doit cependant pas faire , sans précaution , ces fortes d'emplètes à Alexandrie. On m'a , plus d'une fois , offert des cachets , qui avoient toute l'apparence de vrais originaux ; mais l'inspection d'un connoisseur les métamorphosoit bientôt en copies. Il y a néanmoins des temps où l'on trouve une grande quantité de ces fortes d'antiques , dans le voisinage d'Alexandrie. Quand le hasard fait découvrir , aux gens qui suivent cette branche de commerce , une mine de curiosités de cette nature , c'est , pour les amateurs éclairés , une occasion favorable de meubler , à peu de frais , leurs cabinets d'originaux. C'est ainsi que le seigneur Brandi avoit su se procurer un nombre assez considérable d'antiques. Un des articles qui nous a fait le plus de plaisir dans cette collection , c'est un buste d'Alexandre , parfaitement exécuté , & très-peu endommagé.

Dans l'après-dîner nous allâmes , avec nos montures & notre escorte ordinaires , voir l'obélisque de Cléopâtre. Il est à l'orient de la ville neuve , & à si peu de distance , que nous y arrivâmes en moins de dix minutes. Ce monument est presque entièrement caché du côté de la mer , & on n'en apperçoit guères que la pointe qui
s'élève

s'élève majestueusement au milieu d'un monceau de décombres : ce sont, vraisemblablement, les débris d'un cercle d'édifices superbes, qui l'entouroient autrefois. C'est une opinion assez généralement répandue, qu'il y avoit originai-
 rement trois obélisques, qui portoient également le nom de Cléopâtre ; l'un desquels passe pour avoir été enseveli sous les sables. Quoi qu'il en soit, il est bien sûr qu'il y en avoit deux élevés à 150 pieds environ l'un de l'autre, & que l'un a été renversé par la violence d'un ouragan. On le voit étendu par terre de toute sa longueur. Ces obélisques sont de granite, d'une seule pierre ; ils ont soixante pieds de long, & toutes leurs faces sont couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques. Celui qui est encore sur pied, est un des plus admirables monumens de cette cité fameuse ; & sa beauté ne le cede qu'à celle de la colonne de Pompée. Il est étonnant qu'on n'ait pas encore tenté de transporter en Europe celui qui est renversé : l'entreprise ne seroit n plus surprenante, ni plus impraticable, que celle du déplacement de l'obélisque, érigé en l'honneur d'Auguste & de Tibere, & qui est la merveille de Rome moderne. Les anciens nous ont, à cet égard, comme à tant d'autres, donné

l'exemple : pourquoi ne pas oser être du moins leurs imitateurs ? Comme un pareil monument termineroit avec noblesse l'une des perspectives de *Chatsworth* ! Quel prix il ajouteroit à la belle collection de *Stowe* ! Mais la dépense d'une telle acquisition ne convient qu'à la fortune d'un souverain ; & l'objet est trop précieux, pour que tout autre qu'un monarque soit digne de le posséder. Quant au dessein de cet obélisque , ainsi que de la colonne de Pompée , je ne puis mieux faire que de renvoyer le lecteur à l'ouvrage de M. *Niebuhr*, & aux desseins de M. *Dalton*, dont la collection, publiée en 1752 , contient, indépendamment de la vue de ces deux monumens , l'élévation & la coupe des pyramides d'Egypte.

Nous avions eu trop de plaisir à contempler l'obélisque , pour pouvoir le quitter sans regret. Son aspect & la vue des ruines , pleines encore de majesté , qui frappaient de tous côtés nos regards , nous rappelloient tant d'intéressans souvenirs , nous retraçoient tant de grandes ou délicieuses images ! Il nous sembloit être au temps des Ptolémés. Ici Marc-Antoine savoura dans la coupe de la volupté cette ivresse qui lui devint si fatale ; ici Cléopâtre offrit aux hommages d'un peuple enchanté la beauté sur le trône ; ici

régnèrent la joie , les plaisirs , les folâtres jeux ;
ici , hélas ! un héros & une reine charmante
perdirent tous deux & l'empire & la vie , pour
s'être trop peu défiés des attraits séducteurs de
l'amour !

A quelques cents verges de distance de la
place que nous venions de quitter , est un angle
des anciennes murailles de la ville. Dans la partie
orientale où nous nous trouvions alors , on voit
encore très-distinctement les vestiges de ces
murs , ainsi que celles du fossé qui les entou-
roit , & des tours dont on les avoit flanqués ,
à distances égales , pour les fortifier davantage.
Celle qui étoit à l'angle dont je viens de par-
ler , paroissoit être beaucoup moins dégradée
que les autres. Nous avons eu la curiosité d'y
entrer. Au milieu de l'édifice , il y a une vaste
chambre , de forme circulaire , & sans autre
plafond que le sommet même de la tour ; mais
un escalier étroit qu'on y apperçoit , indique
manifestement qu'il doit y avoir eu d'autres
pièces au-dessus de celle qui subsiste aujourd'hui.
Nous fîmes encore quelques tours de prome-
nade de ce côté ; & , en retournant à la maison ,
nous visitâmes l'église de Sainte Catherine , qui
appartient à des moines grecs. Un d'eux eut
la complaisance de nous conduire à une esplanade

de sanctuaire , éclairé d'une lampe , pour nous montrer la pierre sur laquelle Sainte Catherine a été décapitée. Cette pierre est en grande vénération , & les bons pères font tout leur possible pour persuader aux étrangers qu'on y voit des gouttes de sang de leur patronne. Ils n'avoient point de contradiction à craindre de notre part , notre zèle n'étoit pas assez amer. Mais comme la charité paroïssoit être de leur goût , encore plus que la modération , nous leur fîmes quelques petites largesses , au risque d'être un peu complices de cette innocente & pieuse imposture.

Jeudi 2 Octobre.

Nous apprîmes , le matin , qu'il venoit de périr au *Boghas* , ou à la barre du Nil , cinq chaloupes d'une flotte partie depuis deux jours pour Rosette. Le jeune Suisse dont j'ai parlé plus haut , s'étoit trouvé malheureusement sur un de ces bâtimens , & n'avoit pu sauver que sa vie. Cette nouvelle nous fit beaucoup de peine , & nous fîmes d'autant plus sensibles à l'accident , que nous nous intéressions vivement à la victime. Si , néanmoins , le lecteur se rappelle la description que nous avons faite de ce difficile & périlleux passage , peut-être jugera-t-il que ce jeune

homme doit encore se féliciter & s'estimer trop heureux de n'avoir pas été submergé avec ses effets. La violence du vent & la rapidité du courant doivent avoir causé sur la Barre, par l'impétuosité de leur choc, un gonflement prodigieux, qui est presque toujours également fatal au navire & au navigateur. Les négocians françois de cette ville passent pour avoir beaucoup souffert de cet accident. Leur perte ne peut, en effet, être que très-considérable, parce qu'ils avoient de riches ballots à bord des deux bâtimens qui ont péri. Mais le malheur de notre jeune Suisse, fut ce qui nous toucha davantage. Le souvenir de notre propre détresse contribuoit, sans doute, à nous rendre sensibles à des peines que nous avions nous-mêmes éprouvées; & jamais nous n'avions été si bien disposés aux douces & nobles impressions de la compassion & de la pitié : tant il est vrai, qu'à certains égards, le malheur est, pour le cœur humain, le meilleur des maîtres, & qu'il n'est pas de leçons plus capables que les siennes de le rendre attentif à la voix de l'humanité !

C'est un spectacle également singulier & risible que la vue des matériaux, ainsi que le goût & la forme de la plupart des bâtimens de cette ville. Le marbre s'y trouve avec une telle profusion, qu'il

n'y a point de rues où l'on ne voie de nobles débris de palais antiques , employés aux usages les plus communs , & même les plus vils. C'est bien la bigarrure la plus étrange qu'on puisse imaginer ! J'ai vu une écurie soutenue par des colonnes du plus beau granite , & une étable pavée de tables de marbre magnifique. J'ai dit que ce spectacle étoit plaisant ; j'ai eu tort ; il est plutôt fait pour attrister : il rappelle trop la prophétie terrible , lancée contre cette cité opulente & superbe , dont les plus splendides édifices , & les palais même de ses Rois , étoient condamnés à devenir un jour l'habitation abjecte des bêtes des champs. Mais voici ce qui est réellement ridicule. Les cours des factoreries étrangères sont décorées des colonnes les plus belles & les mieux choisies qu'on ait pu se procurer : mais la discordance des ordres , parmi lesquels le dorique , l'ionique , le corinthien sont mêlés & confondus , jointe à l'inégalité de hauteur & de diamètre , fait de ce chaos de colonnes étonnées , pour ainsi dire , d'être ensemble l'assemblage , non pas le plus gracieux , mais bien le plus bisarre , & la disparate la plus extraordinaire qu'il soit possible de se figurer. Il faut pourtant être juste : comme dans cette disposition on a plus consulté la commodité que l'élégance , ce défaut de goût est , au fond , très-excusable.

Il ne nous restoit plus guères que le canal à visiter. Nous y fîmes un tour dans l'après-midi. Pour y arriver, nous prîmes une roue qui conduit à la porte du S. E. , & divise l'ancienne ville en deux parties égales : le trajet ne fut que l'affaire d'une demi-heure. Cette porte paroît avoir été un magnifique morceau d'architecture ; & deux colonnes , qui subsistent encore , donnent la plus haute idée du goût & de la noblesse de l'édifice. Le canal n'est qu'à un quart de mille de distance. Fait pour conduire l'eau du Nil à Alexandrie , il sert encore , après tant de siècles , à l'usage auquel il a été destiné ; & , dans les inondations , il procure à cette ville une quantité d'eau suffisante pour remplir les citernes , pour la consommation de l'année suivante. Ce grand ouvrage étoit indispensable pour corriger le défaut qui rendoit , sans lui , ce sol aride , absolument inhabitable , & est , à tous égards , digne du héros dont il porte le nom. Mais le canal , à peu de milles au-dessus , est comblé par les sables , au point de n'être pas navigable pour les plus petites barques , plus d'une semaine ou deux , dans le cours de l'année entière. Il y a sur ce bras artificiel du Nil , une arche de la plus hardie largeur , qui semble être susceptible de réparation. Mais l'indolente & ignare

insouciance des Turcs ne fait rien réparer : & ils laissent stupidement le pont & le canal se dégrader sous leurs yeux, tandis qu'il ne faudroit qu'une dépense médiocre (par comparaison du moins à son objet) pour rétablir, dans toute leur splendeur, ces superbes & utiles ouvrages de l'antiquité. Sur les bords du canal sont diverses plantations, qui servent à la consommation de la ville. Ce sont les seules qu'il y ait dans cette stérile & sèche contrée. Au-delà, le désert s'étend jusqu'au Nil.

Nous avons fait, en revenant, le tour des murs de l'ancienne ville, dans la partie occidentale que nous ne connoissions point encore. Ces murs sont flanqués de tours, comme du côté de l'orient; mais ils se sont moins bien conservés, & les brèches y sont beaucoup plus fréquentes.

Vendredi 3 Octobre.

Rien ne retardoit plus notre départ, que les dépêches qui devoient nous parvenir du Caire, surpris qu'elles ne soient pas encore arrivées, & nous les attendîmes avec impatience.

Comme il ne se passa rien dans le cours de cette journée qui mérite l'attention du lecteur, je ne crois pouvoir mieux faire, pour remplir

ce vuide de mon journal , que de lui raconter l'histoire de l'assassinat du consul de France. Ce fait , malheureusement trop réel , est aussi curieux , par la singularité de ses circonstances , que déplorable par ses suites & son atrocité ; & je le crois plus que suffisant pour justifier l'idée peu favorable que j'ai donnée des Arabes , en différens endroits de cet ouvrage.

Trois jeunes gens , attachés à la factorerie françoise , avoient été faire , aux environs de la ville , une partie de chasse aux pigeons. A leur retour , ils rencontrèrent , par le plus malheureux hasard , quelques Arabes , qui , avec leur impudence ordinaire envers les Chrétiens , toutes les fois qu'ils se sentent les plus forts , leur demandent insolemment les armes. Ceux-ci , comme cela est fort naturel , les refusent avec autant de hauteur. Ce refus cause une dispute très-vive ; puis , un combat encore plus animé & plus opiniâtre , & les jeunes François alloient probablement succomber sous le nombre , quand l'un d'eux lève son fusil , couche un Arabe en joue , & le fait tomber roide mort. Ce coup inattendu fait , sur la troupe ennemie , l'effet de la foudre. Saïsie de terreur , elle fuit & disparoit. Voici nos jeunes gens débarrassés de leurs vils & insolens agresseurs. Mais ils ne se féli-

citèrent pas long-temps de leur victoire ; les conséquences en étoient terribles & presque inévitables , & il n'y avoit pas à balancer à fuir sur-le-champ pour s'y soustraire. Chacun se disperse de son côté. Le coupable favoit bien qu'il n'y avoit pas de sûreté pour lui dans Alexandrie , quoiqu'il n'eût ôté la vie que pour la défense de sa propriété , contre un injuste aggresseur. Il prend donc le parti de gagner le premier village sur le bord de la mer , & d'y louer une mule pour se rendre à Rosette. Il fait le trajet avec la dernière diligence , & ne met pied à terre , que pour entrer dans une chaloupe qui partoît pour Damiette. Par bonheur , qu'au moment même de son arrivée en cette ville , il se trouve justement un vaisseau qui met à la voile pour Constantinople ; il s'y embarque , & réussit ainsi à échapper au sort qui l'attendoit. Un de ses compagnons se détermine à retourner à Alexandrie , & y reste caché jusqu'à ce qu'il trouve une occasion favorable de s'évader. La connoissance qu'il a de la langue du pays , la lui facilite bientôt. L'autre se réfugie à la factorerie de France , qu'il regarde comme un asyle sacré. Mais l'infortuné jeune homme se trompoit. Il n'étoit pas pour lui de retraite assurée contre ses farouches ennemis ; & , quoiqu'il n'eût

été que simple spectateur de l'accident , il étoit destiné à en porter la peine. Il y avoit alors des troubles dans Alexandrie ; les camarades du mort ameutent la populace à la faveur du désordre , forcent les portes de la factorerie , enlèvent le malheureux François , & le pendent au premier arbre qu'ils rencontrent : & , non contents de ce sacrifice , les monstres le coupent par morceaux , & exposent ses membres , ainsi mutilés , dans différens quartiers de la ville.

Qui n'auroit pas cru leur vengeance satisfaite par une pareille atrocité ? Ne sembloit-il pas , même en songeant à la barbarie de leurs maximes , qu'ils devoient être contents d'une représaille si cruelle , & qui confondoient l'innocent avec le coupable ? Mais non : leur soif du sang n'étoit pas encore assouvie. Comme le meurtrier leur étoit échappé , ils tournèrent toute leur rage contre celui qui n'avoit commis d'autre crime , que de donner retraite à son complice. Le consul , qui n'ignoroit pas à quel point les Arabes sont vindicatifs , se tint renfermé chez lui pendant plus de deux mois entiers. Après ce laps de temps , il s'imagina que tout étoit oublié ; & , dans cette persuasion , sort pour prendre l'air , avec le janissaire de sa nation. Un janissaire est ici regardé comme une sauve-garde suffisante.

Elle peut l'être en général ; mais , dans cette circonstance-ci , elle fut absolument inutile. Nos deux hommes rencontrent , près de la colonne de Pompée , un inconnu , qui , sans affectation , demande au janissaire quelle est la personne qu'il accompagne. Celui-ci n'a pas plutôt nommé le consul , que l'autre se retourne brusquement , & lui lâche un coup de pistolet. La balle perça le corps d'outre en outre , & il expira sur-le-champ. L'infortuné périt comme le héros , près de la colonne duquel il tomba , victime de la perfidie de la race égyptienne. Pour l'assassin , il s'évada en profitant du trouble du janissaire , & le gouvernement ne fit pas la moindre perquisition sur un monstre aussi odieux. Sa dignité personnelle , autant que l'intérêt des autres nations , faisoient à la France une loi de ne pas laisser la mort du consul sans vengeance : aussi , a-t-elle envoyé , cet été , deux frégates , pour demander satisfaction. Mais , soit que la force fût trop inégale , ou plutôt que le gouvernement payât à cette puissance , de quelques avantages secrets , le sacrifice de l'honneur , & même de la sûreté de ses ministres en Turquie , les deux frégates repartirent sans avoir obtenu le moindre succès dans leur négociation.

Samedi 4 Octobre.

Nous apprîmes, le matin, qu'un vaisseau alloit couler bas dans le port. Nous nous transportâmes sur le quai, où nous vîmes un polacre grec, submergé en moins d'une demi-heure, & l'équipage s'estima très-heureux de ne point perdre la vie. Il paroît que ce navire toucha l'ancre d'un autre, en gagnant au large. Je m'étonne de ce que ces accidens ne soient pas plus fréquens dans un port où il faut que les vaisseaux soient toujours amarrés, à cause de l'incertitude du mouillage. L'eau est si basse au reflux, qu'il faut indiquer aux étrangers où sont jettées les ancrs. L'usage qui se pratique dans les autres ports, pour la commodité des propriétaires, est ici nécessaire pour l'utilité publique, & chaque vaisseau est obligé d'attacher des bouées au-dessus de ses ancrs. Ceux qui manquent à cette précaution, sont responsables des dommages causés par leur négligence. C'est pourquoi les propriétaires du polacre grec pourront, dans cette circonstance, obtenir des dédommagemens.

En revenant du quai, nous fûmes témoins d'un trait de force, qui nous parut prodigieux.

Il passa près de nous un porte-faix , chargé d'un double ballot de coton , que nous aurions cru capable d'écraser l'homme le plus vigoureux. Celui-ci avoit des bottes pour lui tenir les jarrets plus fermes , & marchoit tout courbé , en appuyant les mains sur ses genoux. Si mille faits de cette nature n'étoient attestés par toutes les personnes qui font le commerce du levant , on n'oseroit , sans craindre de passer pour exagérateur , citer les fardeaux énormes dont les porte-faix turcs sont accoutumés à se charger. Je vis , le même jour , un autre porté-faix , à l'endroit où l'on pèse les ballots , en prendre un de sept cents sur son dos , & le porter , tout en vacillant , jusqu'au quai. Il est vrai que la distance est peu considérable ; & d'ailleurs , l'adresse & l'exercice ont probablement plus de part encore , que la force réelle , à ces efforts , qui paroissent si étonnans. Je me rappelle d'avoir entendu , pendant mon séjour dans l'Inde , parler assez souvent de porte-faix de la Perse , qui se chargent sur le dos une pièce de vin , fardeau plus considérable encore. Ceux de la Chine à Canton , ne sont pas moins renommés , & ils passent pour avoir de plus l'art de rendre les mêmes charges infiniment plus faciles à porter , au moyen d'un bambou qu'ils se mettent en travers sur l'épaule.

Ce n'est guères que dans les contrées où ceux qui s'adonnent à ces sortes de travaux sont en petit nombre, que ces prodiges de vigueur sont un bien. A Paris ou à Londres, où les professions ne sont pas héréditaires, & où il y a toujours tant de bras à employer, les inconvéniens de cette espèce de monopole seroient graves & très-sensibles, & quelques *Hercules*, tels que ceux dont je viens de parler, y feroient infailliblement mourir de faim une multitude de malheureux, en accaparant, par la supériorité de leurs forces, les occupations qui sont leur unique ressource.

Nous dînâmes à bord d'un vaisseau anglais. La conversation roula sur les deux frégates françaises, dont il a été question tout-à-l'heure, & sur leur départ avant d'avoir obtenu la moindre satisfaction. Il paroît que les François ont, en cette occasion, encouru la juste censure des nations étrangères; & elles ont fait, entre les Anglois & eux, des comparaisons qui ne sont nullement à l'avantage des premiers. L'histoire fournit, en effet, plus d'un exemple d'une conduite parfaitement opposée des deux gouvernemens, en des cas semblables. Tandis que l'un perd le temps à négocier pour obtenir la réparation des outrages qu'il a reçus, l'autre dépêche

une flotte pour la commander d'un ton à se faire obéir. Tandis que l'un s'amuse à dresser des traités inutiles , l'autre a recours à un genre d'argumens beaucoup plus propres à faire entendre raison aux puissances mahométanes. Mais , sans doute qu'il y a quelque mystère sous des procédés si peu dignes d'un peuple si impatient , d'ailleurs , à supporter des affronts , & si délicat sur le chapitre de l'honneur. Il est très-probable que les avantages particuliers que lui procure son commerce en ces contrées , influent beaucoup sur la conduite qu'il y tient. Ainsi , l'intérêt est le moteur , comme la clef de sa politique : c'est uniquement à lui qu'il sacrifie cette considération dont il est si digne , & dont il se montre , en toute autre occasion , si jaloux. Rendons-lui justice, l'Europe entière a incontestablement les plus grandes obligations à la France , pour la peine qu'elle a prise de purger l'Archipel des pirates qui l'infestoient , à la suite des guerres de la Russie. Ces brigands étoient grecs , pour la plupart , & en si grand nombre , qu'il n'y avoit pas un vaisseau marchand qui pût leur échapper. Les frégates françoises les poursuivirent par-tout sans relâche ; & , pour couper le mal par la racine , elles coulèrent à fond presque tous leurs bâtimens , & cela , sans tirer un coup

coup de canon. Les heureux effets de cette expédition ne tardèrent pas à se faire sentir ; & il est de notoriété publique que jamais la Méditerranée n'a vu si peu de corsaires de toutes dénominations , que depuis cette époque si glorieuse à la marine françoise.

Le capitaine *Calvi* nous présenta, dans l'après-dîner , à une famille grecque , qui consistoit en une dame d'un certain âge , & ses deux filles. Les jeunes personnes pouvoient passer pour deux beautés ; mais le mauvais goût & la bisarrerie de leur parure leur ôtoient une partie de leurs agrémens. Elles avoient l'une & l'autre la tête & le col surchargés de je ne sais quelle quantité de sequins , enfilés à-peu-près comme des perles. Dans le nombre des pièces qui composoient ces étranges colliers , j'apperçus une médaille d'Alexandre-le-Grand , parfaitement conservée. Comme les caractères étoient romains , il y a tout lieu de croire qu'elle avoit été frappée par l'un des Césars , en l'honneur de ce héros. J'avois grande envie d'en enrichir ma petite collection , mais je ne pus réussir à me la procurer. L'aînée des deux sœurs , dont le mari étoit alors en France , pressa vivement le capitaine de la passer sur son bord. Le navire étoit plein ; mais , en galant François , il s'excusa sur ses passagers ,

parmi lesquels il vouloit , lui dit-il poliment , entretenir la concorde que ses charmes pourroient troubler. La franchise & la gaieté de ce Provençal me promettent une traversée très - amusante.

Dimanche 5 Octobre.

Nous entendîmes, le matin, l'office à la factorerie génoise , où nous restâmes à dîner , sur l'invitation du seigneur Brandi. Le consul de Gênes est un bon & aimable vieillard , de plus de soixante-dix ans , & de la meilleure humeur du monde. Il remplit , avec distinction , son emploi depuis trente-un ans , au moins ; mais , comme les infirmités de son grand âge le rendent actuellement incapable de gérer par lui-même les affaires , elles sont dirigées , sous son nom , par le seigneur Brandi , qui est , de plus , agent de M. Baldwin.

Dans l'après-midi nous avons été nous promener ensemble à un jardin qui est à quatre pas de la ville. C'est absolument l'unique promenade qu'il y ait : aussi , la trouve-t-on délicieuse. Elle est toute couverte d'agréables plantations d'arbres fruitiers de différentes espèces , & son aspect riant , sa verdure , ses ombrages , s'embellissent encore par le contraste des plaines sablonneuses dont l'œil est fatigué par-tout aux

environs d'Alexandrie. Il n'y a sûrement eu que l'avantage de sa position, par rapport au commerce, qui ait pu déterminer Alexandre à fonder une ville sur une plaine aussi stérile & aussi aride. On ne pouvoit faire, à cet égard, un choix plus heureux ; & le rang qu'elle tient encore aujourd'hui parmi les cités commerçantes, en dépit des révolutions qu'elle a tant de fois éprouvées dans sa religion, son gouvernement & ses usages, est une preuve éclatante de la justice & de la sagacité du discernement de son fondateur. Tyr, Carthage, & même l'aimable & brillante Athènes, ont disparu de dessus la terre, & ces villes fameuses n'existent plus que dans quelques pages de l'histoire ; au lieu que le port d'Alexandrie est toujours fréquenté par une multitude de vaisseaux de diverses nations, & rappelle encore, par leur affluence, le temps où il fut le centre du commerce du monde.

J'ai eu, plus d'une fois, occasion de parler de la distinction avec laquelle mes compatriotes sont traités dans ce pays-ci. Une conversation que nous eûmes le soir avec notre janissaire, nous en fit découvrir la cause ; & cette cause, c'est toujours la crainte de la marine. Il y a plusieurs années que le commerce britannique au levant ne faisoit que décliner. Pourquoi ? parce

que l'Angleterre ne montrait plus, comme autrefois, des flottes formidables & triomphantes dans ces mers, parce qu'elle avoit cessé de répandre la terreur sur les côtes de l'Egypte. Mais elle recommence à se faire craindre, son règne va recommencer. Elle vient de s'ouvrir, par la voie de la Mer-Rouge, une communication dont elle ne peut que recueillir les plus grands avantages. Son activité, son industrie, désormais libres des entraves qui les avoient enchaînées trop longtemps, vont reprendre leur effor, & déjà, dans son commerce avec l'Egypte, elle se voit maîtresse d'en prescrire à son gré les conditions. Que le lecteur se rappelle le secours que nous a procuré, dans la plus grande détresse où nous nous soyons jamais trouvés, l'arrivée de la corvette l'*Hirondelle* à Jedda. Cette corvette étoit montée à-peu-près d'une vingtaine de canons, & avoit été expédiée pour porter des dépêches de Madras à Suez. Depuis que les Portugais sont expulsés de l'Arabie, jamais vaisseau de guerre étranger n'avoit paru dans ce port. Son apparition étoit un phénomène, & la foiblesse de ce gouvernement en fut vivement alarmée. Fût-il plus foible & plus pusillanime encore, il n'a rien à craindre pour ses côtes de la Méditerranée. La jalousie & les divisions des nations

européennes sont, à leur honte, pour cette partie de ses domaines, le trop solide fondement de sa sécurité. Mais, du côté de la Mer-Rouge, il faut qu'il se soumette à la puissance à qui l'empire de l'Inde a donné celui de la navigation & du commerce de ce golphe où elle règne sans compétiteurs : & cette puissance est l'Angleterre. Ainsi, une route frayée d'abord par de hardis aventuriers, peut devenir, par la suite, d'une utilité infinie à la nation ; & la communication nouvelle qu'elle établit, est faite pour élever le pouvoir & la prospérité de la *compagnie* à un degré incalculable. (1) On fait à quel point la rumeur grossit en général tous les objets, & sur-tout

(1) L'instabilité du gouvernement de l'Egypte semble affaiblir un peu ce raisonnement. Le docteur *Ruffel*, qui, par ses lumières & sa longue résidence en Turquie, mérite bien que l'auteur défère à son opinion, prétend que c'est cette instabilité même qui est la vraie cause du peu d'encouragement que donnent les Turcs au commerce de Suez. Les révolutions sont fort souvent annuelles au Caire ; & la Porte, par cette raison, ne peut compter sur un partage assuré des avantages que ces souverains éphémères pourroient retirer de cette opération commerciale. La communication avec l'Inde, par les caravanes d'Alep, est, au contraire, totalement en faveur des Turcs. Ainsi, la conséquence que tire le docteur est très-judicieuse.

le danger. La force de la corvette l'*Hirondelle* fut portée au Caire à soixante pièces de canons , & l'excès de la terreur qu'elle inspira fut encore au-dessus de celui d'une pareille estimation. On ne s'étonne pas qu'on ait réussi avec des moyens si foibles par eux-mêmes , à en imposer à ce gouvernement si l'on songe qu'il n'a pas seulement , dans la Mer-Rouge , une misérable galère pour la protection du commerce. Presque tout le commerce de la Mer-Rouge se fait sur des vaisseaux arabes ; mais en mettant , comme il seroit facile , un embargo sur l'importation du café dans les ports égyptiens , on la feroit alors nécessairement passer toute entière entre les mains des caravanes : révolution infiniment défavorable à l'Egypte , à qui le café coûteroit , par cette voie , le double du prix auquel il revient , quand il est transporté par mer.

Le commerce d'Alep tombera absolument , si celui de Suéz vient à s'établir : c'est-là le motif secret de l'opposition que met la Porte à son établissement. Ce n'est ni à l'influence des intrigues de la France , ni aux plaintes des pèlerins de la Meque & de Médine , mais bien à de pures considérations d'intérêt qu'il faut l'attribuer.

Lundi 6 Octobre.

Nous fûmes encore retenus, de la manière la plus désagréable, par la négligence des agens de la Cléopâtre. Il y avoit quatre jours que le capitaine Calvi étoit prêt à mettre à la voile, & les dépêches qu'il attendoit du Caire n'étoient pas encore arrivées. Ce qu'il y avoit de plus contrariant, & pour comble de disgrâce, le vent se tint constamment à l'est tout ce temps-là, & nous aurions eu fait un quart de notre trajet à Marseille. Quand les retards viennent de la nature, il semble que ce soit une raison pour s'y résigner de meilleure grace. Mais quand ils viennent de la faute des hommes, il y a de quoi démonter un stoïcien.

Nous rencontrâmes, dans le cours de la journée, des objets bien propres à nous faire oublier nos petits désagrémens personnels. A la vue du malheur, & du malheur extrême, est-il possible d'avoir d'autres sentimens que ceux de la plus tendre commisération ? Les infortunés dont je parle, c'étoient le capitaine & les officiers d'un vaisseau françois naufragé, il y a quatre ans, sur les côtes de Barbarie. Ils furent, avec tout l'équipage du navire, réduits en esclavage, & ne

doivent aujourd'hui qu'au hasard leur liberté. L'empereur de Maroc a envoyé une ambassade à la cour de France, & ces François ont été choisis dans quarante autres, comme un présent digne d'être accepté par un Roi. Les particularités de leur histoire sont très-intéressantes; mais elles ressemblent à mille autres, connues de tout le monde, sur le même sujet. Il y a parmi eux un jeune homme d'environ quatorze ans, dont le sort a été plus doux que celui de ses compagnons. Quand ils arrivèrent à Maroc, l'empereur, par une sorte de pitié pour sa grande jeunesse, le prit pour le service de son sérail. Là, son unique emploi étoit de préparer le café pour les femmes du prince, & de leur faire des bouquets des plus belles fleurs qu'il y eût au jardin. C'est de la bouche même du jeune homme que nous tenons ces détails : on voit par-là, qu'à l'esclavage près, sa destinée n'avoit rien que de fort tolérable. Peut-être quelques-uns de mes compatriotes seront-ils bien aises & bien fiers d'apprendre que la sultane est une Angloise, élevée à cette dignité depuis plus de vingt ans. Elle paroît en avoir environ quarante; &, comme elle a donné deux fils à l'empereur, c'est peut-être à la considération de son heureuse maternité, qu'elle doit la continuation d'une faveur

qu'elle ne peut plus conserver par le pouvoir seul de ses charmes. La vérité est, qu'en public il rend à son épouse surannée les honneurs dus à son rang, & qu'en particulier il s'amuse avec une concubine françoise, qui a été prise par un de ses corsaires, & conduite au sérail à cause de sa beauté. En vérité ces barbares sont devenus bien délicats & bien capricieux dans leurs amours ! Eh quoi ! les dépouilles de la Grèce ne leur suffisent plus, il faut encore que l'Angleterre & la France payent le tribut à leur infâme & insatiable lubricité ! Dans quelle inconcevable léthargie sont donc plongées ces nations belliqueuses, qui laissent de pareils outrages sans vengeance ! Leurs frères gémissent dans les galères de la Barbarie ; leurs sœurs dans la prostitution de ses sérails ; & tous gémissent en vain ! Ah ! si jamais les puissances de l'Europe apprennent à connoître leurs vrais intérêts ; si jamais elles se réunissent, au lieu de se diviser, c'est alors, alors seulement, qu'on pourra se flatter de les voir enfin tourner leurs armes contre les ennemis communs du genre humain, & qu'elles n'aient plus elles-mêmes la douleur & la honte de voir leurs peuples esclaves de barbares qui sont l'opprobre & le rebut de la terre.

Le *Ramazan* est commencé. Cette institution,

à-la-fois religieuse & diététique, est une imitation de notre carême. Mais elle en diffère beaucoup par la nature & la sévérité de ses abstinences. Dans le carême, le catholique le plus rigide se contente de changer de régime, &, à la privation près des alimens défendus, il prend, sans scrupule, sa dose ordinaire de nourriture. Dans le *Ramazân*, au contraire, le musulman change en tout sa manière de vivre. Depuis que le soleil se lève jusqu'à ce qu'il se couche, il ne peut absolument goûter d'aucune substance : l'eau même, une goutte d'eau lui est interdite par la loi de Mahomet. Mais la nuit le dédommage complètement du jour. Les excès y succèdent à l'abstinence, & sont toujours en proportion de sa rigueur. Notre janissaire se ressent, &, par contre-coup, nous nous ressentons aussi des effets du *Ramazân*. Le bon musulman n'est presque plus propre à rien, depuis que ce saint temps est commencé; heureusement que nous ne devons pas faire long séjour ici, sans-quoi il faudroit nous résoudre à nous passer de ses services. Les rues sont à présent vuides & désertes, pendant le jour; mais, vers le soir, le peuple commence à s'assembler dans les cafés & aux carrefours, en attendant que ses prêtres fassent la proclamation du coucher du soleil. Dans cette

attente, il compte les minutes, il trépigne d'impatience, il s'agit; le moment désiré arrive enfin, &, au premier signal, il court, vole à la table... quelquefois se dédommager de son jeûne, par une indigestion.

Mardi 7 Octobre.

Les dépêches de la Cléopâtre arrivèrent enfin. Mais le vent devint si impétueux, que le capitaine jugea qu'il y auroit du danger à partir par un temps pareil. Il fallut attendre si le jour suivant nous seroit plus favorable.

Les nouvelles du Caire nous apprennent, dans ce monument, que les troubles ont recommencé sur le Nil, & que la guerre est sur le point de renouveler ses horreurs dans cette malheureuse région. Les beys fugitifs ont enfin, après de longs & pénibles efforts, réussi à se rendre maîtres de Jirje. La situation de cette place leur facilite les moyens de gêner, d'intercepter même la navigation du Nil. On prépare au Caire un armement considérable pour chasser les rebelles de ce poste important. Tous les bâtimens, sans exception, sont employés pour ce service, & l'on s'attend à voir incessamment la communication entre Alexandrie & la Métropole interrompue. Du reste, il est assez facile de prédire quelle

fera l'issue de cette nouvelle insurrection. C'est le dernier effort d'un parti réduit au désespoir , & incapable de résister à la supériorité réunie du nombre & de la discipline. *Ismael-bey* vient de mettre à prix la tête de ses adversaires. Ce moyen, tout barbare qu'il est, se trouve justifié par l'exemple des nations les plus policées, qui ne rougissent pas de le mettre en usage envers ceux que l'état considère comme des traîtres , & finira très-probablement par délivrer , pour jamais, le bey de l'Egypte. Quoi qu'il en soit , & qu'il arrive, nous ne pouvons que nous féliciter d'être loin de la scène de ces funestes débats , & ce bonheur est si grand que nous ne croyons pas l'avoir acheté trop cher par toutes nos peines & nos fatigues.

Ibrahim vient de nous faire ses adieux , & de s'embarquer dans une chaloupe qui part pour Rosette. Nous lui avons donné des lettres de recommandation pour tous les capitaines qui peuvent aller à Suez ; & il n'y a point de doute qu'il ne trouve une occasion favorable pour réussir , comme il le souhaite , à l'égard de l'Aventure , navire auquel on se souvient qu'il est encore attaché. (1) La conduite de ce bon

(1) J'ai eu , depuis , des nouvelles fort satisfaisantes.

Indien a été constamment remplie d'honnêteté & de candeur. Les fautes légères qu'il a pu commettre quelquefois, ont été surabondamment réparées par l'importance & le nombre de ses services ; & si nous avions, en ce moment, du pouvoir & des richesses, leur plus doux, leur premier usage, seroit de donner à ce fidèle & estimable serviteur, comme nous le souhaiterions, & comme il le mérite, des marques plus éclatantes de notre affection & de notre reconnaissance. Que l'on renonce donc à la manie de croire que la vertu ne se trouve que dans telle ou telle secte. Que l'orgueil & l'intolérance apprennent qu'il n'y a, parmi les hommes de distinctions réelles, que celles qui résultent de la pratique du bien & du mal ; & qu'ils s'efforcent de devenir justes & charitables envers ceux mêmes qui sont dans l'erreur.

Pour être prêts à partir au premier moment, nous acquittâmes, dans la matinée, toutes les dettes que nous pouvions avoir en cette ville, & nous n'oublîâmes pas notre janissaire. Avec

à son sujet. M. *Hammond*, dans une lettre datée du Caire, où il étoit de retour en 1779, me mande qu'il a retrouvé *Ibrahim* en cette ville, marié, & assez content de sa situation.

quelle ardeur, quelle allégresse nous reprîmes enfin le chemin de notre patrie ! Tout concouroit à nous la rappeler ; tout offroit, pour ainsi dire, à nos yeux quelques traits épars de son image. L'air d'Alexandrie semble être un peu imprégné de la fraîcheur salutaire du vent du Nord ; ses rues présentent à tous momens l'habillement qui nous est si familier, & son port est rempli de vaisseaux destinés pour ces contrées heureuses & chères, où règnent les sciences & la liberté. Il nous fut impossible, à cette vue, de réprimer ces émotions si puissantes & si douces, qui font palpiter nos cœurs ! Avouons-le au lecteur, notre joie, à l'aspect des préparatifs de notre départ, alloit presque jusqu'au délire. Parcourant le rivage, nous avions sans cesse les yeux tournés sur notre navire, & nos pieds ne posoient pas à terre, quand nous en voyions disposer les voiles pour son retour en Europe. Notre curiosité étoit enfin satisfaite : rien ne nous retenoit plus ; &, comme des chasseurs harassés d'une poursuite pénible & périlleuse, nous ne soupirions qu'après le repos ; & il sembloit que nous en jouissions par avance, à force de le désirer. Douce attente, dont l'ardeur fait tous les charmes ! & que le souvenir

même de nos peines & de nos dangers rendoit encore plus délicateuse !

Mardi 8 Octobre.

Le vent se trouvant , le matin , favorable pour notre départ , le capitaine fit tirer un coup de canon ; c'étoit le signal de nous tenir prêts. A sept heures M. *Meillon* vint nous prendre avec le major *Alexandre* & M. *Hammond* , pour nous rendre ensemble au port où nous nous embarquâmes sur la *Cléopâtre* ; & , à onze heures , nous levâmes l'ancre , & nous cinglâmes à pleines voiles vers Marseille (1).

Maintenant , madame , il est bien temps que je vous fasse mes adieux , & que je termine enfin ce long récit de mes aventures. Je sens à quel point j'ai besoin de votre indulgence ; mais je

(1) Le lecteur apprendra , peut-être avec plaisir , que nos voyageurs , qu'il a si long-temps accompagnés , arrivèrent heureusement en Angleterre , vers la fin de l'année 1777 , après un voyage de onze mois. On suppose bien qu'ils éprouvèrent , vers la fin de leur mission , des délais qui les retardèrent beaucoup. Mais l'honorable corps au service duquel ils étoient attachés , & le public équitable , ne leur disputera pas le mérite de la persévérance.

me rassure un peu dans mes infortunes & dans votre sensibilité. J'ai eu trop de malheurs pour ne pas y avoir quelques droits. C'est à elle que je demande grace , & c'est de votre cœur que j'espère l'obtenir. Les larmes que la pitié fera couler de vos yeux serviront à effacer les taches inévitables dans un ouvrage de cette nature.

J'aime à me flatter que vous ne me reprochez pas de former un souhait trop téméraire.

Tandis que la plupart des hommes ne s'occupent qu'à encenser les caprices de votre sexe , à nourrir sa vanité du poison de la flatterie , à le pervertir enfin par leurs coupables complaisances pour ses fantaisies , sans doute qu'on trouvera du moins excusable la présomption d'un homme qui , sans autre motif que l'amour de l'humanité , & le desir de communiquer à ses semblables les résultats d'une expérience qui lui a coûté si cher , s'efforce de mettre dans son parti , d'intéresser à son sort une personne aimable , assez réfléchie pour peser l'importance des misères humaines , & assez zélée pour en favoriser la publication , pour l'instruction de l'humanité. Ce n'est pas un sujet léger & frivole qu'il lui a offert : cette gravité même étoit , il l'ose dire , le témoignage le plus flatteur qu'il pût rendre à la supériorité de sa raison ; comme la douce
confiance

confiance avec laquelle il tournoit ses regards vers elle, dans ses momens de détresse, n'étoit pas la moins intéressante peinture qu'il pût faire de la sensibilité de son cœur. Savoir penser & réfléchir, malgré l'exemple & l'ascendant d'un sexe frivole, n'est pas moins honorable pour une femme, que de conserver un cœur pur & sans tache, dans un siècle dissipé & corrompu.

J'ai l'honneur d'être, &c.



V O Y A G E

*De Venise à Luitquée ; & de-là , à
Bassorah , par les déserts de l'Arabie ,
Alep , Bagdad & le Tygre , dans les
années 1780 & 1781.*

L E T T R E T R O I S I È M E .

J E vais, sans doute, vous affliger autant que vous surprendre, ma chère H***, au commencement de ce nouveau récit de mes traverses. Ce dernier mot vous en dit assez, & peut être trop. Toutes mes espérances démenties, toutes vos craintes réalisées, tels sont les tristes objets que ce voyage va, dès la première page, vous offrir. Ce sera, je le sens, pour un cœur aussi sensible que le vôtre, en acheter bien cher la lecture. Rappelez-vous combien j'ai fait d'efforts pour vous persuader de la sûreté de la route que j'avois choisie ; quel plaisir j'avois à vous entretenir des agrémens divers que je me flattois d'y trouver. Rappelez-vous aussi avec quel zèle

vous combattiez alors mes résolutions, avec quelle chaleur vous m'exprimiez vos alarmes. Eh bien ! l'amitié vous révéloit l'avenir, & vous allez voir que la fortune s'est bien vite hâée de me punir de n'en avoir pas suivi les inspirations. Comme je n'ai eu qu'un sentier battu à parcourir, je comptois d'abord le passer en silence ; mais, indépendamment des différentes raisons qui m'ont fait reprendre la plume, il m'est arrivé une aventure à-la-fois si singulière & si intéressante, qu'elle auroit suffi seule pour me déterminer à donner au public un supplément à cet ouvrage.

Je ne saurois me dispenser de prévenir le lecteur de deux règles que j'ai cru devoir me prescrire, c'est de passer rapidement sur les évènements communs, & de me borner aux descriptions & aux détails qui méritent d'être lus par leur nouveauté ou leur intérêt. M'écarter de cette méthode, ce seroit insulter à l'indulgence du public, & recourir, pour avoir l'air de fixer plus long-temps son attention, à un charlatanisme aussi facile que ridicule & méprisable. Ce supplément sera donc moins un tableau qu'un simple esquisse ; un détail, qu'un précis d'aventures.

Je commence mon récit à notre arrivée à

Venise , le 6 novembre 1780. Le trajet d'Ostende à cette ville fut aussi rapide que fatigant : des obstacles imprévus nous avoient retenus à Londres jusqu'à la fin du mois d'octobre , & les dépêches dont les directeurs de la compagnie des Indes nous avoient chargés pour les gouvernemens de Bombay & de Madras , étoient trop importantes pour nous permettre le moindre délai. De plus , l'hiver s'approchoit ; & , comme il nous étoit prescrit de nous embarquer sur le Golphe de Venise , pour Latiquée , en Syrie , les tempêtes ordinaires , dans cette saison , pouvoient , d'un moment à l'autre , rendre le passage impraticable. Nous fûmes tout juste en route onze jours , sur quoi il nous en fallut passer un entier à Bruxelles & à Memminghen , pour des affaires indispensables. Aussi , ne fut-il question , pour nous , ni de lit , ni d'une minute de repos , depuis l'instant où nous entrâmes dans notre chaise à Ostende ; & , durant tout le trajet , nous ne nous sommes arrêtés que pour changer de chevaux , & prendre , à la hâte , quelques rafraîchissemens. Que le lecteur ne s'attende donc pas à trouver ici une ombre de description des villes & des contrées que nous avons si rapidement parcourues. Sûrement qu'il nous pardonnera , sans peine , une pareille omission ;

mais , quand elle lui feroit moins indifférente ; le défaut absolu de temps nous serviroit d'excuse. Tout ce que je connois de la Flandre , c'est l'uniformité de ses plaines , les richesses de son sol , & l'industrie de ses habitans. De l'Allemagne — son commerce intérieur par la navigation du Danube & du Rhin ; la majesté gothique de ses cités ; la magnificence moderne de ses palais épiscopaux ; l'étendue de ses forêts , qui abondent en gibier & en merrain ; enfin , l'air militaire de la noblesse , qui tranche d'une manière si frappante avec la grossièreté des classes subalternes. Quant au Tyrol , je puis m'y étendre un peu davantage que sur le reste , parce que la difficulté de ses routes montueuses m'a fait employer le double de temps à le parcourir. Aussi , n'ai-je pas manqué de mettre à profit cette lenteur involontaire. La simplicité des habitans , l'aspect vraiment *romantique* du pays , le contraste de l'éblouissante & égale blancheur des cîmes couvertes de neige , avec les nuances de la verdure triste & sombre des sapins ; le site à-la-fois riant & farouche de ses tortueuses vallées , fertilisées par les torrens qui se précipitent avec fracas des montagnes , & embellies de villages pittoresques ; telle est l'intéressante & riche scène que le voyageur a sous les yeux.

Pour en jouir plus à mon aise, il m'est, plus d'une fois, arrivé de changer de place avec le domestique, & de courir une poste sur la première rosse qui se trouvoit sous ma main.

Notre séjour à Venise a été infiniment plus court que nous ne l'eussions désiré. Mais nous avons profité, le mieux qu'il nous a été possible, du peu de temps qui nous restoit, pour contenter la curiosité qu'une ville aussi singulière ne pouvoit manquer de faire naître; &, dans l'espace d'une semaine que nous nous y sommes arrêtés, il est, je l'ose dire, bien peu d'objets dignes de l'observation d'un étranger, que nous n'ayons eu le plaisir de voir & d'admirer. Mais qu'est-ce qu'un coup-d'œil aussi rapide & aussi superficiel? Il étoit fait pour irriter notre curiosité, plutôt que pour la satisfaire. Comment donc me seroit-il possible de contenter celle du lecteur? Heureusement qu'il y a de cette ville célèbre, plus de descriptions excellentes qu'il n'en faut pour le consoler, ainsi que moi, de mon impuissance à cet égard.

Un mardi, 14 novembre, je m'embarquai sur le *Trabacolo* de San - Jean - Baptiste; capitaine, *Pauline*. J'étois accompagné de M. South (mon collègue dans l'expédition). & du major Nicol, qui alloit rejoindre l'armée au

Bengale , & enfin de Richard Segur , mon domestique. Le vice-consul d'Angleterre , monsieur Watson , eut l'honnêteté de monter à bord avec nous , pour nous tenir quelque temps compagnie. Le navire cingla sur-le-champ vers le fort de Lido. A peine étions-nous parvenus à cette hauteur , que le capitaine s'avisa d'insinuer à M. Watson , qu'il y avoit de notre part de la témérité à mettre en mer par le temps qu'il faisoit. Comme notre départ avoit déjà été retardé la nuit précédente , nous ne prîmes ces propos que pour une défaite ; & la répugnance du capitaine ne fit qu'augmenter encore notre impatience & notre ardeur. Pour le voyage , on ne s'en étonnera pas , si l'on songe aux circonstances & à notre situation. Nous avions les affaires les plus urgentes , la saison étoit avancée & le vent favorable ; comment aurions-nous pu supporter seulement l'idée du moindre délai ? Monsieur Watson détermina , par ses instances , le capitaine , & prit congé de nous à quatre heures après-midi , après nous avoir accompagné l'espace d'environ deux lieues ; & il eut la satisfaction de nous quitter avec l'apparence du plus beau temps possible.

Cette agréable perspective dura jusqu'à minuit ; il fit alors un calme parfait , & le navire vogua

avec une extrême lenteur jusqu'au lendemain 15, à huit heures du matin, que le vent fraîchit du N. O. A midi, il tourna soudainement au S. O., &, passant au variable, sauta presque à l'instant à l'Est. Cette dernière position mit le comble à la terreur du capitaine & de l'équipage, que la variation du vent n'avoit déjà que trop alarmé. Il s'éleva, le moment d'après, un assez grand tumulte sur le pont. Le major Nicol y monta pour observer la manœuvre, & contenir ces gens-là par sa présence. Pour M. Smith, il étoit, ainsi que moi, au lit, où le mal de mer nous retenoit tous deux, quand le capitaine entra brusquement dans notre chambre, & nous signifia, d'une voix altérée, qu'il lui étoit impossible de tenir la mer plus long-temps, & qu'il ne savoit plus ni où ni comment gouverner. Qu'on juge à quel point nous fûmes surpris d'un pareil langage. Nous lui demandâmes sèchement pourquoi, si le vent étoit si contraire, il ne pourroit pas regagner le port d'où venions ? Il n'avoit pas encore eu le temps de nous répondre, lorsque le bruit augmenta sur le tillac d'une manière effrayante, & qu'un matelot cria au capitaine que le vent étoit devenu plus mauvais que jamais. Il nous quitta sur-le-champ, & nous fûmes bientôt convaincus, par le rapport

de notre ami , que nous n'avions rien à espérer du zèle ou de l'expérience de nos marins. En effet , quel fonds pouvions-nous faire sur des gens qui n'avoient pas seulement à bord une carte des côtes , & que la première apparence de mauvais temps étoit capable de jeter dans un désordre & une confusion si étranges.

La scène devenoit à chaque instant plus alarmante. Le capitaine revient à notre chambre une seconde fois ; & , avec l'expression la plus marquée de la terreur & du désespoir , il nous conseille de songer à nous sauver , parce qu'il n'y a pas l'ombre d'espoir de garantir le vaisseau du naufrage. D'après un avis de cette nature , nous sautons à bas du lit , M. Smith & moi , & notre premier soin est de songer à mettre en sûreté les effets les plus précieux qui se trouvent auprès de nous ; & notre compagnon Richard ne tarde point à nous imiter. Nous ne savions que penser , dans ce moment de crise , de la conduite des Esclavons. (C'étoit de cette nation qu'étoit composé l'équipage.) Ce danger terrible , affreux , qu'ils voyoient , nous étoit , en vérité , totalement inconnu , & pouvoit , après tout , n'exister que dans leur imagination. Mais le fait étoit , que nous étions sur le point d'être victimes de leur lâcheté & de leur ignorance. C'étoit-

là notre unique certitude ; elle étoit bien cruelle. Du reste , tout ce qui se passoit autour de nous , étoit absolument inconcevable. Comment comprendre ce passage soudain de la sécurité au comble du désespoir ? Comment imaginer qu'on n'eût pas eu l'idée de faire la moindre disposition , la tentative la plus légère , pour se soustraire au danger ? Jamais le dernier des marins anglois se persuadera t-il que , dès le commencement d'une bourasque , la perte d'un vaisseau , nullement endommagé , & qui a tout son équipage , puisse être tout-à-fait inévitable ? Croirait-il qu'il n'y ait plus dès-lors d'autres ressources pour cet équipage , que de se résigner tranquillement à subir sa destinée ? C'est un problème qu'il étoit réservé aux Esclavons de nous résoudre. Quand je montai sur le pont , je fus choqué , au dernier point , de l'ignorance & de la pusillanimité de nos marins. Chacun d'eux étoit occupé suivant son inclination & son goût ; tous l'étoient également d'une manière lâche & déshonorante. Les uns à genoux , invoquoient leur Saint-Antoine. Les autres erroient sur le tillac , comme des gens hors d'eux-mêmes , par la crainte du danger : on vit le capitaine leur distribuer , en secret , quelque argent. A cette libéralité près , il ne fit guères paroître sa supériorité. Bien loin

de conserver parmi l'équipage l'autorité qui convenoit à son rang , & qui , dans ce moment-ci sur-tout , auroit été si nécessaire , il ne savoit seulement pas y entretenir une ombre de subordination. Chacun étoit d'opinion différente , donnoit des ordres opposés , & augmentoit ainsi la confusion générale. Celui-ci larguoit les écoutes ; celui-là jetoit l'ancre avec toutes les voiles tendues. Un troisième commençoit à hâler la seule chaloupe que l'on eût ; & apparemment que son idée fut jugée la meilleure , car la plupart de ses camarades ne le virent pas plutôt occupé à cet ouvrage , qu'ils s'empresèrent de lui prêter la main.

Cette dernière mesure indiquoit bien clairement le désespoir de ces marins ; & il n'y avoit pas un moment à perdre pour songer à nous sauver. A peine la chaloupe fut-elle à portée , qu'ils s'y précipitèrent en foule. Elle fut pleine en un instant. Nous y entrâmes les derniers de tous , à l'exception du capitaine. La violence des vagues rendoit extrêmement difficile l'abord de la chaloupe , qui , par la même raison , se trouvoit remplie d'eau. J'avoue que cette vue m'effraya , & que je ne me crus pas encore fort en sûreté dans un pareil esquif. Ce fut , sans doute , ce qui me déterminâ à me rendre ,

sans le moindre soupçon , à l'invitation du capitaine , qui nous pria de retourner au vaisseau jusqu'à ce que l'esquif fût en meilleur état. Dans le mouvement que je fis pour regagner le navire , un jas d'ancre me froissa la tempe gauche , & fit tomber mon chapeau ; & ce ne fut pas sans peine ni sans danger que je parvins au tillac , où mes amis & mon domestique me suivirent heureusement le moment d'après. A peine y étions-nous arrivés , que le capitaine s'élance dans la chaloupe , & se met à l'instant à filer du cable. Frappés de consternation à cette vue , nous conjurons , dans les termes les plus pressans , le capitaine de ne pas nous abandonner ; il paroît touché , & nous nous flattons , au signe amical qu'il nous fait , qu'il va nous prendre à bord. Vaine & courte espérance ! Pendant que le reste de l'équipage est à vider l'eau avec des seaux , un Esclavon , d'un coup de hache , coupa le cable à nos yeux. Que l'on conçoive , s'il se peut , nos inexprimables angoisses à un pareil trait d'inhumanité ! Suivant toute apparence , c'étoit la trame de notre vie que le monstre venoit de couper ; & l'espérance elle-même , ce dernier soutien des infortunés , sembla fuir avec le malheureux esquif , qui , à l'aide du vent & des rames , s'éloignoit , le plus rapi-

dement qu'il fut possible , sur une mer si agitée & si orageuse. Dans un premier accès d'indignation , dont nous ne fûmes pas maîtres , nous faisîmes un gros mousqueton pour le pointer contre la chaloupe : mais un moment de réflexion suffit pour nous le faire rejeter. Qu'aurions-nous gagné à suivre ce mouvement d'une juste , mais aveugle fureur ? De quel fruit eût été pour nous cette sanglante & inutile vengeance , envers des misérables à qui , d'ailleurs , le vent n'eût pas permis de rejoindre le vaisseau , quand ils auroient été disposés au repentir ?

Jusqu'alors il y avoit eu de l'ambiguïté dans leur conduite ; mais à présent , il n'y en avoit plus sur leur intention : tous les doutes à cet égard n'étoient que trop éclaircis. L'ignorance absolue de leur profession , & une lâcheté qu'on pardonneroit à peine à des femmes , avoit complété , causé peut-être le désastre du navire ; & actuellement , ils ne songeoient qu'à leur salut , sans s'embarasser du nôtre. C'étoit-là le point de vue le plus favorable , sous lequel il fût possible d'envisager leur procédé. Mais le refus de nous laisser partager leur sort , ne pouvoit s'expliquer par ce barbare égoïsme. Ils n'étoient en tout que huit dans l'esquif , & l'addition de quatre personnes n'augmentoît réellement pas le

danger. De plus, le Trabaculo avoit été frété par nous au compte de la *compagnie* ; & le capitaine , avec l'équipage , étoit alors à nos gages. Ainsi , l'excès de l'ingratitude se joignoit encore au comble de la barbarie. Cette réunion répand sur le complot de ces misérables je ne fais quelle teinte de noirceur , qui doit attrister les regards de tout lecteur humain & sensible. Hâtons-nous donc d'ôter de dessous ces yeux cet affligeant tableau , & revenons à notre histoire. La suite ne sera que trop capable de dévouer à la plus juste indignation & cet abominable trait de perfidie & ses auteurs.

Il étoit alors quatre heures du soir , & la nuit qui arrive toujours si-tôt dans cette saison , avoit été encore accélérée par l'épaisseur du brouillard , & cette obscurité nébuleuse qui présage ordinairement une tempête. Nous restâmes quelques momens sur le tillac , immobiles d'étonnement & de consternation , & l'œil fixé sur l'esquif , qui ne tarda pas à disparaître à notre vue. Dans mes efforts pour retrouver cet objet dont nous ne pouvions nous détacher , je crus discerner une terre basse , à une lieue de distance , vers laquelle , selon toute apparence , la chaloupe alloit être entraînée par la double force du vent & des courans. Cette découverte nous fit voir plus

clairement tout le danger de notre situation. Nous avions, à la vérité, appris confusément du capitaine, que nous étions environnés d'écueils & de bancs de sable ; mais nous n'imaginions pas du tout avoir la terre si près de nous. Cette réflexion étoit faite pour rendre encore plus cruel le coup dont nous venions d'être frappés. Il sembloit qu'en haute mer, & perdus dans son immensité, nous nous serions plus aisément résignés à notre destinée. Mais être si près du port, & ne pouvoir y atteindre ! Périr à la vue de l'asyle que le hasard, ou plutôt la providence, paroïssoit nous offrir ! Et pour comble de malheurs enfin, le souvenir si amer de l'occasion favorable qui s'étoit présentée il y avoit quelques minutes, & le regret désespérant de n'en avoir pas su profiter ! Voilà ce qui aigrissoit la douleur de notre situation, & nous faisoit éprouver un supplice cent fois pire que la mort même. Heureusement il ne fut pas de longue durée. L'amour de la vie, ce machinal mais si précieux instinct, qui fait tendre sans cesse tout être sensible à sa conservation, tourna bientôt & nos sentimens & nos idées vers cet unique objet ; &, au lieu de nous épuiser en doléances inutiles sur notre sort, nous prîmes la résolution de tenter, pendant le peu de temps qu'il nous restoit encore, tous les moyens pos-

fibles de nous y soustraire. Il n'y eut pas jusqu'aux sentimens , qu'on auroit cru le plus parfaitement éteints dans notre cœur , qui ne s'y rallumassent de nouveau , pour nous prêter le secours de leur énergie. Nous regardâmes comme un devoir également glorieux & sacré , dans l'extrémité où nous étions réduits , de nous armer de toute notre fermeté & de toute notre industrie , pour combattre & surmonter tant de périls : & fiers , en quelque sorte , de cette lutte du courage contre le malheur , nous nous fîmes un point d'honneur d'en triompher. Ce n'est pas tout : quand nous venions à nous redire à nous-mêmes que quatre Anglois avoient été , avec la plus lâche trahison , abandonnés par des gens qu'ils pouvoient regarder comme leurs propres serviteurs , & livrés ainsi à toute la fureur des vagues , la singularité même de l'aventure , sa bizarrerie cruelle , devenoient encore un nouveau motif d'encouragement. Nous mîmes , sans tarder , la main à l'œuvre. Autant que notre foiblesse & notre inexpérience nous le permettoient , nous commençâmes par assurer , du mieux qu'il nous fut possible , tout ce qui étoit sur le pont : tâche nécessaire , mais pénible , & dont la violence du vent & l'extrême agitation du vaisseau , concouroient à augmenter le péril & la difficulté.

Qu'on

Qu'on se rappelle ici la forme du pont d'un trabaculo ; il a tant de convexité , que quand il penche seulement un peu , il est aussi mal-aisé que dangereux d'y marcher , même dans le temps le plus calme. On peut juger par-là des peines que dut nous coûter , sur un plancher aussi incommode , l'exécution des diverses manœuvres , qui , pour être fort périlleuses , n'en étoient pas moins urgentes & indispensables.

Cet inconvénient devenoit bien plus chagrinant dans cette circonstance. Nous eûmes beaucoup de peine à amener la grande vergue ; mais nous fîmes de vains efforts pour abaisser la vergue de misaine ; & , quoique nous eussions largué les écoutes , le vent battoit si fort contre les voiles basses , que le vaisseau travailloit prodigieusement. Le grand foc barbeyoit ; & , comme la proue , par sa construction , plongeoit sans cesse dans l'eau , nous ne pouvions approcher pour amener la voile. Tandis que nous soutenions cette lutte inégale contre les élémens , le câble commença à se lâcher avec un bruit effroyable. M. *Smyth* , qui étoit près du trou , poussa une basse sur ce câble mal assuré.

La nuit nous trouva occupés à finir ces travaux. Quelle nuit , grand Dieu ! Couvrit-elle jamais de ses ombres des êtres plus abandonnés ,

plus parfaitement destitués de toute ressource & de toute espérance ! Je me trompe : l'espérance, en dépit de toute impossibilité apparente de salut, régnoit encore au fond de nos cœurs ; &, dans les momens où cette lueur consolante paroissoit prête à s'évanouir, elle étoit ranimée, ou remplacée du moins — par le seul sentiment qui puisse soutenir constamment l'ame de l'homme, dans une crise aussi affreuse — par une résignation calme aux décrets du Tout-Puissant. Nous quittâmes le tillac, où notre présence n'étoit plus aussi nécessaire. Le domestique nous apporta de la lumière, & nous nous remîmes sur nos lits, d'où il n'y avoit absolument que le plus pressant danger qui nous eût fait sortir. Dans l'espace de vingt-quatre heures, je n'avois pris qu'une tasse de café pour toute nourriture ; encore n'avoit-elle pas pu me rester dans l'estomac, & l'exercice que je venois de faire ne m'avoit pas donné plus d'appétit. Mes compagnons ne se portoient alors guères mieux que moi-même. Une violente inflammation avoit fait perdre, presque entièrement, à *M. Smyth*, l'usage d'une de ses jambes ; & le major *Nicol* avoit les pieds sujets à des douleurs que le froid lui rendoit plus sensibles : pour *Richard*, il n'étoit point malade ; mais c'étoit le premier voyage qu'il

faisoit sur mer ; & , malgré sa bonne volonté , il étoit trop novice pour nous être d'une grande utilité. D'ailleurs , l'excès de l'étonnement avoit produit sur ce pauvre garçon à-peu-près le même effet que sur nous. Mais je lui dois la justice de dire , à son honneur , que , dans cette épreuve d'autant plus terrible qu'elle lui étoit absolument nouvelle , il n'a pas montré l'ombre de pusillanimité & de crainte. Il crut n'avoir rien de mieux à faire , dans ce moment-là , que de se jeter sur son lit pour prendre quelque repos , & il nous laissa deviser tout à notre gré , sinon à notre aise , sur notre étrange aventure. Dans notre entretien sur un si triste sujet , nous nous demandions les uns aux autres , s'il n'y avoit pas quelque exemple d'accident pareil à celui que nous venions d'éprouver. Mais nous avions beau mettre notre mémoire à la torture , nous nous rappellions bien des situations aussi périlleuses que la nôtre ; mais si elles lui ressembloient un peu par les causes ou les dangers , elles en différoient à l'infini par les circonstances , & il ne s'en trouvoit pas une seule qui pût lui être comparée. Eh bien ! le croira-t-on ? Cette singularité même , & , si je puis m'exprimer ainsi , cette originalité unique de nos malheurs , faire , ce semble , pour nous désoler

davantage , étoit , au contraire , le fondement de nos espérances. C'étoit elle qui rendoit si persuasive cette voix intérieure qui nous disoit que nous étions réservés à un sort plus heureux que celui que la perfidie nous avoit préparé. La noirceur de la trahison dont les Esclavons s'étoient rendus coupables , nous donnoit plus de confiance dans la miséricorde divine. Heureusement que l'esprit humain , dans les circonstances les plus désespérées , trouve des motifs de consolation dans les objets les plus éloignés.

Il ne nous arriva aucun évènement remarquable jusqu'à minuit , excepté que le cable étant encore près de se lâcher , le major *Nicol* parvint encore à l'assurer avec une autre bosse qu'il attachâ , en se coupant profondément le doigt. Je ne saurois trop louer l'activité de ce brave officier , à qui nous devons principalement notre salut. A toutes les alarmes que nous donnoit l'augmentation de la tempête , ou le dérangement des manœuvres , il grimpoit sur le pont & revenoit ranimer nos espérances ou nous préparer à de nouveaux malheurs. Je pèse d'autant plus volontiers sur cet évènement , que je crois y voir le doigt même de la providence. Des raisons politiques & des injonctions secrètes de nos supérieurs nous avoient empêché de faire

de nouvelles connoissances à Venise ; &, comme nous ne pouvions défendre au capitaine de recevoir *M. Nicol*, sans manquer aux premiers devoirs de l'humanité, nous feignîmes d'ignorer qu'il étoit à bord de notre trabaculo. Il est impossible de dire ce que nous aurions fait sans lui dans notre malheureuse situation, & nous le regardions comme un bienfait surnaturel. Cet officier, très-expérimenté dans la marine, opina pour que l'on mouillât la seconde ancre, afin d'alléger le navire, & d'empêcher que l'autre ancre ne lâchât.

Vers les deux heures du matin il nous engagea à monter sur le pont, au moment où la tempête étoit effroyablement augmentée ; il tomboit une pluie accompagnée de grêle. Monsieur *Smyth* se trouvoit si incommodé, qu'il ne put remuer : pour moi, qui ne ressentais aucun mal dans ce moment, je suivis notre guide pour exécuter l'opération qu'il proposoit. Tandis qu'il se tenoit en haut pour rouer le cable, j'éveillai mon valet ; nous nous glisâmes avec une lanterne dans la fosse aux cables. Je pratiquai, avec son secours, un passage pour envoyer en haut le reste du cable. Cette besogne nous occupa plus d'une heure ; elle étoit presque terminée, quand nous nous aperçûmes que l'épuisement de nos forces,

& la violente agitation du bâtiment , ne nous permettoient pas de filer le cable sans un danger imminent ; & , quoique cette opération fût déjà très-avancée , nous en différâmes l'entière exécution jusqu'au jour. Le secours de notre compagnon blessé nous promettoit un entier succès. Mouillés & transis de froid , nous retournâmes à la cabane rendre compte de nos travaux & nous jeter sur notre lit , préparer un peu de sentiment & de vigueur. Dans cette désastreuse circonstance , où nous croyions sans cesse le cable prêt à partir , nous fûmes bien satisfaits de voir qu'il n'avoit pas encore frotté ; & il avoit déjà soutenu , pendant douze heures , une tempête toujours croissante. Nous espérions qu'elle s'apaiserait ou qu'il résisteroit encore douze heures. Tout marin n'a pas besoin qu'on lui dise comme nous caressions cette douce espérance. Il n'y eut que le cable mal gardé , & plus mal assuré , qui nous sauva du naufrage. Tous ceux qui lui doivent leur délivrance , ne cesseront , pendant toute leur vie , d'admirer comment il a si long-temps résisté , & de lui rendre mille & mille actions de grâces.

D'après la situation de la terre qui étoit derrière nous , nous ne doutions pas que nous ne fussions dans le golfe de Trieste , & non pas sur la

côte d'Estrie, vers laquelle nous avions constamment tiré depuis notre départ de Venise. Pouvions-nous avoir de la terre à l'arrière du vaisseau, la proue étant tournée N. E. ? C'est ce que nous cherchions à éclaircir avec le compas, & en consultant notre carte de la mer Adriatique. Au milieu de tous ces raisonnemens, le sommeil insensiblement s'empara de nos membres fatigués, car nous n'avions eu d'autre rafraîchissement pendant notre travail, que du jus de poires.

On se doute bien que nous ne goûtâmes qu'un repos momentané, mêlé des plus cruelles inquiétudes. Les objets qui occupent principalement notre esprit, lorsque nous sommes éveillés, se représentent, pendant le sommeil, à l'imagination agitée. Combien de fois, chère *Honorio*, ô toi que je porte toujours dans mon cœur ! combien de fois je vis ta charmante image pendant ces courts instans de sommeil ! Oui, tu m'apparus aussi belle, aussi touchante que tu l'es en effet ; le sourire de l'espérance étoit sur tes lèvres, & tu portois sur chaque bras les tendres gages de notre amour. Je m'avançois pour presser dans mes embrassemens les trésors de mon ame ; mais, réveillé tout-à-coup, je me trouvois transporté de cette scène de bonheur dans un abîme d'infortune. Je n'entendois plus alors que le mugisse-

ment des flots, le craquement des mâts fatigués ; je ne sentoîs plus que le violent roulis du vaisseau. Ces alarmes soudaines influèrent tristement sur le dernier songe qui accompagna mon sommeil entrecoupé. Je te vis encore , chère *Honorîa* , mais bien différemment de la première fois. Hélas ! tu fuyois les bras de ton bien-aimé ; je t'appellois en vain des plus tendres noms que l'amour me suggéroît ; mais un coup de vent nous réveilla tous , & me délivra des horreurs du désespoir. Convaincu de toute l'illusion de mon rêve , à la vérité d'une manière cruelle , je vis , avec plaisir , le danger qui m'ôtoit toutes mes incertitudes sur ta fidélité.

Le jeudi 16 novembre la tempête se calma un peu vers les six heures du matin , à la pointe du jour ; je montai aussi-tôt sur le tillac , pour reconnoître un peu notre situation. J'aperçus un rang de montagnes qui formoient un demi-cercle , à la distance de quelques lieues , depuis notre bas-bord jusqu'à notre tribord. La terre basse que nous avions aperçue le soir précédent , étoit à notre arrière , & s'étendoit jusqu'aux montagnes. On s'imagine bien maintenant que notre navire étoit enfermé entre les terres , excepté une partie du tribord , contre laquelle l'ouragan venoit épuiser toute sa fureur. Par le moyen

de ma lunette je découvris à la proue une ville avec des clochers , & je crus que c'étoit Trieste. Nous remerciâmes le Tout-Puissant, qui nous avoit encore permis de revoir la lumière, & reprîmes le travail que nous n'avions pas terminé la veille. J'ai oublié de dire précédemment, qu'ayant jeté la sonde, nous trouvâmes quatre brasses & demie. En supposant que la mer fût haute & que le flot montât alors d'une brasse, nous ne pouvions en espérer plus de trois & demie, quand elle s'abaisseroit. Le trabaculo, d'une construction assez large, ne pouvoit tirer plus de huit pieds d'eau, car il n'avoit qu'une foible charge de bled pour Corfou. Nous n'ignorions pas non plus le danger que courent les vaisseaux de toucher aux bas-fonds, après que la mer a été agitée par une tempête, & nous commençâmes à réfléchir sur la perte inévitable qui nous menaçoit, si notre conque légère posoit une fois sur l'ancre que nous voulions mouiller. Nous fûmes délivrés de cette inquiétude, en jetant la sonde à la pointe du jour, & en trouvant cinq brasses & demie à l'avant. Nous n'avions plus tant à craindre les bas-fonds. Mais pour nous mettre encore plus en sûreté, nous résolûmes de lâcher la seconde ancre, tandis que nous jetterions l'autre. La nécessité

sembloit nous dicter cette pénible manœuvre. Je n'assurerois pas que quatre personnes , jouissant de la meilleure santé , mais absolument neuves dans ce travail , eussent osé se flatter de réussir dans une autre occasion. Je devrois donc craindre d'annoncer le succès de gens aussi affoiblis que nous l'étions alors.

La dévastation du tillac se conçoit plus aisément qu'elle ne peut se décrire. La vergue de misaine avoit été portée de l'avant à l'arrière ; & quoiqu'il fût impossible d'amener la voile , notre actif compagnon avoit trouvé le moyen , en grim pant au mât , de la percer avec un couteau dans plusieurs endroits , de manière que le vent ne fit que la mettre en pièces , & nous la trouvâmes , en effet , toute déchirée ; mais on ne découvrit pas un morceau du grand foc. Le beaupré étoit emporté , & je ne peux donner de meilleure preuve de la force de la tempête , que la perte de notre proue , qui , dans le trabaculo , avance comme l'éperon d'une galère. Elle avoit été brisée pendant la nuit. Le mât de beaupré & la proue s'étoient mêlés avec le cable. Nous parvînmes à les tirer de cette situation , vraiment inquiétante pour nous. Ils tombèrent du côté de dessous le vent , où ils ne furent plus dans le cas de nous nuire , quoique suspendus encore

à une étaie. Comme nous ne trouvions pas de hache pour nous débarrasser de ces débris , nous aurions encore été bien désolés si un des mâts fût tombé sur le pont , accident dont nous étions sans cesse menacés par la foiblesse des étaies & le roulis du bâtiment. Pour comble de malheur , la pompe n'étoit pas arrangée , & nous cherchâmes vainement le plomb pour sonder l'archipompe. Mais , comme nous n'avions pas de pompe , & que les gens de l'équipage avoient emporté les seaux dans leur chaloupe , nous devions peut-être nous estimer très-heureux de ne pouvoir connoître la quantité d'eau que contenoit le fond de cale. Nous soupçonnions bien que le navire devoit avoir fait eau depuis le moment où il avoit commencé de lutter contre la tempête ; mais ce n'étoit qu'une supposition. Nous venions d'examiner l'état des choses , & de nous assurer de la bonté de notre cable , qui nous parut avoir un peu frotté , & de découvrir d'autres villes , quand le vent recommença de souffler avec plus de furie qu'auparavant , & n'annonçoit pas devoir bientôt s'apaiser.

Les vents ordinaires ne durèrent pas plus de vingt-quatre heures , & nous aurions cru être délivrés au bout de ce terme , si mes compagnons n'eussent su , par l'expérience , qu'un vent de

levant dure quelquefois cinq jours sur la Méditerranée. Comme notre présence n'étoit point utile sur le pont, nous regagnâmes notre cabane pour y faire un frugal déjeuner, & pour nous consulter sur les moyens de pourvoir à notre conservation. La nécessité nous avoit rendus marins; la raison & le penchant de la nature nous portoient à faire tout ce que notre situation exigeoit. Le lecteur voit maintenant combien il y auroit eu moins de danger si nous eussions été secondés par l'adresse & la force de nos compagnons fugitifs. Mais leur lâcheté & leur inhumanité nous forcèrent d'user de toutes les ressources que peuvent imaginer des hommes instruits & adroits.

Tandis que nous prenions quelques rafraîchissemens, la tempête augmentoit avec une violence inconcevable, & faisoit de grands ravages sur le tillac. Nous n'espérions plus voir arriver une barque de la côte pour nous recueillir, ni même d'être abordés par les paquet-bûs qui vont de Venise à Trieste; car il y avoit un brouillard si épais, qu'on ne voyoit plus la terre, & qu'un vaisseau auroit passé sans s'apercevoir de notre détresse. Pour ne rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à notre délivrance, nous cherchâmes à donner différens signaux de notre

situation, dans l'espérance que le hasard les feroit appercevoir à quelqu'un. Les lambeaux de notre voile de misaine, qui flottoient au gré des vents, annonçoient combien nous avions besoin de secours. Nous plaçâmes le pavillon de Saint-Marc sur l'étrave du beaupré, dans l'espérance d'être secourus par quelques Vénitiens. Ensuite, nous le hissâmes vers le milieu du mât, en signal de détresse. Comptant peu sur l'efficacité de toutes ces mesures, nous songeâmes à construire un radeau, en cas que le navire allât se perdre sur les sables que nous découvrions par les eaux décolorées, à un mille environ de l'arrière. Jamais nous ne fûmes plus contrariés & plus chagrinés que dans ce moment, l'agitation continuelle & insupportable du trabaculo nous empêchant d'exécuter notre projet. Heureusement vers les onze heures il tomba une forte pluie qui appaisa le vent, & nous permit de monter en force sur le pont, afin de finir ce qu'il nous restoit à faire à nos ancres. Deux de nous se glissèrent dans la fosse aux cables, & envoyèrent suffisamment de cable pour la seconde ancre. Des coups de vents soudains venoient souvent interrompre notre travail ; il étoit déjà une heure d'après-midi quand nous nous disposions à jeter l'autre ancre, & à filer les deux cables à-la-fois. Mais le danger & la

difficulté de cette expédition, joints à notre épuisement, nous forcèrent de faire une pause. L'exercice nous avoit ouvert l'appétit, & cette occupation même ralumoit en nous quelqueueur d'espérance. Nous réparâmes un peu nos forces avec les reliefs d'une poule froide, que nous trouvâmes dans nos provisions. Après nous être régales de ce délicieux morceau, nous retournâmes joyeusement à notre labeur. Le temps s'étoit éclairci, & nous découvrîmes quelques vaisseaux derrière la terre basse, à notre gauche. Nous crûmes même en voir un qui avoit mis à la voile; mais, sans nous arrêter davantage, nous profitâmes de cette belle circonstance pour jeter adroitement l'autre ancre, & affermir le cable de la seconde. Quand on considère combien ce travail nous tenoit à cœur, on juge de l'allégement que nous éprouvâmes alors. Notre navire avoit deux ancres, & , ayant déjà résisté à la tempête avec une seule, nous avions lieu d'espérer qu'il tiendrait encore la nuit prochaine, quand même elle seroit aussi orageuse que la précédente. Cependant, le temps étoit encore bien mauvais, & le jour baissoit; c'est pourquoi nous travaillâmes encore à affermir nos cables. Des morceaux de voiles, mêlés avec des étoupes, nous servirent à garantir la seconde ancre. Pen-

dant ce travail , mes yeux se tournoient souvent du côté de la terre ; je crus appercevoir un vaisseau en mouvement , & , par le moyen de ma lunette , je reconnus que je ne m'étois pas trompé. Quelle fut ma joie de voir qu'il cingloit vers nous. Je m'écrie , & mes amis se rassemblent autour de moi pour entendre cette heureuse nouvelle. La trompette de la renommée , ni la lyre des muses , n'ont jamais caressé les oreilles des héros ou des amans , avec des paroles aussi agréables. Cependant , ceux qui n'avoient témoigné aucun désespoir dans le danger , ne firent en ce moment aucune extravagance ; une joie tranquille , des actions de grâces envers l'Être Suprême qui avoit pitié de notre détresse , furent les seuls effets que produisit ce changement de fortune. Mon domestique Richard exprima ses sentimens d'une manière qui me frappa. Il n'avoit jamais cru le danger plus imminent que dans ce moment , & il doutoit de notre salut. Mais s'étant assuré avec ma lunette qu'on venoit à notre secours , il parut pendant quelques minutes ravi & hors de lui-même ; il poussa cette exclamation d'une voix peu distincte : « Oui , oui , » ils viennent vers nous ; enfin , Dieu merci , nous » allons nous sauver ». Je ne l'aurois pas tiré de son extase , si le vaisseau n'eût viré & tiré

vers Trieste. Je lui ordonnai d'aller promptement
 • chercher un fusil chargé pour le tirer & fixer sur
 nous les yeux de l'équipage , en cas que ce fût un
 bâtiment destiné pour cette ville. A la première
 décharge il changea de route , & à deux autres
 saluts s'approcha de nous assez près pour nous
 • donner lieu de former différentes conjectures
 sur sa manière d'agir.

Nous le primes d'abord pour un paquet-bot ,
 à cause de la direction qu'il suivoit , quoiqu'il
 auroit toujours été obligé de virer pour nous
 aborder , car nous étions un peu sous le vent.
 Le lieu d'où il étoit parti nous portoit à croire
 que ce bâtiment pouvoit être monté par les gens
 de notre équipage , qui avoient , en effet , tiré
 vers la terre basse. Leur désertion nous avoit
 paru si abominable , que nous désirâmes bien
 n'avoir pas deviné juste. Nous espérions plus
 de l'humanité des étrangers , que de cette race
 d'hommes que nous aurions bien voulu n'avoir
 jamais vus ni connus. Nous doutions même de
 l'honnêteté de leurs intentions , dans le cas où
 ils reviendroient vers le trabaculo. Leur conduite
 passée rendoit suspectes toutes leurs entreprises ,
 & on ne nous blâmera certainement pas d'avoir
 conçu de pareils soupçons. C'est le sort des
 coquins

coquins d'inspirer de la méfiance, par les bonnes actions mêmes que leur intérêt leur dicte.

Nous avions à peine eu le temps de convenir de la réception que nous leur ferions, quand le bâtiment approcha de notre poupe, & nous vîmes, avec douleur, qu'il étoit monté par notre capitaine & ses gens; mais la présence des deux pêcheurs à qui appartenoit le bâtiment nous rassura, parce qu'ils sembloient nous répondre de la conduite des Esclavons. Nous jetâmes une corde, par le moyen de laquelle ils abordèrent notre navire. Le premier marinier qui monta à notre bord ne favoit trop que dire; mais le bon accueil que nous lui fîmes encouragea les autres; ils témoignèrent leur surprise de nous trouver encore vivans. Le capitaine montra encore plus de joie que les matelots; mais il étoit aussi plus embarrassé qu'eux, sa contenance nous le montrait assez. Il nous raconta en peu de mots ce qui lui étoit arrivé après notre séparation, causée, disoit-il, par la rupture de la corde. La chaloupe ayant chaviré dans un ressac sur la basse terre, située sous le vent, ils avoient eu beaucoup de peine à gagner la côte, se trouvant épuisés de fatigues. Heureusement une maison solitaire leur servit de refuge pendant la nuit. Enfin, ils louèrent une barque pour nous ramener avec notre ba-

gage. Le capitaine avoit déjà tenté vainement deux fois, dans la matinée, de s'approcher de nous, & n'y étoit enfin parvenu que par sa grande persévérance.

Ce n'étoit pas-là le moment de montrer des doutes sur la sincérité d'une pareille déclaration. Tout nous faisoit, au contraire, une loi de dissimuler. Ainsi, feignant de croire, de la meilleure foi du monde, l'histoire débitée par le capitaine, nous affectâmes de ne songer qu'au service qu'il nous rendoit, & nous en reconnûmes, de bonne grace, tout le mérite & l'importance. Acet égard, nous n'avions nul besoin de feindre; nous ne pouvions qu'être sincères.

La première chose dont il fallut nous occuper, ce fut le transport de nos effets. Pendant que nous étions à le diriger, nous observâmes que nos marins examinoient, avec une surprise extrême, les mesures que nous avions prises en leur absence, pour la conservation du vaisseau. Chaque objet sembloit leur offrir un nouveau prodige. Ils ne pouvoient se persuader que nous eussions mouillé l'autre ancre, & regardoient, avec la plus curieuse attention, la manière dont nous avions garanti le câble de la seconde. Ah! si ces misérables eussent eu seulement une ombre de sens ou d'honneur, quelle auroit dû être

leur confusion à cette censure muette de leur imbécille lâcheté ! Mais tout se borna de leur part, j'ai trop lieu de le croire, à un stupide & machinal étonnement : rien ne les toucha réellement, que le dégât des agrès ; & nous fûmes assez long-temps étourdis des bruyans témoignages d'une sensibilité si digne d'eux. En moins d'une heure la barque se trouva tellement surchargée des effets des matelots, ainsi que des nôtres, que les pêcheurs nous pressèrent, avec de vives instances, de partir à l'instant. Une bonne partie de nos effets étoit encore au navire ; mais notre impatience d'être à terre, jointe à l'approche de la nuit, nous fit consentir à les satisfaire. Nous partîmes donc, & tous de compagnie ; car, ce qu'on aura peine à croire, pas un seul homme de l'équipage ne voulut rester à bord. Ainsi, voilà, encore une fois, ce désastreux vaisseau abandonné par le loyal capitaine & ses dignes compagnons, & livré à la merci des flots.

Notre barque cingla vers la basse terre, d'où elle étoit venue. La distance n'étoit pas considérable ; mais l'obscurité de la nuit, & le manque d'eau dans les canaux qui divisent la côte, nous firent voguer avec tant de lenteur, qu'il étoit plus de huit heures avant que nous fussions débarqués. On nous conduisit à une hôtellerie

assez spacieuse , où logent ordinairement les gens de mer qui viennent pêcher sur cette côte. La maison étoit alors occupée par des locataires de fort mauvaise mine. C'étoit une bande d'Esclavons , dont les barques étoient amarrées dans la rade. Rien , comme on voit , ne nous promettoit - là ni bon gîte ni bonne chère : nous la fîmes pourtant beaucoup moins mauvaise que nous ne nous y étions attendus ; & , avec l'aide d'un excellent feu & d'un assez bon souper , nous nous préparâmes à passer le reste de la nuit plus agréablement que la dernière. L'hôtesse étoit singulièrement honnête pour une personne de son état. Ce fut elle qui nous instruisit des vrais sentimens de l'équipage à notre égard. A leur arrivée dans cette maison , la nuit précédente , ils avoient fait leur déclaration de la situation désespérée où ils avoient laissé des passagers sur leur bord , après un refus obstiné de leur part d'entrer dans la chaloupe. Le capitaine , surtout , avoit répété , du ton le plus affirmatif , qu'il étoit de toute impossibilité que nous eussions seulement jusqu'au lendemain à vivre. Tout le monde avoit été de son avis , & il n'y avoit à l'hôtellerie personne qui n'eût jugé notre perte absolument inévitable. Aussi , la joie de notre hôtesse fut-elle excessive à la vue d'une déli-

vrance aussi miraculeuse ; & cette bonne femme ; par une superstition bien naturelle à son âge & à son éducation , nous regardoit avec une sorte de vénération , & nous prenoit pour des prédestinés. Les pêcheurs , de leur côté , n'avoient guères une moins haute idée de nous , bien que d'un genre fort différent. Ils se disoient entre eux , avec le sérieux le plus risible , que nous ne nous étions sauvés que par notre grande habileté dans la marine ; « & ils ont beau s'en » défendre , ajoutoient-ils , tout Anglois , nous » en sommes sûrs , est navigateur-né ». Est-ce à notre position insulaire , ou bien à la renommée anglaise , qu'il faut faire honneur d'une pareille opinion ? C'est ce que je laisse à décider à mes compatriotes.

Ces propos , & beaucoup d'autres , nous étoient assez indifférens ; mais notre hôtesse nous fit part d'un fait d'une toute autre importance. Nous n'avions pas grand bien à attendre des gens de l'équipage ; elle nous en fit craindre beaucoup de mal , & nous déclara , sans détour , qu'elle trembloit que ces misérables ne méditassent quelque attentat contre nous. Une confiance de cette nature , que la compagnie où nous nous trouvions alors rendoit encore plus alarmante , ne pouvoit manquer de nous faire tenir sur nos

gardes. Aussi, nous commençâmes par assurer, du mieux qu'il nous fut possible, les portes de notre appartement; & nous fîmes voir à notre hôtesse, qu'en cas d'attaque nous avions des armes pour nous défendre. Ces précautions prises, nous ne tardâmes point à nous coucher : c'étoit, on en conviendra, s'endormir dans des idées terriblement noires, & il y avoit de quoi faire de bien mauvais rêves; mais que l'envie de dormir a de vertu ! A peine fûmes-nous au lit, qu'un doux & profond sommeil s'empara de nos sens; & nous oubliâmes, dans ses bras, nos fatigues & nos inquiétudes. Ainsi, nous eûmes le double bonheur de passer une excellente nuit, & de nous soustraire au tourment des anxiétés cruelles, que la crainte d'un complot, peut-être, après tout, imaginaire, nous eût fait infailliblement ressentir.

Le lendemain vendredi 17 novembre, nous nous levâmes de bon matin. Nous causâmes, en déjeûnant, sur les meilleurs moyens d'accélérer notre retour à Venise. L'isle dans laquelle nous nous trouvions, n'est qu'à une petite lieue de Tiffano, qui est elle-même à près de six milles, à l'ouest de cette capitale. A huit milles dans le Frioul, vers le N. E., on trouve la ville de Marano, bâtie près des ruines de l'an-

cienne Aquilée ; & gouvernée par un noble Vénitien. C'étoit-là que les pêcheurs qui nous avoient reçus dans leur barque, nous conseil-
loient de nous rendre, parce que, disoient-ils, nous y trouverions aisément les moyens de faire par terre le reste du trajet. Après notre dernière aventure en mer, ce plan ne pouvoit qu'être infiniment de notre goût ; & , tout contraire qu'il étoit à l'avis du capitaine, nous allions nous y engager, quand, par bonheur, l'obligeante hôtesse nous apprit que nous courions risque de ne pas trouver de voitures à Marono. Pendant notre entretien sur cet article, nous avions remarqué que le capitaine, tout en affectant de nous offrir, d'un air empressé, ses services, avoit toujours eu quelque objection prête, à chaque plan que l'on proposoit. Ce manège couvroit, selon toute apparence, quelque dessein secret qu'il nous étoit important d'approfondir. Il étoit assez visible que notre homme redoutoit nos poursuites contre lui, à notre arrivée à Venise. Au fond, cette crainte étoit très-naturelle ; mais elle pouvoit nous devenir fatale, & nous avions besoin de beaucoup d'adresse pour donner le change à ses soupçons, & lui faire accroire, autant contre la vraisemblance que contre la vérité, que nous

étions dans la plus parfaite ignorance de ses coupables desseins. La conduite qu'il tint jusqu'à notre départ, nous prouva combien nos précautions étoient nécessaires. Nous nous étions déterminés à louer une barque de pêcheur pour aller droit à Venise. Notre homme eut l'air d'approuver ce parti : mais ce ne fut qu'après bien des conférences sur le sujet de notre désastre, sur la tempête que nous avions essuyée, & enfin mille tentatives artificieuses pour pénétrer nos sentimens sur son procédé. Pouvons-nous douter, d'après cela, que notre situation n'ait été infiniment critique dans un lieu aussi solitaire ? Des misérables qui avoient violé, à notre égard, toutes les loix de l'humanité, n'étoient que trop capables de pousser plus loin la scélératesse ; & il devoit peu leur en coûter de commettre un crime de plus pour supprimer les traces du premier, & se délivrer pour jamais d'une crainte importune. Des scélérats de cette trempe ont de bonnes raisons pour songer à l'avenir ; & je ne sais quel unique & malheureux concours de circonstances conspiraient à-la-fois à leur faire naître l'idée, comme à favoriser l'exécution d'un complot contre notre vie. Et nous étions perdus sans ressource, s'ils avoient prévu de quelle conséquence il étoit pour eux

que nous ne remissions jamais le pied à Venise.

Le manque d'un certificat de santé étoit alors le seul obstacle à notre départ. Les pêcheurs avoient grande envie de nous faire prendre la route de Marono, nous n'en avons pas moins de l'éviter. Il s'éleva une petite contestation à ce sujet ; l'or, comme c'est l'ordinaire, la termina, après quelques façons, & nos gens s'engagèrent à nous mener droit à Venise pour sept sequins. Nous nous hâtâmes de partir après avoir témoigné notre reconnoissance à l'obligeante hôtesse. Quant au capitaine, nous lui fîmes, de grand cœur, nos adieux, & nous le laissâmes le maître de retourner, s'il lui plaisoit, à bord du navire où il avoit si dignement rempli son devoir.

Il étoit près de midi quand nous nous embarquâmes, & à cinq heures du soir nous entrâmes dans un magnifique canal qui s'étend jusqu'aux lagunes de Venise. L'appétit nous vint alors, & nous fîmes, avec un plat de poisson, un goûter délicieux. Le vent étant toujours S. E. bon frais, nous hissâmes la voile vers sept heures, & voguâmes gaiement le long d'une côte assez agréable, quoique basse & unie, dont nous eûmes le plaisir de contempler la vue riante, jusqu'à ce que la nuit vint la dérober à nos

yeux. A la faveur des ténèbres, nous passâmes, sans obstacle, le Lazaret & la Douane; &, le samedi 18 novembre, nous arrivâmes au Rialto, entre deux & trois heures du matin. C'étoit le quartier où demouroit le vice-consul. Le major Nicol s'y rendit sur-le-champ, pour solliciter son secours, relativement au débarquement & au transport de nos effets à notre ancien logement.

Qu'on se peigne la surprise de M. *Watson* de recevoir, à une heure si indue, la visite d'une personne qu'il avoit accompagnée à quelques lieues en mer, peu de jours auparavant. A son étonnement, une circonstance, des plus légères en elle-même, ajouta bientôt les plus vives alarmes sur mon sort. Le major avoit pris mon manteau pour se garantir du froid. Monsieur *Watson* le reconnoît, & ne doute point, à cette vue, qu'il ne me soit arrivé quelque chose de funeste. Une prompte explication le rassura bientôt, & il ne fut guères moins sensible que nous-mêmes à l'issue inespérée de notre aventure. Il eut l'honnêteté d'accompagner lui-même notre ami; &, pendant qu'on étoit à transporter notre bagage dans un plus petit bateau, je pris les devans avec M. *Smith*, & nous gagnâmes ensemble notre ancien quartier, sur

le *Ponte-Panada*, près de Sainte-Sophie. Notre hôtesse étoit Allemande, & la meilleure pâte de femme qu'il y eût sous le ciel ; mais, par une manie dont je ne fais s'il faut attribuer la cause à ses préjugés superstitieux, ou bien à la singularité de notre brusque apparition, elle nous fit à-la-fois le plus maufade & le plus comique accueil qu'il soit possible d'imaginer. Nous étions faits apparemment pour monter sur un drôle de ton l'imagination de mesdames les hôteses. L'une, on s'en souvient, nous avoit à-peu-près *béatifiés* ; celle-ci nous *spiritualisa* ; ma foi ! méprise pour méprise, nous eussions préféré la première : on reçoit toujours mieux les *prédestinés* que des *revenans*. Le lecteur en va juger. Il se rappelle que nous sommes actuellement à la porte de notre hôtellerie : nous frappons à coups redoublés, avec l'empressement de gens qui n'ont pas envie de passer le reste de la nuit dans la rue. Le bruit attire l'hôtesse à sa fenêtre ; elle l'ouvre, jette un coup-d'œil sur nous, & reconnoît sur-le-champ ses anciens locataires : sans doute elle va courir, se précipiter pour leur ouvrir..... Point du tout. Elle fait force contorsions, je ne fais combien de signes de croix, & nous régale d'une bonne douzaine, au moins, de *Caro Christo*. Elle ne put se décider à nous recevoir

avant que d'avoir ouvert ses jaloufies , & s'être bien convaincue , par un figne qu'elle exigea de nous , que nous n'étions pas les ombres de fes locataires. Nous commencions à ne plus rire de la plaifanterie qui nous avoit beaucoup amufés d'abord , lorsque l'hôteffe descendit pour nous fouftraire au froid que nous reffentions fur le pont fitué devant fa porte. Son bon accueil compenfa amplement le mal que nous avoient caufé fes premiers foupçons. Elle ne voulut point que nous allaffions coucher fans avoir pris quelques rafraîchiffemens ; elle-même aida fes valets à nous les préparer.

Je n'ajouterai point à ces détails , déjà trop longs peut-être , ceux des fuites qu'eût notre aventure du trabaculo. Je me contenterai de dire , en peu de mots , que l'affaire fit tant de bruit à Venife , & circula fi rapidement dans cette ville immense , que nos périls & notre délivrance devinrent bientôt le fujet à la mode , & , pour ainfi dire , le lieu commun de toutes les converfations. Les Vénitiens ont un fond d'honnêteté dans le caractère ; & leur inclination , autant que la politique , les attache aux Anglais. Mais , il ne faut pas être furpris de la chaleur avec laquelle les citoyens les plus qualifiés époufèrent notre caufe. Ils firent plus encore :

ils nous engagèrent à nous adresser au gouvernement , & lui demander , avec confiance , justice & réparation. La voie d'une accusation juridique nous avoit déjà été indiquée par notre consul. Il nous l'avoit conseillée comme la méthode la plus expéditive & la plus sûre pour obtenir une indemnité des propriétaires du trabaculo. Quand notre intérêt personnel ne nous eût pas dicté cette démarche , la pure considération des droits de l'humanité , & celle de la sûreté des étrangers dans ces mers , étoit plus que suffisante pour nous la prescrire. Nous dressâmes en conséquence , & fîmes remettre au Sénat par M. *Strange*, résident anglois , un mémoire , où , après avoir établi nos chefs d'accusation , nous demandâmes justice contre les auteurs de notre désastre. Nous n'eûmes qu'à nous louer de l'empressement avec lequel le gouvernement fit droit à notre requête. Il ne différa pas d'un moment à donner des ordres pour faire arrêter les coupables. Mais ceux-ci eurent vent du danger qui les menaçoit; ils disparurent , & réussirent assez long-temps à se soustraire aux poursuites de la justice. Ce ne fut qu'après notre arrivée dans la Syrie , que nous apprîmes la peine prononcée contre ces misérables , & le véritable secret des motifs de leur

odieuse conduite. (1) Pour la justification de *M. Strange* & du Sénat, je me fais un devoir d'observer ici que la constitution républicaine est beaucoup moins favorable que la monarchique, à la prompte exécution de la justice. Les lenteurs, les délais sans fin que la complication de ses formes y rend inévitables, ménagent une infinité de moyens d'évasions à l'accusé, & finissent, assez souvent, par faire perdre patience à l'accusateur.

(1) Pour ne pas tenir trop long-temps en suspens la curiosité du lecteur, & n'avoir plus à revenir sur cette histoire, j'en vais raconter ici, en deux mots, le dénouement, quoique nous n'en ayons eu connoissance que fort long-temps après.

Le capitaine & l'équipage furent arrêtés, convaincus d'avoir eu intention de perdre le navire qui avoit été assuré au-dessus de sa valeur, & condamnés aux galères.

Ce fut *M. Strange* qui nous instruisit, par la suite, de ces particularités. Le lecteur apprendra, sans doute avec plaisir, un trait de générosité de ce digne Anglois envers ces misérables. Il avoit été, comme on a vu, le premier à solliciter contre eux la vengeance des loix. Dès qu'il les vit punis, avec une sévérité capable d'effrayer ceux qui seroient tentés de suivre leur exemple, son ressentiment fit place à la pitié; &, jugeant de notre cœur par le sien, il prit sur lui de solliciter leur élargissement, & il n'eut pas de peine à l'obtenir.

Nous n'avions désormais rien de plus à cœur que de nous remettre en route le plus tôt possible. Mais le consul eut toutes les peines du monde à nous procurer un navire , aussi commode pour la saison , où nous allions entrer , que le trabaculo qu'un accident si étrange nous avoit rendu inutile. Après bien des recherches , il trouva enfin un vaisseau neuf qui devoit mettre à la voile au commencement de décembre , & fit marché avec le patron , pour nous passer , à cette époque , directement à Latiquée , sur les côtes de la Syrie. Ce terme étoit encore bien long au gré de notre impatience ; mais force fut de nous y résigner. Le temps étoit fort orageux , & les propriétaires de navires , intimidés encore par notre naufrage , trembloient de s'exposer sur le Golphe avant le retour du calme. L'événement ne justifia que trop leur circonspection. Malgré toute notre envie de partir , les vents contraires nous retinrent à Venise près de trois semaines. Nous en profitâmes pour visiter les beautés sans nombre , & toutes nouvelles pour nous , de cette ville insulaire. Je n'ai pas , j'en préviens , la prétention de faire ici son éloge descriptif , ce seroit une tâche superflue ; tant de plumes éloquentes l'ont si dignement célébré : moins encore me donnerai-je le ton d'en faire

- la satire. Il me conviendrait mal, d'après une connoissance aussi superficielle, de critiquer les défauts que j'ai cru remarquer dans la constitution, & dans le caractère d'ailleurs si jovial de ses habitans. Je me contenterai de faire tout simplement part au lecteur de quelques observations sur les objets que j'ai jugé lui être le moins familiers, ou qui m'ont paru assez piquans pour qu'il me pardonnât de les lui retracer encore.

Le premier objet qui frappe un étranger à Venise, c'est l'architecture, & plus encore la magnificence intérieure des églises qu'il y rencontre de toutes parts. Il n'y en a pas une seule que nous n'ayons visitée durant notre séjour; pas une où notre curiosité n'ait trouvé, en quelque point, à se satisfaire. A Londres, & dans toutes les villes où domine la religion protestante, tout ce dont on se pique, c'est que les temples soient spacieux & décentement entretenus; (il faut en excepter quelques-uns d'une architecture plus moderne) mais à Venise, quelle différence! Ils surpassent, en richesse & en majesté, tous les autres édifices: les palais mêmes les plus superbes ne sont rien auprès d'eux. Je les trouve par-là plus conformes aux idées que le commun des hommes aime à se faire du séjour de la divinité.

divinité. J'aurois pu dire plus conformes à la raison. Car enfin , si l'on met tant de pompe dans le service des rois d'ici-bas , pourquoi en mettroit-on moins dans celui du roi des rois ? J'avouerai ici , par occasion , que la simplicité excessive du culte dans la religion réformée me paroît infiniment moins propre à inspirer au peuple des sentimens religieux , que la pompe & les cérémonies de l'église romaine. Je fus singulièrement frappé de cette réflexion en entrant dans l'église des Jésuites. C'étoit un jour de fête , & tout conspiroit à me rappeler la présence auguste de l'Etre qu'on y adore. La grandeur imposante du temple ; la beauté & la richesse des tableaux , des statues & des marbres qui en décorent les murs ; la magnificence du dôme tout brillant d'or , ou enrichi d'ornemens à la mosaïque ; la solennité des cérémonies qu'une musique noble & simple rendoit plus touchantes encore par la majesté de ses accens ; enfin , le concours de tous ces objets fit sur moi une impression aussi douce qu'irrésistible , dont je n'avois ni la volonté ni le pouvoir de me défendre : & je sentis alors , mieux que jamais , combien il est facile d'exciter la dévotion quand on fait frapper l'imagination & les sens d'un grand appareil. Cette vérité fut ,

fans doute, dédaignée ou méconnue des premiers réformateurs. Leur méprise à cet égard fut la source d'une infinité de bisarreries, dont le préjugé & l'habitude peuvent seuls nous empêcher de sentir le ridicule. Pourquoi, par exemple, en permettant à la peinture d'embellir nos autels, avons-nous pros crit les leçons instructives dont elle eût pu décorer les autres parties de nos temples ? Comment les *Saisons* & l'*Arche de Noé*, qui sont le chef-d'œuvre de *Jachimo Bassano*, & ceux des plus beaux ornemens de Sainte-Marie Majeure, ne sont-ils à nos yeux que des objets capables de profaner nos sanctuaires ? Voilà de ces contradictions, dont l'esprit de réforme, si sujet, à se porter en tout à l'extrême, peut seul rendre raison. Et, à quelle autre cause attribuer l'inconcevable refus de l'offre des premiers artistes du siècle, de consacrer au principal temple du christianisme réformé les chefs-d'œuvres de leur génie ; chefs-d'œuvres qui auroient transmis à la postérité les noms rivaux d'un *Regnolds*, d'un *West* & d'un *Rommy*, avec celui du sublime architecte *Sir Christophe Wren*, cet immortel émule des *Bramante* & des *Michel-Ange* ? Ah ! j'ose le dire, quiconque aura été à même de comparer les murs mornes & nus de Saint-Paul avec la vivi-

fiant magnificence des églises d'Italie , regrettera ; comme moi , que cette anecdote soit trop véritable.

Il y a deux endroits à Venise où les amateurs de musique peuvent , sans peine & sans dépense , jouir des plus sublimes compositions de cet art. Ce sont des couvens de femme , dont vous prendriez les recluses moins pour des religieuses ordinaires , que pour les prêtresses du dieu de l'harmonie. Elles lui sont consacrées dès l'enfance : aussi , leur mélodieuse psalmodie attire-t-elle dans leurs églises une affluence étonnante les jours de fêtes , entre quatre & six heures du soir. Nous en avons souvent passé de délicieuses au *Mendicanti* & au *Spedaletto* , où s'exécutent ces sortes de concerts. Bien des gens auroient , sans doute , grande envie d'en voir les exécutrices ; mais d'épaisses jalousies les forcent de se borner au plaisir de les entendre. Plus fortunés qu'eux , nous eûmes cette jouissance privilégiée. Le nom d'Anglois est , en ce pays , une lettre de recommandation pour celui qui le porte , quand il se conduit comme il faut. Graces à cette heureuse prévention , & sur-tout à l'intervention d'un homme de qualité , l'un des gouverneurs , nous obtînmes la liberté de pénétrer dans l'intérieur du *Spedaletto*. On eut d'abord la politesse

d'exécuter, tout exprès pour nous, un morceau particulier de musique dans l'église ; & , non content de cette faveur, on poussa la galanterie jusqu'à nous préparer un concert dans une salle appropriée à cet usage. Nous fûmes, comme on juge bien, exacts à nous y rendre à l'heure fixée ; & la nouveauté ne nous charma pas moins que le mérite de l'exécution. C'étoit, en effet, un spectacle bien nouveau pour nous, qu'un orchestre uniquement féminin ; (le maître de musique seul jouoit du forte-piano) & tous les instrumens qui le composoient, la basse même, dans des mains qu'on n'eût vu partout ailleurs que sur les cordes d'un luth, ou les touches d'un clavecin. Parmi ce groupe de musiciennes, nous remarquâmes une jeune joueuse de violoncelle, d'une beauté ravissante.

Les cantatrices que nous avions déjà entendues dans l'église nous régalerent de nombre d'airs sérieux & comiques, tous infiniment agréables. C'étoient les écolières de *Sachini*. Ce célèbre artiste, qui lève par ses talens tant de contributions dans les pays étrangers, se fait, dans le sien, un plaisir de les consacrer gratuitement à l'amusement de ses compatriotes. L'une de ces cantatrices étoit sur le point de se marier avec le maître de musique dont je viens de parler.

Comme on nous avoit prévenus que ces enfans des arts étoient auffi , par malheur pour elles , les enfans de l'amour , nous avions d'abord été surpris de l'élégance de leur ajustement ; mais notre étonnement cessa bientôt , en apprenant que la plupart d'entre elles avoient une espece d'entreteneur , sous un titre plus honnête. Comme leurs *protecteurs* (c'est le nom de *decorum* de ces utiles Messieurs) ils ont , à certaines heures , la liberté de les visiter dans leur couvent , & elles-mêmes , elles-ont assez souvent celle d'en sortir , il ne paroît pas que ces sortes de liaisons nuisent le moins du monde à leur réputation : elles ne les empêchent pas non plus de trouver un établissement , comme le mariage de l'écolière de Sachini en est la preuve & l'exemple.

De tous les édifices publics admirés à Venise , la bibliothèque est , selon moi , celui auquel le goût doit , à tous égards , la préférence. Sa situation avantageuse dans la place de Saint-Marc , en développant à l'œil du spectateur l'ensemble & l'élégance de ses proportions externes , le fait jouir à-la-fois de toute la perfection de la structure. Mais , que sont les beautés du dehors en comparaison de celles qu'on admire dans l'intérieur ? La plus belle même de ses salles , malgré sa grandeur & sa régularité , est remarquée

à peine au milieu de la profusion de superbes antiques , rangés des deux côtés dans le plus bel ordre , & des magnifiques peintures du Tintoret & d'autres grands-maîtres , qui en couvrent les lambris & les plafonds. A mesure que l'on avance dans cette immense & superbe galerie , l'imagination rétrograde vers ces siècles de merveilles , dont la contemplation fit les charmes de nos beaux jours. Ici la majestueuse contenance de Jules-César imprime involontairement le respect. Là , c'est Cléopâtre expirante. Avec quel mélange d'admiration & d'intérêt je vois sur les traits dont la mort n'a pu détruire la noblesse & les graces , régner encore cette dignité de caractère qui semble , jusques dans cet affreux moment , la faire triompher de l'injustice de la fortune. Plus loin , le vénérable Bélisaire offre à vos yeux le triomphe de l'honneur , le front d'un soldat blanchi sous les lauriers , & prêt encore , malgré ses maux & la calomnie , à tirer son épée victorieuse pour la défense de sa patrie ! Ici , quel contraste , propre à faire naître des réflexions ! Adrien près de Caligula ! Domitien près d'Auguste ! Comme ce rapprochement & cette apparition , tout ensemble , nous apprennent à quel point les maîtres de la terre peuvent en devenir les fléaux ou les délices ; à

quel point leurs vices ou leurs vertus peuvent leur attirer l'horreur ou l'admiration ! Deux autels antiques , chargés de bas-reliefs ; & deux sacrifices , dans le même style , sont dignes aussi d'être remarqués. Mais quelle plume osera tenter de décrire un petit groupe que l'on aperçoit sur le piédestal de l'une des statues ! quel pinceau , quand ce seroit celui d'Albani lui-même , pourroit en rendre tous les charmes ! Le sujet est le chaste embrassement de deux amans champêtres. Il y a tant d'aisance dans l'attitude de ce fortuné couple , une grace si enchanteresse dans les figures , une expression si touchante dans leurs traits , où respire la passion qui les anime , qu'on seroit tenté , s'il n'y avoit une sorte de profanation , d'appliquer à ce chef-d'œuvre d'un artiste inconnu , ce que dit notre divin Milton de la beauté incomparable du premier couple , au sortir des mains de l'auteur de la nature.

Un groupe de Jupiter & de Leda , en marbre de Paros ; & un Ganimède dans les serres de l'oiseau du maître des dieux , sont ce qu'il y a de plus remarquable dans le reste de cette collection. On y trouve aussi un recueil assez considérable de manuscrits grecs & latins , avec quelques volumes en langues orientales , dont un étranger curieux obtient facilement la communication.

Nous nous sommes trouvés un soir à la représentation d'un opéra nouveau, & jamais, en vérité, spectacle de ce genre ne nous divertit autant. Les Vénitiens, aussi peu libres d'ailleurs qu'on l'est en général dans les républiques, sont du moins maîtres de leurs amusemens. Aussi, ne sauroit-on être plus jaloux d'une prérogative aussi importante : c'est au théâtre, sur-tout, qu'ils se plaisent à l'exercer. Là, sans exagération, chaque place est un trône, d'où le spectateur juge & traite en roi le pauvre historien qui s'évertue à l'amuser. Amateur de musique, & non moins amoureux de nouveauté, ce n'est pas assez pour lui qu'un opéra soit original, il exige encore qu'il ne s'y trouve pas un seul air qu'on ait jamais entendu en public. Cette règle est de rigueur : la moindre infraction entraîneroit, sans retour, la condamnation de la pièce ; & il n'y auroit, en pareil cas, ni pitié pour l'auteur, ni complaisance pour la cantatrice, fut elle-même aimable, qui pût faire consentir ces juges inexorables à laisser jouer la pièce jusqu'à la fin. Oh ! sûrement l'Anglois n'a jamais passé pour débonnaire sur cet article ; mais, en comparaison de ces Messieurs, c'est encore un modèle d'indulgence. Notre opéra dura depuis sept heures du soir jusqu'à une heure après minuit, longueur

excessive , qui , en dépit des beautés de la musique & de l'attrait de la danse , finit par le rendre fastidieux. C'est un inconvénient attaché aux premières représentations , où chaque air de la pièce , pour peu qu'il se trouve du goût de quelque personne de l'assemblée , ne manque jamais d'être répété plusieurs fois. Graces à cette manie , nous eûmes à-peu-près deux opéra pour un.

Comme nous nous trouvions à Venise , justement dans la saison qui précède le carnaval , nous vîmes quelques préludes de ses fameuses folies. On sait qu'elles consistent , sur-tout , dans l'échange que les deux sexes y font alors de leur habillement. Mais ce dont on n'a point d'idée , c'est la perfection qu'ils mettent dans ces badines ressemblances. Les femmes , avec leurs boucles de côté & leur chapeau retrouffé , ne sont pas faciles à distinguer au premier coup-d'œil. Leurs masques & leurs mantes rendent l'illusion plus complète , & les méprises aussi nombreuses que plaisantes. Les hommes , de leur côté , ne singent pas moins parfaitement leurs rivales. Peut-être même poussent-ils plus loin qu'elles encore l'art & le privilège de l'imitation. Il n'est point d'attirail de toilette dont ils ne fassent usage ; point de parures féminines ,

qu'ils ne mettent à contribution. Ajustement, ton, attitude, coloris, formes, ils imitent tout, au point de devenir eux-mêmes inimitables.

Les Vénitiennes passent pour être, de toutes les femmes de l'Italie, celles qui ont le teint le plus agréable; mais, selon moi, leur genre de beauté vraiment caractéristique, consiste en deux beaux yeux noirs & brillans, agrément qu'elles partagent avec les Grecques & les Asiatiques. Ton, mœurs, manières, voilà ce qui est, sur-tout en elles, un objet de surprise pour celui que l'habitude n'y a pas familiarisés. Par exemple, elles fréquentent les cafés presque aussi librement que les hommes. C'est assez leur usage d'y entrer quand elles vont au spectacle. Comme l'espionnage a banni de ces lieux les papiers - nouvelles, avec les discoureurs politiques, la conversation y roule presque uniquement sur l'amour & la galanterie. Aussi, rien n'est-il si ordinaire, que d'y voir la naissance ou le dénouement de quelque intrigue amoureuse. En général, les usages de Venise y donnent aux personnes du sexe une hardiesse, & sur-tout un genre de connoissances qu'on chercheroit vainement en elles partout ailleurs. Ces hommes ne se piquent pas non plus d'une grande réserve dans les propos qu'ils tiennent devant elles; ils parlent sur toutes

sortes de sujets en présence des femmes mariées, aussi librement que si elles étoient absentes ; & si vous leur faites la guerre là-dessus , ils vous répondent sans façon que les dames en savent tout autant qu'eux. On conçoit que l'oubli de la décence , poussé à un cynisme aussi révoltant , doit finir par dépraver leur cœur ; & l'on ne s'étonne plus de les voir quelquefois user sans scrupule , & au profit du libertinage , des privilèges qui le favorisent , privilèges absolument immoraux , dont la jouissance les dédommage bien mal de la perte des plaisirs innocens & pleins de charmes que leur destinoit la nature.

Ce n'est pas qu'au défaut de la politique on ne puisse trouver ici , dans les cafés , des passe-temps plus raisonnables ou moins corrupteurs que la galanterie. Il en est un fort innocent , pour lequel je n'aurois guère soupçonné qu'un peuple aussi jovial eût autant de goût : c'est le jeu d'échecs : il y a un café près de la place de Saint-Marc qui lui est consacré. Les amateurs s'y rassemblent tous les soirs : & plus d'une fois , je l'avouerai , l'attrait de ces paisibles & ingénieux combats m'y a fait manquer un engagement pour le théâtre ou le *cusino*.

Dans le nombre des singularités que la situation de Venise produit ou fait paroître telles ,

le manque de voitures de terre , d'une part , & de l'autre , la quantité d'eau douce qui s'y trouve , sont peut-être ce qu'il y a de plus piquant pour la curiosité du voyageur. L'étrécissement des rues ou plutôt des ruelles qui entretiennent la communication des différentes parties de la ville , y rend l'usage des carrosses impossibles ; & en dépit de la nature , l'industrie des habitans y entretient en abondance , dans cette cité insulaire , de l'eau aussi potable , aussi bonne qu'en aucun autre endroit du monde.

D'après la position de Venise , & sa distance du continent , je m'étois imaginé que cet article devoit y être d'une rareté excessive. Mais nous avons bientôt été détrompés par notre hôtesse , qui nous fit voir , à son rez-de-chaussée , un réservoir suffisant pour sa consommation. C'étoit une espèce de citerne que l'on trouve dans les maisons des particuliers & auprès des églises ; ces citernes sont profondes , garnies de pierres & de mortier , jusqu'à la hauteur où monte l'eau de la mer ; au fond est un lit de sable , on en étend aussi une couche à quelques pieds autour de l'ouverture de ces citernes , dans lesquelles de petits canaux pratiqués exprès viennent apporter l'eau de pluie ; chaque goutte d'eau qui tombe descend dans des plombs attachés au toit ,

& se purifie dans le canal sablé qui la conduit dans la citerne ; par ce moyen , la consommation journalière est promptement réparée ; & dans les temps de sécheresse , le sénat ouvre , pour l'usage du public , les vastes réservoirs dont j'ai parlé. Je ne m'étendrai pas sur l'utile sagacité d'une pareille invention ; mais je dirai hardiment que l'eau qu'elle procure est fraîche & d'un goût aussi agréable que l'eau de source ordinaire. Peut-être est-ce le lieu de remarquer ici que la sobriété des Vénitiens , qui les rend , en fait d'eau , des gourmets si délicats , tient plus qu'on ne pense à la construction particulière des quais & des ponts , qui ne sont pas garnis , comme ailleurs , de parapets pour la sûreté des passans. A Londres & à Dublin , dont les habitans sont , sans contredit & sans comparaison , plus flegmatiques que les Vénitiens , se passeroit-il un seul jour sans accident , s'ils n'y étoient mieux défendus contre les suites de l'ivresse ? Et à Venise le séjour , où plutôt le trône de la gaieté & de la folie , toutes les nuits ne feroient-elles pas fatales à de nombreux essaims de ces bandes joyeuses qui passent en folâtrant sur cette foule de ponts sans défense qu'on y rencontre à tous momens ; si ce peuple

jovial étoit comme nos grivois septentrionaux ; attaché aux plaisirs de la bouteille.

Cette ville est, par sa position insulaire, exposée à des phénomènes dont j'ai été témoin, & par lesquels je terminerai mes remarques. Pendant notre séjour, la lune y manifesta son influence de deux manières absolument différentes ; à la nouvelle lune, la mer monta dans les canaux à une telle élévation qu'elle passoit, de plusieurs pieds, la marque des hautes marées. On se promenoit en gondoles dans la place de Saint-Marc, ainsi que dans les rues étroites dont j'ai parlé tout-à-l'heure. Dans ces occasions, les habitans ne craignent autre chose, de l'élément avec lequel ils sont si familiers, que la perte de leur eau douce, perte qui seroit pour eux irréparable. A la pleine lune, le 11 décembre, l'eau fut au contraire plus basse qu'elle n'avoit été de mémoire d'homme : la plupart des canaux n'étoient plus navigables, & quelques-uns même étoient entièrement à sec. Ces divers phénomènes donnent lieu à des conjectures infiniment curieuses. Les marins prétendent que les grandes eaux annoncent un mauvais temps, & les basses un temps favorable. Comme l'événement a confirmé la justesse du premier pro-

nostic , nous ne sommes pas sans confiance pour l'autre. Il est si naturel & si doux de croire ce qu'on désire !

Un mardi soir , le 12 décembre , nous nous embarquâmes à bord du vaisseau *Mandona del Carmina sancta Spiradorou* , capitaine Raphaël Veckerjurick ; c'étoit un beau navire neuf du port de trois cents tonneaux , & que nous frétions pour Laichée. Notre société étoit précisément la même qui avoit été sur le trabaculo. Ainsi nous avions tous été compagnons d'infortune ; mais tout nous promettoit que nous serions , dans ce voyage-ci , compagnons de bonheur. Le premier jour nous voguâmes avec assez de rapidité , & le vent sembloit vouloir seconder notre impatience. Il tomba un peu le lendemain , & le 15 nous n'étions encore qu'à la hauteur d'*Isola longa* , qui nous séparoit de Zara , situé derrière l'île sur le continent. Cette ville est , si l'on en croit Pline , l'ancienne Jadera , métropole de la Liburnie. Mais Zara est aujourd'hui la capitale de la Dalmatie , & de plus , le siège d'un archevêque. Elle est au quarante-quatrième degré de latitude septentrionale. La côte de la Dalmatie paroît en général bien boisée , quoiqu'elle ne présente d'ailleurs que l'aspect de la stérilité. Elle fournit à Venise des

bois de construction pour sa marine ; & comme cette république trouve , dans toutes les parties continentales de son domaine , du chanvre excellent pour les cordages , il est probable que c'est à ce double avantage qu'elle fût redevable de sa supériorité maritime , dans le temps où elle disputoit , avec tant de succès , à toutes les nations l'empire de la Méditerranée.

Nous passâmes durant la nuit au pied de la ville de Spalato , située sur une presqu'île , & construite en partie des ruines d'un palais de l'empereur Dioclétien. L'église cathédrale qui passe , suivant une vieille tradition , pour avoir été un temple payen , est le siège d'un archevêque qui résidoit autrefois à Falone , ancienne ville toute ruinée à quelques milles de distance. La forêt que donne à Spalato sa position , en a fait un rempart contre lequel les Turcs ont toujours échoué dans les diverses tentatives qu'ils ont faites pour s'en rendre maîtres. Le vent qui , dans la journée du 16 , avoit été peu favorable , devint plus contraire encore le 17 ; & le capitaine craignant une tempête , dont un groupe de nuages qui s'avançoient en grossissant du S. O. , sembloient nous menacer , ne chercha plus qu'à manœuvrer de manière à se trouver près d'un port où il pût se mettre à l'abri de l'orage.

l'orage. Cette manœuvre timide que la nécessité seule pouvoit rendre excusable, n'étoit pas trop de notre goût ; mais l'épreuve que nous avions faite de l'intelligence & de la loyauté des navigateurs vénitiens, étoit une bonne leçon de prudence. Ce souvenir salutaire nous fit partager très-sincèrement les désirs du capitaine, & nous souscrivîmes, de grand cœur, au parti que l'excès de sa circonspection lui dictoit. En conséquence nous disposâmes tout pour jeter l'ancre, & , le 18 à midi, nous mouillâmes à Corzola, dans une petite rade connue sous le nom de la *baie de Garbonne*.

Corzola, qui est la *Coreyra niger* de Strabon, se trouve à deux lieues des côtes de la Dalmatie, & peut avoir environ vingt milles de longueur. Au nord, sur le bord de la mer, on trouve une ville du même nom, siège d'un évêque, mais pauvre & peu peuplée. Cette île a jadis été sujette de la petite république de Raguse ; mais aujourd'hui elle appartient à Venise, ainsi que les autres îles du golphe. Le vent contraire nous retint huit jours dans cette rade. On sent assez combien nous fûmes morifiés d'un si long délai, en songeant à l'urgence de nos affaires, & à la situation solitaire de notre vaisseau. Par bonheur pour nous qu'un petit navire, parti de l'île

de Chypre , il y avoit vingt-neuf jours , vient pour quelque temps nous tenir compagnie. Comme il étoit expédié pour Venise , nous profitâmes de l'occasion pour faire tenir des lettres à nos amis. Cette satisfaction à laquelle nous avions si peu lieu de nous attendre , dans ce réduit isolé , nous consola un peu du retard qu'il nous fallut effuyer.

Pour nous défennuyer , nous allâmes à terre , & nous gravâmes la hauteur qui domine la baie de Garbonne. Mais Corzola est si montueuse que notre vue fut masquée à l'est par une montagne beaucoup plus haute que celle dont nous étions prêts d'atteindre la cîme. Ainsi nous ne retirâmes d'autre avantage d'une course très-pénible , que celui de prendre l'air & de faire de l'exercice. A notre retour , nous rencontrâmes un nombreux troupeau de moutons noirs & de petite taille , & qui avoient beaucoup de ressemblance avec ceux du pays de Galles. Les arbrisseaux odorans dont se tapissent les collines , sont un excellent pâturage pour ces animaux qui sont , en général , très-gras , & dont la chair a un goût excellent. On retrouve dans ces lieux sauvages les mœurs primitives des bergers de la Grèce. Là , le jeune pastoureau , assis sur une pierre , ou bien au pied d'un arbre , s'amuse à

chanter ou à siffler , pendant que le troupeau broute les bruyères ou quelques arbrisseaux parfumés , la sèble verdure qu'il y ait sur les montagnes. Si par hasard un agneau , tardif ou folâtre , vient à s'égarer , c'est alors que se montre , avec tout son intérêt , la sollicitude pastorale. Si vous voyiez avec quel infatigable zèle mon jeune berger cherche le petit fugitif : il fouille jusque dans les crevasses de rochers ; il l'appelle ; & , trop content de le retrouver enfin , il le gourmande , mais avec l'indulgence de Tircis ou de Corydon , pour toutes les peines qu'il lui a données.

Nous levâmes l'ancre , le 26 , à la pointe du jour , avec un vent d'E. N. E. ; & nous passâmes devant Raguse. Cette ville est la capitale de la petite république de ce nom , & est bâtie près de l'emplacement de l'ancienne Epidaure. Elle est fort peuplée en proportion de sa petitesse , & l'art a concouru , avec la nature , pour en faire une place très-forte. Du côté de la terre elle est défendue par une montagne inaccessible , & du côté de la mer par une forteresse respectable. C'est un siège archiépiscopal , & elle est située au 42° 30 minutes de latitude nord. Le territoire de Raguse peut avoir à peu près dix milles de long sur vingt milles de large. La foi-

bleffé de cette république l'a engagé à se remettre sous la protection du Turc le plus puissant de ses voisins, qu'elle a su rendre, par son intelligence dans le grand cabotage, ainsi que toutes les nations qui commercent au Levant, tributaires de son activité & de son industrie. Cette république se vante d'une antiquité antérieure à celle de Venise même ; & elle est, comme celle-ci, gouvernée par un doge : mais elle est si jalouse de sa liberté, & si défiante, que ce magistrat suprême, ainsi que le gouverneur de la forteresse, sont changés tous les mois.

Mercredi, 27 décembre, nous nous trouvâmes à l'embouchure du golphe de Catarro ; & une brise favorable du Nord vint, fort à propos, nous aider à prendre le canal qui est, en cet endroit, de près d'un mille de largeur : à neuf heures nous passâmes devant l'église de Notre-Dame, qui est sur la rive méridionale ; & notre capitaine ne manqua pas, en bon catholique, de la saluer d'une pieuse canonade. Nous voguâmes avec assez de lenteur jusqu'à deux heures après midi, que nous trouvâmes un lieu propre à jeter l'ancre, à peu près à un mille S. E. de *Castel-Nuova*. Cette rade est entourée de terres qui l'abritent & est très-sûre, excepté

quand le vent soufflé des montagnes par bouffées assez violentes pour faire chasser les vaisseaux sur leurs ancres. Nous y trouvâmes plusieurs bâtimens expédiés pour différentes échelles du Levant : ils se trouvoient en ce lieu par le même mouf que notre capitaine , c'est - à - dire pour visiter les familles de leurs équipages , qui résident sur les rives de ce golphe. Il s'est établi en ces lieux une colonie d'Esclavoniens , qui est à présent une pépinière de matelots pour la marine vénitienne. C'est au lecteur à juger si elle en est mieux montée pour cela.

Le jeudi , 28 , nous allâmes à terre , pour voir le Lazaret & visiter les fortifications de Castel-Nuovo , qui offre , du côté de la mer , un aspect aussi beau qu'imposant. Nous n'avons rien trouvé de remarquable au premier édifice , où si peu de gens sont curieux de faire la quarantaine ; mais nous y avons rencontré un gentilhomme vénitien & son épouse , en route pour Zante , qui avoient été trois mois à faire le trajet de Venise à cette rade , où ils séjournoient depuis plus de trois semaines. Nous n'avons pu dissimuler notre dépit , à la vue d'un pareil échantillon de l'expéditive habileté de nos navigateurs ; & , malgré la promesse positive de notre capitaine , de ne pas rester au port plus de deux

jours, nous commençâmes à craindre, tout de bon, d'avoir à nous repentir de la permission que nous avions eu la foiblesse de lui accorder. Que j'étois loin de m'imaginer, lorsque je quittai Londres, que j'aurois, malgré moi, l'occasion de visiter une partie si célèbre du continent de l'ancienne Grèce. Les guerres d'Illyrie ne jouent pas un grand rôle dans l'histoire romaine; cependant le soin que prit cette nation belliqueuse d'en ruiner les forces, est du moins une preuve qu'elle lui donnoit quelque ombrage. Mais probablement que les troupes de la reine d'Illyrie étoient d'une autre trempe que les habitans actuels de l'Albanie, sans quoi les Romains n'auroient pas eu à combattre un ennemi bien formidable. Les Albanois ne passent plus aujourd'hui que pour un vil ramas de coupe-jarrets, de traîtres également atroces & lâches, capables de poignarder, par derrière, leur ennemi, mais non de le combattre avec bravoure & à découvert. Pour moi, je les définis; & je n'ai eu que trop lieu de les connoître. Je les définis un second tome des Arabes, avec cette différence pourtant que ces Albanois dégénérés sont encore plus vindicatifs & plus sanguinaires que les Arabes. Ils sont toujours armés de poignards & de pistolets; & même dans l'exercice des

professions les plus paisibles & les plus innocentes, ils ne quittent jamais ces armes traîtresses. Quelle idée l'homme sensible se fera-t-il d'un pays où l'habitant même des campagnes mène la charrue, ou cultive la vigne, toujours chargé de ces instrumens de carnage ? Sont-ce donc là les attributs & le cortège de Cérès ? Peut-on reconnoître, à ce costumé de brigands, cette joviale loyauté qu'inspire par-tout ailleurs le Dieu des vendanges ? Aussi le contraste est-il parfait en tous sens. Cérès, Bacchus, & toutes les Dées champêtres, qui firent jadis un jardin délicieux de ces contrées, repoussent aujourd'hui l'hommage de la race abâtardie qui les habite ; elles ne daignent plus sourire, comme autrefois, à leurs travaux ; & l'on diroit que ces barbares ne font plus que tourmenter, sans fruit, de leurs odieuses mains, une terre de malédiction. Cependant, qui le croiroit ? en dépit de la misère & de la discorde, qui désolent ce malheureux climat, la nature, comme une mère trop tendre qui pare & caresse l'enfant ingrat qui cherche à s'arracher de son sein, semble s'obstiner à l'embellir. Par-tout on y trouve & ses dons & ses charmes ; à l'approche même de l'hiver, l'émail des fleurs & le doux incarnat des rosiers enchantent encore les regards ; &, tandis que

les montagnes qui dominant Castel-Nuovo montrent leur cime blanchie par la neige, l'œil, attristé par les frimats, retombe avec délices sur les vallées riantes, toutes couvertes de forêts odorantes, d'orangers & de citronniers, dont les fruits mûrs sont à présent couleur d'or.

La route qui conduit à cette ville est un terrain extrêmement raboteux ; mais les plantations d'oliviers & les vignobles, dont elle est bordée, la rendent fort agréable ; & elle offre le site le plus pittoresque. Pour Castel-Nuovo, nous ne trouvâmes point en vérité qu'elle valût la peine que nous avions prise pour y arriver. Elle est située sur le penchant d'une colline, environ à deux lieues des montagnes qui séparent, de ce côté, le territoire vénitien d'avec celui qui appartient aux Turcs. La citadelle & les fortifications sont encore dans le même état qu'au tems où les Vénitiens s'en rendirent maîtres vers la fin du quinzième siècle, c'est-à-dire démantelées & ouvertes au premier ennemi à qui il prendra envie de les attaquer. Ils sont redevables de cette acquisition à Dom Juan d'Autriche ; qui, après la fameuse bataille de Lepante, relâcha dans ce golphe, & laissa une garnison à Castel-Nuovo pour réprimer l'ennemi de ce côté. Il y a encore dans cette place

un assez foible corps de troupes , dont l'air & l'entretien ne font guères d'honneur à la puissance à laquelle ils appartiennent. Au-dehors des murailles est un fauxbourg , habité par des Esclavoniens , dont les maisons ; bâties en pierre , paroissent réunir , jusqu'à un certain point , l'aïfance à la propreté.

Depuis le 23 décembre jusqu'au 19 janvier , le vaisseau resta constamment à la vue de Castel-Nuovo , malgré les engagemens du capitaine & l'occasion qui s'offrit une fois de poursuivre notre voyage. Ce fut le premier jour de l'an que le vent tourna tout d'un coup au Nord ; & la plupart des vaisseaux qui étoient dans la rade en profitèrent pour remettre en mer. Notre capitaine étoit encore absent ; ainsi nous eûmes le désagrément de voir , du bord où son inexactitude nous retenoit , partir des gens que nous brûlions d'accompagner. Mais nos regrets cessèrent bientôt : ces navires n'étoient pas hors de la rade que le vent changea encore une fois ; contretems qui fournit à notre capitaine , à son retour , le prétexte de tourner en ridicule leur mauvais succès. Sa négligence & son effronterie nous donnoient trop d'humeur , pour que nous pussions goûter des plaisanteries faites pour redoubler notre dépit & notre impatience.

& quelques questions, faites d'un ton sec, le réduisirent bientôt à faire l'apologie de son absence, qu'il mit sur le compte de je ne sais quel accident arrivé à une personne de sa famille. Dans l'après-midi les vaisseaux qui étoient sortis la veille rentrèrent tous dans la rade : le vent étoit tourné au S. E., & le tems étoit d'ailleurs obscur & trop orageux pour que ces timides navigateurs s'exposassent en pleine mer.

Jamais, assurément, il ne nous étoit entré dans la tête que nous célébrerions la fête de Noël dans la Grèce : nous étions partis de Venise avec la persuasion de la passer à Alep ; mais, le 12 de janvier, il y avoit déjà un mois entier que duroit notre voyage, & nous n'étions guères avancés plus de trois degrés vers le Sud. Qu'on juge, par cette lenteur, de notre impatience & de nos perplexités ! Une pareille situation auroit, sans doute, été intolérable pour des hommes moins exercés que nous par des contrariétés sans cesse renaissantes. Nous avions tant témoigné de mépris pour la marine arabe, & l'on fait si ce fut sans raison ; mais, peu s'en fallut que nous ne fussions réduits à la regretter encore avec nos Esclavoniens. Depuis le tems d'Enée, ils ne paroissent pas avoir fait grands progrès dans la navigation ; &, d'après

leur très-peu expéditive méthode, je crois, d'honneur, qu'ils ne mettroient pas à leur voyage moins de tems que le héros Troyen. Le quart de cercle leur est inconnu, ou bien ils en dédaignent l'usage; &, comme ils ont perdu l'art de diriger par l'étoile polaire, toute leur habileté se réduit, comme celle des anciens, à quelques connoissances de routine, (celle des Promontoires, par exemple) & à se conduire, tant bien que mal, d'un port à un autre. Il est vrai que, tout le tems que nous restâmes dans le golphe, le vent fut généralement contraire : mais l'ignare pusillanimité de nos marins n'en est pas moins inexcusable, puisqu'au lieu de profiter de la première brise pour chercher en pleine mer un vent plus favorable, ils restent tranquillement dans le golphe, jusqu'à ce qu'il plaise à quelques bouffées propices de les tirer, à-peu-près malgré eux, de la retraite où ils se tapissent. Par cette conduite, ils se flattent d'échapper à tous les périls de la navigation; mais aussi ils s'exposent au mépris de tous les vrais navigateurs. D'après une pareille persuasion on ne s'étonnera pas que, dans nos représentations aux directeurs de la compagnie des Indes, nous ayons, M. Smith & moi, imputé les retards que nous avons éprouvés, principalement

à la mauvaise volonté , ainsi qu'à l'ignorance des Esclavoniens ; & que nous ayons recommandé , avec les plus vives instances , l'établissement des paquet-bots anglois dans la Méditerranée. Je laisse aux lumières des directeurs de cette importante compagnie à déterminer avec quelle exactitude , quelle célérité leurs dépêches pourroient , en toute saison , parvenir des ports de l'Italie aux côtes de la Syrie & de l'Egypte , dans le cas où quelque révolution favorable , dans cette malheureuse contrée , rouvrirait encore la route si expéditive qu'on avoit trouvée pour passer dans l'Inde.

Pendant que nous étions à attendre un changement de vent favorable , nous vîmes tomber une immense quantité de neige sur les montagnes ; & les naturels du pays nous dirent que nous n'aurions de vent du Nord qu'après que la neige les auroit entièrement couvertes. Notre unique consolation étoit alors d'avoir du moins des compagnons d'infortune , sentiment au reste dont nous sommes loin de prétendre nous faire honneur : aussi ne négligeâmes-nous pas de tirer tout le parti possible de cette circonstance. Sur le vaisseau qui étoit à l'ancre auprès du nôtre , se trouvoient un noble Vénitien & son épouse , ainsi qu'un évêque , qui se rendoient à Zante ,

un officier qui alloit rejoindre son régiment à Corfou, & enfin un consul qui alloit s'installer à Alexandrie. Nous jouissions alternativement de la société de ces différentes personnes, & du plaisir de la promenade sur le rivage, où il falloit borner nos courses, parce que le brigandage & la férocité connues des habitans nous interdisoient de pénétrer plus avant dans les terres.

Un vendredi, 15 janvier, nous ne pûmes nous défendre d'aller à Catarro, d'après l'invitation de l'amiral des galères, ou, comme on le nomme ici, le *Capo dei mare*, qui est en station sur ces parages : nous avons passé près de huit jours chez ce seigneur, & nous y avons été traités avec une cordialité vraiment hospitalière, que nous aurions peu attendue de la part d'un Italien. Il faut convenir pourtant que, tout préjugé mis à part, un pareil changement doit peu surprendre un voyageur qui a eu lieu d'observer à quel point les qualités sociales des Français & des Anglais mêmes se perfectionnent par le séjour des contrées étrangères.

Catarro, capitale d'un assez petit district de la Dalmatie, est située au 42^e degré 25 minutes de latitude Septentrionale sur un golphe qui porte son nom. Dominicus Niger l'a pris pour l'an-

cienne Ascrovium de Pline & de Ptolémée ; mais il est plus vraisemblable que c'est cette Rhizon où Teuta, reine d'Illyrie, fut obligée de se retirer quand elle envoya demander la paix à Rome, l'an 1527 de cette république. La force & la position de Catarro semble démontrer la justesse de cette conjecture ; &, comme cette infortunée souveraine ne fut pas moins réduite à la nécessité d'accepter une paix aussi désavantageuse que déshonorante, il est très-probable qu'elle ne dut qu'à la sûreté de cette retraite impénétrable la conservation de cette foible partie de ses domaines, la seule que lui laissa l'ambition des Romains. Le golphe, nommé aussi par les anciens *Rhizonicus Sinus*, est à-peu-près de huit milles de longueur ; mais il n'a nulle part plus de quatre milles de large. Il dessine dans son cours les trois côtés d'un carré, dont la côte maritime forme la quatrième ; sa profondeur, la sécurité de la navigation, l'escarpement de ses bords concourent, avec les objets qui l'environnent, à en faire le canal à la fois le plus agréable, le plus sauvage & le plus parfaitement *romantique* qu'il y ait peut-être au monde. Pour en avoir une idée juste, il faut se figurer une vallée qui paroît avoir été formée par une irruption soudaine de la mer ;

une vallée qui est comme perdue au milieu des hautes montagnes qui la dominent de toutes parts, & qui sert de retraite aux peuples les plus civilisés de cette contrée, qui se sont construits des habitations sur le penchant d'effroyables abîmes, pour être hors d'atteinte des brigands qui habitent les parties accessibles des montagnes. Il y a dix-sept villages dépendans de Catarro, répandus, pour la plupart, sur les rives du golphe, & de plus une petite ville, nommée Peraſto, qui est environ à douze milles de son embouchure. Elle est située au bas d'une montagne, d'une prodigieuse hauteur, sur la pente la plus roide, & est presque entièrement déserte. Mais les édifices publics, & les maisons, qui s'élèvent en amphithéâtre, lui donnent un aspect singulier & qui n'est pas sans agrément. Depuis cette ville à Catarro, la côte opposée est assez fertile & fort bien cultivée. On ne voit par-tout que mûriers & oliviers qui tapissent les hauteurs, & les riants côteaux sont couverts de vignes, dont la culture a le plus grand succès. Mais les montagnes sont encore plus horribles & plus hideuses que celles de l'autre rivage : elles n'offrent, dans toute leur étendue, qu'un espace immense & aride, où l'œil cherche vainement un seul arbre, une seule plante, la plus

légère trace de créatures humaines. Si par hasard les nuages obscurs , qui couvrent presque en tout tems leur sommet , viennent pour un moment à se dissiper , des rocs noirs & fourcilleux , des cîmes blanchies de neiges éternelles , sont les seuls objets qui se découvrent aux regards attristés , & leur font regretter le voile dont la nature avoit eu soin de les couvrir. Sur le côté septentrional de cette barrière ténébreuse , est , dans la situation la plus pittoresque , un village , nommé Slolivo , dont jamais le soleil ne dora les chaumières de ses rayons. Quel horrible tableau ! le sang se glace à son aspect ; & l'on ne peut s'empêcher de frémir à l'idée d'une semblable habitation. Disons la vérité : le froid , dans la saison où nous sommes , suffiroit , sans l'aide de l'imagination , pour faire frissonner à la vue de ce village solitaire. Mais tout est compensé ; & si l'on songe à l'effet du soleil d'été sur une vallée , dans une pareille exposition , on concevra que les habitans ont encore à se féliciter de leur situation , au moins pendant six mois de l'année.

Au fond du canal, *Montagna negra* lève jusqu'aux nues sa cîme blanchie de frimats. A quelque distance de sa base , s'élève une autre montagne , qui a près d'un mille de hauteur perpendiculaire ;

pendiculaire ; c'est sur elle que la ville & la forteresse de Catarro sont bâties. De hautes murailles entourent la partie du rocher qui est du côté de la mer ; & sur le sommet est un fort qui domine la vallée , & sert de prison pour les criminels d'Etat. Sur les bords du canal est la ville , aussi près du fort que la nature du terrain le permet. Il est facile de se figurer à quel point ses rues doivent être escarpées & inégales ; mais ce qui étonne , c'est que , malgré sa position , elle est singulièrement humide & sombre en hiver , parce que , dans cette saison , les nuages , attirés par la montagne , y distillent continuellement un épais brouillard. La ville n'a guères plus d'un mille de circuit ; mais les murailles de la place ont près de deux lieues de tour , étendue excessive qui , malgré la force de sa situation , la rendroit fort difficile à défendre contre un ennemi belliqueux.

Catarro est le siège d'un évêque & d'un gouverneur : c'est aussi la station des galères qui croisent , pendant l'été , dans le golphe de Venise. Le poste de gouverneur , comme celui de général de la mer , ne sont confiés qu'à des nobles Vénitiens. Ils servent , l'un & l'autre , d'acheminement aux premières dignités de l'Etat , dont la sage politique est de ne confier les postes

purement honorables , qu'aux nobles opulens , & les emplois lucratifs aux nobles sans fortune. Le seigneur Barbaro occupe le premier ; l'autre est rempli par le seigneur Renier , de la famille du doge régnant. Nous avons été comblés de politesse par ces deux gentilshommes : mais nous avons des obligations particulières au seigneur Renier , qui n'eut pas plutôt appris qu'il y avoit des Anglois à Castel-Nuovo , que , sans s'informer si nous avions ou non des lettres de recommandation , il envoya son commandant en second nous inviter à venir à son palais avec l'évêque de Zante , le provvediteur de Castel-Nuovo , & quelques autres personnes. Une belle & riche selouque vint nous prendre : nous passâmes quelques jours chez ce seigneur , & , après y avoir été traités avec autant de politesse que de magnificence , nous retournâmes à bord le 20 janvier , avec la même compagnie. L'attente d'un changement de vent favorable avoit hâté notre départ ; mais notre généreux hôte ne nous laissa pas sortir de chez lui sans nous avoir fait donner notre parole de revenir à Catterro , dans le cas où , contre notre espérance , nous ne pourrions pas mettre en mer. On envoya une chaloupe pour attendre notre résolution , & un major d'infanterie pour nous es-

corter à notre retour. L'évènement fut plus favorable aux souhaits de ce seigneur hospitalier qu'aux nôtres propres ; & il fallut nous résigner à attendre , le moins impatiemment possible , l'effet de la nouvelle lune. Nous avons peu d'heures à nous dans cette retraite profonde, où l'aspect un peu farouche d'une nature agreste est diversifié par la curieuse & piquante singularité des tableaux qu'elle déploie , & les rigueurs de la saison bien adoucies par la douceur & la gaieté des habitans. Toutes nos matinées sont à la promenade , ou à rendre visite aux dames du canton. Nous passons les après-midi à jouer aux échecs ou à écrire , sans autre règle que notre goût ; car le maître de la maison nous laisse la plus parfaite liberté. Dans la soirée les personnes de quelque distinction se réunissent d'ordinaire chez le gouverneur pour y jouer aux cartes, jeu qui n'est ici , comme il devoit l'être par-tout , qu'un simple passe-tems , sans la moindre idée de gain & d'intérêt. Nous avons passé près d'une semaine entière dans le sein de cette aimable société ; & comme nous devons retourner demain à notre vaisseau , pour voir si la nouvelle lune ne nous amènera point un vent favorable , je vais terminer cette lettre par quelques obser-

vations sur une contrée si peu visitée , si peu connue , & pourtant si digne de l'être.

Une de ces plus singulières curiosités , c'est un puits d'une profondeur ordinaire , mais dont l'eau bouillonne , dans les grandes pluies , avec assez de violence pour rejeter les pierres , les balles , & généralement tout ce qu'on y jette. Le fait paroîtra peut-être incroyable ; mais j'ai vu près de l'ouverture de ce puits plusieurs pierres du poids de cent livres chacune pour le moins , & qui , d'après le rapport le plus positif du seigneur Renier , & de diverses personnes dignes de foi , avoient été rejetées , à l'endroit où je les voyois , par la force de l'ébullition. Un tel phénomène n'est peut-être pas si extraordinaire qu'il le paroît au premier coup-d'œil : car , indépendamment de la force si connue que l'eau acquiert par la raréfaction , il suffit de songer à l'effet de la hauteur prodigieuse d'où les torrens se précipitent , pendant les grandes pluies , pour voir , ou soupçonner du moins , que cette merveille peut fort bien n'être qu'une suite des plus simples loix de la mécanique.

Il en est une autre , peut-être plus curieuse encore , dont il n'est pas si facile d'expliquer la cause , mais dont nous pouvons hardiment attester l'existence , car nous n'en parlons que

sur le témoignage de nos yeux. Dans le nombre des pétrifications que ce golphe produit , se trouvent des pierres de différentes formes & grandeurs , lesquelles servent d'habitation à un testacée , qui , pour le goût & l'extérieur , diffère très-peu de la pétoncle. Le seigneur Renier fit briser plusieurs de ces pierres en notre présence : elles paroissoient être d'une espèce poreuse , quoique de la couleur & de la consistance de l'albâtre , & elles ne cédèrent pas aux premiers coups de marteau. Quand elles furent mises en pièces , l'intérieur nous parut avoir assez de ressemblance avec un rayon de miel , à cette différence près , que les cellules n'en étoient ni si rapprochées , ni si nombreuses. Comment ces poissons ont-ils été engendrés ? comment peuvent-ils subsister dans cette retraite obscure & profonde ? C'est un problème bien digne d'exercer la sagacité des naturalistes. (1) Il est

(1) Le Docteur Smith a donné de ce testacée , une description très-détaillée , sous le nom du *Pholas*. Suivant lui , les naturalistes pensoient que le *Pholas* pénétrait dans des substances molles d'abord , qui ensuite se pétrifioient , jusqu'à ce que le docteur Bohads trouvât une grande quantité de ces poissons dans l'intérieur d'une colonne du temple de Sérapis , ensevelie dans la mer par le tremblement de terre qui détruisit la ville de

assez probable que le frai a pénétré à travers les pores de la pierre ; & quantité de personnes m'ont assuré avoir vu nombre de fois s'insinuer , dans ces mêmes pores une sorte de vermisseau qui sert , vraisemblablement , à la subsistance du poisson qui y est renfermé. Les Vénitiens nomment ce poisson *Datula* , à cause de sa parfaite ressemblance avec la Datte. Quoi qu'il y en ait , à ce qu'on prétend , sur les côtes de l'Italie , il est néanmoins très-rare sur ces parages ; & , comme il ne se trouve qu'à une grande profondeur , & que les pierres qu'il habite sont d'un poids & d'un volume assez considérables , c'est une curiosité dont l'acquisition est également difficile & dispendieuse.

Ce n'est pas l'ordinaire que les étrangers quittent Catarro sans visiter le Fort , qui est construit sur le rocher ; pour moi , l'idée seule de la vue dont j'allois jouir sur cette hauteur , auroit suffi

Putéoli. De ce fait aussi curieux que certain , il conclut que ces petits animaux ont percé le marbre après qu'il eut été façonné en colonne , & qu'ils s'y sont introduits par le moyen d'une membrane charnue , ressemblante à une trompe , & que , par des excavations progressives , l'habitation s'est aggrandie dans la même proportion que l'habitant.

Vide Goldsmith on testaceous Fishes.

pour me déterminer à la gravir , sans m'embarraffer de la peine & de la fatigue qu'il pouvoit en coûter. Ainsi je m'empressai de lier une partie à ce sujet , & , le premier beau jour qui se présenta , nous la fîmes , avec quelques - uns des principaux officiers de la garnison , qui eurent l'honnêteté de nous y accompagner. On monte à la forteresse par des degrés taillés dans le roc ; & l'on nous dit que la route étoit assez praticable , avant d'être endommagée par le transport de quelques grosses pièces d'artillerie qu'on avoit fait venir depuis peu. Elle seroit aujourd'hui plus accessible , si on avoit eu soin d'ôter les marches brisées , ainsi que les décombres qui embarrassent à tout moment le voyageur. Mais , dans son état , on ne pourroit y passer maintenant , si elle n'étoit en zig-zag : nous fûmes près d'une heure à parvenir au fort ; & , par la multitude de détours qu'il nous fallut faire , nous parcourûmes plus d'un mille de terrain , quoique la distance réelle n'en formât pas , à beaucoup près , la moitié. Le soleil brilloit de tout son éclat , au moment où nous étions sortis de la ville ; mais à peine fûmes-nous au tiers de la montagne que ses rayons étoient entièrement obscurcis. Nous fûmes enveloppés d'une nuée épaisse , & une forte ondée se joignit en-

core à ses humides brouillards. Pendant la route ; le ciel s'éclaircissoit par intervalles, & nous jouissions alors de la vue distincte des montagnes qui s'élevoient en face de nous, & du superbe lac qui couloit au bas. Mais c'étoit à la perspective, dont nous allions jouir à la hauteur du fort, qu'étoient réservés la surprise & l'enchantement. Nous voici sur la pointe d'un rocher, qu'on prendroit pour une partie détachée de la majestueuse montagne qui est derrière, & nos regards plongent sur la ville & le canal, qui sont à plusieurs centaines de brasses au-dessous de nous : il semble que nous respirions un autre air, & que nous soyons parvenus à la moyenne région, où se forment les orages & se jouent les éclairs. Notre imagination s'est élevée à la hauteur du lieu où nous trouvons & nous croyons être réellement séparés du reste des hommes. Vaine illusion ! triste mais juste emblème de l'orgueil ! un regard l'a fait naître, un regard l'a fait évanouir. Nous venons de lever les yeux. Montagna Negra lève elle-même à perte de vue, au-dessus de nos têtes, sa cime fière & fourcilleuse ; elle semble insulter à notre bassesse, & sa vue nous replonge, pour ainsi dire, dans notre néant. Entre ces montagnes est un immense abîme qu'on ne fauroit envisager sans

effroi. Curieux de connoître sa profondeur , nous y jettâmes plusieurs pierres pour la mesurer par la durée de leur chute. Expérience faite , montre à la main , il s'écoula un quart de minute entre le moment où elles furent lancées , & celui où le son qu'elles rendirent , en atteignant le fond , vint frapper notre oreille. Comme la surface du fond est extrêmement inégale , il est probable que ce tems eût été d'une vingtaine de secondes , si elles fussent parvenues au niveau du canal.

Ce seroit me perdre en des détails sans fin , que de crayonner seulement une rapide esquisse des diverses parties du grand tableau que nous avons sous les yeux : je me contenterai de dire , en deux mots , que la nature semble avoir réuni en cet endroit toute la fierté & la hardiesse de ses écarts , pour offrir le coup-d'œil le plus bisarre , le plus effroyable & le plus sublime à-la-fois qu'il y ait peut-être sur le globe entier. C'est à la porte de la forteresse que nous en avons joui. Nous passons le seuil fatal. — Quel changement de scène ! Ah ! si le spectacle qui venoit d'étonner nos regards étoit fait pour nous exalter un peu la tête , & la frapper d'une impression de grandeur , combien celui qu'offroit cette enceinte étoit-il propre à refroidir notre enthousiasme , & à nous flétrir le cœur & à le

remplir d'une impression profonde de tristesse & d'amertume ! Il venoit , tout récemment , de mourir un prisonnier de distinction , que son éloquence dans le sénat , & quelques tentatives d'innovations y avoient fait renfermer. Les fenêtres de son appartement étoient grillées , & il venoit de recouvrer enfin cette liberté , dont un dangereux talent lui avoit coûté la perte. Noble & malheureuse victime de la tyrannie ! qu'il soit permis à un fils de la liberté de donner quelques regrets à ta mémoire , & de payer à tes infortunes & à tes vertus le tribut que te refusent tes compatriotes. Hélas ! cette éloquence qui , dans le sénat britannique , t'eût fait persuader des hommes dignes de t'entendre , ce mâle courage qui eût embrasé leur cœur du généreux amour de la patrie , tant de rares qualités , si bien faites pour te procurer de la gloire , ne t'ont valu que des malheurs : & comme ces précieuses exotiques transplantées dans un climat qui leur est contraire , elles ont péri par le souffle destructeur du despotisme ! l'Italie pourtant a été jadis une terre de liberté ! & toi aussi , hélas ! capitale aujourd'hui si avilie de cette contrée fameuse , tu as été autrefois maîtresse du monde ! O Rome ! c'est donc en vain que l'éloquence de ton Ciceron a tonné contre un Caïlina ! c'est

donc en vain que la courageuse main de ton Brutus a osé frapper, à la face d'un peuple d'esclaves, ton trop illustre oppresseur ! Où sont les fruits de tes victoires ? que te sert-il d'avoir été mère de tant de héros ? ont-ils pu te garantir de l'opprobre où tu es tombée ? Hélas ! le génie, le courage, toutes les vertus se sont ligüées vainement pour te soustraire à ta malheureuse destinée. Que cette réflexion est propre à réveiller tout véritable Anglois de cette sécurité dangereuse où la dissipation & l'habitude concourent également à l'endormir. Quelles doivent être ses alarmes à la vue de l'abjection où est à présent réduite la postérité des Romains ! Croirait-il pouvoir jamais veiller avec assez de zèle & de sollicitude à la conservation de la liberté, ce bien inappréciable, qui est à-la-fois l'honneur & la félicité de la nature humaine ? & ne préféreroit-il pas de dormir en paix avec l'infortuné Vénitien, si la liberté, cette première propriété de l'homme, venoit à s'anéantir dans son pays ?

Dans une autre chambre de la même forteresse étoit un noble de Zante, qu'on avoit renfermé à cause d'une émeute populaire excitée dans son isle natale ; son frere aîné l'avoit précédé, & le comte lui-même (car tel étoit le

titre de ce prisonnier) étoit à sa troisième année de captivité. Ses manières, sa conversation nous parurent gaies ; & en nous présentant le café, avec son valet, il nous fit remarquer, en souriant, qu'on lui avoit laissé un bon air & une belle vue. Parmi plusieurs oiseaux, suspendus dans des cages au plancher de sa chambre, il y avoit un merle, dont le doux ramage nous amusa beaucoup pendant notre courte visite : cette musique influoit sans doute sur l'ame du prisonnier & contribuoit à lui donner cette heureuse disposition d'esprit & cette bonne humeur que nous lui trouvâmes. Je descendis le rocher, ayant le cœur plus chargé que quand j'y étois monté. Un officier m'apprit que le prisonnier jouiroit de sa liberté avant six mois, ou un an au plus tard, car son emprisonnement étoit moins une punition qu'un acte de précaution de la part du gouvernement. Cet officier me délivra d'un grand tourment ; car sans lui je n'aurois jamais pu m'ôter de la tête ce pauvre Zantiot & son merle.

J'ai parlé des habitans de Montagna Negra comme d'une peuplade de bandits. Il est probable que cette horde, toute vile qu'elle est aujourd'hui, a pourtant une origine illustre, & est composée des aborigènes du pays. Et quand

la Grèce , dégénérée de sa gloire & de sa grandeur , après avoir tombé toute entière sous le joug des Romains , devint la proie des barbares , ces restes foibles & malheureux d'un peuple jadis si célèbre , abandonnèrent leurs fertiles plaines , ainsi que leurs vallées , pour se réfugier sur des montagnes stériles & presque inaccessibles. En prenant ce parti désespéré , ils ont , il est vrai , réussi à conserver leur liberté ; mais aussi ils ont perdu des biens plus nécessaires peut-être encore au bonheur de l'homme , — la civilisation , la morale , les loix , enfin presque tout ce qui fait & le fondement & les douceurs de la société. Les Monténégrins sont revenus à l'état de nature , & dans un laps de tems peu considérable. Ils ont anéanti jusqu'à la trace d'un système que leurs ancêtres avoient été plus de dix siècles à former. Ce seroit pourtant une erreur que de les classer parmi les Sauvages : il y a , par exemple , une différence immense entr'eux & ceux du Nouveau-Monde , & cette différence est toute entière en faveur du Sauvage. Celui-ci a des vertus mêlées de vices , qui naissent de l'ignorance & du défaut de culture ; & de si sublimes vertus , qu'elles lui font quelquefois pardonner jusqu'à ses crimes. Les Monténégrins au contraire , après s'être défait , par

degrés, des principes d'honneur & des sentimens d'humanité, ont retenu toutes les passions effrénées, tous les sentimens abjects qui ravalent l'homme au niveau de la brute. Cette horde féroce ne reconnoît point de maître; & comme elle est également hors de l'atteinte des Vénitiens & des Turcs, elle sert à ces deux nations de barrière impénétrable dans ces contrées. D'après les meilleurs renseignemens que j'ai pu me procurer, elle peut mettre 14,000 combattans en campagne, en supposant que chaque mâle, en état de porter les armes, est au rang des soldats, — supposition qui n'a rien d'in vraisemblable. — Les femmes & les enfans peuvent être évalués à un nombre triple du premier; & sa population, suivant ce calcul, se trouvera portée à plus de 50,000 individus, tous subsistant sur le pied de l'indépendance primitive, & sans autre loi que celle de l'épée. Comme les Arméniens & les Arabes, ils ont un chef électif auquel ils obéissent dans ce qui concerne les affaires publiques; mais ils se réservent le pouvoir exécutif dans toutes les affaires privées. Chez eux le meurtre est toujours puni par le meurtre. Le meurtrier paie de son sang celui qu'il a versé; & s'il a le bonheur d'échapper à son sort, il faut qu'un de ses parens meure à

sa place. Ces étranges notions sur la justice , ce barbare usage qui confond l'innocent avec le coupable , ces absurdités & ces horreurs se retrouvent chez les Arabes. Mais parmi les Montenegrins la soif de la vengeance semble être & plus ardente & plus inextinguible encore. Quand celui qui a été tué ne laisseroit qu'un enfant à la mamelle , la satisfaction que le barbare usage exige n'est différé que pour un tems. La veuve inconsolable conserve la chemise sanglante dans laquelle son mari a été assassiné ; elle la montre sans cesse à son fils , & , nourrissant de cette vue ses propres douleurs , elle se plaît à verser dans cette ame tendre le noir poison qui la dévore : c'est ainsi qu'elle parvient à la dénaturer , & qu'elle y allume & y entretient un ressentiment implacable , que la mort seule peut terminer ou assouvir. A peine son fils est-il sorti de l'enfance ; à peine lui croit-elle la force d'égorger sa victime , que cette furie lui met elle-même le poignard à la main , & lui dit , en l'envoyant à l'assassinat , comme les dames Spartiates , en envoyant leur fils au champ d'honneur : « Ne reviens pas , ou reviens victorieux. » Le jeune frénétique part comme un tigre affamé qui cherche sa proie , & court s'abreuver du sang de sa victime. Quelle horrible expiation !

à quel point ne répugne-t-elle pas à toutes les loix de la raison , à tous les sentimens de l'humanité ! Pourquoi , hélas ! c'est l'histoire de tous les peuples , c'est l'expérience qui nous arrache cet humiliant aveu , pourquoi ne répugne-t-elle pas également aux penchans de la nature humaine ?

L'indépendance absolue où sont les Monténégriens de la république de Venise , ne l'empêche pas de retirer de leur voisinage les avantages divers que procure la culture des arts à un état policé. Pour tenir en respect ces dangereux voisins , elle a bâti sur la pointe d'un roc escarpé le fort de Catarro. Derrière le fort est l'unique passage qui conduise à la montagne ; & il n'est guères présumable qu'ils soient jamais assez téméraires pour faire des incursions sur le territoire vénitien , avec la certitude qu'ils ont d'être alors infailliblement foudroyés par les batteries de la place. C'est cette crainte salutaire qui est cause de la sécurité & de la paix dont jouissent les habitans de la vallée ; c'est elle qui contraint ceux de la montagne à se borner , en dépit de leur goût pour le brigandage , à se procurer , par l'échange des productions de leur sol , les divers objets dont ils peuvent avoir besoin. Ils amènent des bœufs , des moutons ,
de

de la volaille , des œufs , du gibier ; & emportent , en retour , de la toile , des draps , de la poudre à canon , &c. En général tous leurs comestibles sont excellens & à très-bon compte. Leur marché se tient le dimanche : toute la route est couverte ce jour-là d'hommes & de femmes , qui portent des denrées , & des bestiaux qu'ils conduisent. Il n'est permis qu'aux femmes d'entrer dans la ville ; & , pendant qu'elles y sont occupées à leur petit commerce , les hommes , de leur côté , se rassemblent en dehors , & s'amuseut à boire ou à fumer , à s'exercer à la course , à la lutte , ou bien à jouer au palet , chacun suivant son goût & sa fantaisie. Il y a , par précaution , sur le pont-levis , deux pièces de campagne , chargées à cartouches , & pointées contre cette assemblée bruyante. En la contemplant du haut des murs , il nous prit envie de la voir de plus près , & de nous mêler à ces groupes , où régnoit une joie si tumultueuse. Un officier vénitien , comte de Zarawich , qui étoit natif de Catarro , & possédoit un domaine dans le voisinage de la montagne , eut la complaisance de nous accompagner. Nous étions sous le canon du fort ; mais , malgré cela , il y auroit eu de l'imprudence à nous hasarder , sans un pareil conducteur , au milieu de ces

montagnards. A peine avions-nous passé le pont-levis , que nous nous vîmes entourés d'une troupe de Monténégrius , qui nous observoient avec autant de curiosité que de surprise. Ils jugeoient bien , à notre costume & à nos moustaches , que nous étions des étrangers , & on leur fit grand plaisir quand on leur apprit que nous étions Anglois. Un ou deux d'entr'eux , qui parloient Italien , nous dirent qu'ils avoient été en Angleterre , pendant la guerre dernière , sur une frégate vénitienne , où ils servoient en qualité de matelots. En jettant les yeux autour de moi , je crus me retrouver parmi mes bons amis les Arabes : c'étoit à-peu-près la même physionomie , le même habillement , les mêmes manières , les mêmes armes ; & tout en eux justifioit la précaution prise par les Vénitiens , d'interdire l'entrée de la ville à des hôtes de cette trempe ; cependant nous étions si loin d'avoir la moindre appréhension de leur part , que , si le tems nous l'eût permis , nous aurions eu la curiosité d'aller faire un tour dans leur pays , comme ils nous y invitèrent. Mais à cet égard la différence étoit bien grande entre les Vénitiens & nous : nous ne les avions jamais offensés ; nous n'étions pas l'objet de leur jalousie ou de leurs craintes ; & , avec la prudence de ne rien porter

fur nous qui fût capable de tenter la rapine & la cupidité, nous ne courrions réellement aucun risque parmi eux ; & nous nous serions trouvés aussi en sûreté dans les montagnes de la Grèce , que nous l'avions été jadis dans les déserts de l'Arabie. En revenant à la ville , nous rencontrâmes les Monténégrines qui s'en retournoient : elles nous parurent , en général , d'une laideur dégoûtante ; c'est , probablement , l'excessive dureté de leur genre de vie , qui est une des principales causes de cette disgrâce de l'extérieur , qu'elles partagent avec la plupart des femmes chez les peuples sauvages. On n'a point d'idée de  dépendance où elles sont de leurs maris , ni de la rigueur & de l'abjection du sort où cet état les condamne. Moins compagnes qu'esclaves de ces supérieurs indolens & farouches , c'est sur elles que retombe toute la charge des occupations les plus pénibles & les plus grossières ; & , par le plus étrange renversement de tous les usages , c'est à elles à faire , avec les hommes , tous les frais des égards dont leur sexe est l'objet chez toutes les nations polies : ici , qu'on me passe l'expression , *la galanterie même est tout-à-fait à rebours* , & la femme salue son mari en lui baisant la main. C'est un fait dont j'ai été témoin oculaire.

On nous a rapporté plusieurs anecdotes qui peignent ce peuple extraordinaire. En voici une vraiment caractéristique , que nous avons entendu raconter à la table du gouverneur ; elle fera juger des autres. Une sœur du chef actuel des Monténégrins s'étoit engagée dans une intrigue , en l'absence de son mari. C'est ici un crime irrémissible. Son frere est instruit de l'infidélité , & prend sur-le-champ son parti : il va droit à la maison de la coupable , l'interroge , & , après l'avoir convaincue , à l'instant lui tranche la tête. Il est vrai que la sentence & l'exécution n'étoient qu'anticipées ; car la première chose qu'eût faite , à son retour , l'excusable époux , ç'auroit été d'être le bourreau de son infidèle. Néanmoins il y a dans le sang-froid , & je dirois presque dans l'impassibilité de ce chef , qui , sans être excité par la jalousie , sans être animé par d'autre motif que l'honneur de sa famille , a été capable d'un pareil trait , il y a , dis-je , je ne fais quoi d'imposant , qui remplit à-la-fois l'ame d'horreur & d'admiration.

Sur un terrain élevé , qui s'étend à l'est , depuis le fond du canal jusqu'aux montagnes qui bordent la mer Adriatique , est une autre nation , alliée des Monténégrins , mais beaucoup

plus traitable & plus civilisée qu'eux. Aussi ces peuples ont-ils le privilège d'entrer dans le fort de Catarro, sous la condition toutefois de laisser leurs armes à la porte. Sans doute qu'il y a des marques auxquelles on peut les reconnoître ; mais leur air , leur habillement les rendent très-difficiles à distinguer des Montagnards , leurs voisins. Le comte le Zarawich a , dans cette contrée , un domaine considérable : c'étoient , pour la plupart , des fermiers ou vassaux de ce seigneur , au milieu desquels nous nous étions trouvés le jour de notre excursion parmi les Monténégrins. Zuppa est le nom qu'on donne à ce territoire. Derrière lui , à vingt-cinq milles de distance , est située Budoa , port de mer , sur le golphe de Venise. Buado est l'ancienne *Butna* ou *Bulna* de Pline & de Ptolomée : elle a été presqu'entièrement détruite par un tremblement de terre , vers le milieu du siècle dernier. Malgré cet accident , elle est encore assez considérable pour être une ville épiscopale.

Je termine ici ma lettre , bien persuadé que je n'aurai pas le tems d'y rien ajouter quand nous retournerons au vaisseau : mes projets ont été si souvent contrariés , que j'y suis maintenant accoutumé ; je réfléchis même à tous ces désagrémens sans humeur , je me console par

l'espoir de quelque heureuse compensation. Notre départ de Londres a été différé au-delà de la saison favorable pour la réussite de notre voyage : mais , par le moyen de ce retard , nous passerons le Deure dans le plus beau tems de l'année. Le premier bon vent qui va souffler durera , sans doute , quelque tems : une semaine ou dix jours suffiront pour nous rendre à Lataquée.

Adieu , Madame ; croyez-moi pour la vie votre , &c.

De Catarro , ce 25 janvier 1781.

LETTRE IV.

JE m'empresse, ma chère Honoria, à remplir un engagement envers vous , & à calmer les inquiétudes que ma lettre de Catarro pouvoit vous causer. Le début de notre voyage n'annonçoit rien que de funeste , & le desagrément que nous continuons d'éprouver , ne contribuent pas à égayer la perspective. Vous en ferez donc plus agréablement surprise d'apprendre qu'il s'est terminé heureusement ; & si quelqu'un doit être trompé dans son attente , je me console , en songeant que ce sera le lecteur indifférent qui

ne cherche que de l'amusement, ou moi-même qui tâche de lui en procurer.

Cependant je ne cherche pas ici à détruire la curiosité du public ou à décrier mon propre ouvrage; mais je voudrois seulement proportionner l'une à l'autre, de manière qu'on ne m'accusât pas de donner moins que je n'ai promis. Un voyage sur la Méditerranée & à travers les déserts de l'Arabie, doit offrir quelques instructions utiles, quelques détails agréables : au défaut d'aventure, les anecdotes suppléent. Enfin l'auteur ne croira pas avoir perdu son tems ni ses peines, quand il ne parviendroit qu'à éclaircir le récit des voyageurs qui l'ont précédé, & à donner à ceux qui le suivront des avis utiles sur cette courte & agréable route de l'Inde, si effrayante aux yeux des hommes crédules & indolens.

Le 24 janvier 1781, nous quittâmes le golfe de Catarro avec un vent nord. La fortune plus douce sembloit vouloir nous récompenser de ses anciennes rigueurs. A la pointe du jour nous nous trouvâmes vis-à-vis Pastor-Vecchio, sur la côte d'Albanie, à la vue d'Antivari & de Dolcigno. Avant le lever du soleil, nous découvrîmes le golphe de Drino. Le territoire des Turcs sur la mer Adriatique, commence à Catarro; Dolcigno

& Antivari ont deux villes fortes & sièges d'évêques grecs. Durazzo, l'*Epidamnus* des Grecs & le *Durrachium* des Latins, étoit à six lieues de nous, car nous n'approchions jamais davantage de la côte. Ce port, situé à l'embouchure de la rivière d'Argentaro, passe dans l'histoire pour avoir été la cause de la guerre du Péloponnèse ; mais rien ne l'illustre peut-être plus que le séjour de Cicéron pendant son exil. Le vent s'éleva pendant la nuit, & , le vaisseau faisant route Sud & Sud-Est, nous filions huit nœuds à l'heure. Le matin du 30, nous nous trouvâmes à l'extrémité septentrionale de l'isle de Corfou ; & pendant toute la journée nous la longeâmes à la distance de trois lieues.

Corfou, autrefois Phœcia, & ensuite Corcyra, gît sur la côte d'Epire, dans la mer Ionienne : elle a environ 70 milles de longueur sur 12 au plus de largeur. Dans les tems modernes elle appartient aux rois de Naples ; mais en 1382 elle passa sous la domination des Vénitiens, qui, depuis cette époque, la gardent, malgré toutes les attaques des Turcs. Elle est en effet de la dernière importance pour cette république : c'est la clef de la mer Adriatique ; elle a un bon havre qui contient toujours une flotte de vaisseaux de guerre, pour la sûreté du commerce des domai-

nes de la république. Dans l'après-midi nous doublâmes les isles de Pachfu & de S. Maure. Avant le coucher du soleil nous distinguâmes Céphalonia , dans un grand éloignement. Ce sont des isles qui appartiennent encore aux Vénitiens. A la pointe du jour suivant nous nous trouvâmes auprès de Céphalonia , que nous longeâmes à la distance d'une lieue. Cette isle est à l'entrée du golfe de Lépante , anciennement Corinthe. Ses excellens vins , son huile , lui conservent encore cette réputation de fertilité dont elle jouissoit parmi les anciens. A midi nous vîmes l'isle de Zante devant nous , & bientôt s'éleva la haute terre de la Morée , derrière le canal , entre Céphalonia & Zante. Nous voguâmes Sud-Est pendant le jour. Nous cotoyâmes la partie occidentale de l'isle , qui ne présente que des montagnes arides & une côte taillée à pic : mais il ne faut pas juger du sol & des productions de Zante d'après cet aspect. Ses vallées sont aussi fertiles qu'agréables. Sa principale richesse est en raisin de corinthe , dont elle peut approvisionner toute les nations qui commercent avec le Levant. Sa capitale est située sur la côte orientale , au 37° 57 minutes de latitude Nord. On imagine bien que la vue de cette place nous

rappela le despotisme des Vénitiens & le sort malheureux de notre Zantiot à Catarro.

Nous dépassâmes la petite isle de Stanfarro pendant la nuit, & changeâmes notre course de l'Est au Sud. Dès le matin du premier février nous vîmes la pointe Prodoue à bas bord, & le cap Modon dans la Morée à l'avant. Nous tournions alors autour de la péninsule du Péloponnèse, si fameuse dans les beaux siècles de la Grèce. Si l'on considère le caractère de ses habitans, la magnificence de ses villes, les différentes productions du sol, on ne lui trouvera peut-être pas de rivale dans l'ancien monde. Cependant rien de plus désert que la côte dont nous approchâmes : il faut en accuser la tyrannie des Turcs & l'indolence des habitans opprimés. L'après-dîner nous vîmes, devant la ville de Modon, sous le cap, le château de Navarino. Modon est l'ancienne Méthone, & une des sept villes qu'Agamemnon promit à Achille. Elle souffrit beaucoup des guerres civiles de Rome & des invasions des Illyriens ; mais elle se remit de ses pertes par les privilèges accordés à ses habitans par l'empereur Trajan, & confirmés ensuite par Constantin. En 1124 elle devint un sujet de discorde entre les Vénitiens & l'em-

pereur grec. Depuis cette époque , elle a appartenu plus d'une fois aux Vénitiens & aux Turcs : maintenant elle gémit , comme tout le continent de la Grèce , sous la tyrannie de ces derniers. Nous continuâmes notre route dans la même direction pendant tout le jour ; & avant le coucher du soleil nous doublâmes l'isle de Sapienza (l'ancienne Sponteria) ; c'est un petit rocher aride , asyle de pirates , qui , de temps immémorial , infestent ces mers. Mais ils n'ont peut-être jamais été plus redoutables qu'aujourd'hui par la honteuse alliance des nations européennes avec les Etats barbaresques. Notre bâtiment faisoit route Sud-Est par l'Est , le cap Coron à l'arrière & le cap Matapan le promontoire le plus occidental de la Morée , se trouva devant nous à la chute du jour. Selon les poètes , la ville de Coron fut fondée par une colonie de Thébains , appelée Pedasus. Strabon & Plîne lui donnent le nom qu'elle conserve encore , & qui lui vient , dit-on , d'une couronne de cuivre , trouvée en creusant les fondemens de cette ville. Pendant les guerres des Turcs & des Chrétiens , elle a souvent changé de maître , comme tout le reste de la Morée.

Quoique ce soit une place assez forte , au commencement de ce siècle elle opposa peu de ré-

sistance , lorsque les Turcs enlevèrent tout-à-coup la Morée aux Vénitiens , dont la puissance & la fortune parurent alors totalement éclipsées par celles de leurs ennemis.

Le tems avoit été doux & agréable depuis Corfou , mais il changea dans la matinée du 20 de février. Il plut considérablement , & le vent tourna au Sud-Est. Cela suffit pour alarmer notre capitaine , qui voulut revirer & retourner à Navarin , ville devant laquelle nous avions passé la veille : mais le vent soufflant tout-à-coup de l'Ouest , détruisit un projet qui auroit pu flatter notre curiosité , en nous faisant connoître le royaume de Nestor , & l'un des plus vieux & des meilleurs ports de la Méditerranée , mais qui nous auroit en même-tems jetté dans des retards & des embarras très-désagréables. On fait peu de commerce , & peut-être même aucun , avec cette partie de la Morée. Les habitans passent pour les plus grossiers & les plus méchans de tous les Grecs modernes.

Quoique le vent continuât d'être variable ; nous n'en poursuivîmes pas moins notre route ; & dans l'après-midi nous vîmes l'isle de Cerigo (autrefois *Cythere*) au nord-est ; le cap Saint-Angelo ou anciennement Malea dans la Morée , au nord-ouest. Cerigo appartient maintenant aux

Vénitiens ; c'est la station la plus éloignée de leurs *Galères*. Le sol y est aride, & le pays montagneux offre un aspect désagréable. Cette île n'a d'autre utilité que d'être une barrière contre les Turcs du côté de l'Archipel, dont la communication avec la mer Adriatique dépend de cette île.

Le vent fraîchissoit de l'ouest, mais le tems étoit chargé & humide. Le 3 février, une nouvelle scène s'offrit à nos yeux, les îles de l'Archipel commencèrent à nous paroître très éloignées, tandis que la côte de Candie, depuis le cap Busa jusqu'au cap de Spada étoit à notre poupe.

En contemplant les rivages de cette terre célèbre, ma mémoire m'offroit tous les événemens remarquables de l'île de Crète. Le mont Ida, qui frappoit alors ma vue, me rappeloit l'enfance de Jupiter, tandis que je voyois encore la ville de Minos, & le labyrinthe de Dédale dans les ruines dispersées sur la côte : mais jamais cette île n'a été illustrée par de plus belles actions qu'au moment de l'invasion des Turcs, lorsque les Vénitiens en étoient les maîtres. (1) Le blo-

(1) Selon toutes les apparences, les hostilités recommencèrent entre ces deux puissances ennemies ; & si l'on

cus & le siège de la ville de Candie dura vingt-quatre ans & coûta deux cents mille hommes aux assiégeans ; le souvenir d'une pareille défense passera , je crois , aux siècles les plus reculés. On découvrit de la poupe l'isle de Milo , tandis que nous avions à bas bord aussi Milo & Falconera. Milo (la Milos dont parle Strabon) est un des meilleurs ports du Levant ; on y va encore chercher des vins parfumés , elle fournit beaucoup de fer , de soufre , d'alun & de sel. Les Vénitiens furent long-tems maîtres de cette isle , & depuis les Turcs s'en sont emparés ; les habitans grecs y sont très-vexés , les femmes ne dégénèrent pas , dit-on , de la générosité de leurs mères envers les mariniers que la tempête à jettés sur les côtes ; c'est la conduite de ces femmes qui a peut-être inspiré à Homère l'idée de sa Calypso. Argentiera, ainsi appelée à cause de ses mines d'argent , (anciennement Cimolus) est encore renommée par le libertinage des in-

juge d'après la vigueur que les Vénitiens montrèrent en 1786 contre les Tunisiens , on peut présumer que cette République va briller d'un éclat capable d'éblouir les yeux de l'Europe entière. Ses flottes lui assurent une égalité de forces sur mer , mais le secours de l'empereur lui sera indispensable pour faire face aux Turcs sur terre.

fulaires mêmes qui sont des femmes, excepté un prêtre ou deux pour leur donner l'absolution de leurs crimes : si l'on en croit les voyageurs, cette île, voisine de Milo, est un sérail banal pour les mariniers du Levant qui sont obligés de laisser leur progéniture pour le profit des mères. Elles envoient les garçons très-jeunes sur les vaisseaux, & les filles parvenues à l'âge de puberté succèdent à leurs vertueuses mères. A midi le tems se chargea, le vent tourna au Sud-Ouest, ce qui nous força de tirer vers le N. E. à l'E. N. E.

L'après-midi nous vîmes les îles de Polican-dro & de Nio, (anciennement Yos) & à bas bord parurent Argentiéra & Moligo ; nous étions alors vers les trente-six degrés quarante minutes de latitude nord, & le tems commençant à s'obscurcir & le vent à augmenter, le capitaine fit carguer les voiles au coucher du soleil, & à huit heures il manœuvra pour pouvoir prendre terre ou entrer dans le port le plus voisin aussitôt que le vent augmenteroit. Le roulis du vaisseau fut si violent pendant la nuit, qu'aucun passager ne put fermer l'œil ; le 4 février nous remîmes à la voile avec le vent N. N. O.

Le vaisseau courut N. E. E. à neuf heures ; nous fûmes à la hauteur des îles Strongile,

Spolico , Antiparos & Paros. Paros , qui conserve toujours son ancien nom , malgré sa petitefle , est une des plus célèbres Cyclades , on la connoît moins par ses productions , si l'on en excepte ses marbres , que par les deux artistes auxquels elle a donné naissance. , Phidias & Praxitele , les pères de la sculpture : plusieurs monumens de leurs génies ont été découverts par des modernes , qui les ont emportés pour orner des contrées éloignées. Les Anglois ont eux-mêmes profité des sacrilèges commis dans les temples idolâtres de Paros ; on en tira les annales de cette isle , & le lord Arondel les présenta à l'Université d'Oxford en 1667 , c'est ce que nous appelons les marbres d'Arondel. (1) Ils contiennent les époques les plus importantes pendant l'espace de trois cents ans , & furent travaillés à Paros cent soixante-trois ans avant Jesus-Christ.

A deux heures d'après-midi , Naxia parut à la distance de deux lieues O. N. O. ; c'est l'ancienne Naxos qui tient encore aujourd'hui un rang parmi les Cyclades , par la fertilité de

(1) Un savant Anglois nous a donné une explication de ces marbres , aussi ingénieuse que savante , sous le titre de *marmora arondeliana*.

fol & la réputation de son ancien habitant, le Dieu du vin. L'isle n'a point de havre, & l'on dit cependant que les habitans font un grand commerce de grain, d'huile de coton, de soie & de vin.

Toutes ces isles, quoique soumises aux Turcs, ont plusieurs évêchés. La pluie, accompagnée de raffales, ne cessa point pendant tout le jour. Avant le coucher du soleil nous doublâmes la petite île de Racoun ou Radia, la plus remarquable de celles que nous avons vues en passant. Elles n'offrent qu'un aspect stérile, excepté Paros, où nous découvrîmes des villages, des terres cultivées, & le château de la ville sur la cime d'une montagne voisine de la côte. Leurs falaises sont blanches, & justifient l'expression d'Horace, *fulgentes Cycladæ*. En courant sud-est, nous passâmes avant minuit l'isle de Miriöpillö, & d'après notre calcul, Namphö étoit alors éloignée de deux lieues de notre tribord. Cette île est aride & manque d'eau, mais elle produit de la cire & du miel. Suivant les dernières relations, l'on y voit encore les ruines d'un temple d'Apollon.

La grande pluie & le vent continuèrent pendant la nuit du 4 Février : le jour du 5 s'annonça très-sombre & très-couvert. Stampalia,

autrefois Astis Palcæa, petite île déserte, parut à notre arrière. Nous en découvrîmes encore d'autres. L'obscurité nocturne obligeant de ne juger notre situation que d'après notre carte, il s'éleva à ce sujet une dispute entre le capitaine & le pilote. Le premier prétendoit que nous étions beaucoup plus au Nord c'est-à-dire au milieu de l'île Plata, & de celle de Stampalia; l'autre prétendoit avoir doublé cette dernière. Comme ces ignorans ne font aucunes observations, ou les font si inexactes que d'après eux on ne peut faire un calcul juste, la course du vaisseau étoit le seul guide de nos navigateurs dans ce mauvais tems. Nous jugeâmes que le pilote avoit raison, & l'événement nous justifia; mais nous n'en courûmes pas moins de danger, & rien ne peut justifier un gouvernement assez ignorant pour donner le commandement de ses vaisseaux marchands à des Sclavons qui pour la plupart ignorent les élémens de l'art nautique. Il est vrai que les Vénitiens ne naviguent que pendant l'été, ce qui rend les naufrages bien moins fréquens qu'ils ne le seroient dans les autres saisons. Si l'on défend aux médecins, dans les états polices d'exercer leur art sans un certificat de leur habileté, on devrait prendre les mêmes précautions pour les maîtres de vaisseau

à qui l'on confie tous les jours la vie d'une multitude de personnes.

Le *zémis* s'éclaircit un peu à midi : nous nous trouvâmes alors près de la petite isle de Saint-Jean, & découvrîmes celle de Stanchio; c'est le Longo des Italiens & le *Cos* des Anciens. Elle a quelque étendue, & quoique sous la domination des Turcs, elle produit d'excellens vins. Elle étoit célèbre autrefois par un temple dédié à Esculape, & par la naissance d'Hippocrate & d'Apelles. Dans l'après-midi nous vîmes Biscope, (autrefois *Telus*,) Scarpanto & d'autres isles. Scarpanto, l'ancienne *Carpathus*, étoit du nombre de ces isles consacrées aux re-
 venus du temple de Délos, située entre Candie & Rhodes : elle a de bons havres qui servent de refuge aux vaisseaux surpris par la tempête dans ces parages : la multiplicité de ces havres, si fréquens dans l'Archipel, rend cette mer navigable pour des vaisseaux aussi bien commandés que le nôtre. Notre capitaine, qui les connoissoit très-bien, & qui craignoit la longue côte de Candie, très-exposée au vent, aimant mieux s'engager au milieu des Cyclades, & nous procura le plaisir de voir une foule d'isles que la lecture nous à rendues familières. Ce fut là l'unique trait qu'il nous donna de sa pru-

dence & de son expérience pendant tout le voyage.

Le vent augmentant, & le jour étant un peu éclairci, nous vîmes Rhodes.

Tandis que nous longions cette fameuse île, je me rappellois avec plaisir les différens événemens qui l'ont si souvent fait célébrer par les poètes & les historiens. Le colosse du soleil, une des sept merveilles du monde, l'a moins illustrée que la valeur des chevaliers de Jérusalem, qui après l'avoir enlevée aux Sarrafins en 1309, la gardèrent malgré la puissance ottomane, jusqu'à ce qu'elle fût livrée par trahison à Soliman II en 1523. Les Turcs paroissent connoître toute l'importance de cette île, & y font relâcher leurs flottes. La ville de Rhodes est encore assez forte, & peut opposer une bonne défense, selon le témoignage de différens voyageurs. Je n'en pourrois pas dire autant d'aucune des villes de Turquie que j'ai vues dans mes courses; ces contrées autrefois enchantées ont perdu toute leur réputation, & notre Pope, en les voyant aujourd'hui, auroit pu dire avec son cher Horace.

Laudabunt alii claram Rhodon aut Mythilenen,

Aut Ephesum, bimaris ve Corinthi

Mænia, vel Baccho Thebas, vel Apolline Delphos

Insignes, aut Theffala Tempe.

Le fix Février nous vîmes les montagnes de la Caramanie au N. N. E. Le vaisseau, d'après notre calcul, avoit fait 60 milles pendant la nuit précédente, & nous continuâmes à cingler S. E. vers Chypre. Jamais nous ne nous étions tant éloignés de la terre, & dans cette situation nous fûmes ravis de voir dès le matin du 7 Février l'extrémité N. O. de Chypre, que je pris pour le promontoire d'Acamas. Le cap Bassa dans le même moment se trouva à huit ou neuf lieues de notre bas bord. On dit que l'ancien temple de Vénus à Paphos étoit situé vers l'extrémité de ce cap, où l'on voit encore une assez grande ville; & des voyageurs y ont découvert des ruines qui viennent à l'appui de l'opinion que je rapporte. A midi nous vîmes le cap Blanco, à la fin du jour celui de Garta; c'est la partie la plus méridionale de l'isle, que nous doublâmes à onze heures du soir. A la pointe du jour le vent baissa. Nous avions déjà laissé à quelques lieues derrière nous le cap de Garta, & la ville de Larnica étoit devant nous à une grande distance: le vent fraîchissant de terre, nous longâmes la côte jusqu'à midi; alors nous nous trouvâmes à la hauteur de Larnica. Le cap Griego étoit environ à dix lieues E.: le vent tourna au N. E., & le capitaine se disposoit à prendre

terre. C'étoit agir contre nos intérêts & ses engagements : nous nous opposâmes donc à son dessein , nous le menaçâmes de porter nos plaintes au consul vénitien de Lernica ; mais il insista sur la nécessité de prendre un nouveau pilote pour nous conduire à Laquée , & nos objections contre un retard si désagréable ne nous attirèrent de sa part que des insolences.

A quatre heures d'après-midi nous mouillâmes environ à un mille de marine. Je débarquois vers le soir avec mes compagnons , & nous allâmes avant la nuit chez Monsieur Devizac , Consul Anglois , résident à Lernica. Nous fîmes bien surpris de trouver chez lui M. Williams-Burke , qui étoit parti de Londres pour se rendre à Alep par Marseille & Naples environ cinq semaines avant nous.

Le Ministre françois lui avoit donné un passeport pour le mettre à l'abri des insultes des corsaires , mais il n'avoit pu le sauver des dangers de la mer : un pilote que son vaisseau prit à Lernica , les échoua contre un rocher de Famagusta , sur la côte S. E. de cette île ; six semaines avant notre arrivée , il avoit été assez heureux pour sauver son bagage.

L'île de Chypre , autrefois si célèbre par la fertilité de son sol & la beauté des sites , n'offre

plus maintenant que des terres stériles & incultes. Ce changement est causé par le manque d'habitans & par l'oppression des Turcs. Le 35^e degré de latitude Nord, passe juste au milieu de cette isle, qui a près de 150 mille de longueur & 30 de largeur. Une pareille étendue de terrain devoit contenir au moins un million d'habitans : quel fut mon étonnement, d'apprendre qu'il n'y en avoit pas plus de 40 mille ! Dans ce nombre on comprend dix mille officiers & soldats turcs. Il faut que les trente mille restans fussent pour le labourage & les manufactures : les productions de Chypre doivent donc être bien diminuées, & son commerce presque anéanti. Ses soies crues, son coton, ses vins & son sel sont encore d'une qualité supérieure : mais voilà tout ce que l'on y vend dans une foire qui du tems des Vénitiens expédioit, année commune, 400 vaisseaux chargés de sel seulement. Affoiblie comme elle est, elle ne tarderoit pas à être entièrement ruinée, si les états européens n'entretenoient cette languissante existence. Depuis le commencement de la guerre présente, les Anglois ont cessé d'y porter des secours : les Hollandois en ont fait de même, & les François n'y en donnent que par intervalles : les seuls navires vénitiens la soutiennent.

maintenant , & fretent pour leur propre compte ou pour celui des étrangers, ils empêchent l'extinction du commerce , qui fut enlevé à la république , ainsi que l'isle même , par ceux qui la possèdent encore aujourd'hui.

Le seul port commerçant de Chypre est celui de Larnica , où résident plusieurs consuls. Sa position mal-saine entre deux lacs salés lui nuit beaucoup. Le territoire tire son nom de cette production , & s'appelle *Saline*. Entre la mer & la ville est un terrain inégal , d'environ un mille en carré : on y reconnoît les fondations d'une ancienne ville , sur le nom de laquelle les historiens ne sont pas d'accord ; quelques voyageurs prétendent que c'est la *Salamine* bâtie par Teucer , dont Horace a dit :

Ambiguum tellure novâ Salamina futuram.

Je remarquerai en passant , que les villes de Saline , & de Famagusta se disputent l'honneur de cette origine. Les ruines en existent encore aujourd'hui , & fournissent des pierres & des marbres aux naturels , ce qui annonce une ville considérable & magnifique , quelque nom qu'elle ait porté. Je visitai moi-même les lieux , & descendis dans différens appartemens souterrains , d'où l'on avoit enlevé des pierres ; les

murailles se voient encore du côté de la terre ; & sont dignes de l'attention d'un antiquaire.

Mais ce ne sont pas les seuls vestiges qui attestent la force & les richesses de l'ancienne Chypre, depuis l'époque de sa conquête par Cyrus, tems où elle fut gouvernée par neuf Souverains, jusqu'au moment où les Ptolomées d'Egypte la soumirent. Elle joue un grand rôle dans l'antiquité : tous les amateurs du commerce la visitoient avec plaisir & avidité. Il ne paroît pas que les Romains dédaignassent une si belle acquisition, puisqu'ils envoyèrent un homme tel que Caton, pour s'emparer des trésors de cette isle. Il n'y a point de doute qu'elle n'ait perdu beaucoup de son éclat pendant les derniers siècles de l'Empire d'Occident. Notre roi Richard prit cette isle pour se venger d'une insulte reçue pendant son voyage en Palestine. C'est peut-être à cette conquête soudaine que les Cypriots doivent la prospérité dont ils jouirent sous le règne de la Maison de Lusignan, à laquelle succédèrent les Vénitiens. Quoique ceux-ci n'aient pas possédé long-tems l'isle de Chypre, cependant les villes & les ports conservent encore des marques du goût noble & magnifique de cette nation. Nicosia ou Lecosia la capitale, qui est située au milieu

même de l'isle, sur la même ligne que Lernica, fut ornée par les Vénitiens de places & d'églises. Famagusta ou Hama Costa fut si bien fortifiée par leur brave général Antonio Bragadino, qu'elle opposa une étonnante résistance à un ennemi bien supérieur. Cette place, réduite aux abois par le manque de vivres, se rendit au Sultan des Turcs Soliman II, l'an de J. C. 1571. Il faut avoir parcouru la Turquie, pour se former une idée de la révolution occasionnée par ce changement de maîtres. La capitale, privée de son commerce, habitée par des Turcs, est devenue pauvre & misérable. Famagusta, cette ville autrefois inexpugnable, est maintenant démantelée, & habitée seulement par sept familles qui se sont bâti des huttes parmi les ruines. Toute la garnison turque réside maintenant à Nicosia, & ne seroit pas capable de défendre l'isle contre une vigoureuse attaque : trois cents cavaliers & deux mille janissaires font le total d'une armée qu'on estime monter à dix milles hommes ; dans une pareille occasion ils auroient peu de secours à attendre de la part d'un peuple opprimé & très-mal disposé.

J'eus une conversation sur ce sujet avec un jeune homme très-aimable ; & plein d'intelligence. C'est le fils d'un *Signor Caparari*, qui

après avoir été consul de Venise pendant trente années, tant à Alexandrie qu'en Chypre, laissa de grandes possessions à sa famille dans cette île. Ses fils sont chancelliers de leur nation : leur emploi & leur bonne conduite prouvent leur intelligence.

Ce jeune homme m'assura connoître des mines d'or, d'argent & de pierres précieuses, que les Turcs ont fermées depuis qu'ils ont conquis Chypre. Il ajouta que d'après les traditions conservées dans sa famille, il savoit différens endroits où les Vénitiens avoient caché des trésors dans le tems de l'invasion des Turcs, & qu'il suffisoit de connoître. Le système du gouvernement présent ne lui permettoit pas de profiter de ses connoissances : ces recherches exigent beaucoup de sûreté, sur-tout quand il faut les faire dans une ville fortifiée ; mais à peine fait-on qu'un homme a remué la terre pour y chercher un trésor, que le gouvernement tombe sur lui, & en exige, en forme de restitution, une somme proportionnée à sa fortune. Peu importe que ses recherches aient été heureuses ou non, elles entraînent souvent la ruine de celui qui les fait, & le profit n'est pas à comparer au danger que l'on court. Voici une anecdote qui prouvera ce que j'avance.

Le consul dont je viens de parler , connoissoit par tradition de famille un endroit où étoit enterré un coffre contenant 100,000 sequins. Après avoir long-tems réfléchi , il résolut d'en parler au gouverneur de Nicosia , qu'il connoissoit particulièrement : il lui offrit de partager le trésor , s'il vouloit l'aider dans cette recherche. Le gouverneur ne manqua point d'accepter la proposition ; & ayant promis au Signor Caparari de lui laisser la moitié du trésor , il l'envoya déterrer par ses domestiques. On trouva en effet la somme à l'endroit indiqué : le Turc eut l'honnêteté d'en donner avis au gouverneur ; il y a même lieu de croire qu'il auroit tenu sa parole. Mais dès le lendemain on apprit qu'il avoit été empoisonné , & ce trésor transporté à Constantinople avec sa famille. On n'a jamais eu de détail sur cet événement ; mais les soupçons se portèrent sur les domestiques & le successeur de ce malheureux gouverneur. Ils avoient cherché à bien mériter de la *Porte* , en lui procurant une somme si considérable. La mort de ce Turc , le danger auquel le consul se vit lui-même exposé dans cette occasion , l'empêchèrent de pousser plus loin ses recherches ; & les trésors sont toujours restés ensevelis , quoique la famille sache bien où ils reposent.

Frappé de la richesse du sol , de l'aspect romanesque de la campagne , & de la salubrité de l'air dans différentes parties de l'île , (j'en excepte le territoire de Salines) j'imaginois très-possible qu'un homme jouissant d'une petite fortune vînt en jouir dans cette retraite ; le petit nombre des Turcs , & la douceur de leur gouvernement , en comparaison de la manière dont ils se conduisent dans le Continent , me fortifioient dans cette idée.

J'en fis part à mon jeune Vénitien comme d'un projet très-neuf ; mais mon enthousiasme fut bientôt apaisé , quand j'appris que son père s'étoit autrefois occupé à réaliser ce dessein. Possesseur d'un grand héritage , il avoit encore augmenté ses terres , & tâché de remédier au défaut d'ouvrier en attirant chez lui des Grecs de l'Archipel. Avec beaucoup de tems & de dépenses , après avoir transporté sept familles des autres îles dans celle de Chypre , ses efforts furent encore inutiles ; car l'exemple de l'indolence des naturels , les impositions excessives du gouvernement , enlevèrent à ces émigrans le peu d'activité & d'industrie qu'ils avoient apportées. Insensiblement ils abandonnèrent leur maître , & devinrent un fardeau inutile pour la ferme : la terre même incapable de fournir l'impôt dont

on l'avoit grevée , est retombée dans son premier état de pauvreté , & ne rapporte maintenant presque rien au propriétaire. Malgré toute la sagesse de cette entreprise , j'en attribue la chute à d'autres causes que celle que je viens d'exposer : les émigrans n'ont jamais l'intention de rester , quoiqu'on ne les force pas plus de quitter leur pays natal , que les Anglois qui passent sans cesse en Amérique. Si par la discipline & par une sage conduite , on a rendu les bannis des membres utiles à la société , ne doit-on pas attribuer la ruine du consul à son incapacité & même à un excès de douceur mal entendue envers des hommes qui par leur indolence & leur insubordination méritent tout autre traitement ? J'ai appris que les Turcs se mêlent de cette partie de la justice : chacun a un pouvoir absolu sur ses vassaux chrétiens ; & l'on n'a point d'autre tribut qu'une espèce de capitation. A la vérité il y a une exception pour les marchands. Souvent les dénonciateurs & la vile administration des Turcs leur attirent de mauvaises aubaines , mais la médiation du consul & une petite somme terminent ordinairement l'affaire ; du moins je le croyois ainsi. Mais bientôt obligé de rire de ma présomption , & de m'en rapporter à l'expérience de mon

Vénitien, il m'apprit qu'un marchand Anglois, après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans les isles de la Grèce, voulut acheter un domaine dans celle-ci pour y finir ses jours : ce fut environ vers le milieu de ce siècle qu'il vint en Chypre avec une somme de vingt mille livres sterl. (1). il ne lui fut pas difficile de se procurer des terres & de se faire bâtir une maison ; il eut maison de ville & de campagne ; sa terre bien cultivée produisit avec une fécondité que les plus vieux habitans n'avoient jamais vue.

Ces heureux commencemens l'engagèrent à s'aggrandir & à mener une vie plus aisée : sa porte étoit ouverte aux étrangers, c'étoit continuellement des festins & des divertissemens ; le gouvernement n'avoit prêté aucune attention à ses succès, ou l'avoit laissé en paix, peut-être pour en tirer meilleur parti ; enfin il crut avoir trouvé le moment de tirer notre compatriote de son charmant rêve, en lui demandant la moitié du gain qu'il avoit dû faire depuis son établissement dans l'isle. L'estimation fut portée à une somme exorbitante. L'extravagance d'une pareille demande ne pouvoit manquer de rui-

(1) Environ 480,000 liv. tournois.

ner le marchand ; il savoit combien ces harpies étoient inexorables , il résolut d'abandonner sa toison pour en sauver la peau : la somme que l'on exigeoit surpassoit beaucoup ses facultés ; il engagea en secret la plus grande partie de ses possessions pour satisfaire la cupidité du gouvernement. Afin de prévenir tous les soupçons, il se livra encore plus au plaisir , & invita un jour tous les marchands des différentes nations à une fête magnifique préparée à sa maison de campagne située sur la côte : ses créanciers étoient du nombre des convives , & ils admiroient sans doute la politesse & le luxe de leur hôte. On buvoit à discrétion les délicieux vins de Grèce , tandis que la plus douce mélodie animoit les jeunes gens à la danse , jusqu'au soleil levant qui vint éclairer cette orgie. Quel fut alors l'étonnement de tout le monde ! le maître avoit disparu & l'on ne put le trouver dans ses immenses domaines. Ses créanciers furent les premiers à deviner la ruse , & par de plus grandes informations on apprit qu'un petit bâtiment avoit touché la côte le soir même de la fête : on soupçonna bien que le marchand s'étoit embarqué tandis que ses hôtes savouroient le plaisir que lui-même leur avoit préparé. Mais hélas ! depuis ce moment on n'a
pas

pas eu de nouvelles de cet infortuné, soit qu'il ait été pris par des pirates ou enseveli dans les flots. Sa ruse est en quelque sorte excusable ; que l'on considère en effet l'injuste rapacité des Turcs, qui le portèrent à cette extrémité ; & quoique sa fuite paroisse d'abord plaisante, plusieurs de mes lecteurs se demanderont, je pense, s'il y a un moment plus cruel, que celui où l'on met le pied dans le vaisseau qui doit nous transporter pour toujours loin de notre propre maison & de la maison qu'on a faite soi-même.

Cependant, ce gouvernement si despotique ne saisis pas toujours impunément les biens des Anglois ; quoique dans la guerre présente on n'ait pas encore vu de corsaires du roi croiser dans les mers du Levant, & que tout commerce ait été interrompu entre la Grande-Bretagne & la Turquie, un de nos compatriotes a néanmoins donné l'exemple d'une heureuse fermeté, en défendant ses droits & ceux de la nation contre l'oppression des Turcs. Un particulier de Dublin, qui avoit déjà fait plusieurs prises considérables dans la Méditerranée, étoit devenu la terreur du commerce françois, par la bravoure du capitaine & de l'équipage. Peu de tems avant notre arrivée, il amena dans le port de Lernica une prise faite sur les François :

plusieurs caisses du trésor furent transportées dans la maison du colonel anglois, pour rechanger sans doute le montant des sommes retenues contre des lettres-de-change : le débarquement du trésor éveilla l'avidité du gouvernement, qui réclama les caisses comme ayant été chargées par des Turcs sur un navire françois ; il ne donna pas de preuves évidentes du fait qu'il avançoit, mais le consul connoissant la disposition & le pouvoir du réclamant, envoya aussi-tôt dire au capitaine de retirer l'argent de la factorie. On ne put exécuter ces ordres avant la visite du gouverneur chez le consul, où les deux parties se rencontrèrent sans s'y être attendues ; la conférence fut bientôt terminée. A peine le marin eut-il entendu la prétention du gouvernement sur sa prise, qu'il entra dans la plus grande fureur, & donna un libre cours à son indignation, il prodigua au pacha environné de ses gardes, les épithètes les plus dures ; il désa la puissance des Turcs, & menaça de renverser le château de Lernica sur leur tête : heureusement il s'exprimoit dans un langage inconnu à son adversaire, & l'interprète n'osoit traduire toutes les injures, car l'autre auroit pu se rappeler, que celui qui les disoit n'avoit qu'une frégate de 24 pièces ; cependant la voix & les

gestes de l'Hibernois , suffirent pour faire connoître au Turc la fermeté & la résolution d'un caractère bien nouveau pour lui ; il se désista promptement de sa demande , & conseilla par amitié au consul de renvoyer le plutôt possible une pareille visite : le consul , de qui je tiens cette histoire , ne fut pas moins content du départ du capitaine victorieux. Cette témérité pouvoit exciter au moins le ressentiment de la populace , qui se venge souvent sur les factoreries de celui qui l'a insultée.

La pauvreté du peuple maintient les denrées à un prix raisonnable : elles ne sont nulle part meilleures & plus abondantes qu'en Chypre : si les côtes ne procurent pas maintenant une grande quantité de poissons , il faut en accuser l'inexpérience des pêcheurs. Les bois sont bien peuplés de gibier , l'aspect de la campagne du côté de la mer , ne présente aucune apparence de bois : mais d'après la personne qui m'a donné les meilleurs renseignemens , je crois pouvoir assurer que l'intérieur du pays renferme des plantations de cèdre & de chênes qui pourroient servir à radouber une flotte. Les anciens ne paroissent pas avoir exagéré dans les descriptions qu'ils nous ont laissées de cette île. La *Dilecta Cypros* d'Horace , existe encore

dans Cythérée ; c'est une délicieuse retraite , voisine de Famagusta , & du temple que l'on y dédia à la déesse de l'amour.

On ne me pardonneroit point de quitter Chypre , sans dire un mot de ce qui l'a rendue autrefois si célèbre. Le prétendu séjour de Vénus , la terre où l'on éleva tant de temples en l'honneur de cette déesse , ne pourroit qu'offrir les objets les plus dignes du culte des hommes ; l'amour & la beauté vinrent en se tenant par la main dans ce séjour du plaisir , & les adorateurs de la déesse lui rendirent un culte plus particulier dans la personne de ses filles incomparables. Quoique la beauté ne soit qu'une fleur passagère , son espèce , comme toutes les productions de la nature , est indestructible. Les villes de la Grèce n'offrent maintenant que des amas de ruines , leur gloire est éclipsee , leur langage même presque perdu ; mais la beauté de leurs femmes lui a réservé encore un reste de splendeur qui ressemble à la foible lumière du soleil couchant. Un Italien mena notre compagnie faire visite à une demoiselle Greque fameuse par sa beauté ; j'avouerai sincèrement que je regretterois d'avoir négligé un objet si digne d'être vu. Nous contemplons les statues & les peintures avec un enthousiasme qui augmente à

proportion de leur mérite, mais ici l'on a surpassé les plus beaux modèles de l'art, les chefs-d'œuvres des Phidias ou des Titien, les figures étoient vivantes, les moindres proportions acquéroient une nouvelle grace pour le mouvement, & les traits de la figure la plus régulière que l'on puisse imaginer, étoient animés par la sensibilité & la gaieté.

Cette jeune personne se nomme Teresa Vaneffa : elle a une sœur mariée qui autre part passeroit pour belle ; toutes deux vivent avec leur mère, qui est d'une figure si ordinaire, que nous ne pouvions pas croire qu'elle eût donné le jour à un si charmant couple. Plus d'un voyageur anglois a été captivé par les charmes de la belle Vaneffa, il y a peu de tems qu'un officier sur qui elle avoit fait une impression plus forte qu'il ne l'imaginoit lui-même, se fit mettre à terre au-delà de Bassa, & traversa l'isle avec beaucoup de peines pour venir déclarer sa passion à celle qui la lui avoit inspirée, peu d'amans seroient capables de donner de pareilles preuves de leur sincérité, mais ce fut en vain que ce militaire brava les dangers d'une route peu fréquentée & même les huées du public : Vaneffa rejeta toutes les protestations de cet adorateur, & il s'en retourna désespéré.

Je dois observer que cette jeune personne est d'une taille ordinaire. Je conseille à mon ami Ammey de visiter Chypre quand il aura besoin d'un modèle de Vénus, & il pourra renchérir sur la Vénus de Médicis.

Comme nous ne séjournâmes pas plus de 24 heures à Lernica, nous n'eûmes pas le tems de visiter les dehors de la ville, qui contiennent plusieurs bonnes maisons de marchands étrangers. Mais ce qui attira principalement mon attention, ce fut un couvent, dont les bâtimens & les jardins sont très-réguliers & très-propres. Les religieux, élevés dans les arts mécaniques, travaillent à l'entretien de leur maison & à la culture de leurs terres, sans avoir besoin de secours étrangers. Cette connoissance, jointe à leur pauvreté & à leur extérieur modeste, rend ces chrétiens moins sujets que les autres aux avanies des Turcs : ils ne sont pas cependant entièrement exempts de la rapacité de leurs tyranniques gouverneurs, quand ils ont de quoi l'exciter.

Si nos remontrances n'empêchèrent pas notre Schavon d'aborder à Chypre, il paroît au moins qu'elles l'empêchèrent de s'y arrêter long-tems. Il vint le 9 février au soir nous informer qu'il étoit près de partir ; nous le suivîmes donc

à Marino, nous y fûmes accompagnés par le consul, & par Messieurs Burke & Churchill, à qui nous avions offert de les conduire dans notre navire jusqu'à Lataquée; mais il nous remercièrent très-poliment, parce que le consul françois leur avoit promis un passage sur un vaisseau marchand de sa nation, & qu'ils avoient accepté sa proposition. Comme c'étoit affaire de délicatesse, nous n'insistâmes pas, & prîmes congé de nos amis, après être convenus de passer le désert ensemble, car nous espérons nous réunir trente-six à Lataquée. Nous remerciâmes le consul de la manière affable dont il nous avoit reçus, & nous nous embarquâmes sur différentes petites barques pour joindre nos vaisseaux. A neuf heures nous levâmes l'ancre & nous côtoyâmes l'île avec un bon vent. Nous fûmes bien étonnés de voir qu'on n'avoit pas changé de pilote, & que nous avions encore le même homme que le capitaine disoit ne pas connoître les côtes de Syrie. Il s'excusa sur le contre-tems qu'il avoit éprouvé à Larnica; mais nous ne crûmes rien de tout ce qu'il put nous dire, & nous n'avions pas besoin d'autres preuves de l'intégrité d'un Slavon. Nous attendions avec impatience le moment qui devoit nous délivrer d'une pareille société.

Le samedi matin 10 de février , nous étions à sept lieues environ de Chypre , ayant le cap Griego à tribord , & à bas bord celui de Saint-André , qui est à la pointe N. E. de l'île. Le vent soufflant toujours du nord , & le tems continuant d'être clair , nous cinglions autant qu'il nous étoit possible vers les côtes de Syrie , dans l'attente de voir le mont Liban dans la matinée suivante. Nous eûmes des bises assez fraîches pendant la nuit , & nous fûmes très-surpris de voir le vaisseau marchand françois dont nous avons parlé plus haut. Nos espérances ne furent pas vaines , la côte de Syrie borda la partie orientale de notre horizon dès la pointe du jour suivant. Les montagnes de Baruti étoient au sud , le Liban à la proue , & Tripoli au nord. Baruti est l'ancienne Berythus rebâtie par les Romains , favorisée & embellie par Auguste , & Hérode , monarque originaire du pays même. Cette ville seroit encore plongée dans l'obscurité , sans le goût & la libéralité de son dernier Emir (1). Ce prince , dont les Turcs eurent

(1) Notre auteur veut parler ici du célèbre Emir *Fekerdin* , sur lequel D'aroucy & M. de Volney , deux voyageurs également estimables , nous ont donné des détails vraiment curieux. Sans m'arrêter ici à les copier ,

beaucoup de peines à repousser les efforts, y laissa des monumens pleins d'élégance, & des jardins qui font encore aujourd'hui l'admiration du voyageur. En effet la beauté naturelle & la fertilité de la campagne, avec le moyen d'avoir des eaux sur un terrain élevé, semblent ne demander qu'un peu d'industrie pour former un asyle charmant. Le Libanon ou Liban est trop connu pour que j'en parle. Tripoli & les différens endroits que nous venons d'indiquer, sont situés dans l'ancienne Phénicie, petit royaume maritime dont les habitans passoient pour avoir inventé les lettres, la navigation & l'astronomie. Tripoli, bâtie au pied du mont Liban, fait, par la beauté de ses environs & la salubrité de l'air, l'admiration des Européens, qui ont pour la plupart des consuls dans cette ville.

Un calme survint tout-à-coup, & pendant le jour & la nuit suivante notre bâtiment n'avança que très-peu, par les courans qui règnent ordinairement dans le golfe d'Alexandrette appelé par les Turcs *Scanderoun*, (anciennement

je me contenterai de renvoyer le lecteur à l'intéressant *Traité des mœurs des Arabes*, p. 150. & à l'excellent *Voyage en Syrie & en Egypte*, de M. de Volney, Tome II, p. 30. N. D. T.

Sinus Ifficus,) le vaisseau marchand françois, qui étoit derrière nous, éloigné de plusieurs lieues, disparut à la chute du jour.

Une bise s'éleva deux heures avant l'aurore du 12 février : elle fraîchit si fort de l'ouest, que nous jugeâmes à neuf heures avoir fait 30 milles vers le nord : nous vîmes sur la côte une grande ville, que notre pilote nomma Tortosa. Selon lui, nous étions à dix lieues de Lataquée, quand le capitaine vint sur le pont, & prétendit que cette ville étoit Lataquée même. Mais on ne pouvoit guères s'en rapporter à son opinion, parce qu'il n'avoit jamais parcouru de parages, & il n'étoit pas assez bon marin, pour porter un pareil jugement d'après l'observation seulement : cependant cette fois il avoit raison, & grace aux courans, notre voyage fut terminé plutôt que nous ne l'espérions. Le pilote ne connoissoit pas la place, mais M. Smith, qui étoit revenu de l'Inde par cette route, confirma l'opinion du capitaine, après avoir regardé avec sa lunette. Nous tirâmes donc vers le port : avant midi nous fûmes assez près pour demander une barque par un coup de canon ; ce fut une précaution sur laquelle le capitaine insista beaucoup. Il s'étoit obligé à nous conduire jusqu'à Lataquée, & nous nous récriâmes

sur ce manque de parole ; mais il nous remontra le danger d'entrer dans un si petit havre & comme nous avions affaire à un homme obstiné & mal élevé , nous préférâmes à éviter toute altercation , & pour en être plutôt délivrés , nous arrê tâmes nos comptes. M. Smith & moi entrâmes avec les paquets à bord d'un bateau françois , qui étoit venu vers nous , croyant que c'étoit le vaisseau parti de Chypre en même tems que le nôtre. Le major Nicol & le valet restèrent à bord pour charger les bagages dans des barques du port qui venoient vers le navire. En mettant pied à terre , nous courûmes aussi-tôt au logis de M. Shaw , agent du consul d'Alep ; il nous attendoit depuis long-tems , & nous reçut avec la plus grande cordialité : M. Smith le connoissoit personnellement. Nous vîmes bientôt arriver le major avec le bagage , mais en examinant les différens objets , nous en trouvâmes plusieurs de moins ; nous n'en fûmes pas étonnés , quand notre ami , se plaignant de la brutalité du capitaine & de la grossièreté des Matelots , après notre départ , nous apprit qu'on l'avoit chargé indistinctement dans le premier bateau qui s'étoit présenté , & qu'on y avoit pressé nos effets derrière lui sans précaution. Mais j'attribue principalement

nos pertes , à leur convoitise sur tout ce que nous possédions : pendant le voyage même ils nous prirent plusieurs effets. Comme le vaisseau avoit exprès gagné au large pour alarmer notre ami , & que le capitaine étoit armé d'un poignard , qu'il tiroit dans la moindre querelle , il auroit été imprudent à un homme sans armes , de lutter contre de pareils ban-lits. Nos pertes viennent de la perfidie du capitaine , qui a manqué à ses engagements ; nous nous croyons obligés , à nous plaindre de sa conduite , & charger notre consul à Venise de faire payer le dommage aux propriétaires du bâtiment. Nous espérons par cette démarche montrer la mal-honnêteté du Slavon , & détourner les maîtres des vaisseaux d'employer des officiers de cette nation , sur-tout s'ils font attention que beaucoup d'Anglois prennent maintenant cette route pour aller dans l'Inde.

M. Shaw ne perdit pas de tems à nous procurer des chevaux & des mulets pour notre voyage d'Alep , comme nous le desirions. Nos amis , qui étoient dans le vaisseau françois , ne devoient pas tarder à paroître : l'on fit donc pour eux les mêmes préparatifs , & nous résolûmes de les attendre un jour ou deux suivant notre convention. Nous dépêchâmes un courier

au consul d'Alep, pour l'avertir de notre arrivée : enfin nous passâmes la soirée à visiter le vice-consul, & quelques familles françoises & vénitiennes établies dans la ville. Le 13 février, changement de tems : la tempête fut accompagnée d'une large pluie, qui obscurcit le ciel, & rendit l'approche de la côte très-dangereuse. On apperçut deux vaisseaux qui s'efforcoient de tirer vers le port; nous jugeâmes que c'étoit le vaisseau marchand françois & notre bâtiment, que les vents contraires & les courans chassoient loin de la côte. A midi la tempête augmenta, elle fut accompagnée d'éclairs & de tonnerres. Le vent changea tout-à-coup au nord; nous appréhendâmes alors qu'il ne repoussât nos amis vers Cinyre. Voyant la découverte d'un vaisseau mieux gouverné que le nôtre, nous nous félicitâmes bien d'avoir fait notre passage si fort à propos.

Sur ces entrefaites, différentes nouvelles relatives au pays que nous allions traverser contribuèrent encore à nous alarmer. Le pacha d'Alep avoit passé à un autre gouvernement, & selon la coutume, il avoit pillé le pays avant de partir. Cette conduite aussi cruelle que tyrannique avoit jeté une terreur & une confusion inexprimables dans le cœur des habitans ;

il ne manquoit pas de laisser par-tout des traces de son passage, & la misère des opprimés ne les mettoit pas à l'abri de son avidité. Il réservoir, dit-on, son dernier exploit pour la ville de Schogle, située à mi-chemin de Lattaquée & Alep. On rapporte qu'il avoit vendu aux principaux habitans une quantité de coton payable à une certaine époque; son changement arriva dans cette intervalle, & ses gens exigèrent la somme, mais les marchands s'imaginant qu'il étoit disgracié, avoient résolu de le payer. Voilà un beau prétexte de faire éclater son ressentiment, & quoique sa tyrannie ait causé cette offense, il seroit difficile de dire jusqu'où il poussera sa vengeance. Le bruit couroit qu'il avoit assiégé la place. Quelle qu'eût été l'issue de cette expédition, il n'auroit pas été très-prudent de prendre cette route. Le même soir nous reçûmes diverses nouvelles de Schogle, mais elles étoient si contradictoires, que nous doutâmes de la vérité de tout ce qu'on nous avoit rapporté : cependant nous ne voulûmes rien déterminer à la hâte sans avoir de notions plus certaines.

Le 14 février, nouveaux récits également contradictoires de tout ce qui s'étoit passé la veille. Mais dans l'incertitude, M. Shaw ne

voulut pas que notre bagage nous devançât, comme il l'avoit ordonné d'abord, afin que nous fussions moins gênés dans notre marche. Nous désespérâmes alors de voir Mr. Burke; car il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût jamais nous rejoindre, quand nous aurions une fois tourné le dos à la mer.

Nos heures de loisir furent employées à visiter les antiquités de Lataquée, sur lesquelles je vais donner les remarques que j'ai faites pendant mon séjour.

Lataquée fut rebâtie sur l'emplacement de l'ancienne Laodicée, vers le 35 degré 31 minutes de latitude nord, & n'en occupe qu'une foible partie, mais les ruines annoncent encore une ville digne d'avoir été la résidence des capitaines d'Alexandre. Une plaine considérable s'étend parallèlement avec la côte, & une montagne assez douce, chargée de figuiers & d'oliviers, s'élève derrière la ville, & contribue autant à la beauté qu'à la salubrité de sa situation. Quelques parties de la plaine sont bien cultivées; les jardins & les orangeries entremêlés cachent la pauvreté du sol aux regards des spectateurs. Le port de Lataquée, quoique petit, est capable de recevoir des vaisseaux assez considérables. Il paroît qu'on ne s'en est point

occupé depuis très-long-tems, car il faudroit peu de dépenses pour le rendre très-commode. L'indolence des Turcs y laisse accumuler les sables, sans penser à le nettoyer, & le château, dégradé de tous côtés, menace journellement de tomber dans ce même port & d'en fermer l'entrée. Un capitaine françois vouloit remédier à cet inconvénient; ses nombreux bâtimens & son commerce considérable dans le Levant, lui fournissoient les moyens d'exécuter cette entreprise. Il y a quelques années qu'il proposa au gouvernement turc de nettoyer & de réparer le port à ses frais, pourvu qu'on lui laissât tout ce qu'il découvreroit dans les fouilles. Cette idée ne fit qu'exciter la jalousie des Turcs, & ce beau projet fut oublié, comme celui que les Juifs de Rome proposèrent à un pape, pour récupérer le lit du Tibre & prévenir le danger de ses inondations périodiques. Selon Monsieur Addison, ils ne faisoient pas d'autre condition que le capitaine françois, mais ils étoient mieux fondés que lui à espérer la récompense de leurs travaux; cependant, quoiqu'il ne soit pas question de trésors enfouis dans le port de Lataquée, il suffit de connoître les nombreuses révolutions qu'éprouva l'isle, sous les Grecs & les Romains, dans le tems des Croisades, & sous

sous le gouvernement des Turcs, pour croire que les combats navals auront laissé au fond de la mer des dépouilles capables de satisfaire l'attente de l'entrepreneur. Lataquée fut en tout temps un entrepôt fameux de tabac & de coton, & maintenant même tous les marchands du Levant viennent y prendre ces articles plutôt que dans aucune autre Echelle.

Au milieu de la ville est un ancien temple quarré, soutenu par des colonnes de marbre d'ordre corinthien : le devant est couronné d'un fronton, les côtés ont été remplis de brique, & l'intérieur changé en mosquée. Ce déguisement, joint à la défense d'y entrer, le soustrairait à la curiosité du voyageur qui ne seroit pas averti de l'existence de ce beau monument. Lataquée ayant fait dans ces derniers un commerce assez considérable, on ne doit pas s'étonner d'y trouver peu d'antiquités : les palais & les temples ont été démolis, pour bâtir des magasins avec les matériaux ; rien de ce que l'on voit ne rappelle l'idée de Laodicée, excepté un rang de colonnes, dont les intervalles ont été remplis avec de la boue, pour former la maison d'un particulier. Les fractures qu'elles ont éprouvées ont fait croire à quelques personnes,

qu'elles étoient faites d'une espèce de composition ; mais d'après la couleur & la matière même, je ne doute point qu'elles ne soient du même granite que la colonne de Pompée à Alexandrie : j'attribue le dommage au temps, aux sièges & aux fréquentes invasions faites en Syrie.

Les ruines de cette ville se changent chaque jour en jardins qui servent d'ornemens aux bâtimens qui restent. Nous sortîmes par une rue qui conduit au nord, pour visiter les catacombes. Notre chemin étoit bordé des deux côtés de vergers remplis d'abricotiers, de vignes, de cerisiers & de figuiers, dont les feuilles commençoient à pousser : les amandiers étoient en fleurs, les orangers chargés de fruits, & la plaine revêtue d'un beau verd, & la montagne d'Antioche, couverte de neige, sembloit lui servir de bornes. Au-delà d'Antioche s'élèvent les montagnes chenues de Scanderoun (autrefois *Amaces*). A un demi-mille de la ville nous trouvâmes les catacombes en assez bon état, mais elles ne me parurent pas dignes d'attention, après qu'on a vu celles d'Egypte. Cet endroit est remarquable à cause de la défaite de Louis le Jeune par les Turcs pendant les croisades.

Nous revînmes sur nos pas en suivant la côte, & au plaisir de notre promenade se joignit ce-

lui d'apprendre que les premières nouvelles de la marche du pacha étoient prématurées ; il n'avoit pas encore quitté Alep , & la ville de Schogle attendoit seulement sa visite. Ali changea la face de nos affaires , & nous reparlâmes de partir le lendemain. — Un capitaine de vaisseau de guerre turc , qui se trouva chez M. Shaw , me parla si favorablement de l'humanité & de la générosité du capitaine Madove , à qui arriva l'aventure de l'île de Chypre , que je m'empresse de publier un témoignage si peu suspect , & qui prouve que la conduite de ce brave marin ne dément pas son courage.

Comme nous allons commencer à voyager dans l'Asie mineure , je ne suivrai plus la même manière de raconter. Je copierai le journal de notre marche , autant pour la satisfaction du voyageur qui pourra venir après nous , que pour les événemens mêmes qui demandent de la simplicité dans le style : cette manière a été adoptée par ceux qui écrivent simplement ce qu'ils voient & comme ils le voient , & ne font pas d'un livre de voyages un roman où l'on n'apprend rien , où la vérité est tellement altérée , qu'on peut la comparer à une coquette qui , ayant

besoin de parure pour plaire, s'arrange, se farde, & emploie tous les secours de l'art à un tel point, qu'elle n'est plus connoissable.

Jeudi 15 Février.

Notre bagage étoit parti dès le lever de la lune, & tous nos préparatifs étant faits, nous montâmes à cheval à neuf heures du matin. M. Shaw nous accompagna jusqu'à sa maison de campagne de Berfuada, environ à une lieue de Lataquée. Cette maison est agréablement située sur la croupe d'une éminence, d'où l'on découvre la mer, la ville & le port de Lataquée. Nous fûmes joints par le janissaire de M. Shaw, qui nous accompagna jusqu'à Alep, pour éviter les avanies, qui sont fréquentes dans ces cantons. Mes deux compagnons, le valet, le janissaire étoient, ainsi que moi, bien armés, sans compter les muletiers qui nous précédoient avec le bagage. Nous étions en état de repousser les attaques qu'on auroit pu nous livrer sur cette route, qui est beaucoup plus sûre que celle de Scanderoun. Les environs d'Antioche sont infestés de brigands, qui attaquèrent dernièrement M. Baldwin, agent de la compagnie. Après avoir tué son janissaire, & l'avoir blessé lui-même

très-dangereusement , ils pillèrent son bagage.

Enfin nous prîmes congé de notre aimable hôte , et nous nous mîmes en route dans l'intention de marcher pendant neuf heures avant de nous arrêter quelque part pour passer la nuit. Nous eûmes bientôt atteint la plus légère partie de notre bagage qui étoit partie un peu de temps avant le reste. Après une heure de marche nous quittâmes la plaine pour descendre dans des terrains bas , assez bien disposés , quoique mal cultivés & inhabités. Les petits villages dispersés sur la montagne loin de la route , forment un contraste avec la perspective que l'on voit en bas.

Quelques pluies assez fortes nous mouillèrent plusieurs fois jusqu'aux os dans le cours de la journée ; mais le soleil & le vent séchoient bientôt nos habits. A cinq heures du soir notre janissaire trouva que nous n'avions pas avancé autant qu'il l'espéroit. Il suivit le conseil des muletiers , qui ne vouloient pas aller à la station ordinaire. Nous consentîmes donc à tourner nos pas vers un petit village isolé à notre gauche. En y arrivant nous nous installâmes dans une misérable cabane. Nos bêtes occupèrent une pièce de ce bâtiment , & la famille réunie avec notre compagnie , au nombre de vingt per-

sonnes , se réfugièrent dans l'autre. Nous mangeâmes quelques mets froids que nous avions apportés , & je ne me ferois pas même plaindre de notre logis , que la fatigue me rendoit aussi agréable qu'un palais , si la pluie n'eût pas coulé à travers le toit sur mon lit étendu à terre devant un grand foyer. La nuit fut si orageuse , que nous nous estimions bien heureux d'avoir un abri contre la furie des élémens. Le pauvre maître du logis avoit aussi peu d'orgueil que de jalousie , défaut cependant commun en Turquie. Non-seulement ses femmes paroissoient en notre présence sans voile , mais encore elles couchèrent dans le même appartement sans autre cérémonie. Cependant je ne crois pas inutile d'ajouter ici que nous étions chez un chrétien du Rit-chée , & que dans la Syrie & dans l'Asie mineure en général , les chrétiens sont livrés à l'agriculture ou employés à des manufactures. Pour augmenter la compagnie , le troupeau de la maison vint se réfugier dans l'autre chambre , où il se trouva plus à l'aise qu'au milieu des ballots & des mulets qui étoient dans leur propre étable. Comme je me levois pendant la nuit pour me mettre dans un endroit moins humide je ne pus m'empêcher de rire en voyant ce groupe d'hommes & d'animaux pêle-mêle

C'étoit, selon moi, une image assez fidelle des temps patriarcaux qui ont rendu ce pays célèbre, & dont les mœurs & les usages subsistent encore parmi les tribus errantes du désert.

Vendredi 16 Février.

Nous nous levâmes dès la pointe du jour, & nous vîmes avec peine que notre gros bagage s'étoit arrêté au même endroit que nous. Cette halte ne pouvoit manquer de nous causer du retard ; mais les conducteurs s'excusèrent sur la difficulté des chemins & l'orage de la nuit. Après avoir donné une pièce d'argent à notre hôte, nous montâmes à cheval pour descendre la montagne où nous avions passé la nuit. Le chemin étoit naturellement escarpé, la pluie de la veille l'avoit rendu encore plus dangereux. Nous fûmes une bonne heure à gagner la vallée, où nous trouvâmes une rivière très-rapide. Nous la côtoyâmes autant que le chemin nous le permettoit ; au bout de quelques heures, quand le jour fut bien éclairci, nous la passâmes, quoique lentement, à cause de sa profondeur. Aucune contrée n'est plus naturellement belle que la Syrie ; mais l'oppression jointe à la pauvreté en ont presque fait un désert.

A onze heures nous trouvâmes un *capbar* ou

péage , où l'on exige une certaine taxe des chrétiens ; en disant que lorsque ceux-ci étoient les maîtres , ils faisoient payer pour l'entretien des routes & la chasse des voleurs. Les Turcs ont conservé la partie lucrative de cet établissement , laissant aux pauvres voyageurs le soin de sa conservation , inconvénient dont plusieurs nations civilisées ne sont pas exemptes. Ce péage est établi dans un passage si étroit , qu'on ne peut l'éviter qu'en faisant un circuit considérable autour des montagnes qui lui servent de barrière : à droite & à gauche est la rivière dont j'ai parlé , à quelque distance au-dessous. Nous payâmes six piastras pour nous & notre bagage : pendant toute cette journée nous ne fîmes que monter & descendre & passer des torrens. Des cascades nous récréoient encore de temps en temps la vue ; enfin , je croyois parcourir les sites les plus pittoresques du pays de Galles. A la vérité je regrettois dans ces riches points de vue les beaux arbres de nos forêts ; mais ils sont bien remplacés par les myrtes , les peupliers , & une foule innombrable de buissons en fleurs. Nous faisions quelquefois plusieurs milles sur le bord des précipices , & le mugissement des torrens qui tomboient au fond augmentoit la majesté du spectacle. Nous passâmes un ruisseau sur un

pont dont le dessus n'a pas cinq pieds de long ; mais qui en a trente d'ouverture. Le lit du ruisseau est dans un rocher qu'une convulsion de la nature a sans doute entr'ouvert d'une manière si extraordinaire. On ne peut rien imaginer de plus pittoresque et de plus singulier que cette fente. Quoique M. Smith nous en eût déjà parlé , je ne pus m'empêcher de retourner sur mes pas pour la contempler de nouveau.

L'après - midi la pluie recommença avec tant de force , que nos habits furent trempés en moins de deux heures. A cinq heures nous eûmes le bonheur d'arriver à la ville de Radamy , où nous devions passer la nuit. Le mauvais temps & notre bagage embarrassant ont dérangé nos projets. Nous craignons de n'être rendus dans Alep que le cinquième jour de notre marche. Radamy est agréablement située sur la croupe d'une montagne , au pied de laquelle s'étend une grande plaine bien cultivée. La ville , quoique resserrée , a quelques beaux bâtimens ; nous entrâmes dans un caravanserail voûté , & assez grand pour nous contenir ainsi que nos montures. Nous avons toujours été au nord-est de Lataquée , & quoique nous ayons marché pendant seize heures en deux jours , il paroît que nous n'avons pas fait plus de quarante milles.

Samedi 17 Février.

La pluie violente qui est tombée pendant la nuit, & l'apparence de la continuation du même temps nous empêchent de nous mettre aujourd'hui en marche. Nos muletiers soupçonnant bien que ce retard nous chagrine, tâchent de nous consoler en nous assurant que le pacha est maintenant à Jeffere-Schogle. Ils tiennent cette nouvelle d'un homme qui a passé hier par cette ville, il assure qu'elle est entièrement abandonnée. Notre janissaire parle de l'éviter, il veut par une marche forcée passer à Rhea demain pendant la nuit, & arriver à Alep le jour suivant; mais c'est un conte que l'on nous fait pour nous engager à la patience. Ce petit séjour nous donne la facilité d'examiner Radamy, & j'avois aussi besoin de ce repos; j'aurai le temps de faire quelque remède à une fluxion causée par les fraîcheurs, & qui m'a bien tourmenté ces jours derniers.

Radamy, située à environ quarante milles de Lataquée & douze de Schogle, est la seule ville un peu considérable que l'on trouve entre la mer & la route. Sa situation, la fertilité de son sol portent à croire qu'elle fut autrefois une place importante. Je suis descendu dans la plaine pour la voir plus à mon aise, & j'ai parcouru neuf

éminences, sur le penchant desquelles il vient du bled. Par l'aspect de la montagne voisine j'ai jugé que ces éminences étoient originairement des rocs, sur lesquels les payfans industrieux ont apporté du terreau. Comme il y a de l'eau en abondance sur la montagne, on ne peut rien voir de plus fertile que ces champs élevés. La vallée peut avoir une lieue de long sur près d'un mille de large. A l'entour sont des montagnes cultivées dans certains endroits jusqu'à la ville. Au nord est on voit la ville qui du fond de la vallée offre une assez belle apparence. On a planté par-tout des mûriers & des figuiers. Le pays, dit-on, produit beaucoup de coton. En Syrie & en Italie on cultive les mûriers pour la subsistance des vers-à-soie, dont les travaux forment une branche de commerce très-considérable.

Le jour s'éclaircit un peu vers deux heures d'après midi; mais s'étant chargé de nouveau, nous rentrâmes dans le caravanserail, où nous fîmes un bon dîner avec des poulets & des œufs.

Dimanche 18 Février.

La nuit a été aussi orageuse que la précédente: beaucoup de pluie, de vent, accompagnés d'éclairs & de tonnerre. Cependant le temps s'éclaircit à

six heures du matin ; & tandis que nos gens faisoient les préparatifs pour le départ nous trouvâmes le moment de déjeuner. A sept heures & demie nous sortîmes de Radamy , & descendîmes dans la vallée par un sentier glissant & escarpé. Bientôt nous y trouvâmes un ruisseau que nous n'avions pas encore aperçu. Nous le traversâmes sur un pont ; & après avoir admiré en passant différens asyles délicieux au fond de cette vallée , nous commençâmes à gravir sur les montagnes par des chemins affreux couverts d'une argille détrempee par de longues pluies. Des cèdres , des peupliers , des myrtes couronnent ces hauteurs ; mais le sol est pierreux & ingrat pour le labourage. A dix heures nous laissâmes le village grec d'Jugesck à notre droite , & continuant toujours de gravir nous atteignîmes à onze heures la cime de cette montagne , qui domine sur toute la plaine que l'Oronte arrose dans son cours. Quelle magnifique perspective ! nous découvrîmes alors la plus belle vallée variée par différentes cultures. Au milieu coule une rivière rapide , sur les bords de laquelle on a planté dans différens endroits des oliviers & des mûriers. La ville de Schogle est bâtie sur le penchant de cette montagne , près de l'Oronte , & les ruines de plusieurs autres villes éparées sur les montagnes

voisines. La descente qui conduit à Schogle est si rapide & si difficile, que quibique les chevaux du pays y soient accoutumés, le cavalier n'est pas en sûreté. Des hommes peuvent braver ce danger & même y échapper ; mais je m'étonne de ce que des Européennes s'exposent sur le bord de ces précipices dans des litières couvertes & portées par des mules ; dans un accident leur espèce de clôture les empêcheroit de se sauver.

A midi nous arrivâmes à Schogle, sans autre accident qu'une ondée assez forte mêlée de grêle, qui jointe à l'aspect menaçant des nuâges accumulés sur l'horizon, déterminâ les muletiers à s'arrêter. Malgré toutes nos remontrances ils entrèrent dans le premier caravanserail, assurant ne pouvoir pas aller plus loin : les mulets paroissent en effet assez fatigués. Depuis Radamy nous avons presque toujours tiré vers l'est, & nous croyons être à cinquante deux milles de Lataquée.

Jessere-Schogle, ville considérable du district d'Alep, fait sur la côte un commerce considérable avec son coton, que l'on regarde comme le meilleur de la Syrie. Mais les menaces du pacha y ont jeté une telle épouvante, que les principaux habitans se sont réfugiés sur les montagnes voisines : il n'y est resté que quelques

petits marchands. Cette désertion n'a pas cependant causé de disette, car nous avons trouvé toutes sortes de provisions, sur-tout des anguilles d'une grosseur surprenante; je ne me rappelle pas d'en avoir jamais vu de si belles sur aucune rive d'Europe: mais on devoit avertir le voyageur du danger de ce mets. Cependant il ne nous fit aucun mal, peut-être parce que nous en mangâmes peu. Les Européens d'Alep nous félicitèrent de notre bonheur, & je me rappelle que les Turcs nous regardoient avec surprise manger des anguilles, qu'ils appelloient *nazariha* ou le poisson des chrétiens, par manière de reproche, comme nous l'apprîmes dans la suite.

Ce caravanserail, l'un des plus beaux que j'aie vus, étoit quadré, avec une cour & un puits. Il y avoit un assez grand nombre de voyageurs qui alloient à Lataquée. Je ne pus m'empêcher de gémir sur le sort d'une si belle ville, qui, tirant tous ses avantages de sa propre situation, étoit réduite à la misère par l'avarice d'un pacha, & le défaut de politique universel dans l'empire ottoman.

Lundi 19 Février.

La matinée fut belle, & nous éveillâmes nos gens de bonne heure. Nous quittâmes Schogle

avant sept heures, & passâmes aussitôt l'Oronte (que les Turcs nomment l'Ausi) sur un pont de pierres assez remarquable. Il a la forme d'un arc, & la partie opposée au courant est convexe, pour soutenir l'effet des torrens qui grossissent souvent l'Oronte. Cette forme que je n'avois jamais vue me paroît parfaitement bien adaptée à l'usage d'un pont. Entre la ville & la rivière est un camp romain, le plus parfait qui existe peut-être : il est très-élevé & commande la rivière & le pont. Un pareil site auroit engagé un tout autre gouvernement que celui des Turcs à y bâtir une forteresse. Sur la rive orientale du fleuve nous remarquâmes des restes d'aqueducs destinés anciennement à fournir de l'eau à la ville & aux champs voisins ; ils paroissent encore être de quelque usage. Une plaine s'ouvrit devant nous : la verdure étoit fraîche pour la saison, & le sol très-gras ; mais le défaut de culture le privoit des richesses que nous trouvâmes à quelques distances de-là. Nous ne demandâmes plus alors d'autres preuves des troubles du voisinage. Vers deux heures d'après midi nous gagnâmes des montagnes à l'est de la plaine. La pluie nous avoit retardés en rendant la vallée semblable à une fondrière. Nous ne fûmes donc pas fâchés d'avoir à gravir des montagnes

dont la surface bien sèche nous dédommageoit du danger que nous parcourions pour parvenir au sommet. De là nous jouîmes encore de la vue de Schogle & de l'Oronte ; nous découvrîmes quelques retranchemens construits de différens côtés par les Romains ou les Croisés. Nous continuâmes ainsi à passer de montagne en montagne , & à onze heures environ nous arrivâmes au second & dernier péage des Oû *Caphar*.

Les Turcs y étoient plus impertinens qu'en premier , ils exigèrent onze piastras. J'attribue la cause de cette excessive imposition à la timidité de notre janissaire , homme foible & peu capable de disputer avec ces exacteurs. Nous rencontrâmes des gens du pacha , dont nous avons déjà parlé , qui nous demandèrent des *bakhchich* ou présens ; nous eûmes le bonheur de nous en défaire en feignant de ne pas les entendre. Ils étoient bien armés , & portoient le nom de *Délébachés*. Nous doublâmes le pas pour nous débarrasser de ces importuns , & marchâmes jusqu'à deux heures au milieu des précipices ; après avoir traversé des troupeaux de moutons innombrables , nous découvrîmes tout-à-coup le village de Vrin ; il est vrai que des noyers , des plants d'oliviers nous en annoncèrent le voisinage. Sur la montagne à droite nous aperçû-

mes

mes un autre village , qui nous parut en aussi mauvais état que Vrin , c'est-à-dire totalement abandonné. D'autres villages étoient dispersés de différens côtés , au milieu des nombreux oliviers & autres arbres fruitiers. A trois heures nous entrâmes dans Rhéa , que des plantations & une éminence située au nord-est de cette ville nous avoit toujours cachée : elle est propre & pittoresque. La montagne au pied de laquelle on a bâti cette ville est remarquable par un grand nombre de cavernes creusées dans le roc , & dont on découvre les ouvertures du milieu de la route. Ces cavernes , dit-on , servirent de retraite aux Cénobites pendant la guerre sainte ; mais je crois qu'on peut en faire remonter l'origine aux premiers temps des persécutions des chrétiens ; ils se retiroient dans les déserts de la Thébaïde & de l'Arabie pour se soustraire aux redoutables & nombreux ennemis de leur nouvelle croyance. La ville paroît avoir une demi-lieue de circonférence ; mais les jardins , qui contribuent beaucoup à la beauté de son aspect , occupent une partie de cet espace. Nos muletiers vouloient y séjourner ; mais nos instances & l'espoir d'une gratification les déterminèrent à marcher jusqu'à Sermine qui est la station ordinaire. Ils se contentèrent d'envoyer

à la ville le gros bagage. Nous eûmes bientôt lieu de nous féliciter d'avoir pris ce parti , car un messager chargé de lettres du consul Abolt , nous rencontra à environ un mille au-delà de Rhéa , & nous conseilla de prendre la route de Sermine comme la plus sûre. Cet avis nous déterminâ à piquer en avant , & découvrant la mosquée de Sermine devant nous au milieu d'une plaine immense , nous devançâmes notre bagage. Le chemin étoit couvert de gazelles qui fuyoient précipitamment. A cinq heures nous traversâmes un village si complètement ruiné qu'on n'y voyoit ni hommes ni bêtes. Nous nous étions trompés sur l'éloignement de Sermine , à cause de l'élévation de son minaret ; & ce ne fut qu'après une longue marche à travers un pays saccagé , que nous arrivâmes dans cette ville vers sept heures du soir. Dans cette journée nous avions marché pendant douze heures & fait environ trente milles est-nord-est & nord-est. Sermine est à dix-huit milles de Lataquée : elle paroît aussi grande que Rhéa ; mais le brigandage dont elle avoit été la proie n'y avoit laissé que la misère & le silence. Après avoir traversé plusieurs rues solitaires , des marchés dépeuplés , & entre des maisons demi-brûlées , nous nous arrêtâmes à la porte d'un caravansérail en ruine. Le petit

nombre d'habitans sembloient s'y être rassemblés. Cependant un Turc compatissant nous recueillit & nous conduisit dans une misérable étable pour y passer la nuit avec notre équipage & nos bêtes. Notre janissaire n'étoit pas un excellent pourvoyeur, & nous auroit laissé dans ce réduit pour épargner notre bourse, si je n'eusse pas dit au Turc que nous payerions bien pour être mieux logés. Ce peu de mots changea notre sort : l'honnête Musulman nous conduisit dans sa propre maison, où nous trouvâmes des appartemens couverts de tapis & de coussins. Notre bagage fut déposé dans une anti-chambre, & nos bêtes allèrent au caravansérail.

Il y avoit une telle disette dans la ville, que nous ne pûmes avoir d'orge pour nos chevaux avant minuit ; leur ration même n'étoit pas complète. D'après cela il n'est pas étonnant que nous nous soyons trouvés nous-mêmes dans une plus grande disette encore ; nous fûmes obligés de prendre du bled avec du pain rassis que nous avions apportés de Lataquée. Nous fûmes dédommages de cette mauvaise chère en dormant plus commodément qu'à l'ordinaire : je sentis mieux que personne l'agrément d'avoir une chambre fermée, à cause de ma fluxion,

que nous allions augmenté pendant le voyage , puis deux nuits je n'avois point goûté ce repos dont les voyageurs ont tant besoin. La conduite de notre hôte nous donna une idée du despotisme des Turcs ; il n'osoit parler haut. Mais d'après quelques mots prononcés à demi-voix , & surtout par ses yeux , nous jugeâmes que les troupes du pacha avoient causé la désolation dont nous étions témoins. On avoit mis toutes les femmes de la ville dans un lieu de sûreté , car les brigands ne respectoient ni rang , ni sexe , volant par-tout sans scrupule , ils avoient même arraché les portes & les fenêtres pour les brûler.

Mardi 20 Février.

Nous fûmes prêts avant sept heures du matin , & après avoir récompensé notre hôte de ses peines & de ses politesses , nous partîmes accompagnés du messager du consul. Le janissaire nous suivit à son aise avec notre bagage. Nous ne comptons mettre que six heures pour nous rendre à Khauterman , village peu éloigné d'Alep , & où nous savions être attendus par le frère du consul de cette ville & par plusieurs autres personnes. Les montagnes de Syrie étoient derrière nous , & nous entrâmes dans une plaine agréa-

blement variée par des collines. Devant nous s'élevait une grande éminence, & à notre gauche étoit une chaîne de montagnes couvertes de neiges. Cette chaîne règne depuis Scanderoun jusqu'ici, & domine sur tout ce pays. Le mont Casiu, sur lequel Antioche est située, se voit à la distance de huit milles. Tout ce qu'on nous avoit dit à Lataquée, relativement à ce pays, se trouve assez vrai; excepté quelques endroits un peu cultivés, toutes ces plaines immenses sont absolument en friche; & je prévois que la famine doit être la suite de tous ces brigandages. Nous ne manquâmes pas de rencontrer quelques-uns des vils instrumens de la tyrannie. Quoique nous ayons laissé derrière nous notre guide pendant une grande partie de la matinée, cependant nous ne nous perdîmes point sur cette route, qui est très-fréquentée; nous trouvâmes assez de voyageurs pour nous indiquer les chemins, & beaucoup de mulets destinés pour Alep. Voyant qu'il n'y avoit rien à craindre, nous continuâmes à marcher d'un pas assez rapide vers Khauterman. A onze heures nous découvriâmes ce village du sommet d'une montagne, il étoit à-peu-près à la distance de six milles. Le chemin devint pierreux & plus mauvais: nous aperçûmes quatre cavaliers qui venoient

vers nous , mais de côté opposé ; nous passâmes donc assez loin d'eux. Bientôt après parurent trois autres personnes de leur compagnie , bien armées , qui nous ferrèrent d'assez près sans nous faire d'insulte. Malgré la supériorité de notre nombre & de nos armes , nous n'étions pas trop satisfaits de ces rencontres , & comme ils s'arrêtèrent pour nous examiner , nous doublâmes le pas. A un mille du village nous découvrîmes un corps de cavaliers qu'un Caravanserail situé hors de la ville nous avoit cachés. Obligés de passer auprès d'eux nous fîmes bonne contenance & nous eûmes le bonheur de n'être pas questionnés. C'étoit trente-six cavaliers conduits par un homme distingué ; ils paroissoient parcourir le pays avec de mauvaises intentions , comme leurs vedettes l'indiquoient assez. Quel tableau pour un libre habitant de la grande Bretagne ! Le contentement & la liberté lui font oublier les rigueurs des saisons , & il a dans sa chaumière des jouissances inconnues aux luxurieux esclaves des plus beaux climats & du plus beau sol de l'univers.

A une heure nous arrivâmes heureusement à Khauterman , où nous trouvâmes MM. Robert & Henri Abolt , frère & neveu du consul , & maître Hufsey , chapelain de la factorie , qui nous attendoient depuis la nuit du samedi. Nous

prîmes un léger repas préparé pour nous dans la seule maison habitable du village , & remon-
tâmes tous à cheval vers les trois heures , pour
regagner Alep par une route assez mauvaise &
pleine de pierres. A cinq heures nous entrâmes
sains & saufs chez le consul anglois. Depuis Ser-
mine jusqu'à cette ville je compte huit heures
de marche , ou trente-quatre milles au moins ;
& j'estime la distance de Lataquée à Alep , par
le chemin que nous avons pris , à cent fix
milles , quoique l'on n'en compte ordinairement
que quatre-vingt-dix.

*Mercredi 21 Février & jours suivans , jusqu'au
lundi 19 mars.*

Notre séjour dans Alep fut prolongé par un
de ces accidens qui nous avoient déjà retardés ,
& auxquels les voyageurs sont sujets par la
nature même de leur entreprise. Pour ce moment
je vais interrompre l'ordre de mon journal ,
& tâcher d'expliquer de la manière la plus
concise les difficultés que nous éprouvâmes , &
les autres événemens relatifs à notre voyage.

Notre premier soin fut de chercher le moyen
de passer le désert. Nous eûmes la mortification
de voir qu'il n'y avoit encore aucuns prépara-
tifs , quoique le consul fût depuis long-temps

instruit de notre arrivée , c'est-à-dire depuis notre longue détention dans le golfe de Venise. La caravane de Bassora étoit partie plus tard qu'à l'ordinaire , & l'on n'avoit aucune nouvelle de sa marche. Il étoit impossible de se procurer un chameau dans Alep , qui tire de Bassora ces utiles animaux , car on en élève beaucoup aux environs de cette ville. Dans cette fâcheuse circonstance nous résolûmes d'envoyer chercher à Damas des chameaux & des gardes pour former une caravane qui nous conduiroit à Bagdad , où nous devions nous embarquer pour Bassora. Cet expédient diversifioit notre manière de voyager , & nous évitoit le passage fatigant du grand désert. Grace à l'expérience & à l'amitié de M. Smith , gros marchand d'Alep, nous eûmes une personne capable de remplir notre commission , & le consul , très-embarassé lui-même , n'osoit s'adresser à M. Smith , qui nous procura un Arabe honnête & intelligent, nommé Abdoulozale; ce sheikh avoit conduit fir Eyne Coote , à travers le grand désert en 1771, & n'avoit jamais démenti la bonne réputation dont il jouissoit. Il partit pour Damas le 22 février , & nous promit d'être de retour dans quatorze ou quinze jours ; mais comme il ne falloit pas moins d'une semaine pour aller à Damas nous ne comptions pas de le revoir avant trois semai-

nes, s'il réussissoit dans son opération. C'étoit un retard auquel nous ne nous attendions pas, mais nous nous félicitions de ce qu'il arrivoit pendant que nous étions au milieu d'une aimable famille, & dans la société hospitalière des marchands d'Alep.

Tandis que les plaisirs du carnaval égayoient les factories catholiques de cette ville, & que les invitations des marchands hollandois & anglois nous aidoient à supporter patiemment la perte du temps, nous eûmes une rencontre qui nous dédommagea bien du retard que nous éprouvions. Ce fut l'arrivée de MM. Burke & Churchel, dont nous n'avions pas entendu parler depuis notre départ de Chypre. Ils arrivèrent à Alep au commencement de mars, par la route de Scanderoun, où leur vaisseau avoit été poussé par un vent qui venoit des côtes de Syrie; mais quand ils jettèrent l'ancre, ils avoient encore d'autres difficultés à vaincre. Une frégate françoise étoit alors dans le havre de Scanderoun, & malgré le passeport du ministre françois & du consul de Chypre, M. Burke auroit été arrêté & conduit en France par le capitaine de la frégate, s'il n'eût usé d'adresse. Nous félicitâmes ces messieurs d'avoir échappé à un pareil accident.

• Le 11 du même mois nous fûmes bien surpris

de voir arriver M. Matcham, & MM. Beet & Siat avec lui. Nous les avons laissés à Venise cherchant le moyen de passer à Scanderoun. Cette augmentation de compagnie étoit très-agréable pour les uns & pour les autres.

Comme l'escorte avoit été demandée pour nous, il suffisoit que les autres donnaient une légère somme au sheikh pour leur part. La plus grande difficulté étoit de leur procurer des chameaux ; mais ils furent bien servis par la prudence du sheikh , qui revint le dix-sept avec quelques chameaux de plus que nous n'avions demandé.

Différens voyageurs ont donné des plans d'Alep ; l'histoire civile & naturelle de cette ville a été faite par des habitans après lesquels il reste peu de chose à dire : sans néanmoins m'empêcher de traiter en passant un sujet aussi fécond.

Alep , que les Turcs prononcent *Holeb* , est la capitale de la Syrie & passe pour la troisième ville de l'empire ottoman. Elle est située au trente-fixième degré onze minutes de latitude , à une égale distance de l'Euphrate & de la Méditerranée. Cette heureuse situation l'a rendue long-tems l'entrepôt du commerce de l'Asie & de l'Europe. La découverte d'une route

plus facile par la mer rouge & du passage autour du continent de l'Afrique n'a pas entièrement anéanti le commerce de cette ville. C'est pourquoi la plupart des puissances européennes y ont des consuls. Ils vivent en bonne intelligence avec le gouvernement, qui a intérêt d'être bien avec eux. Il est même à remarquer que quoique le présent pacha soit un tyran rebelle aux ordres de la Porte, jamais les Européens n'ont été plus protégés & conséquemment plus respectés par le peuple. La ville est bâtie sur quatre éminences dans une plaine de marnes : elle a, dit-on, trois milles de circonférence. Le château placé sur la plus haute éminence a de loin une assez belle apparence.

Alep est environné d'une muraille en pierres de tailles, au-delà de laquelle sont de grands faubourgs habités par les Arméniens, les Grecs & d'autres chrétiens. Cette ville & ses environs contiennent 200,000 hommes, dont un sixième est chrétien ; mais elle a beaucoup perdu de sa population & de son éclat, comme toutes les autres places appartenantes aux Turcs. D'un côté de cette ville coule lentement une petite rivière assez profonde, appelée *Coich*, & qui n'a d'autre utilité que d'arroser les jardins des habitans & de donner un air de fraîcheur à l'extrémité

du désert qui s'étend jusqu'aux murailles d'Alep. Des peupliers qui ombragent les bords de cette rivière , & quelques maisons de campagne se font remarquer par leur blancheur au milieu des vignobles voisins. Cependant on y boit de bonne eau qui vient de Heylan , à la distance d'une heure de chemin , par un aqueduc bâti le long d'une grande route. Les édifices publics & les maisons particulières sont toutes en pierres , ce qui contribue beaucoup à la beauté des rues. Elles sont cependant étroites & voûtées en la manière gothique dans les quartiers habités par les marchands & les ouvriers. J'y ai vu plusieurs mosquées très-belles , & particulièrement un de leur minaret , élevé sous les yeux de notre dernier consul M. Drummond , m'a paru prouver le goût de l'architecte. Ajoutez à tous ces avantages un air sain & frais , quoique très-chaud pendant l'été , selon le témoignage de Thévenot. Car il ne pleut point dans cette saison , & la rosée même n'est pas assez forte pour empêcher les habitans de coucher sur les terrasses de leurs maisons. Enfin toutes les denrées abondent dans cette ville, dont la situation est vraiment agréable. Je crois en avoir donné dans ce peu de mots une idée assez juste & suffisante pour la curiosité du commun des lecteurs.

Alep est une des trois *Beglerbeglier* de la Syrie, les deux autres sont Tripoli & Damas. Damas, que les Turcs nomment *Cham*, est regardée comme la première. Alep a éprouvé différentes révolutions, à différentes époques; elle passa plusieurs fois des Sarrafins aux chrétiens, jusqu'à ce que les Turcs s'en emparèrent pour la dernière fois, en l'année 1188 de J. C. Ils la conservent depuis cette époque. Elle ne paroît pas avoir beaucoup à craindre de la part des étrangers, & le voyageur imagineroit bien, au premier coup-d'œil, qu'elle doit partager la décadence de cet empire, autrefois si puissant, si la vue des commotions intestines de son gouvernement n'annonçoit encore une ruine plus prochaine. Abdy-Pacha commandoit dans la province; & j'ai déjà rapporté, dans une relation, plusieurs preuves de sa rapacité & de ses mauvaises intentions. Tous ces despotes se ressemblent pour le caractère; cependant, il y a quelque chose de si contradictoire dans la conduite & les principes d'Abdy-Pacha, que l'on me pardonnera peut-être de citer deux traits d'impartialité & de fermeté de sa part. Ils feront peut-être oublier la férocity & la rebellion dans laquelle ils se trouvèrent compliqués.

Il est souvent arrivé aux kaliphes de Bagdad,

aux sultans de Turquie & aux gouverneurs des provinces , d'aller déguisés dans les rues , pour observer la conduite des différens ordres de l'état , sans être connus. Le pacha Abdaly employoit souvent cette ruse , & quelquefois faisoit des actes de justice dignes d'un meilleur personnage. Pendant un temps de disette la misère fut si grande , qu'il crut devoir s'occuper du sort des pauvres. Dans un pays où les magistrats altèrent les loix ou les plient à leur caprice , elles sont ordinairement sanguinaires , pour compenser peut-être les fréquentes négligences des magistrats. La fraude dans les poids des denrées nécessaires à la vie est donc un crime de mort. Le pacha soupçonnant que , dans cette circonstance malheureuse , les boulangers s'accordoient pour tromper les pauvres , alla , déguisé sous un vieil habit , dans le quartier qu'ils habitent. Il demanda un pain , & l'ayant pesé avec les véritables poids , dont il avoit eu soin de se munir , il trouva que le pain pesoit un tiers de moins que l'étalon. Aussi-tôt il fait signe à quelques hommes qui l'accompagnoient de se saisir du boulanger ; & sur-le-champ on l'exécuta , sans autre forme de procès. Le pacha le trouvoit d'autant plus condamnable , qu'il avoit voulu tromper un homme dont l'extérieur

annonçoit la misère. Cet acte de rigueur effraya les confrères du coupable , & conserva la vie à plusieurs malheureux pendant les temps de disette , qui sont si fréquens dans ces contrées.

Si dans son administration Abdy pacha eût toujours été animé par les mêmes motifs de justice & d'humanité , on n'auroit pas été fâché du succès avec lequel il s'est opposé dernièrement à un Carman de la porte. Sa mauvaise conduite déterminâ le divan à le faire périr , ou bien à lui enlever sa place ; on expédia donc cet officier pour mettre le décret à exécution. La marque distinctive de cet officier est un haut bonnet : toutes les personnes assez riches ou assez puissantes pour exciter la jalousie du sérail , le redoutent. L'homme employé dans cette circonstance avoit déjà donné des marques de son courage & de son adresse ; il avoit déposé & exilé , à Damas , le prédécesseur de notre pacha , & revenoit peu de temps après à Alep , certain d'un nouveau succès ; mais il s'étoit trompé sur le caractère de l'homme , car celui-ci ayant su , par les émissaires qu'il avoit à la cour , (& dont la protection appartient aux plus offrant) le dessein tramé contre sa personne , abandonna la ville , car le gouverneur du château & l'aga étoient assez puissans pour accélérer sa ruine ; il campa

sur une éminence à quelques milles sud d'Alep, & établit son quartier-général dans un village ruiné du voisinage ; de-là , il envoya des partis qui ravagèrent la campagne , & pria le courrier du sultan de venir lui annoncer l'ordre de son maître : ce dernier ne pouvoit s'en retourner sans courir le plus grand danger ; il préféra donc d'aller au camp avec une suite de cent personnes, & muni de deux ordres absolument opposés. Le camp consistoit en 3000 hommes d'élite , qu'on fit ranger sur deux lignes pour honorer l'envoyé. Etant au milieu d'eux , il aperçut plusieurs malheureux les mains liés sur leurs genoux , à mesure qu'ils avançaient on leur coupoit la tête & elle venoit à ses pieds ; ce spectacle jeta le trouble dans le cœur de l'officier , & il ne fut pas rassuré quand on lui dit que c'étoient des voleurs qui avoient attenté à la vie & aux biens des sujets du sultan.

Son courage l'abandonna entièrement en s'approchant du pachà , auquel il remit des présents & une lettre très-favorable du grand seigneur , qui lui conféroit le gouvernement d'Orfa : ce changement à des postes moins considérables sont les préludes d'une disgrâce ; mais ce pachà , voyant ce succès & son fratricide , seignit d'obéir aux ordres du sultan , & cherchant peut-être

le

le moyen de les éluder , il baïsa la lettre avec beaucoup de respect. Comme la présence d'un espion de cette espèce ne pouvoit que contrarier ses projets ; il lui laissa entendre , en lui donnant son congé , qu'il seroit avantageux pour sa sûreté de quitter Alep le plutôt possible. L'émissaire n'avoit pas besoin de cet avis pour presser son départ ; sa découverte fut complète , & il perdit sa réputation dans une circonstance qu'on regardoit comme bien moins dangereuse que celle où il avoit déjà réussi. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de savoir qu'Âbdaly essaya d'entrer dans son nouveau gouvernement d'Orfa , peu de temps après notre départ d'Alep ; mais son caractère tyrannique lui valut un refus bien formel de la part des habitans. Orfa est une ville du Diarbekir , située sur l'Euphrate , à huit milles N. E. environ d'Alep. On montre encore dans le voisinage le puits où Jacob rencontra pour la première fois Rachel.

Lundi 19 Mars.

Tout se trouvant prêt pour notre départ , ce fut avec bien du regret que nous prîmes congé de notre aimable hôtesse , l'épouse du consul : nous devons à la complaisance & à l'honnêteté

Tome II.

A a

de cette jeune dame , les heures les plus agréables que nous ayons passées dans Alep. Notre compagnie , composée d'abord de trois personnes , M. Smith , le major Nicol & moi , se trouvoit renforcée de MM. Burke , Churchill , Matcham Beet , Scot , & du docteur Peu , médecin de la factorie , & qui alloit dans l'Inde avec la permission de la compagnie. Sa profession , & ses connoissances dans l'arabe & le turc , nous le rendoient bien précieux. En comptant mon domestique Richard , & le cuisinier françois de M. Burke , nous étions onze Européens. Vers le soir , nous sortîmes de la ville par la porte de Damas , pour nous rendre au lieu de notre campement , accompagnés du consul , de son frère , & de nos autres amis ; là nous trouvâmes trois tentes dressées pour nous , & deux pour les arabes & leurs cheikh. Je suppose qu'on transporte un habitant de Londres dans cet endroit , qu'il voie nos préparatifs , nos chevaux de selle , nos *malfas* (1) portés par des chameaux , pour voyager pendant le fort de la chaleur , nos provisions pour la route , & un vieillard de 70 ans parmi nous , il auroit craint pour nous les fatigues

(1) Espèce de litière double , dont on verra la description plus bas

& la disette dont nous semblions menacés ; mais le consul , excellent pourvoyeur , s'étoit occupé de ce dernier objet d'une manière qui ne laissoit rien à craindre pour notre sûreté ; cinquante arabes bien armés & choisis dans les différentes tribus , que nous croyions rencontrer sur la route , composoient notre garde ; ils devoient combattre ou négocier selon l'occurrence. La dépense de ce convoi étoit assez considérable , & ne convenoit qu'à un corps public ou à une grande compagnie de voyageurs ; mais comme elle a été réglée par les agens de la compagnie de Bassora & d'Alep , je ne donnerai là-dessus aucun détail.

Le consul retourna chez lui à l'entrée de la nuit , après nous avoir promis de venir nous revoir avant notre décampement. Les Arabes commencèrent à tirer du canon selon leur coutume , ce qui alarma les gardes de la ville , & plusieurs détachemens vinrent savoir la cause de ce bruit ; nous fûmes obligés de les régaler de café , & de les charger d'un présent pour le gouverneur.

Mercredi 20 Mars.

Nous avons appris ce matin que le pacha arrête notre caravane , à cause du bruit de la nuit précédente ; ceci nous a obligé d'envoyer

un Arabe au consul , pour qu'il nous obtienne la permission de partir. Cet ordre n'est pas arrivé avant dix heures , & bientôt après nous avons vu le consul lui-même ; enfin à onze heures nous nous sommes mis en marche. Notre caravane est composée de 80 chameaux & de presque autant d'hommes. D'ici à Bagdad nos stations sont fixées , & notre voyage doit durer seize jours , si nous ne rencontrons aucun obstacle.

Nos gracieux amis nous quittèrent , & ce seroit de ma part un trait d'ingratitude révoltant , de passer sous silence les obligations que nous avons au consul (1) , non-seulement pour son attention à nous pourvoir de toutes les provisions nécessaires dans la route , mais encore de l'agréable hospitalité qu'il nous a donnée pendant un mois. Nous avons trouvé beaucoup d'agrément dans la société de son frère M. Abol. Je ne dois

(1) Comme M. John Abolt vient de mourir , regretté de ses amis & de la nation qui perd beaucoup , l'on me permettra de lui rendre ici le témoignage qu'il mérite. Personne n'a mieux réuni les manières honnêtes d'un homme du monde avec les talens d'un homme public , que le consul d'Alep. Les compagnies qui l'employèrent ont rendu justice à sa capacité ; & , quant à sa politesse , on peut en avoir le témoignage des Anglois qui ont passé par Alep. *Note de l'Auteur.*

pas oublier non plus MM. Harrey, Hage, & sa charmante épouse.

Nous marchâmes une heure au S. E. dans un pays plat & ravagé par les brigands. Avant midi nous rencontrâmes un cavalier qui nous apprit qu'une tribu de Ruchwans venoit de prendre la ville de Sphery près le Lac salé; c'est ce lac qui fournit Alep de sel. Nous comptons y faire de l'eau: cette nouvelle nous obligea de tirer vers le Sud, & d'allonger notre chemin pour éviter Hagla. A trois heures nous arrivâmes aux bords d'un petit étang, où nous fîmes halte; cet endroit s'appelle Aïn Cheikh Nachek, & est à cinq heures de chemin ou treize milles d'Alep, car nos chevaux faisoient plus de deux milles & demi à l'heure. MM. Smith, Malrhoun & moi, fîmes à cheval le tour de l'étang; la chaleur n'étoit pas assez forte pour nous engager à déranger nos valets qui occupoient nos places dans les mulets. Vers le soir, nous découvrîmes un puits de meilleure eau que celle de l'étang, & qui cependant communique avec lui dans les grandes pluies. Abloulazah envoya dans les environs du camp une patrouille, qui doit être composée de douze Arabes pendant tout notre voyage.

Mercredi 31 Mars.

Nous ne nous levâmes qu'à fix heures du matin , & nos chameaux ne furent en marche qu'à huit. Je m'apperçus par ma bouffole que nous montions vers le S. O. , & comme j'en demandai la raison au cheikh , il me dit que la crainte de Ruchwans l'obligeoit de faire un circuit considérable jusqu'à Teibe. Le chemin fut pierreux pendant la première heure : ensuite nous arrivâmes dans des terres labourées , & vîmes des troupeaux qui païssoient sur des montagnes ; ils appartenoient à une tribu d'Arabes dont les tentes étoient à notre gauche , à la distance d'un mille. A onze heures nous tournâmes au sud & entrâmes dans un terrain inégal & sablonneux. A midi nous découvrîmes quelques citernes , où des Bédouins abreuvoient leurs troupeaux. Tandis que la caravane poursuivoit sa route , nous prîmes une tasse de café , que les valets du cheikh nous préparèrent : côtoyant ensuite un petit ruisseau , & laissant une montagne à notre droite , nous tirâmes presque à l'est & atteignîmes bientôt notre compagnie ; alors nous quittâmes nos chevaux pour nous jeter dans nos *malefas* , qui nous parurent moins désagréables & moins incommodes que nous ne l'imaginions.

Un *malefas* ressemble à deux moitiés de chaise que l'on mettroit sur le dos d'un fort chameau, en la couvrant d'une forte tente. Quoique ces deux sièges soient séparés par le dos de l'animal, la distance n'est pas assez considérable pour empêcher les deux voyageurs de s'entretenir pendant la route ; ces véhicules sont en général petits, mais les nôtres ayant été faits exprès n'avoient pas cet inconvénient. J'avouerai cependant qu'il n'est pas comparable au tankaravane, espèce de grande litière portée par deux chameaux, & servant dans l'occasion aux mêmes usages qu'une tente ; mais avec cette voiture il faut deux chameaux pour un voyageur, au lieu qu'avec le *malefas* un chameau suffit pour deux voyageurs. M. Burke avoit un de ces *tapkaravanes*, & voyageoit beaucoup plus à son aise que dans une voiture à roues ; elles sont si peu connues en Turquie, qu'un marchand d'Alep étant sorti dans un cabriolet qu'il avoit amené de Londres, les chevaux du pacha, qu'il rencontra sur sa route, s'effrayèrent du bruit des roues, & galoppèrent jusques dans la ville : bientôt on ordonna la suppression d'une voiture aussi dangereuse (1). Nous continuâmes

(1) On défend les cabriolets en Turquie, parce que leurs roues épouvantent les chevaux ; chez nous, elles

notre course jusqu'à trois heures, que nous nous arrêtares sur un terrain escarpé, célèbre par sa bonne eau.

On nomme cet endroit Ergill. Nous avions marché pendant six heures & fait dix-huit milles. D'après notre calcul, nous étions à 33 milles d'Alep. Le temps avoit été chaud & désagréable toute la journée. Nous remplîmes nos outres vuides, parce que nous ne devions pas trouver de bonne eau avant trois jours.

Jeudi 22 Mars.

Nous étions sur pied avant six heures du matin ; mais comme nous ne quitâmes le lieu où nous avions couché qu'à cette heure, ce délai nous donna le temps de prendre une tasse de chocolat ou de manger un œuf pour notre déjeuner.

Une plaine immense s'ouvroit devant nous, & nous ne l'eûmes traversée qu'à onze heures ; c'étoit une terre glaise couverte d'un gazon brûlé. Une petite ondée nous rafraîchit en route, & à midi nous entrâmes dans un défilé pierreux &

écrasent journellement des hommes, & on laisse voler impunément ces détestables voitures. Osons donc nous moquer du gouvernement turc !

inégal, qui nous conduisit à une plaine, bornée à gauche par une chaîne de montagnes, appelée *Chebate*. Cette plaine nourrissoit différens animaux; nous vîmes un lièvre & des troupeaux de daims assez éloignés : un de nos Arabes tua une outarde grasse, nous l'encourageâmes à continuer de tirer, car nous n'avions que le fusil pour nous procurer des provisions fraîches. A cinq heures du soir nous arrivâmes à Hemans, où nous devons passer la nuit; il y a ici un ruisseau dont les eaux bouillent continuellement & ont un goût sulphureux; c'est peut-être ce qui a valu à cet endroit le nom d'*Hemans*, qui en arabe signifie *bain chaud*. Nous avons marché dix heures, & fait à-peu-près 27 milles, de manière que, selon notre calcul, nous devons être à 60 milles d'Alep. Il y a à Hemans un grand cimetière, qui annonce l'existence d'une ville visitée peut-être autrefois par les Grecs & les Romains, à cause de ses eaux minérales.

Vendredi 23 Mars.

Ce matin une gelée forte & un vent cuisant N. E. nous incommodèrent beaucoup. Pendant que l'on ploya les tentes & que l'on chargea le bagage, la plus grande partie de la compagnie partit en avant. Quoique bien munis de fourrures

contre la fraîcheur des matinées , nous trouvions cet exercice très-salutaire , & le continuâmes tous les jours. La journée entière se passa à traverser une plaine bien monotone. La caravane nous joignit à neuf heures ; il y avoit déjà une heure que nous marchions à pied. Le lit de la rivière chaude se trouvoit sur notre route , mais il étoit à sec dans cet endroit. La caravane fit lever beaucoup d'outardes , trop prudentes pour rester à la portée du fusil. L'après-midi nous franchîmes une montagne escarpée , nommée *Hillas* ; à notre droite , cette chaîne de montagnes , que les Arabes nomment *Ucheroun* , bornoit l'horizon. A cinq heures nous nous arrêtâmes au milieu d'une plaine pour y passer la nuit. Nous avions marché tout le jour au S. E. E. pendant neuf heures ; ayant fait 26 milles , nous nous trouvions , selon notre calcul , à 86 milles d'Alep.

Samedi 24.

Nous décampâmes avant sept heures du matin ; les montagnes *Ucheroun* étoient toujours à notre droite , éloignées de 7 ou 8 lieues. Le terrain devint sablonneux , couvert de gazon , dont le chameau est très-friand. Les cavaliers s'arrêtèrent avant midi pour prendre leur café ; le

Cheikh nous tiède étoit à 10 lieues S. E. de nous ; & Palmyre environ à 20 S. S. E. La curiosité nous auroit peut-être déterminés à prolonger notre voyage de quelques jours pour visiter ces ruines célèbres , s'il n'eût pas été indispensable de se faire accompagner d'un Arabe de la tribu qui les habite ; comme nous n'avions pas le guide nécessaire , cette entreprise nous auroit peut-être attiré quelque hostilité.

Nous tirâmes toujours vers les montagnes jusqu'au coucher du soleil , que nous n'en étions plus éloignés que d'un mille ; alors nous plantâmes le piquet dans le voisinage de Tenerif Trize. Nous avions marché pendant près de onze heures & fait 30 milles , distance d'Alep 106 milles. En me promenant devant notre camp , après la nuit close je remarquai cent gardes avancés qui se chauffoient ; leur feu étoit dans un trou assez profond , qu'ils avoient creusé exprès , afin de n'être pas découverts ; je n'aurois point attendu cette précaution de leur inexpérience.

Lundi 26 Mars.

Nous partîmes à sept heures du matin , & laissant Teibe à notre droite , nous tirâmes à l'E. S. E. Bientôt nous trouvâmes une eau stagnante couverte de roseaux ; à l'entour , le sol

étoit très-sablonneux. A neuf heures nos compagnons , qui étoient en avant sur des chevaux , arrivèrent par hasard auprès d'un aqueduc en ruines. Cette rencontre excita notre curiosité ; nous descendîmes dans ce bâtiment , qui étoit en pierres de taille bien travaillées. Nos Arabes nous dirent que cet aqueduc commençoit aux puits de *il Coum*, & continuoit jusqu'au *Kaferel Akhein*; on tira dedans un coup de fusil pour voir s'il ne s'y trouveroit pas quelque gibier , mais cela ne servit qu'à nous découvrir la direction de la voûte ; & continuant notre chemin , nous la reconnûmes encore mieux par les puits percés pour tirer de l'eau dans l'aqueduc. Avec peu de dépense , on pourroit rétablir cet ancien ouvrage ; mais à quelle habitation seroit-il utile ?

A midi le détachement qui s'étoit détourné de la route directe arriva à *Keferel Akhein*, place située au nord d'une montagne , & à l'Est est une plaine immense. Il y a différentes opinions sur la construction de ce bâtiment , au milieu d'un désert , où l'on ne s'attendroit guère à le trouver ; le nom arabe signifie les deux frères (1). On aït remonter leur existence à la plus haute anti-

(1) *Kaferel Akhein*, le château des deux frères. *Note du Traducteur.*

quité ; leur union & leur discorde produisirent des aventures extraordinaires. En examinant cet édifice , on juge bien que son origine est plus ancienne que les Sarrafins. Son architecture , entremêlée de différens ordres , annonce cependant le style grec dans son déclin. Je suis tenté de donner une conjecture que le lecteur adoptera ou rejettera à son gré. Le voisinage de Palmyre me porte à croire que c'étoit un palais d'été de Zénobie ou de quelques souverains Palmyréniens. Sa situation entre l'Euphrate & Palmyre , sur la grande route , à la distance d'une lieue du fleuve & de la ville ; voilà sans doute de quoi favoriser mon opinion. Après tout , il pourroit être du temps de Khalifer , de Damas , de Bagdad , qui l'auront construit avec des ruines de Palmyre.

Ces édifices consistent en deux cours ; l'une a 150 pieds de diamètre , & l'autre 100 ; on voit les restes d'un beau palais dans une place où l'aqueduc vient aboutir ; l'autre place est entourée de bâtimens voûtés ; quatre piliers de marbre subsistent encore à l'entrée. Entre ces deux places , on voit une haute tour , dont l'escalier est encore assez solide pour que l'on puisse y monter ; de-là on découvre les environs , qui offrent encore des vestiges de jardin & de maison de plai-

sance dont Kasser & Akhein étoit anciennement environné.

Nous quittâmes ces ruines à une heure, & rejoignîmes la caravane à deux. Nous marchâmes au milieu d'un sol sablonneux jusqu'à quatre heures & demie passées, que nous nous arrêtâmes dans un chemin creux. Après avoir marché pendant dix heures, nous avons fait 26 milles : distance d'Alep 174 milles : depuis *il Coum* nous avons toujours été au sud-est.

Mardi 27 Mars.

Nous avons décampé entre six & sept heures du matin, & pendant toute la journée nous avons marché vers l'est. Le terrain étoit généralement sablonneux, excepté sur les hauteurs, que nous trouvâmes couvertes de cailloux. La caravane fit lever plusieurs lièvres qui, se trouvant étourdis & embarrassés au milieu d'une pareille compagnie, furent pris à la course par les Arabes, qui sont très-adroits à *jouer du bâton*. A onze heures, le détachement qui alloit en avant prit du café, vis-à-vis Gelul Cherkhim; justement au-delà de cet endroit, une de nos sentinelles pensa périr. Tandis qu'il visoit un daim, sa boîte à poudre

prit feu & creva avec un grand bruit : aussi-tôt nous courûmes vers notre homme, qui heureusement étoit peu maltraité. Comme nous approchions de notre coucher, la garde avancée donna un signal d'alarme, & deux des mieux montés poursuivirent un homme monté sur un chameau; ils ne l'atteignirent qu'après l'avoir long-temps poursuivi.

Nous avions pris cet étranger pour un espion; mais quelle fut notre surprise quand nous le reconnûmes pour un messager de notre respectable ami le consul d'Alep. On l'avoit envoyé à notre recherche le lendemain de notre départ; mais il revint d'abord sans nous avoir trouvés, parce que nous avions changé de route : on le renvoya de nouveau, & il eut le bonheur de nous rencontrer. Cependant il nous évita d'abord, parce qu'il nous prit pour des ennemis. Son paquet contenoit principalement des papiers périodiques anglois & françois; mais dans cette occasion, rien ne me fit tant de plaisir qu'une lettre de celle qui est l'objet de mes plus tendres affections. Oui, nous ne vivons, ma chère H***, que pour avoir de nouveaux sujets de gratitude envers le dispensateur de toutes choses : les contraintes que nous éprouvons ne sont souvent qu'une suite de ses soins pour une espèce peu

prévoyante , tandis que les circonstances qui accompagnent ses bienfaits en augmentent les douceurs. Voilà la réflexion que m'inspira la jouissance d'un bonheur vraiment inattendu. Ma chère , les nouvelles de votre précieuse santé sembloient réservées pour le moment où j'aurois le plus besoin de leur douce influence : je les aurois reçues avec bien du plaisir dans un pays habité ; mais au milieu d'un désert , elles furent ma consolation.

Nous passâmes cette soirée bien différemment de toutes les précédentes. Notre tente ressembloit à un café , & nous sommes , je crois , les premiers qui ayons reçu des feuilles périodiques au milieu des déserts de l'Arabie. Le lieu de notre campement s'appelle *Khader*. Nous avons fait 28 milles en près de onze heures , marche distante d'Alep 198 milles.

Mercredi 28 Mars.

Nous partîmes à six heures & demie passées , tirant au S. E. pour gagner notre aiguade voisine de l'Euphrate. Nous marchâmes toute la journée sur un gravier souvent jonché de grosses pierres. Parmi les montagnes que nous laissâmes derrière nous , il y en avoit une blanche assez remarquable ,

remarquable, nommé *Rahat*. Nous entrâmes dans une plaine immense, entrecoupée de quelques ravins. Un de nos valets trouva un nid d'austres, que la mère avoit abandonné, selon la coutume de cet oiseau, qui laisse au soleil le soin de couvrir ses œufs; il y en avoit seize dans ce nid, ce qui fit un bon repas pour les Arabes. J'examinai soigneusement ce nid : je ne peux pas mieux le comparer qu'au bassin dans lequel les maçons gâchent leur mortier; il est élevé à quelques pouces au-dessus de la terre, & formé de sable fin; son diamètre est de trois pieds; autour règne un fossé pour empêcher les œufs d'être submergés quand il pleut.

Notre traite a été plus longue aujourd'hui que de coutume. Après avoir marché jusqu'à six heures du soir, nous avons fait halte dans un chemin creux à cinq milles en-deçà des puits de *Jebul Rhanam*. Le cheikh parle d'envoyer des chameaux prendre de l'eau à ces puits. Pendant onze heures de marche, nous avons fait 30 mille depuis Khuder, distance d'Alep estimée 228 milles.

Jeudi 29 Mars.

Nous nous sommes mis en route entre six & sept heures du matin. Comme on n'avoit pas

Tome II.

B b

apporté d'eau des puits dont je viens de parler, nous fûmes obligés d'en aller chercher nous-mêmes ; nous y fûmes rendus à huit heures précises , & nous trouvâmes huit ou dix puits d'eau fraîche.

Les *Jebul Rhanam*, ou les puits des moutons, sont visités par les caravanes de Bassora , de Bagdad , de Damas & d'Alep. L'origine du nom est une preuve de la fertilité & de la population du pays, avant que les ravages de la guerre & d'autres révolutions ne l'eussent changé en désert. On ne peut douter que l'eau ne fût plus claire & plus potable quand on en puisoit régulièrement. Quoique les nombreux sentiers qui conduisent à ces puits prouvent le fréquent usage que l'on en fait encore aujourd'hui , l'élément qu'ils contiennent a autant excité l'avidité , & fait verser autant de sang aux habitans de ces déserts , que les ruines des grandes villes dans nos pays policés ; souvent il s'élève des contestations meurtrières entre les tribus arabes qui se rencontrent à ces puits , & ces rencontres ont été funestes aux caravanes. Le cheikh nous parla d'une qui trouva les Arabes en possession du puits qu'elle cherchoit : quoiqu'elle fût assez forte pour attaquer , elle ne voulut pas employer la force avant d'avoir tenté quelques négociations ;

Mais ce fut en vain , les Arabes ayant déclaré qu'il n'y avoit pas assez d'eau pour la tribu qui devoit passer quelque temps dans ces quartiers. Cette réponse désespéra les chefs de la caravane , qui résolurent d'attaquer leurs adversaires à force ouverte.

Ils furent reçus aussi vigoureusement qu'on pouvoit l'attendre de gens qui combattoient pour leurs femmes & pour leurs enfans ; & certainement des voyageurs portés au désespoir par la soif, n'attaquoient pas non plus pour badiner. Cependant les assaillans furent repoussés trois fois ; la fatigue & la soif en détruisirent plusieurs que l'épée avoit épargnés. Le reste désespéroit de son salut , quand un Arabe de la caravane proposa un stratagème dont les tribus se servent dans leurs guerres civiles. On rassembla toutes les bêtes de somme de la caravane , & à minuit on les conduisit contre les tentes des ennemis , en poussant des cris & faisant un grand feu. Ce choc subit eut tout le succès qu'on pouvoit en attendre : les lignes étant rompues , les gazèles de la caravane s'en emparèrent , & l'on eut non-seulement le puits , mais encore les effets des vaincus dont on fit un grand carnage. Si un philosophe s'imagine au fond de sa retraite , que les déserts n'offrent aucun aliment à la

discorde & à l'avarice , l'expérience peut lui apprendre que les passions agissent par-tout , & bannissent la paix & la sûreté de la solitude , comme des habitations des hommes.

Nos chameaux n'eurent bu , & nos outres ne furent pleines qu'à neuf heures ; pendant cet intervalle nous nous rafraîchîmes , ensuite nous tirâmes vers le S. E. Le pays est plat et uni à cause de la proximité de l'Euphrate , dont le Jebul-Rhanam n'est éloigné que de six heures de marche. A deux heures après midi un tourbillon de fumée , qui s'éleva du côté de l'Est , nous annonça le voisinage d'une tribu arabe : ce fut pour nous une rencontre d'autant plus désagréable , que nous ne nous attendions pas à trouver un seul homme sur cette rive de fleuve. Nous avons marché toute la journée sur un gravier mêlé de sable. Il produit ce beau chardon nommé *Tournefort Goudeba* , parce que ce célèbre naturaliste l'apporta du désert au jardin du roi à Paris. A quatre heures nous entrâmes dans un chemin creux qui ressembloit au lit d'un étang : autour étoit un gravier couvert de gazon & d'herbes sauvages. Ce fut-là que nous dressâmes nos tentes : nous vîmes des compagnies d'oies qui voloient vers le fleuve. Cet endroit se nomme *Battau Swahib* , ou le lit

des eaux, ce qui prouve la justesse de notre conjecture : & comme le fleuve n'est qu'à cinq heures de chemin N. , ces eaux vont probablement s'y décharger dans les grandes pluies. Pendant sept heures de marche, nous fîmes dix-huit milles, distance d'Alep 246 milles.

Vendredi 30 Mars.

Nous pliâmes bagage entre six & sept heures du matin, dirigeant toujours notre course au S. E. Nous continuâmes de parcourir une plaine entrecoupée de ravins. Le sol me parut meilleur & les buissons étoient couverts de feuilles, effet naturel de l'atmosphère voisin du fleuve. En descendant un précipice vers les deux heures après midi, dans une perspective ravissante, nous découvrîmes l'Euphrate coulant de l'Ouest à l'Est. En même-temps les Arabes du bord de ce fleuve nous causèrent une alarme qui troubla un peu notre jouissance; mais nous fûmes bientôt rassurés en voyant qu'elle n'avoit aucun fondement; cependant ces bords ne nous causèrent aucun plaisir par les beautés qu'ils offrirent à nos yeux : privés de toute espèce de culture, sans verdure, sans bois, ils excitèrent notre indignation contre les possesseurs de

ces belles contrées. L'Euphrate, ce fleuve célèbre roule ses eaux au milieu d'un pays désert. En avançant on découvrit de l'orge sauvage parmi le gazon, ce qui fut un grand régal pour nos bêtes. Les caravanes en répandent des grains dans les lieux où ils se reposent, & ils prennent racine quand le sud leur est favorable. Nous traversâmes à sec différens torrens qui vont se jeter dans le fleuve. Après une marche des plus ennuyeuses, on s'arrêta dans un endroit nommé *Jelul Ezzi*, à six heures du soir. Le cheikh nous dit que dans le voisinage on voyoit les ruines d'une grande ville. Sa situation m porte à croire que c'est l'ancienne *Circesium*. Nous avons marché près de douze heures & fait 30 milles, distance d'Alep 276 milles.

Samedi 31 mars.

Nous décampâmes à 6 heures & demie du matin & dirigeâmes notre route vers l'E. S. E. En moins d'une heure nous découvrîmes à notre gauche un bois de saules qui nous annonçoit le voisinage du fleuve : auprès est un village nommé *Sejour-rharab* (1), ou les arbres au

1) Lisez *Chedjour-rharab*.

milieu des ruines. Cette scène nous fut très-agréable par sa nouveauté. La terre étoit émaillée de différentes fleurs sauvages , telles que l'iris, la pariétaire : à neuf heures nous nous trouvâmes vis-à-vis quelques montagnes situées du côté de la rive septentrionale du fleuve. Nous aperçûmes les ruines dont le cheikh nous avoit parlé. En marchant parallèlement avec l'Euphrate nous arrivâmes à Manea , lieu vraiment pittoresque, couvert de saules & de mûriers : nous montâmes ensuite une montagne artificielle, qui a servi de cimetière.

De-là nous eûmes la perspective imposante de l'Euphrate coulant au milieu de la vallée : il a environ un demi-mille de large , & parcourt trois milles à l'heure. D'un autre côté nous découvriâmes un troupeau qui païssoit , & un homme que nous prîmes pour le gardien. A quelque distance étoient des tentes arabes ; mais nous ne crûmes pas avoir été aperçus par qui que ce soit. En approchant de la rivière pour boire, nous vîmes un radeau qui descendoit de l'autre côté au fil de l'eau : cette rencontre ne nous flatta pas infiniment , & le cheikh parut craindre qu'on ne fût instruit de notre approche. En poursuivant notre route , nous traversâmes des terres labourées & des champs d'orge. A deux heures

après midi on arriva auprès d'une vieille tour bâtie sur une hauteur nommée *Guïam*. Les Arabes dont nous vîmes les camps ne paroïssent pas être ennemis. Le fleuve forme une barrière entre les tribus paisibles & les pillardes ; ces dernières habitent le désert au sud de l'Euphrate. Nous fîmes un mille le long d'un marais qui nous séparoit de la rivière , & qui étoit couvert d'une espèce de taillis où l'un de nos valets tua un sanglier. Nous fîmes une marche forcée pour devancer le bruit de notre arrivée , & prévenir au moins les mauvais projets qu'on auroit pu former contre nous. On ne s'arrêta qu'à six heures & demie passées du soir , dans un endroit nommé *Chennal* , sur les bords du fleuve , à douze heures de marche. Nous avons fait trente-deux milles , distance d'Alep 308 milles.

Dimanche premier avril.

Nous étions en route à 6 heures du matin , & gagnions les bords de la rivière : nous la longeâmes en suivant un chemin large & battu qui alloit vers l'E. S. E. La hauteur qu'on voit de l'autre côté s'appelle *Gelal Cherian*. A huit heures on arriva auprès d'un aqueduc en ruines : en entrant dans un défilé nous vîmes des ca-

valiers postés sur une hauteur avec des bestiaux auprès d'eux. Nous fîmes halte, & le cheikh dépêcha un Arabe pour savoir le nom de leur tribu & leur dessein; comme il ne doutoit pas que ce ne fût des ennemis, en bon musulman il se recommanda de toute son ame à Mo-hammed, tandis que nos Arabes allumoient leurs mèches, & que les Européens se rangeoient en corps de bataille pour se défendre : trois de nous à cheval formoient le front, & derrière les huit fantaffins ainsi qu'un domestique négre & un cuisinier qui avoient un air formidable. Ils étoient commandés par le major, & malgré leur habit turc & leurs armes, on les reconnut aussi-tôt pour des étrangers. Nous joignîmes les cavaliers dans cet ordre, après une conférence avec le cheikh, ils nous prièrent de passer tranquillement ; nous reconnûmes alors que c'étoit une troupe de femmes & d'enfans montés sur des bœufs & sur des ânes, conduite par quelques fantaffins armés, & par un peu de cavalerie. Ils nous dirent qu'ils appartenoient à Soliman Beg, chef arabe assez connu dans le voisinage d'Anna, par les contributions qu'il exige de toutes les caravanes. La rive si désirée du Tigre & de l'Euphrate engage les Arabes à conduire leurs troupeaux dans le désert pour

y chercher des pâturages; car la providence a ordonné que ces plaines arides que nous venons de traverser se revêtiroient de verdure à une époque marquée. Quand les chaleurs de l'été ont desséché les gazons, les tribus errantes reviennent auprès de la rivière qui est rentrée dans son lit. Voilà la seule diversion de leur vie pastorale, & ils ne connoissent d'autre politique que de guerroyer & de piller.

Quelques cavaliers nous accompagnèrent dans l'espérance de recevoir quelque présent pour leur discrétion. Néanmoins ils ne se faisoient pas scrupule d'avouer que nous ne devions notre salut qu'à notre force & à l'absence de leurs propres troupes. Le cheikh n'avoit pas eu soin de prendre un Arabe de leur tribu, ce qui nous exposa au danger que nous courûmes dans ce moment. Comme il est obligé par ses conventions à payer tous les droits exigés sur la route la perte le regarde: le chemin est montagneux & escarpé, les bords de la rivière arides & stériles. En avançant nous trouvons des ennemis campés; tous appartiennent à Soliman Beg, & se dispersent pour le pâturage: quelques cavaliers nous joignirent seuls chacun, & nous accompagnèrent jusqu'à l'endroit de notre campement sur les bords du fleuve: nous y arri-

vâmes à deux heures : il se nomme Cheikh Tâthen. Pendant nos dix heures de marche, nous avons fait quinze milles, de manière que nous sommes maintenant à 323 milles d'Alep.

On tint conseil l'après-midi dans la tente de notre cheikh, & il résolut d'envoyer des présens au chef des cavaliers pour gagner l'amitié de leur tribu qu'on appelle Dalaim : elle est très-nombreuse dans ces cantons. Enfin ceux-ci s'en allèrent assez contens du résultat de cette rencontre. Le vent S. O. souffla très-frais pendant la nuit, mais le temps se réchauffa vers le matin.

Lundi 2 avril.

Nous décampâmes à 6 heures, très-charmés de diriger nos pas vers Anna. Dans différens endroits, nous vîmes des aqueducs sur le bord de la rivière. D'après leur architecture on peut juger qu'ils ont été bâtis sous les Califes : maintenant ruinés & sans usage, ce ne sont plus que de tristes monumens d'une industrie anéantie. Nous suivîmes les bords du fleuve pendant plus d'une heure; nous traversâmes la ville de Mefchiat, aujourd'hui abandonnée; & rencontrâmes des laboureurs, & des bergers livrés à leurs occupations champêtres : nous eûmes la facilité

d'examiner la vie pastorale des Arabes , ayant trouvé leur tribus errantes & fixées. A deux heures nous tirâmes droit au Sud , & après avoir franchi quelques montagnes de craie où le soleil se faisoit sentir vivement , nous nous trouvâmes encore sur les bords de la rivière dont le rivage des deux côtés est couvert de ruines entremêlées de jardins & de vergers. L'Euphrate fait ici un coude considérable , & ses rives ont une apparence de culture & de beauté : nous le côtoyâmes , & après avoir traversé quelques canaux dont les eaux s'élèvent simplement avec des roues , & bordés de figuiers , de saules , nous entrâmes dans Anna à onze heures ; nous restâmes peu de temps dans une maison où nous fûmes invités , en attendant l'arrivée de la caravane. Notre cheikh nous conduisit dans la ville , qui consiste en une longue rue , avec des jardins situés le long du fleuve. Nous employâmes une heure & demie à parcourir cette ville , qui étoit assez importante quand elle florissoit : on y voit des mosquées , des tours abandonnées : les isles situées vis-à-vis cette place renferment des vestiges assez considérables de différentes maisons de plaisirs , un pont abattu & des ruines dans les environs. Voilà ce qui reste d'Anna : le principal agrément que trouve le voyageur harassé ,

c'est le contraste avec le désert qu'il vient de laisser derrière lui. Nous nous régâlâmes somptueusement de bon mouton & de poisson pêché dans l'Euphrate; je ne crois pas qu'on en serve d'aussi beau sur aucune table de l'Europe : le lait étoit excellent, & nous eûmes du fruit en abondance. En six heures nous fîmes quinze milles : d'après notre calcul Anna se trouve exactement à 338 milles d'Alep.

Mardi 3 avril.

Anna est l'ancienne Accato située sur l'Euphrate, à 34 degrés 20 minutes de latitude Nord : c'est la capitale de l'Arabie déserte. Il y avoit anciennement un marché considérable : l'Empereur Julien en parle dans sa célèbre & malheureuse expédition de Perse. L'ancienne description de cette ville, de son gouvernement, surprend celui qui la voit maintenant ; elle contient cinq à 600 habitans qui dépendent, ainsi que leur gouverneur, du pacha de Bagdad. Ils ne sont certainement pas à plaindre, le fleuve leur fournit d'excellens poissons, ses rives produisent du grain, des fruits, des pâturages autant qu'ils en ont besoin. L'excessive chaleur & la mauvaise volonté du peuple qui s'est déjà

manifestée, nous empêche d'examiner les ruines qu'on voit sur cette rive : faute de bateau nous sommes privés du plaisir de visiter ces îles, qui sembloient nous promettre quelque chose de plus antique, & de plus digne de recherche.

Le cheikh nous fit espérer qu'il trouveroit des bateaux pour passer le fleuve avec notre bagage : nous ne pûmes en avoir qu'un seul qui, après avoir transporté 30 chameaux, fut arrêté à cause d'une dispute qui s'éleva entre le cheikh & le gouverneur pour de certaines rétributions que celui-ci vouloit percevoir sur notre caravane. Abdoul Aza eut le prudence de transmettre l'affaire devant nous, s'en remettant à notre décision, comme n'étant point intéressés. » On » n'exige aucun droit des voyageurs, disoit-il, » & comme vous n'êtes pas des marchands, & » qu'il n'y a aucun objet de commerce dans » la caravane, le gouverneur n'a ici aucun droit » à répéter. Comme cette affaire le regardoit, nous desirions qu'il se conduisît avec équité envers le gouverneur, mais non pas qu'il se soumît à payer des taxes injustes ; nous nous étions résolus à le soutenir non-seulement là, mais encore auprès du pacha de Bagdad pour qui nous avions de bonnes recommandations d'Alep. Le cheikh déclara qu'il avoit donné différens ob-

jets au gouverneur, entre autres un manteau d'écarlate dont il s'étoit même dépouillé. Une partie de la matinée s'est passée en altercation : le gouverneur est venu plus d'une fois à nos tentes, jusqu'à ce que nous lui dîmes qu'on ne lui devoit rien, quoique les Arabes fassent payer aux troupeaux tant par tête, quand ils sont assez forts pour exiger une somme. Nous le menaçâmes de nous plaindre de cette demande injuste au pacha de Bagdad, son maître, dont il ne pouvoit ignorer les liaisons avec les factoreries angloises de Constantinople, d'Alep & de Bassora : ce langage ne produisit aucun effet ; la dispute en vint au point, que les Arabes prirent leurs armes pour aller se venger sur la ville, & notre cheikh jura de pendre le gouverneur en arrivant à Bagdad. Les menaces, les gestes de nos gens opérèrent plus que nos discours : on laissa aller le bateau, qui continua de transporter nos chameaux, & le gouverneur, malgré toutes les injures dont Abdoul Aza l'accabloit, s'efforça d'excuser la conduite qu'il avoit tenue envers nous. Il l'attribua aux avis d'un Juif, homme obligeant & honnête qui a été le premier à nous procurer les choses nécessaires pour notre voyage, & qui dément bien cette imputation. La conduite ferme & résolue de

notre cheikh dans cette occasion, l'impression qu'il fit sur le gouverneur arabe, confirment le témoignage que M. Smith d'Alea nous a rendu de la bonne réputation dont il jouit parmi les Arabes du désert, qui l'estiment autant pour son courage que pour son intégrité. Le messager qui nous apporta un paquet d'Alep vient de partir pour Bagdad, où il annoncera notre arrivée à l'agent du consul.

Mercredi 4 avril.

La détention de notre bateau ayant empêché que l'on ne transportât hier tous nos chameaux à l'autre bord du fleuve, on a fait passer ce matin ceux qui restoit, ainsi que nos chevaux & notre bagage : les Arabes firent passer nos chevaux à la nage, & les conduisirent à terre un peu au-dessous du courant que nous avons traversé en six minutes dans notre bateau ; ainsi on peut juger de sa rapidité. Le bagage fut remplacé sur les chameaux ; à onze heures & demie passées nous montâmes à cheval, & tirâmes vers le S. E. sur les bords du fleuve, qui furent pendant la première heure couverts de montagnes de caïe, avec quelques champs de grains dans les intervalles. A notre gauche pa-
 rurent

rurent une ville ruinée & deux mosquées, partout on trouve des vestiges d'aqueduc dont les naturels ignorent l'usage. J'ai observé dans une petite isle de l'Euphrate les murailles d'une tour. Le pays dans lequel nous venons d'entrer est la Mésopotamie que les Turcs nomment le Diarbekir; c'est un pays plat en général, & les belles rivières qui l'environnent, alimentent les beaux pâturages qui l'ont rendu si célèbre. Dans toute cette journée l'aspect & la qualité du sol ne nous fit pas appercevoir le changement de pays, le voisinage du fleuve étoit toujours pierreux : nous nous arrêtàmes un peu avant quatre heures à Bucheriah pour y passer la nuit : nous eûmes là une assez belle vue sur l'Euphrate. Notre marche n'a été aujourd'hui que de quatre heures & demie pendant lesquelles nous avons fait onze milles, distance d'Alep estimée 349 milles.

Je dois observer qu'Anna produit une espèce de grenade sans grains, c'est le fruit le plus délicieux qu'on puisse imaginer, & qui ne fait pas de mal comme les autres grenades. Il nous parut très-rafraîchissant pendant la route.

Jeudi 5 avril.

A six heures précises nos tentes étoient pliées

Tome II.

C c

& quittant les délicieux rivages du fleuve , nous parcourûmes pendant quelques heures des hauteurs assez escarpées , en tirant de nouveau au S. E. nous regagnâmes l'Euphrate , & passâmes auprès d'un vieux dôme qui nous parut être un tombeau , avec les restes d'un bâtiment sur la hauteur. On aperçut un troupeau de Gazelles qui , selon leur coutume , évitèrent par la fuite l'adresse de nos tireurs ; à deux heures les cavaliers prirent le café sur le bord de la rivière , nous la longeâmes jusqu'à onze heures que nous fîmes halte pour remplir nos outres , car nous allions quitter l'Euphrate , & nous n'espérions plus trouver de bonne eau jusqu'à Bagdad ; cet endroit se nomme Cheriât el Jeucâh , le fleuve y est plus large qu'à Anna : au milieu on voit une isle verdoyante , & les ruines d'un village sur l'autre rive. Entre Anna & Heit , ville où la caravane de Bagdad passe souvent l'Euphrate sont les villages de Haditha & d'Eluce sur la rive orientale du fleuve , & celui de Jeba , dans une isle située à douze heures de chemin N. de Heit.

A midi , nous nous remîmes en route , & laissant l'Euphrate qui prend son cours vers le S. S. E. nous traversâmes une montagne nommée Cheriât el Deher ; nous entrâmes dans une

vaſte plaine peu unie , entrecoupée çà & là de cavités. Le terrein étoit couvert à la ſurface d'aſbeſtes foſſilles dans différens endroits, & dans d'autres le gazon plus verd & le ſol plus fertile que nous ne l'avions encore vu , à cinq heures nous mêmes pied à terre pour paſſer la nuit dans la plaine. Nous campâmes auprès de quelques éminences que les Arabes nomment About Kéir. Depuis que nous avons quitté l'Euphrate , notre courſe a toujours été dirigée vers l'E. S. E. & en dix heures de marche nous avons fait aujourd'hui vingt-cinq milles , diſtance d'Alep 374 milles.

Vendredi 6 avril.

Nous étions ſur pied à ſix heures du matin , & avons continué notre route au S. E. E. à travers la plaine ſpacieuſe où nous étions entrés. Pendant que l'on plioit les tentes , en me promenant , & menant mon cheval en avant de la caravane ; j'ai rencontré & tué un beau ſerpent , bien tacheté , mais venimeux. A meſure que nous avançons , le ſol a commencé à ſe revêtir de verdure & d'arbriffeaux , ce qui a fait pour nos chevaux & nos chameaux une diverſion fort agréable à l'orge & aux boules de froment qui , dans ces voyages ſont leur principale

nourriture. Un cheval arabe, j'en ai l'expérience, peut se contenter d'une mesure d'orge par jour, & le chameau conserver toute sa vigueur avec un petit nombre de boules de froment mêlées avec du coton, & être sur pied dix ou douze heures par jour. A dix heures nous avons fait halte, suivant notre usage, pour prendre notre café, près d'une éminence appelée Jebel Trachier. Une demi-heure après, nous avons trouvé une source d'assez mauvaise eau qui sortoit d'un rocher. On y a pratiqué une espèce de canal pour la commodité des bestiaux, & nous avons profité de cette occasion : à onze nous nous sommes remis en route & nous avons continué tout le jour à traverser la plaine. Une ondée de pluie & un vent frais du Sud-Ouest nous ont surpris à quatre heures après midi. C'étoit un rafraîchissement qui nous a fait grand plaisir, & qui a rendu le sol un peu plus humide. A notre gauche paroissoit un camp d'Arabes assez considérable, mais il n'y a rien à craindre de ce côté de l'Euphrate où les hordes ne sont pas censées liées avec celles du desert que nous avons laissées derrière nous. Celles-ci sont de la tribu d'Albuthiazar, & vivent du produit de leurs troupeaux. A cinq heures nous sommes arrivés à l'endroit du campement, auprès d'une chaîne de montagnes ap-

pellée Arbut Amab. Là les Arabes dont nous apparcevions les tentes, nous ont apporté avec empressement des moutons, des fromages & du lait que nous avons achetés avec plaisir. Ce lieu s'appelle Jeb Abuthu, & procuré une source d'excellente eau. Nous avons marché onze heures & fait environ vingt-neuf milles nous sommes, d'après notre estime, à quatre cents un milles d'Alep.

Samedi 7 Avril.

Il a fait pendant toute la nuit un violent orage qui a duré jusqu'au point du jour. La pluie a été si continuelle, que le matin, quand le ciel a commencé à s'éclaircir le cheickh nous a apporté la triste nouvelle, qu'il étoit impossible de décamper pour le moment. Il paroît que nous avons un lac de sel à cotoyer l'espace de quelques milles, & le chemin est impraticable pour les chameaux, tant que le vent ne l'aura pas séché. Ce retard est assez désagréable, mais d'après la conduite d'Abdul Azah, nous ne pouvons douter de la solidité de ses objections, & il nous faut prendre notre mal en patience.

Dans le dessein de satisfaire notre curiosité & de passer le temps, nous avons été nous promener après dîner vers un camp arabe, à

deux milles de Jub Abuthu. Ces honnêtes créatures nous ont reçus avec autant de cordialité que de joie : nous sommes entrés dans la tente de leur chef. — Elle est construite comme celles de nos simples soldats, & couverte de peaux de chèvres : nous nous sommes assis sur les peaux que l'on y trouvoit. Un malade a été apporté, & notre docteur lui a prescrit le régime convenable. Son habileté dans son art, & sa connoissance de la langue du pays, le mettoient en état de voyager en toute sûreté dans la Turquie, & nous ont rendu de grands services. Les enfans nous entouroient familièrement, & ont été fort contens de quelques paras que nous leur avons donnés. Les Arabes errans ne semblent pas avoir le caractère jaloux de ceux qui résident dans les villes, ils ne sont pas dans l'usage de soustraire leurs femmes aux regards des étrangers, pourvu que ceux-ci ne les considèrent pas avec trop d'attention. Plusieurs jeunes femmes paroissoient devant nous sans voile, & s'efforçoient d'avoir part à nos distributions. Elles avoient les traits assez réguliers, quoique fort bazanées, & montroient toute la curiosité & toute la confiance que leur parfaite ignorance de toute civilisation peut leur inspirer. Il seroit imprudent cependant de faire une visite

comme la nôtre, contre l'avis du conducteur de la caravane. Il est dangereux pour les voyageurs de se mettre au pouvoir de quelque une des tribus guerrières. A ce sujet, notre guide nous conta une anecdote d'un Européen qu'il conduisoit à travers le desert. Celui-ci, malgré ses remontrances, alla se promener dans un camp voisin de leur halte, où il fut retenu par le chef, jusqu'à ce que le guide eût envoyé une somme considérable pour sa rançon.

Dimanche, 8 avril.

Nous avons quitté Jub Abuthu à 6 heures du matin. Une légère pluie nous a accompagnés, mais elle a bientôt cessé, & le jour est devenu délicieux. Notre route étoit à l'Est-Sud, dans le dessein d'embrasser dans notre marche l'extrémité du lac salé. Nous nous sommes bientôt convaincus que nous n'avancerions pas beaucoup aujourd'hui. Nous avons trouvé une marne grasse où nos chameaux, qui ne sont pas accoutumés à ce terrain peuvent à peine avoir pied. C'est - là le sol que nous avons eu, à peu de variations près, la route nous offrant un terrain tantôt uni, tantôt rude & escarpé, tantôt un gazon verd, tantôt un

fable rouge. A midi nous avons apperçu un lac qui étoit à notre droite , & dont la direction est du Nord-Ouest au Sud-Est. A deux heures nous avons tourné au Sud-Est, & traversé un ruisseau qui sort du lac, & qui, nous a-t-on dit, se décharge dans le Tygre au-dessus de Bagdad. La largeur de son lit rend ce récit probable : nous avons continué notre route toujours cotoyant le lac qui portoit au Sud, jusqu'à cinq heures. Nous avons fait halte pour passer la nuit, à un mille de là, dans un lieu appelé Labata : notre marche aujourd'hui a été de 11 heures, très-fatigante & très-désable. Car tout calculé, nous n'avons pas fait plus de 22 milles. Labata en conséquence est à 423 milles d'Alep.

Lundi, 9 avril,

Ce matin nous sommes partis à six heures, & nous nous sommes d'abord dirigés à l'Est-Sud-Est pour éviter le lac ; mais malgré cette précaution, nous en avons retrouvé l'angle à l'Est, dont les eaux débordées ont donné quelque embarras à nos chameaux. Nous avons mis sept heures à le cotoyer, ce qui fait, suivant notre calcul, 15 milles de long. Ce lac fournit de sel Bagdad & Moussel, ville du Diarbêkir,

fur le Tygre, à 200 milles au nord de Bagdad, on l'y transporte à dos de chameaux. A dix heures nous avons gravi une montagne appelée Jebel Mudura dont le sommet sembloit présenter un vieux bâtiment ruiné. La curiosité a engagé quelques-uns de nous à monter jusque sur cette éminence. Quelle a été notre surprise de trouver que ces ruines n'étoient autre chose qu'un amas de talc & de gravier rouge mêlé de coquillage, formé par la nature, & réduit par les pluies à l'état où nous l'avions vu. En cherchant vers le sommet qui s'élève environ à 70 pieds de hauteur, nous avons apperçu un nid que sa grandeur nous a fait conjecturer être celui d'un aigle. Comme nous suivions la caravane qui nous avoit devancé, nous ne fûmes pas peu allarmés de voir la trace récente d'un cheval; tandis qu'il n'y avoit dans toute la compagnie que ceux que nous montions. Aussi-tôt nous avons pris le galop pour rejoindre notre guide qui étoit à la tête, & que nous avons trouvé en conversation avec cinq cavaliers de la tribu d'Islam, un desquels avoit surveillé tous nos mouvemens. On n'a pas eu besoin de nous faire sentir l'imprudence que nous venions de faire, en quittant un moment la caravane dans un endroit si propre à un embuscade, & si nous n'eussions pas été

si près de Bagdad , probablement notre guide n'auroit pas gardé le silence sur cet objet. Ces Arabes nous ont accompagnés jusqu'à notre campement , & se sont conduits avec l'honnêteté dont notre force leur imposoit la loi. Nous avons passé auprès de plusieurs étangs d'eau de pluie , & continué d'avancer vers la plaine qui étoit remplie de compagnies de perdrix les plus grosses & les plus jolies que j'aie jamais vues. A cinq heures du soir nous avons fait halte dans un endroit appelé El Rhadaghea : notre marche aujourd'hui a été d'environ onze heures , ou de vingt-cinq milles , & cette station en conséquence est à 448 milles d'Alep.

Le guide ayant consenti à nous laisser partir pour Bagdad qui n'est qu'à la distance d'une forte journée , à neuf heures MM. Smith , Matcham & moi , nous sommes remonté à cheval , accompagnés de nos domestiques & de sept Arabes bien armés , nous avons dit adieu à nos amis , & poussé vers Bagdad , dans le dessein de hâter les préparatifs de notre voyage sur le Tygre que nous avions à descendre.

Mardi, 10 avril.

Notre marche a été assez rapide cette nuit ,

cependant nous n'avons pas fait plus de trois milles par heure. Il y avoit environ une heure que nous avions quitté nos tentes , lorsque nous avons entendu des ânes braire & des chiens abboyer , ce qui annonçoit que nous n'étions pas éloignés du camp auquel appartenient les cinq cavaliers que nous avions laissés derrière nous. Nous sommes passés heureusement sans être apperçus , quoique la nuit fût claire & les étoiles brillantes ; mais un peu après minuit nous avons cru tomber dans un parti. La lune étoit dans tout son éclat , & la vue fréquente des arbrisseaux qu'on auroit pris pour des hommes , mais qui ne nous faisoient plus d'illusion , nous avoient empêchés de nous tenir sur nos gardes ; nous nous sommes donc approché de ces étrangers à la portée du pistolet , sans nous découvrir les uns les autres. L'allarme a été vive & soudaine , & nos Arabes ont achevé de nous troubler , en sautant de leurs chameaux dont l'ennemi auroit pu prendre avantage à nos dépens. Ils ont tiré un ou deux coups par dessus la tête de nos prétendus antagonistes avant que nous pussions découvrir leur nombre & leurs intentions. Les objets de nos allarmes étoient deux hommes à pied , & une femme montée sur un ane , & cette découverte nous a fait rire

à nos propres dépens. Nos Arabes ne manquoient pas de courage, & je ne doute pas qu'ils ne nous eussent secondés dans cette occasion; mais la surprise a été si complète qu'une douzaine de bandits armés d'épées & de lances, auroient terminé l'affaire, avant que nous eussions pu faire usage de nos armes à feu. Après cette alerte nous avons continué notre route, du même pas, mais mieux préparés, & à deux heures du matin nous avons traversé un ruisseau nommé Dis-Djel. Les chemins étoient bons; c'étoit un sol uni & couvert de verdure. Au point du jour nous avons aperçu Agurkuff, vulgairement appelé la tour de Nemrod, à droite celles de Bagdad devant nous, & Jebel Dier à gauche. Cet aspect n'étoit point désagréable, quoique nous eussions encore six ou sept heures de chemin, avant d'arriver dans cette ville dont rien ne nous déroboit la vue. Bientôt le sol a changé & nous n'avons plus trouvé qu'une terre grasse interrompue souvent par des flaques d'eau, ce qui a rendu notre marche pénible. Nous avons vu des troupeaux de sangliers parmi les buissons à notre droite, & des oies sauvages qui partoient devant nous. Un de nos Arabes pour faire montre de son adresse en atteignant de si loin avec une seule balle,

a tué une de ces oyes, dont la mort a été suivie d'une particularité aussi nouvelle que surprenante. Quoiqu'après tout, les liens de l'amour conjugal se retrouvent dans toutes les espèces de la création, conformément aux loix sages de la divinité. Au bruit du coup, le reste des oiseaux a pris la fuite; mais un d'eux est revenu auprès de son compagnon mort, & son glouffement, ses coups de bec sembloient l'inviter à le suivre pour éviter le danger. A cette vue qui auroit touché tout autre cœur que celui de nos insensibles Arabes, chacun d'eux a tiré son coup successivement, & fait feu sur le malheureux oiseau. Nous avons voulu, à force de cris, nous opposer à cette cruauté, mais en vain, & quoique les coups fussent si justes que les uns frappoient l'oiseau mort, & les autres effleuroient le plumage de l'autre, rien ne l'empêchoit de continuer son pieux & dangereux office, à chaque coup il s'envoloit à quelques pas de distance, & revenoit s'abattre près de l'objet de sa douleur, en poussant des cris redoublés. La scène est devenue vraiment touchante, voyant que les Arabes rechargeoient froidement leurs mousquets, nous avons couru au grand galop vers le lieu où elle se passoit & ramassé la proie, de manière

que la nouvelle victime de leur cruel passe-temps fut forcée de s'éloigner. Si quelqu'être civilisé sourit à ce récit , comme nos Arabes sourirent en voyant notre action , nous lui permettons de jouir d'un pareil triomphe. Pour une ame bienfaisante , pour un esprit philosophique , cette anecdote ne fera pas sans intérêt. Elle nous offre une morale pareille à celle que le fabuliste tire du simple instinct des animaux : le Berger de Gay peut en convaincre le philosophe.

Près de la tendre tourterelle
De constance & d'amour j'ai reçu des leçons ;
L'oiseau dont l'aile maternelle
Protège ses poulains contre les aquilons ,
M'a montré ce que doit un père
Aux enfans qui de lui reçurent la lumière.

A sept heures du matin nous avons fait halte pour nous rafraîchir nous & nos montures : nous avons été dix heures à cheval , & la belle herbe sur laquelle nous nous reposions leur a fait grand plaisir. Nous nous sommes remis en route à neuf heures , & nous avons suivi un chemin battu dans une plaine abondante en pâturages , & couverte de troupeaux , mais qui ne produit aucun grain. Nous avons traversé plusieurs torrens , & à onze heures nous sommes entrés dans une vallée étroite , bordée par des montagnes

de fable , ce qui la rendoit brûlante & très-pénible. A midi nous sommes arrivés au Tygre qui fait ici une courbure au S. E. , & passant une mosquée appelée Kadumé , nous avons suivi le cours de la rivière , jusqu'à ce que nous fussions entrés dans les fauxbourgs de Bagdad. Nous avons vu plusieurs radeaux descendre le courant avec une rapidité qui nous a fait soupçonner que la rivière étoit grossie ; vers les une heure , nous sommes arrivés à un pont de bateaux qui joint les fauxbourgs à la ville : nous avons eu le chagrin de le trouver levé depuis quelques heures , parce que la rapidité du courant avoit obligé d'interrompre pour quelque temps l'usage d'une commodité si utile aux habitans. En conséquence nous avons été forcés de passer la rivière dans des bateaux circulaires , faits de saules & gaudronnés , où nos chevaux ont été transportés avec nous. Le passage n'a duré que quelques minutes , après quoi , remontant à cheval , nous avons été conduits par un domestique qui étoit venu au devant de nous au port , chez Cojah Maurout , l'agent anglois. Cet Arménien nous a reçus très-honnêtement , & nous avons en effet grand besoin de repos , après une marche qui a duré depuis neuf heures de la nuit dernière , jusqu'à deux de cet

après-dîner. Ce n'étoit pas moins que quinze heures ou quarante-cinq milles. Ainsi par la route que nous ayons prise , Bagdad est à 493 milles d'Alep.

Du mercredi 11 avril , jusqu'au samedi 21 :

Le lendemain de notre arrivée nous reçûmes la visite de M. Outré, médecin françois, du signor Leoni , Italien , & des Carmes qui ont un couvent dans cette ville. Il n'étoit pas peu satisfaisant pour nous de rencontrer des Européens dont les instructions ne nous devoient pas être moins utiles qu'agréables; mais ce qui mit le comble à notre joie après avoir terminé notre pénible voyage par terre, ce fut d'apprendre qu'on avoit loué un bateau pour nous conduire à Bassorah. Nous allâmes le voir, & nous ne fûmes pas trop d'avis de payer un pareil vaisseau onze cents piastres (1). Il y auroit de la présomption en à entreprendre une description, car il n'y a pas de rivière en Europe qui puisse en offrir un pareil. Des matériaux grossiers, & un travail plus grossier encore caractérisoient le seul vaisseau de Bagdad que l'on

(1) Plus de 200 livres sterlings.

pût se procurer avec de l'argent; sur un fleuve que les contes orientaux nous représentent couvert de bâtimens qu'appellent le commerce ou le plaisir. Mais nous n'avions pas le choix, & l'on nous dit que si nous laissions échapper cette occasion, le défaut de navire nous reviendrait à Bagdad. De retour à notre logis, nous fûmes très-surpris de voir M. Burke & le reste de notre compagnie. Le guide nous avoit suivi plus lestement que nous ne le pensions, & nous eûmes lieu de soupçonner que nos Arabes s'étoient trompés de route pendant la nuit, & nous avoient fait faire plus de chemin qu'il ne falloit.

Notre départ étant fixé au lundi 16 avril, nous eûmes le loisir de satisfaire notre curiosité en examinant les restes de Bagdad, & en recueillant quelques anecdotes sur son origine & sur son gouvernement. Je choisirai les détails les plus propres à plaire au lecteur, sans perdre de vue la brièveté que je me suis prescrite dans cet ouvrage.

Bagdad, la capitale de l'Irac arabie, ou de l'ancienne Chaldée, est située sur la rive orientale du Tygre, à 33 d. 20 m. de latitude. Cette ville fut fondée par le Khalife Almanzor, la 144^e. année de l'Hégire ou l'an de Notre

Seigneur, 762, sur les ruines de l'ancienne Séleucie. L'abbé de Marigny raconte, à cette occasion, une histoire qui a plutôt l'air d'une fable que d'un fait simple & historique. Cet abbé prétend d'après des auteurs arabes, que ce Khalife, ayant résolu de bâtir une ville sur le Tygre, pour humilier Hafschemie, (vraisemblablement Damas, autrefois la capitale des Sarrafins, que les Turcs appellent Cham) dont les habitans l'avoient offensé, vint un jour se promener avec toute sa cour sur le bord du fleuve, pour choisir une agréable situation. Un de ses officiers s'étant écarté, rencontra un hermite qui avoit fixé son séjour dans cette délicieuse retraite. La conversation s'engagea de part & d'autre, & l'hermite, apprenant l'intention du Khalife, adressa ces mots à l'officier : » apprenez qu'une » tradition de ce pays-ci porte qu'une ville doit » un jour être fondée dans ces prairies ; mais » l'honneur de l'entreprise est réservé à un » homme appelé Moclas, nom très-différent » de celui de Giaffar ou Almanzor, qui est » celui du Khalife ». L'officier rejoignit son maître, & lui raconta l'entretien qu'il avoit eu avec l'hermite. Au nom de Moclas, le calife descendit de cheval, & ordonna de procéder sur-le-champ à l'exécution de son projet. Les

courtisans étoient immobiles d'étonnement, & attendoient avec impatience l'éclaircissement de ce mystère. Enfin le Khalife leur apprit que durant son enfance un accident singulier survenu dans sa famille, lui avoit fait donner le sobriquet de Moclas, & que la providence l'ayant évidemment désigné pour cette entreprise il se confirmoit dans le dessein de bâtir une ville en cet endroit.

Telle est l'histoire de la naissance de cette fameuse cité, dans laquelle les historiens peut-être ont mêlé la fiction avec la vérité, & comme les champions de Troye ou de Rome, ont eu recours aux miracles, & à l'interposition d'une divinité, pour annoblir leur sujet.

Quoi qu'il en soit, on ne trouvera ici ni l'étendue, ni la magnificence de l'ancienne Bagdad. Suivant les récits des missionnaires, & des habitans les plus instruits qui en ont visité les ruines, l'ancienne cité étoit sur la rive occidentale du Tygre à la distance de quinze ou seize heures plus haut, comme le témoignent une grande étendue de bâtimens souterrains & la tradition du pays. Et en effet l'apparence & l'état de la nouvelle ville semblent indiquer qu'elle a été fondée dans un temps plus récent. On n'y voit

aucune ruine considérable , & la circonférence des murs ne répond nullement aux descriptions pompeuses des auteurs Arabes. Tous les étrangers connoissent les magnifiques édifices & les jardins délicieux de Bagdad. Ces jardins se réduisent maintenant aux rives qui bordent le cours tortueux du fleuve , & l'abondance des orangers , des palmes & des cyprès les rendent encore assez agréables , mais pour les palais de la grandeur , & les pavillons du plaisir ils n'existent plus que dans les mille & une nuits & dans les contes des génies.

Le voyageur est sujet à voir ses espérances trompées ; mais aucune contradiction ne peut égaler peut-être celle qu'il sent à la vue de Bagdad. Les contes qui bercèrent son enfance , les descriptions des poètes , les exagérations des voyageurs romanesques , tout lui donne l'espoir de trouver un paradis , où il ne voit qu'une demeure repoussante & désagréable. En effet , tout ce qui peut exciter l'indignation & le dégoût , y est rassemblé ; des rues étroites & sales , des maisons mal bâties & mal alignées , des marchés déserts , plus de la moitié de la ville démolie , & même rasée ; des dattiers jettés avec une sorte de négligence entre les édifices , les toits bigarrés de plusieurs domes & des minarets ca-

chent en quelque sorte la pauvreté du reste de la ville. D'ailleurs le voisinage du Tygre qui roule ses eaux rapides le long de la partie occidentale, est quelque chose de si agréable à l'imagination, que l'on oublie la misère & la désolation qui règne autour de soi, en contemplant cette campagne verdoyante, & cette scène délicieuse & romantique.

Le château s'élève sur le fleuve, vers le milieu de la même partie occidentale de la ville, & tout près au midi est le palais du pacha. Le premier ne donne pas l'idée d'une place forte, & le dernier ne paroît guère annoncer la résidence d'un riche & puissant viceroy. Des bastions ouverts, une artillerie hors d'état de servir, sans aucun abri pour la garnison en cas de siège : voilà ce qui caractérise la citadelle; pour le palais, il ne contient que des appartemens chetifs & peu commodes, à l'exception du harem. Vous ne pouvez y avoir accès; mais si nous en croyons le rapport du Dr. Outré, médecin de la maison, le quartier des femmes ne vaut guère mieux que ceux qui sont visibles.

Des murs d'une immense structure & un bâtiment converti en caravanseraï sont les seuls vestiges de la grandeur des Khalifes : c'étoit le palais & la cuisine d'un des plus célèbres de

ces monarques, suivant la conjecture la plus vraisemblable. J'avoue que je fus frappé de leur grandeur & de leur effet imposant. Conformément au goût gothique, ils ont encore cet air sombre, cette fraîcheur qui conviennent à un climat chaud; mais qui, je crois, sont absolument étrangers au goût de l'architecture grecque. La forme du palais est quadrangulaire; la cour, d'un immense diamètre, est dominée par deux rangs d'arcades gothiques. A l'entrée, & à la face opposée, il y a des bâtimens avancés, appelés Kiosques, qui servent à recevoir la compagnie & à respirer le frais, & qui sont en général le plus grand ornement des édifices turcs. Autant qu'on peut en juger par une promenade à cheval faite autour des murs, par les différentes vues que l'on a des bastions & des tours, & d'après la supputation des missionnaires, Bagdad a environ sept milles de tour. La peste & les divisions intestines ont furieusement rabaisé sa population au-dessous du calcul des écrivains orientaux. Ainsi, loin de compter 400,000 habitans, 20,000 sont une évaluation beaucoup plus près de la vérité.

Le 15, le fleuve qui avoit grossi depuis notre arrivée, s'éleva à sa plus grande hauteur qui, selon le Dr. Outré ne passe pas 15 pieds. La crue du Tygre est due aux pluies du printemps,

& par conséquent n'est pas de longue durée. D'un autre côté, celle de l'Euphrate provient de la fonte des neiges des montagnes d'Arménie, qui la fait durer jusqu'au commencement de l'été. Mais elle continue bien plus long-temps, proportion gardée, que celle du Tygre. En effet la largeur de ce dernier ne passe pas, dans cette saison, celle de l'Euphrate à Anna, & pendant les autres mois de l'année, on nous assure que son lit est beaucoup moins considérable. Le pays situé sur la rive orientale étant inondé, & l'humidité du sol devant, probablement à la longue, influer sur l'air, j'aurois jugé cette situation mal saine, si le docteur ne m'eût assuré le contraire. Si son récit est vrai, il n'y a point d'air en général plus salubre que celui de Bagdad, & point de ville où les maladies soient moins fréquentes. La peste, à la vérité, l'a désolée plus d'une fois; mais il est maintenant bien connu qu'elle n'est que le produit de l'infection, qui peut la porter dans les pays les plus sains. Les pestes de Londres & de Marseille viennent à l'appui de ce système; & ses ravages annuels à Constantinople, ville fameuse pour sa situation salubre & sa douce température, prouvent que la peste, par un défaut de précaution seulement, peut désoler les climats les moins

suspects. Il seroit peut-être intéressant d'examiner pourquoi jusqu'ici l'Inde a échappé à ce terrible fléau de l'humanité, & pourquoi on n'a pas pris de précautions pour empêcher qu'elle ne s'y introduise des pays soumis à la Porte. Quoique la Providence en ait préservé cette contrée aussi riche que peuplée, ne seroit-il pas digne de la sagesse & de l'humanité de la compagnie des Indes d'établir une quarantaine dans leurs ports pour les vaisseaux sortis de la mer rouge ou du golphe persique & de pourvoir, avec toute la précaution possible, à la sûreté de plusieurs millions d'hommes dont la prospérité est intimement liée avec la sienne.

On s'attend, sans doute, que je dirai un mot des différentes révolutions que Bagdad a éprouvées, avant que je parle de sa constitution actuelle. J'ai déjà raconté l'origine de l'ancienne cité. La nouvelle, dit-on, fut bâtie l'an de grace 1095 par le Khalife Mustetaher; enrichie par le commerce, elle reçut de nouveaux accroissemens, & continua d'être le siège de l'empire Sarrafin. Vers le milieu du treizième siècle, elle fut assiégée & prise par Holakou le tartare, qui mit fin à cette dynastie par la mort du Khalife régnant & de sa famille. Elle changea souvent de maîtres durant la guerre sanglante

entre les Turcs & les Perses , & fut assiégée pour la dernière fois par Nadir Chah en 1738. Ce prince fut honteusement repoussé , & laissa son artillerie qu'on montre encore dans le château comme un trophée d'e sa défaite.

Bagdad n'est pas plus exempte que le reste des villes turques de la tyrannie & de l'oppression de ses gouverneurs. Et c'est encore moins la faute de ces représentans du pouvoir, que celle de l'administration qui rend leur situation & leur vie inquiète & précaire. Nous avons vu comment le pacha d'Alep fut confirmé dans ses projets de révolte; mais le sort du dernier pacha de Bagdad imprime une tache ineffaçable à la conduite aussi injuste qu'impolitique de la sublime Porte. Pendant le siège de Bassora par les Persans en 1778, le pacha de Bagdad reçut ordre de marcher à son secours. Il suffit d'avoir vu une citadelle turque, & l'indiscipline de leurs armées pour se rendre raison des lenteurs que devoient occasionner le défaut de magasins , & les ordres nécessaires pour rassembler les troupes destinées à cette expédition , sans qu'il faille pour cela soupçonner l'officier qui en étoit chargé. Mais le sérail jugea plus sévèrement l'infortuné pacha , & envoya un bourreau avec ordre de demander sa tête en puni-

tion de sa négligence. L'émissaire arrivé à Bagdad trouva que l'objet de son message, pour obéir aux ordres de la Porte, venoit enfin de s'embarquer pour Bassora avec toutes les forces qu'il avoit pu rassembler. Cependant, comme il n'y avoit pas de provision faite pour cet acte d'obéissance, le vautour à face humaine poursuivit sa proie sur un léger esquif, & l'atteignant sur les bords du Tygre, lui présenta l'ordre fatal. Le général saisi d'étonnement, moins déterminé, mais plus fidèle qu'Abdy pacha, baïsa le décret de son ingrat souverain, & tendit le col au lacet. L'effet immédiat de cette démarche fut la dispersion de l'armée, & la perte de Bassora. N'est-il pas plus miraculeux de voir un empire subsister malgré de tels abus de pouvoir, que de voir les Persans détacher une ville des provinces méridionales de la Turquie, ou les Russes une des septentrionales.

Le caractère du pacha actuel, & les services qu'il a rendus au Sultan, promettent à cette ville un plus long repos qu'elle n'a coutume d'en éprouver. Soliman, actuellement revêtu de cette dignité, n'avoit, il y a peu d'années, que le rang de mosleim ou de gouverneur de Bassora. Il est Georgien de naissance, & étoit esclave de Mahomet, effendi de Bagdad, il y a quarante

ans. Mis en liberté par la faveur de son maître, il s'est élevé par degrés aux plus grands honneurs. Lorsque les Persans, sous la conduite de Sadou Khan, assiégèrent Bassora en 1778, Soliman, qui en étoit gouverneur, fit une vigoureuse résistance; mais faute d'être secouru par le gouvernement, comme nous venons de le rapporter, & n'ayant qu'une foible garnison à opposer à une armée nombreuse, la disette le réduisit à se rendre après un siège d'un an, il fut en conséquence envoyé prisonnier à Shiras, où il resta jusqu'à l'année suivante, lorsque les Persans furent obligés d'évacuer Bassora. La mort de Kerim Khan laissa le trône ouvert à l'ambition de son frère Sadou, qui s'en retourna en diligence pour soutenir ses prétentions. Sadou Khan ne fut pas plutôt arrivé à Shiras qu'il rendit la liberté à Soliman, & le renvoya avec de riches présens. Il paroît qu'il y eut autant de politique que de générosité dans cette action. Cette manière noble de récompenser le courage d'un ennemi d'un rang distingué, devoit assurer à Sadou l'amitié des Turcs, acquisition fort importante au succès de ses desseins. Quand cette nouvelle arriva à Constantinople, Soliman fut nommé pacha de Bassora, &, immédiatement après, aux gouvernemens réunis de Bassora &

de Bagdad. Je ne prétends pas insinuer qu'il est bien rare ici que le mérite rencontre de pareils encouragemens; mais le fait est que Soliman doit ces honneurs accumulés au résident anglois à Bassora, M. Latouche avoit fondé ce Turc & l'avoit trouvé attaché à nos intérêts. Il s'adressa à notre ambassadeur à la Porte, dont l'entremise procura à Soliman le rang où nous le trouvâmes. Et pour témoigner encore plus l'influence que le crédit anglois avoit eu sur sa faveur, le grand Visir fit l'honneur au consul Abbott de s'adresser à lui pour faire passer au pacha les queues de cheval. Cette liaison étoit un *motif déterminant* de préférer cette route; puisqu'en cas d'obstacles, nous pouvions compter sur la protection du pacha en descendant le Tygre, qui, quoiqu'étant une communication plus directe, a été peu fréquenté par les voyageurs, en comparaison de l'Euphrate, & par conséquent est beaucoup moins connu des géographes.

La première démarche de Soliman établi à Bagdad fut d'attaquer les Arabes Ghuzzal qui habitent les bords de l'Euphrate de Semowa à Hilla, & dont les brigandages avoient rendu le passage dangereux. Dans ce dessein, il mit sur pied une armée composée de 4,000 Janissaires, & de 6,000

Arabes, & marcha contre eux. Les Ghuzzals se retirèrent dans leurs marais, & comptant sur la force de leur situation inaccessible, bravèrent tout l'effort de ses armes. Soliman, voyant qu'il lui en coûteroit beaucoup de temps & de sang pour les tirer de leurs marécages, s'avisa d'un expédient qui décida la querelle sans coup férir, & la grandeur de cette entreprise égale les plus célèbres ouvrages des siècles passés. Il mit en œuvres quelques milliers de bras, & fit couper un nouveau canal pour les eaux de la rivière, précisément à l'opposite de leurs marécages, & en les détournant dans le nouveau lit, il se proposa de dessécher les asyles des Ghuzzals. La nouveauté de cette entreprise frappa ce peuple d'étonnement, & l'idée de voir le rempart sur lequel ils avoient établi leur sureté, prêt à leur manquer, leur imprima tant de terreur, qu'ils vinrent bientôt offrir des conditions que le pacha accepta. Dans l'assurance où il étoit de tirer une vengeance complete de ces puissans voleurs, il vouloit d'abord n'exiger rien moins que la tête des chefs arabes; mais, venant à peser les conséquences terribles auxquelles il s'exposoit en réduisant une telle multitude au désespoir, il se relâcha de sa sévérité, & leur fit acheter leur pardon au prix de 700 bourses, ou 350,000

la routine ordinaire pendant son administration , tant que le territoire entre Bagdad & Bassora sera entre les mains des hordes arabes ennemies les unes des autres , il n'est pas vraisemblable qu'on puisse mettre en exécution aucun projet d'ornement ou d'utilité.

Pour charmer les ennuis de cette désagréable détention, nous passâmes le 19 avril dans les jardins de la sœur d'Omar, le dernier pacha, à laquelle nous avons déjà rendu visite. Cette dame a ici des possessions considérables, & son parti étoit assez fort, durant les derniers troubles, pour empêcher un pacha qui étoit son ennemi de prendre possession de Bagdad. Soliman, lors de sa nomination à ce gouvernement lui a fait des présens considérables, & on soupçonne que son retour à Bagdad est précipité par le desir de la mettre hors d'état de lui nuire. Les deux moyens dont on parle pour terminer cette importante affaire, sont ou son mariage avec elle, ou la perte de sa tête. C'est une étrange alternative, & si peu conforme au caractère de Soliman, qu'on espère, qu'en cette occasion, sa galanterie & sa générosité prendront le dessus sur son ambition. Pendant que nous nous promenions à cheval près de la porte de la ville,

le canon annonça l'arrivée du pacha. Ainsi sous peu de temps l'affaire sera décidée.

Nous rencontrâmes dans les jardins, les missionnaires & quelques arméniens, amis de notre hôte. Le jour s'écoula très-agréablement. Quoique ces jardins soient sauvages & irréguliers, je ne crois pas avoir jamais éprouvé de plus délicate sensation qu'en y entrant pour la première fois. Un épais ombrage d'orangers, d'amandiers & de muriers défendent les allées des rayons du soleil ; pendant que d'innombrables canaux amenés du Tygre, & serpentant en mille endroits divers, répandent dans l'atmosphère une fraîcheur qui ranimerait un mourant. Nous errâmes dans ces lieux agrestes avec un plaisir infini ; nous ne pouvions faire un pas sans faire tomber autour de nous une pluie de fleurs qui exhaloient sous nos pieds des parfums ravissans. Les bords des allées étoient garnis de rosiers dont les boutons commençoient à s'épanouir, et sembloient inviter la main à les cueillir. Il n'y avoit là ni statues ni fontaines, ni perspectives dont le goût & la grandeur pussent étonner les yeux. La nature simple & sans ornement avoit courbé ces berceaux & ménagé ces ombrages, où les naïades visibles à la seule imagination

imagination conduisoient les ruisseaux argentins, pour augmenter les trésors de la Pomone orientale.

De retour à la ville, nous vîmes les rues remplies par la suite du pacha. Ils avoient essayé de former le pont de bateaux, pour accélérer le passage de son armée ; mais la force du courant l'avoit rompu. Le pacha & ses femmes avoient traversé le fleuve dans une jolie barque couverte d'écarlate, qui l'attendoit depuis quelques jours sur la rive occidentale. Nous avons reçu plusieurs visites & plusieurs offres de service du caissier du pacha. Apprenant que nous avions des lettres & un présent pour son maître, il eut la politesse de remplir sa place & de nous accompagner dans la ville & aux environs. Ce caissier est un Juif d'Alep, très au fait des usages & de l'influence des Européens. Il s'opposa fort à notre projet de partir, avant que le pacha nous eut vus, & comme nous avions déjà été arrêtés, nous craignions que cette visite n'entraînât encore quelques délais. Enfin les eaux ont diminué, & avant l'arrivée du pacha nous avons embarqué notre bagage, & obtenu du maître la promesse de mettre à la voile le 21. Nous avons eu quelque peine à persuader à M. Maroot de se

charger d'une lettre & d'une balle de tabac de Latiquée, le plus beau de la Turquie, pour le pacha qui, nous dit-il, seroit fâché d'un départ si peu cérémonieux, & nous avons appris depuis que sa prédiction s'est vérifiée. Mais nos affaires étoient trop pressantes pour nous permettre de faire à l'étiquette un sacrifice peu nécessaire, spécialement quand nous laissions derrière nous un présent qui, aux yeux des orientaux, est le principal objet d'une visite de cette nature. Nous avons saisi le moment de nous embarquer la nuit du sabbat des Mahométans. Le bateau étoit à l'ancre près de notre habitation, & les rues moins remplies de monde nous permettoient d'échapper aux observateurs. Je ne puis quitter Bagdad sans remarquer que les marchés sont abondamment fournis de poisson, de viande de boucherie, de volaille, de gibier, & d'une variété infinie de fruits & de végétaux, auxquels on peut ajouter une grande quantité de miel de la Turcomanie, qui, pour le parfum & la salubrité, peut soutenir la comparaison avec le miel si vanté de l'Arabie heureuse.

*Journal à bord du bâtiment Soliman de Bagdad
à Bassora , en descendant le Tygre , ou
Didjeldh.*

Samedi , 21 avril.

Tout ce que nous avons gagné en nous rendant à bord cette nuit , c'est d'être à portée d'insister pour partir ce matin. Ce n'est pas sans peine que nous avons obtenu des mariniers de s'éloigner du rivage à 7 heures , & nous avons commencé à descendre en faisant cinq milles à l'heure. Douze rames ajoutent à la rapidité du courant. Cependant à voir la masse & la longueur du bâtiment , & le nombre de 70 personnes , en comptant l'équipage avec les passagers extraordinaires , quoique nous ne l'eussions frété que pour nous seuls , nous mêmes & nos domestiques , il auroit dû être mieux pourvu à cet égard. Mais , comme en ce pays tout le monde est armé , on nous dit que le nombre ajoute à notre sûreté , & pour comble de précaution , nous avons un petit canon à notre proue , pour intimider les hordes d'Arabes que nous devons rencontrer. Cet usage de se munir de canons est très-utile à la grande caravane qui traverse le grand désert ; les richesses dont elle est chargée l'exposent aux attaques des tribus

confédérées, qui sont réprimées par la terreur de ce terrible instrument de destruction. Nous avons cotoyé les jardins au-dessous de Bagdad, qui nous ont offert un spectacle fort agréable. Le fleuve à Bagdad court du N. O. N. au S. E. S. & continue quelques milles dans cette direction. Je me flatte qu'on ne me taxera pas d'être trop minutieux en décrivant les sinuosités du Tygre, & les différentes tribus qui habitent ses bords. Un détail exact de ces particularités depuis Bagdad jusqu'à Cournou située sur le confluent des deux rivières, seroit bien nécessaire au savant aussi bien qu'au voyageur, & le dessein de remplir ce vuide, exécuté avec toute l'habileté dont l'auteur est capable doit, sans doute, recevoir un accueil favorable du public. Il n'est pas inutile de prévenir qu'outre les secours qu'une pareille entreprise a dû recevoir d'une nombreuse compagnie, ou a eû l'avantage peu commun de profiter des connoissances du Dr. Freer dans les étymologies arabes, pour expliquer les noms propres qui se présentent. A huit heures & demie nous avons la tour de Nemrod au N. O; à neuf nous avons passé devant le village de Maluick Il Saïb, sur la rive orientale, habité par les Gourdyns, peuplade de montagnards errans. Ici le fleuve

décrit un demi-cercle de quelque étendue, vers l'Est, où les bords commencent à paroître moins fertiles. Les arbres deviennent rares, & l'on n'en voit plus dans la perspective. Nous tournions alors directement au Sud. A onze heures nos gens ont dirigé tout-à-coup le bateau vers la terre; nous en avons demandé la raison. Ils nous ont appris que le pilote n'étoit pas encore à bord & ne comptoit s'y rendre qu'au coucher du soleil. Il nous avoit échappé à Bagdad, & ce délai inattendu ne laissa pas de nous déconcerter. Cet endroit, appelé Curara en Arabe, & Butulab en Turc, d'après notre estime, est à 20 milles de Bagdad. Cependant nous en découvrons en plein les Minarets & nous n'en sommes pas à la moitié de cette distance en ligne droite.

Avant le coucher du soleil, le pilote s'est rendu à bord dans un petit bateau, chargé de quelques passagers de plus & de quelques marchandises. A notre grand chagrin, nous voyons qu'il ne compte pas partir avant demain au point du jour, à raison de la difficulté à naviguer sur le fleuve dans l'obscurité de la nuit. En conséquence nous nous sommes retirés sur les tapis étendus dans nos cabinets. Nous en avons deux qui occupent l'arrière du bâtiment.

Un de ces cabinets est au niveau du franc tillac ; l'autre plus gai & plus aéré a été dressé , comme nous l'avons demandé sur le pont supérieur.

Dimanche 22 avril.

La difficulté d'emmagasiner les nouvelles marchandises a été cause que nous n'avons pu partir avant cinq heures & demie du matin. Nous avons cotoyé la rive orientale jusqu'à sept, & franchi l'embouchure de la rivière Dialla , qui prend sa source dans les montagnes d'Hamérine , environ à un degré N. de Bagdad , & se décharge dans le Tygre , à 33 degrés , 10 minutes N. & charrie tout le chauffage nécessaire pour l'approvisionnement de cette ville. Cette rivière est très-probablement le Zabathus de Xénophon , sur les bords duquel , suivant son récit , les Grecs firent halte , pour négocier avec le général Tif-saphernes , qui par une trahison infâme massacra Cléarque & quatre des principaux officiers Grecs , à la vue de leurs troupes.

Les ruines d'une place nommée Kisser sont situées à deux milles au-dessus de cette rivière , dont les bords sont couverts de lentilles ; mais entièrement dégarnis d'arbres. A huit heures & demie nous avons vu Tak Kisserah , bâtiment en ruines

fitué à deux milles de nous au S. E. S. sur la rive orientale. Un village désert paroît dans la même direction que nous sur la rive opposée ; il donne le nom de Imam Jaffar à tout le pays adjacent des deux côtés du fleuve. En cet endroit son cours est au S. E., & de-là tourne au S. O. A neuf heures, nous avons passé le village de Jaffar Tiar situé sur la rive occidentale. De-là la rivière prend par l'E. & court au S. O. A dix, nous avons eu en vue Tak Kisserah qui portoit au S. S. E. Au midi de ce bâtiment paroît un rang de murs rompus en quelques endroits, que l'exact M. Ives croit avoir été les restes d'une grande cité. A onze, nous avons passé Barute Hamah, c'est - à - dire les moulins à poudre sur la rive orientale. Avant midi, nous avons jeté l'ancre un peu au S. E. de Tak Kisserah ; & comme les mariniers se disposoient à préparer leurs vivres à terre, nous avons résolu d'aller voir ces fameuses ruines.

Tak Kisserah est environ à un demi-mille de la rivière, & comme le pays a été inondé depuis peu, nous n'avons pas eu peu de peine pour y arriver. M. Ives a donné un plan exact de cet édifice, à l'exception de la voûte qui n'est pas une portion d'un cercle parfait. Cette observation n'est pas inutile ; car ce voyageur

infère de l'architecture qu'elle est d'une origine grecque, & un de ses amis conjecture très-ingénieusement que Tak ou Ewan Kisserah veut dire l'arc de César ; mais outre que Kissar signifie en Turc château, & une ruine en Arabe, il n'y a pas la moindre trace d'architecture grecque spécialement dans la voûte qui approche de la forme elliptique. Quelques Arabes qui habitent une mosquée voisine, nous ont appris que Tak Kisserah avoit été bâti par un roi de Perse, trois cents ans avant Mahomet, que ce roi étoit Parfy ou adorateur du feu, & suivant la tradition, règna avec beaucoup de gloire. Mais sans nous arrêter à ces stériles recherches, la hardiesse & la grandeur de la voûte qui, suivant nos mesures, a cent soixante-dix pieds de long sur soixante quinze de large & 90 de haut, son exposition vers l'Orient, rendent probable la conjecture d'Ives, que ce sont les restes d'un temple du soleil. Quoiqu'il en soit, ils n'offrent plus rien de remarquable que l'intérieur de la voûte, qui est brisé & dont une partie est tombée. Tak Kisserah est à six heures de chemin ou trente milles de Curara, ainsi sa distance de Bagdad est de cinquante milles par eau, quoique Ives n'en compte que trente par terre.

Nous sommes retournés au bâtiment à

une heure, & à deux nous avons levé l'ancre. La rivière, en cet endroit, tourne à l'Est, & baignant le côté méridional de ces ruines, forme une presqu'île du terrain où elles sont situées. D'après les fréquens détours de ce fleuve, & la lenteur de son cours, en comparaison de l'Euphrate ou du Nil, les Arabes auroient pu lui donner un nom plus convenable que celui de Didjéleh, qui veut dire flèche, ce qui annonce un cours droit & rapide. — Nous venons de passer devant Bostan ou Bostar Kisserah, — suivant la prononciation des différens Arabes, — ce qui signifie le jardin ou le change de Kisserah ; on pourroit, si l'on en déterminoit le sens, expliquer la nature du bâtiment que nous avons examiné à un mille d'ici.

D'après sa distance de Bagdad (Séleucie) & sa situation, il n'est pas impossible que ce soit l'emplacement de l'ancienne Ctésiphon. Entre quatre & cinq heures, nous avons passé devant un campement considérable d'Arabes, de la tribu de Tafafa, mot qui, en françois, veut dire une pomme. Ils habitent la rive orientale, & quoique voleurs de profession, sont tenus en respect par le pacha de Bagdad. A cinq heures nos mariniers ont porté pour la première fois la double voile, à l'exemple du bateau qui nous

précède , & , sans doute , il n'y a qu'un mauvais exemple , ou une ignorance déplorable qui puisse faire faire une telle manœuvre dans un temps calme. Ces deux dernières heures , le fleuve a souvent tourné de l'Est à l'Ouest & *vice versa*. A sept , il couroit plein Sud ; il a ici un mille de largeur. Le pays de la rive occidentale porte le nom de Jebel. Avant huit heures , nous avons amarré sur la rive orientale. Elle est couverte d'un bois fourré rempli , selon les Arabes , de lions , de sangliers & d'autres bêtes féroces. Nous avons été aujourd'hui douze heures à bord , & par conséquent , d'après notre calcul , nous sommes à 60 milles de Curara , ou à 80 de Bagdad.

Lundi 23 avril.

Nous avons démarré à cinq heures passées ce matin , mais nous avons rencontré une barre qui nous a fort embarrassés , & perdu une demi-heure à nous dégager , grace à la mal-adresse de nos mariniers. Ici le fleuve tourne court au Nord. Le vent souffloit de ce côté , & nous a menés si rudement que nous n'avons pu faire plus de deux milles par heure. Cependant avant huit heures , la direction a changé à l'Est , &

bientôt après au Sud; nous en avons pris avantage, & portant une voile, nous avons réparé notre premier retard, en faisant fix milles par heure. Le vent est devenu si violent qu'après beaucoup d'efforts pour doubler une petite pointe qui est au Nord, les mariniers ont amarré le bâtiment à neuf heures sur la rive orientale. Le district de ce côté s'appelle Dower, &, comme le pays que nous avons parcouru, est marécageux & inondé en plusieurs endroits. Nous ne sommes pas à plus de dix milles de Jebel. C'est un terrible retard que nous devons à l'ignorance & à l'indolence de nos mariniers, qui, plutôt que d'aller à la rame l'espace d'environ cent verges, se laissent aller au vent qui est trop fort pour que le courant puisse avoir aucun effet sur le bâtiment.

A deux heures & demie passées d'après midi le vent devenu moins violent, nous avons démarré. Une demi-heure après notre départ, le le vent nous a jettés contre le rivage, où notre chétif navire frappoit avec une telle violence, que nous craignions que les coutures & les crévasses, dégarnies du bitume qui les remplissoit, ne donnassent entrée à des torrens d'eau. Quiconque eût vu, comme nous, la carcasse du vaisseau où nous étions, & eût su

qu'il ne devoit sa solidité qu'à un enduit de poix , n'auroit pas été surpris de nos alarmes.

Après avoir avancé l'espace d'un mille d'une manière si pénible & si désagréable , tous nos efforts sont devenus impuissans ; nous sommes restés jusqu'à cinq heures logés dans l'eau , pour ainsi dire , par l'action du vent opposée à celle du courant. D'après le conseil de quelqu'un d'entre nous , le pilote a jetté son grappin au milieu du lit du fleuve , & a commencé à faire marcher le navire. A six heures nous avons tous découvert , sur la rive orientale une tombe appelée Tauge il Arifin : nous avons observé des éminences artificielles élevées entre nous & la tombe. A l'aide de nos lunettes d'approche , elles nous ont paru couvertes de débris de briques , & alignées comme des planches de jardins , ce qui indique assez les ruines d'un village. A sept heures du soir nous avons amarrés sur la rive orientale , précisément à l'opposite des terres élevés dont je viens de parler. Ainsi grace aux délais que nous avons éprouvés , nous n'avons pas fait plus de 15 milles aujourd'hui , & nous sommes à 95 de Bagdad.

Mardi 24 Avril.

Nous nous sommes remis en route à cinq heures du matin , & nous avons profité d'une légère brise qui venoit du Nord. A six nous étions en face de la tombe que nous avions vue la veille , au soir. C'est celle d'un cheikh , à ce que nous a dit Abdul Azah qui nous accompagne jusqu'à Bassora , pour recevoir le reste de la somme convenue. Vis-à-vis , sur la rive occidentale , est la tour ruinée de Mel il Seruche. A neuf heures nous avons aperçu à notre gauche un camp d'Arabes , appelé Isboid. Sur la rive orientale du Tygre , & sur notre direction étoit une chaîne de hautes montagnes qui court du N. O. au S. E. Ces montagnes , distantes de cinq lieues , sont le prolongement de celles d'Hamerine , qui commençant à l'O. du Tygre , sont coupées par cette rivière à 35 degrés N. de latitude , & s'étendent jusque dans la Perse. Dans la plaine à notre gauche , est une éminence appelé Jebel Gortania. A neuf heures du matin nous sommes passés devant la même tribu d'Arabes Isboid , campés sur la rive occidentale. Elle occupe en cet endroit tout le territoire des deux côtés

de la rivière. Les bords sont encore embarrassés de bois taillis, & ne reçoivent aucune culture des naturels qui se contentent des pâturages que la richesse du sol leur offre sans leur coûter de peine. Le fleuve a fait de fréquens détours d'un côté à l'autre, mais il n'a tourné qu'une fois au Nord dans toute notre navigation d'aujourd'hui. Entre dix & onze nous avons découvert une ruine qui avoit l'apparence d'une tour d'observation, sur la rive orientale. Les Arabes l'appellent Moneah. A deux heures après midi nous avons rencontré une autre tribu d'Arabes appelés Chit Bâghy, ou du jardin de la rivière. Ce nom, & celui de Tafafa semblent indiquer que l'occupation de ces tribus se borne au jardinage. Ils possèdent plus de troupeaux que tous ceux que nous avons rencontrés. Le bateau qui voguoit de conserve avec nous s'est approché du rivage, & la conversation de nos mariniers avec les Arabes nous a appris qu'ils n'avoient que des dispositions amicales. Le fleuve a pris différentes directions, mais principalement vers le Sud, depuis trois jusqu'à sept heures du soir, où nous avons jetté l'ancre pour la première fois sur la rive occidentale. Ce district s'appelle Debounié, & nous avons encore les Arabes Isboïd dans notre voisinage. Nous con-

tinuons d'avoir en vue les montagnes d'Hamerine couvertes de neige malgré la latitude où elles sont situées. Nous avons fait aujourd'hui 70 milles en quatorze heures. Debounié est par conséquent à 165 milles de Bagdad.

Mercredi 25 Avril.

Nous avons démarré ce matin avant cinq heures ; mais suivant l'usage, nous avons lutté contre le vent pendant quelque temps. A six, cependant nous avons doublé une pointe où le fleuve tourne à l'Est, les bords sont fort bas & couverts de tamarisc & de réglisse. Nous semblions approcher des montagnes d'Hamerine, dont les hauteurs à cette latitude sont sous les loix d'un chef indépendant, nommé Mahomet Khan. Ses sujets sont des Kourdes, qui renonçant à leur patrie, paient un tribut au roi de Perse, pour acheter sa protection. Les Arabes qui habitent les plaines entre les montagnes & le Tygre, sont de la tribu de Benhillam, quoique les bords soient toujours habités par celle de Chit Bâghy. A neuf heures du matin nous avons passé devant une hauteur du côté de la Mésopotamie, près d'une pointe appelée Ubbofo-rah, où nous avons aperçu de nombreux trou-

peaux & un bétail considérable. En cet endroit les naturels se sont efforcés de venir à nous avec des vessies ; mais le vent nous faisoit descendre avec une telle rapidité , qu'ils ne purent se procurer du tabac qu'ils demandent toujours à grands cris. Sur la rive orientale ou Cuhistane , est Mumilla , une ville considérable , au rapport de notre pilote ; mais le pays est si unique nous n'avons pu remarquer le moindre vestige d'habitation. Depuis le point du jour jusqu'à midi , le cours du fleuve a tourné alternativement à droite & à gauche , quelquefois se dirigeant au Nord , mais bientôt reprenant sa direction ~~générale au S. E.~~ A deux heures après midi , nous avons passé un autre parti d'Arabes Isboid. Ils nous ont suivi le long du rivage , & nous ont pressés de donner une place parmi nous à leurs femmes & à leurs enfans pour descendre le fleuve , craignant tous les jours une visite du pacha qu'ils ont offensé. Il n'étoit pas en notre pouvoir de secourir ces malheureux ; leur nombre seul nous eût obligés de fermer l'oreille à leur requête. Le défaut presque total de navigation sur cette belle rivière n'est pas le moindre des prodiges que nous avons rencontrés dans notre voyage. Car à l'exception de quelques radeaux que nous
avons

avons vus à Bagdad , nous n'avons encore rencontré aucun bâtiment destiné au transport des passagers ou des marchandises. Ces radeaux qui viennent de Mouffel , ont quelque chose d'ingénieux dans leur construction. Une couche de roseaux bien liés ensemble est placée sur des outres remplies de vent , & rangées dans une forme oblongue. Les marchandises sont disposées sur le plancher de roseaux , & les passagers se placent au sommet. Ils tirent fort peu d'eau , & lorsque la navigation est embarrassée par des rochers , il est aisé de les décharger , & de les placer sur des voitures de transport. Nous avons vu un de ces radeaux qui n'avoit mis que cinq jours à venir de Mouffel à Bagdad. Depuis trois jusqu'à cinq heures après midi la contrée qui étoit à notre gauche s'appelloit Jem-bel Bellanié , & étoit encore habitée par la tribu des Arabes Chit Baghy. Le fleuve a grossi considérablement depuis hier , & notre marche semble être , par conséquent , plus rapide. A droite est une sorte d'arbres nains qui font paroître moins nu ce canton qu'on nomme Abubekir ; mais on n'y voit pas d'habitans. Le pays qui est sur la rive orientale porte le nom d'Elucefiah. Notre pilote vient de nous prévenir qu'il compte aller toute la nuit , & nous recom-

mande de charger nos armes, pour être sur nos gardes contre les tribus ennemies dont nous approchons. Avant huit heures du soir nous avons été salués par quelques Arabes sur la rive orientale, qui nous ont crié de les prendre à bord. Sur notre refus, ils se sont mis à nous insulter, pendant que nous pouvions encore les entendre; ils sont de la tribu de Benhillam. Après différens détours, ici le fleuve court droit au S. A huit heures nous avons passé devant la ville de Coute il Hamara, où réside le cheikh de Benhillam. En ce moment notre pilote a fait tirer le canon, dont le bruit a produit un bon effet. Car après la question ordinaire, où allez-vous ? Ils se sont contentés d'apprendre que nous étions au service du pacha, & nous ont souhaité un bon voyage. En face de cette ville, qui est à mi-chemin de Bagdad & de Cournu, le Tygre se partage en deux branches. Nous avons suivi la plus considérable qui tourne à l'E. Celle qui court au S. prend le nom de Chit il Hié, ou la rivière serpentine. Comme il faisoit absolument nuit, nous n'avons pu appercevoir les débris de ces murs qu'un M. Elliot, qui les vit il y a plusieurs années, décrit comme environnant une ville ruinée d'une vaste étendue. Après être restés sur le tillac

jusqu'à ce que le pilote nous dit qu'il n'y avoit plus rien à craindre , nous avons gagné nos lits , dans l'espérance d'y reposer comme à l'ordinaire. Mais le mot du guet répété continuellement par les mariniers , les défis fréquens qui venoient du rivage , le bruit du vaisseau quand il approchoit du bord où le vent le pouffoit , tout cela nous a convaincus bientôt que nous ne pouvions compter sur un sommeil tranquille & non interrompu. Mais nous avançons , & cette idée étoit un baume consolant pour tous nos maux. Pendant la nuit , la rivière couroit à l'E. & au S. E. Comme nous n'avions pas mis à la voile & que nous n'avions ramé que par intervalles , pour nous maintenir au milieu du lit , nous n'avons pas été plus vite que le courant qui fait trois milles par heures. A minuit cependant nous avons marché pendant dix-neuf heures. Ainsi , d'après un calcul moyen , nous avons fait 85 milles , & nous sommes à 250 de Bagdad.

Jeudi 26 Avril.

Nous avons vogué cette nuit à travers un pays dont la rive occidentale s'appelle Filaleah , & le bord oriental Mohamed Hoffein depuis 5 heures du matin jusqu'à 6 & demie , la rivière

a tourné plus d'une fois. Le District à l'Ouest est sous le commandement du cheikh Inéfirah il Hama, & les Arabes Bephillam se trouvent encore sur la rive orientale. Nous avons approché considérablement des montagnes Hamerine, & à huit heures du matin nous n'en étions plus qu'à trois lieues. A dix, nous avons trouvé les deux bords habités par les Arabes Benhillam. La contrée à l'ouest prend maintenant le nom de il Jézirah ou de l'Isle, qui est formée par l'Euphrate, le Tygre & il Hié. Cette région, qui n'a pas plus de cent milles de long sur six de large, & qui est coupée par mille ruisseaux qui forment autant de branches des grands fleuves dont elle est bornée, est regardée généralement comme l'emplacement du Paradis terrestre. Nous abandonnons la dispute occasionnée par ce système à ceux qui croient intéressant pour l'humanité de savoir où nos premiers parens furent créés. Pour moi, il me suffit de voir qu'à l'exception de son heureuse situation, il ne reste de ce délicieux séjour aucun vestige qui justifie cette assertion. Ou si j'adoptois cette opinion, j'en tirerois une preuve de l'incertitude des possessions humaines. Le jardin où vécut le premier couple des humains, a perdu tous ses charmes. Les rivières

qui l'arrosent retentissent de sons un peu moins doux que ceux qui accompagnoient leurs tendres vœux, l'asyle de l'innocence & de l'amour a été souillé par le crime, & a long-temps été témoin de scènes de violence & de débauches. Si nos communs parens revoyoient le séjour qu'ils ont tant chéri, quel seroit leur étonnement à la vue de son état actuel. Si Adam soupira, si Eve exhala sa douleur en tristes gémissemens, lorsqu'ils furent bannis de leur sol natal, de ce séjour fait pour les dieux, aujourd'hui l'arrêt de leur exil n'auroit rien que de consolant. A onze heures du matin nous avons passé devant les ruines d'un pauvre village dans Il Jeferah; les naturels ici sont de la tribu de Manni Mal Seid Alhi. Nous avons vu un autre camp des mêmes Arabes, à deux milles en descendant. A trois heures nous avons vu le village ruiné de Surcar. A quatre heures & demie avons encore rencontré dans l'isle un campement considérable de la tribu de Il Guam. Ces Arabes étoient nombreux & avoient un bateau; mais ils nous ont laissé passer sans nous inquiéter. A six heures du soir nous sommes arrivés à un endroit de l'isle vraiment romantique, & couvert de bosquets épais. Du même côté étoit un tombeau, nommé Imam Gherbié.

Pendant le jour, la rivière a tourné alternativement à l'E. & à l'O. & quelquefois au N. E. Mais en général, sa direction a été au S. E. comme à l'ordinaire. A neuf heures notre pilote nous a déclaré qu'il étoit dans l'intention d'aller toute la nuit. Nous avons passé en ce moment une large embouchure du côté de Il Jezerah, qui suivant son récit va rejoindre le Chit il Hié, avant qu'il se décharge dans l'Euphrate. Cette branche prend le nom de Chit il Siruti. La région que nous avons parcouru cette nuit est encore habitée par les Arabes Benhillam, mais sous un chef appelé le cheikh Ghindill. Il porte le nom de *Empérief* de l'isle. A trois heures du matin, le 27, nous avons amarré sur la rive orientale pour donner quelque relâche aux rameurs; ils sont si fatigués, qu'il faut toute l'attention du pilote pour les contenir dans le devoir. Cette halte n'a pas été désagréable pour nous. Car, pour dire la vérité, nous commencions à être las du bruit continuel qu'on entendoit dans le navire & à terre, pendant notre navigation nocturne. Au nord de l'endroit où nous sommes amarrés à la distance d'un quart de mille, il y a dans un bosquet un tombeau nommé Ally-Charrié. Nous avons navigué vingt-deux heures aujourd'hui, ce qui produit,

en évaluant la différence de la marche du jour & de la nuit, quatre-vingt-dix-neuf lieues. Ainsi, d'après ce calcul, Ally-Charrié est à 340 milles de Bagdad.

Vendredi 27 Avril.

Nous avons trouvé au point du jour que les montagnes d'Hamerine nous présentoient une nouvelle face. En ce moment la chaîne court du N. E. à l'E. S. E. La crainte de deux tribus d'Arabes qui sont à deux heures de distance a déterminé notre pilote à rester ici durant le jour, dans le dessein de nous faire éviter le danger à la faveur de la nuit. Ces tribus s'appellent Abul Mohamed & Usbia, elles ne paient point de tribut au Paoha, & exigent de fortes contributions de tous les bâtimens.

A deux heures après midi nous avons démaré, & continué notre route. Hier & aujourd'hui les bords étoient couverts de grains, que nous n'avons pas vus depuis quelque temps. A cinq heures & demi nous avons passé devant le tombeau du Cheikh Maelou, sur la rive orientale. Vis - à - vis de cette tombe est une petite rivière qui arrose l'isle. On la nomme Chit Mucklet, elle se réunit au Chit il Hié, avant qu'il se perde dans l'Euphrate. Dans l'isle

paroissent plusieurs camps d'Arabes Benhillam
 révoltés contre le Pacha , & sous les loix du
 Cheikh Ghindil. A six heures du soir nous
 avons été salués par trois cavaliers , qui sont
 venus sur le rivage nous demander où nous
 allions. Après une conversation qu'ils ont en-
 tretenue en suivant le navire , on est convenu
 qu'on leur enverroit la nacelle pour amener
 leur chef. A sept heures il est venu à bord ,
 & s'est dit le fils du Cheikh Ghindil , qui
 commande plusieurs camps dans ce canton. Le
 pilote nous a fait passer pour quelques offi-
 ciers du pacha qui vont à Bassorah pour ses
 affaires. L'obscurité de la nuit & l'attention
 que nous avons eue de nous tenir enfermés
 dans notre cabinet ont aidé à le tromper. Le
 jeune Cheick nous dit que quelques bergers
 des hauteurs étant venu l'avertir qu'un gros
 bâtiment s'étoit arrêté pendant le jour , il avoit
 sur-le-champ dépêché un messager à son père
 pour nous intercepter ; soupçonnant bien que
 notre dessein étoit de nous éloigner pendant la
 nuit. Par conséquent , quel projet absurde de
 faire rester un bâtiment à l'ancre jusqu'à ce que
 tout le pays soit averti de son approche ? A huit
 heures du soir nous avons rencontré un gros
 bateau sur la rive occidentale , environné

d'une multitude de Naturels. Il étoit ; nous dit - on , chargé de dattes. A huit heures & demie le pilote nous approcha du rivage , & à notre grand étonnement amarra le bâtiment. Bientôt cependant nous en sentîmes la nécessité. Il falloit terminer nos affaires avec le fils du Cheikh Ghindil. Il y avoit sur ce sujet quelque contestation entre le jeune homme & le pilote , & l'on ne savoit guère comment elle finiroit , si notre interprète , par une ruse concertée avec le pilote , ne fût allé signifier aux disputans notre mécontentement de ce retard , & notre résolution de continuer s'ils vouloient nous retenir plus longtemps. Le pilote s'en débarassa à la fin , en lui payant 150 sequins turcs en argent & en effets ; je dis le pilote , parce qu'il avoit contracté l'engagement , & sans un respectable *Sûd* (1) que nous avions à bord , dont la sainte origine est respectée par les arabes les plus sauvages , la demande auroit été beaucoup plus exorbitante , si toute fois il n'eût pas fallu donner tout pour satisfaire l'avidité du Cheikh. A dix heures notre visiteur nous a laissés , & nous avons recommencé à descendre. Nous

(1) Nom communaux descendans de Mohammed.

appercevions de tous côtés des lumières agitées, qui auroient pu nous rappeler les danses des fées que l'imagination orientale a placées sur les bords du Tygre, si nous n'avions été bien convaincus que les acteurs étoient des êtres humains, & que leurs intentions n'étoient rien moins qu'amies. Il paroïssoit évident que tout le pays étoit en allarmes, & que plutôt nous pourrions être hors de la portée de ces tribus, mieux nous nous en trouverions; mais nous ne devions pas être si-tôt débarassés de nos persécuteurs. Le vent avoit été en augmentant depuis le lever du soleil, & à une heure du matin, le 28, il est devenu très-violent, accompagné d'une grosse pluie, de coups de tonnerre terribles & d'éclairs effrayans. Cet ouragan a obligé notre pilote de jeter l'ancre au milieu du courant, & nous sommes resté exposés à toute la violence de la tempête dans notre cabinet d'en haut. Notre situation étoit aussi périlleuse que désagréable. A toute extrémité il étoit bien possible de se rapprocher du rivage; mais alors nous avions encore plus à craindre des naturels que du courroux des éléments. Heureusement l'ouragan s'est abattu à quatre heures, quoique le vent ait continué à souffler violemment du S. Nous n'avons marché

que neuf heures le jour dernier ; ce qui fait environ trente - fix milles. Notre distance de Bagdad est donc à présent de trois cents soixante-seize milles. La rivière a serpenté comme à l'ordinaire ; mais sa direction générale est toujours au S. E.

Samedi 28 Avril.

Nous avons démarré ce matin à six heures , sans avoir apperçu aucun des naturels , que l'orage de cette nuit a sans doute dispersés. Le vent continue à souffler violement du Sud , & les efforts de nos mariniers ne font guère propres à nous faire avancer. Nous avons vogué lentement jusqu'à neuf heures du matin , temps auquel nous avons amarré sur la rive orientale. Pendant que nous étions dans cette position le vent s'est élevé à un degré effrayant. Il est heureux pour nous que pendant cette tourmente le bâtiment n'ait pas touché ; car il n'étoit que trop évident pour les passagers , qu'il n'auroit pas résisté long - temps au choc. Dans l'après-midi nous avons eu la visite d'un autre chef arabe du voisinage. Il est venu avec deux ou trois cavaliers sur la rive opposée , & nous a crié de lui envoyer notre bateau pour le prendre & l'amener à bord. Notre

pilote s'est rendu à son desir, & a cru à propos de lui donner à dîner. Vers le soir le vent commençant à tomber, nous avons transporté à l'autre bord le chef arabe, non sans lui donner le présent qu'il attendoit, & démarré encore pour tenter fortune. Notre route jusqu'ici a été E. & S. E. En cet endroit la rivière court encore à l'E. & quelquefois porte au Sud. Je ne puis dire que notre situation a été agréable ces deux derniers jours. Nous n'avons vogué que peu d'heures aujourd'hui, & ensuite nous nous sommes arrêtés pendant la nuit, dont la plus grande partie s'est écoulée dans d'inutiles efforts pour avancer, & en querelles entre les mariniers, dont les cris bannissent le sommeil. Nous avons voulu redresser leurs manœuvres, mais ni la raison ni l'intérêt ne peuvent rien sur l'ignorance combinée avec l'indolence. Nous nous sommes arrêtés si souvent cette nuit, que nous n'avons pas fait plus de deux milles par heure. A deux heures du matin, le 29, nous avons été alarmés par un choc violent contre un banc de sable, accompagné d'un cri épouvantable de nos mariniers, & d'une décharge de mousqueterie. On nous a appris que l'intention du pilote étoit de rester là toute la nuit, & que

notre garde avoit fait feu sur un bois fourré qui bordoit le rivage , pour disperfer les arabes qui pouvoient être à nous épier. Au N. O. de l'endroit où nous sommes amarrés est un petit bois , & le tombeau de Haslan - Abu Mohammed , qui est dans Il-Jezerah. Pendant ces vingt-quatre heures nous en avons marché onze , & à raison de nos retards , nous n'avons pas fait plus de vingt-deux milles. Ce tombeau est donc à trois cents quatre-vingt dix-huit milles de Bagdad.

Dimanche 29 Avril.

Ce matin nous avons démarré à huit heures , mais notre barque étoit si enfoncée dans la vase , que tous nos efforts pour l'en tirer ont été sans succès. Enfin par le moyen du grappin , nous l'avons amenée , mais non sans peine , au milieu du courant. Il étoit alors dix heures. Vis - à - vis nous étoit une rivière nommée *Besbosfia* , qui descend des montagnes d'Hamerine , dans le Tygre. Le pays situé de ce côté est sous les loix du Cheikh-Abdul Seid. La contrée à l'ouest est appelée Usbia par les arabes. A onze heures du matin nous avons gagné le bord vers Il - Jezerah , dans l'intention de laisser passer deux bateaux qui

remontoient avec un bon vent. Un de ces bateaux étoit plus grand que le nôtre ; l'autre étoit une petite barque , comme notre conserve. Le gros bâtiment a passé devant nous , mais le petit s'est approché du rivage , & avoit à bord le frère du Seïd. Il avoit été vingt-deux jours à venir de Bassorah , & nous a donné avis qu'il n'y avoit point de bâtimens Anglois quand il en partit , mais qu'on en attendoit tous les jours. Cette nouvelle ne laissoit pas de nous contrarier. Nous ne pouvions pas compter sur d'autres navires , dans notre traversée de Bassorah aux Indes. A une heure après midi nous avons démarré , ~~& continué~~ à descendre. A peine étions-nous en route que notre gouvernail s'est trouvé endommagé en heurtant contre le rivage. Cet accident nous a obligés d'amarrer de nouveau à deux heures , pour le réparer , & nous sommes fort étonnés que ce malheur ne nous soit pas déjà arrivé. A neuf heures le dommage étant réparé nous avons mis à la voile avec un bon vent ; mais le bâtiment ayant couru au rivage par le peu d'habileté de nos mariniers , ils ont cargué la voile , & nous nous sommes laissés aller au courant , en y joignant le secours des rames. La rivière aujourd'hui a porté au S. E. , & quelquefois tourné pour

quelque temps au S. & au S. O. A minuit, nous n'avions été que cinq heures en marche , à dater du moment où l'on avoit démarré le matin , ce qui fait environ quinze milles. Ainsi nous sommes à quatre cents treize milles de Bagdad.

Lundi 30 Avril.

La contrée que nous avons eue en vue durant la nuit sur la côte occidentale , prend le nom d'Um-Il-Bize & Bul-Arabique. A cinq heures du matin nous avons passé Chit - Um - Il-Guimmel , branche considérable du Tygre , qui tombe dans l'Euphrate , un peu au-dessus du confluent des deux rivières. Vis-à-vis de ce bras commencé le district d'une tribu d'Arabes , sous le commandement d'un chef nommé Abul-Mohammed , qui est en guerre avec le Pacha , & dont notre pilote avoue qu'il craint l'avidité. On voit en cet endroit un grand nombre d'oiseaux sauvages & des troupeaux de sangliers , sur lesquels nous avons souvent tiré parmi les joncs , & une fois , pendant qu'ils traversoient la rivière à la tête du bâtiment. Il est à remarquer que la Turquie & l'Industan sont partout bien fournis de cet animal , dont la chair est interdite par leurs loix aux naturels ; mais

volontiers achetée par les européens, qui la préfèrent au gibier. On découvroit dans l'isle un camp considérable d'Arabes, qui tirent leur nom du Chit - Um - Il - Guimmel, près duquel ils résident. A huit heures & demie du matin nous avons amarré sur le bord oriental, dans le dessein de parlementer sur un présent que demandoient quelques Arabes. Il y avoit près du rivage plusieurs tentes, & des gens armés d'épieux & d'épées, mais sans fusils à mèches.

Soit que le pilote s'en soit aperçu, soit qu'il ait bien vu qu'il n'avoit pas affaire aux principaux de la tribu, ~~il a débarqué~~ & ordonné à l'équipage qui étoit à bord de le suivre. A cette vue un des naturels a tiré son épée & saisi un de nos gens, qu'il a bien-tôt quitté en voyant notre garde tirer quelques mousquets au-dessus de leurs têtes. Ces audacieux voleurs ont leurs femmes & leurs enfans parmi eux, & ces pauvres créatures auroient souffert de leur témérité, si nos mariniers n'eussent rien appréhendé des suites. Mais j'ai observé que leur conduite à l'égard des Arabes est prudente & mesurée, & cette prudence est l'effet de la crainte que leur inspire le ressentiment des tribus auxquelles par leur profession ils sont
constamment

constamment exposés. A neuf heures nous avons gagné la rive occidentale, où nous avons amarré & trouvé le Cheikh - Abul - Mohammed, chef des tribus du voisinage. L'argent que notre pilote lui a payé a été exigé comme un tribut, dénomination sous laquelle les pilotes sont obligés de l'envisager, pour entretenir une communication que le gouvernement est trop foible ou trop peu politique pour assurer lui-même. Les voyageurs peuvent en effet attendre des arrangemens plus sages de la prudence & de la vigueur du Pacha actuel; mais après tout, quel fond peut-on faire sur la stabilité des mesures qu'il prendra?

Cette affaire terminée, nous avons démarré à onze heures; à midi nous nous sommes encore arrêtés sur la rive occidentale. Là nous avons trouvé un autre chef, qui est venu exiger du pilote sa contribution. A trois heures après midi nous avons continué. Entré quatre & cinq nous avons passé devant une levée considérable, sur les bords de Il-Jezerah, qui paroît avoir été faite pour garantir le pays des effets des inondations. Nous avons été confirmés dans cette idée par notre pilote, qui nous a dit que ce sont les ruines de Dervichié, cité fameuse, qui donne aussi son nom à une petite rivière

au sud du confluent du Tygre & de l'Euphrate. Le grand bras du Tygre, depuis notre départ de Bagdad, se réduit ici à un lit peu considérable, dont le cours est tranquille, & qui n'a pas plus de trois cents verges de largeur. A six heures du soir nous avons rencontré un camp Arabe, sous les loix d'Abul - Mohammed. Ils avoient trois ou quatre barques; mais ils nous ont laissé passer tranquillement : ils nous ont même fourni du lait, que notre bateau nous a apporté. Pendant ces dernières vingt-quatre heures le fleuve a fait quelques détours assez considérables; mais la direction générale est toujours au S. E. A minuit nous avons fait, pendant dix-neuf heures, environ quarante-sept milles depuis Um-Il-Bizé, ce qui porte notre éloignement de Bagdad à quatre cents soixante milles.

Mardi premier Mai.

A deux heures du matin nous avons rencontré un campement beaucoup plus considérable sur la rive occidentale, où il n'y avoit pas moins de quinze ou vingt bateaux; nos mariniers ont été assez étourdi pour engager notre bâtiment parmi ceux-ci, & pour peu que les na-

turels en eussent eu la moindre envie, ils nous auroient surpris, sans que nous fussions sur nos gardes : les Arabes du bord opposé reconnoissent l'autorité d'Abdul - Ally. Nous avons continué de descendre jusqu'à cinq heures, & nous nous sommes arrêtés devant le fort de Ul - Uzyr, dans Il - Jezerah : notre route s'est dirigée au S. E. jusqu'à minuit ; nous avons jetté l'ancre pour prendre quelques passagers à bord & du lait frais. A sept heures nous avons passé un tombeau situé sur la rive occidentale, appelé Cheikh-Abbas, & la tribu de Benorié-Malik : la rivière à cet endroit tourne plein sud. A huit heures les bords étoient sous la domination des Arabes Madan. A dix heures nous avons vu un tombeau nommé Ul-Muckroum, dans Il - Jezerah. A midi nous avons trouvé sur notre gauche l'embouchure du Chit-Jaffiar, qui se jette ici dans le Tygre. A deux heures après-midi nous avons aperçu la ville ruinée de Cout-Subar, dans Il-Jezerah. Depuis Ul-Mackroum jusqu'à Cout-Subar, la rivière s'est portée au S. O. : d'ici le Tygre court directement au sud pour rencontrer l'Euphrate, que nous avons maintenant en vue à peu de distance à l'est. A trois heures nous avons jeté l'ancre à Curna, que nous ap-

percevions déjà quelques heures auparavant. Depuis minuit nous avons vogué quinze heures ou fait quarante - cinq milles ; d'après ce calcul Cournâ est à cinq cents cinq mille de Bagdad.

Cournâ situé à trente - un degrés cinq minutes de latitude nord , sur le confluent du Tygre & de l'Euphrate , ne pouvoit être mieux placé pour le commerce ou pour l'agrément ; mais comme la foiblesse & la tyrannie du gouvernement Turc l'a privé de la première ressource , l'indolence & la pauvreté des habitans ne lui ont laissé qu'un territoire en friche , & une ville tombée en décadence , très - mal approvisionnée ~~de toutes les~~ commodités de la vie. Nous avons observé le côté oriental près du Tygre , & ensuite nous avons gagné le côté du sud , qui est baigné par l'Euphrate. Nous avons traversé des rues formées par des bâtimens ruinés , derrière lesquels on apperçoit des huttes de jonc fort proprement construites , & occupées par les Arabes qui ont succédé aux anciens habitans : ils ont été fort civils , & nous ont considéré avec bien de la curiosité. Nous avons vu beaucoup de vergers & de bosquets de dattiers , & enfin gagné le bastion du S. O. sur les bords de l'Euphrate , d'où nous avons eu une immense perspective de tout le pays ; là

nous avons trouvé que la ville étoit défendue autrefois par un double mur & par un fossé, le premier construit en terre tombe en ruines, & le second se comble tous les jours. Autant qu'on en peut juger par une simple vue, les murailles forment un carré, dont chaque face a environ huit cents verges dans d'autres; mais ses murailles, jointes à sa situation & à sa communication avec la riche isle qu'elle a derrière elle, rendroient la ville presque imprénable; mais les Turcs négligent ces avantages, & ni ses ressources naturelles, ni ses beautés ne peuvent les déterminer à s'en occuper. Les voyageurs ne sont pas d'accord sur l'origine de Cournâ. Mais on suppose assez généralement qu'elle a été bâtie sur le sol d'Apamée; quoiqu'on puisse penser de cette supposition, j'oserai hasarder une conjecture que mes lecteurs, instruits, pourront favoriser. Horace dit, de la fameuse expédition de César-Auguste en orient :

Cantemus Augusti tropæa
Cæsaris, & rigidum Niphaten,
Medumque; flumen gentibus additum
Victis, minores volvere vortices.

Chantons les trophées d'Auguste, le fier Niphates, & le Medus réuni à nos conquêtes, & roulant des flots moins orgueilleux.

Et comme les critiques pensent que le poète entend l'Euphrate par le fleuve des Mèdes, & le Tygre par le Niphates, à cause d'une montagne de ce nom, dans laquelle il prend sa source, il est assez vraisemblable qu'Auguste rétablisse les fortifications de cette place, pour opposer une forte barrière aux nombreux ennemis que l'Empire Romain avoit de ce côté, & pour apprendre à ces fleuves superbes, *minores volvere vortices.*

C'est à Cournà que se fait la jonction de ces deux belles rivières. Les eaux lentes & bourbeuses du Tygre se mêlent avec le courant clair & rapide de l'Euphrate, qui a parcouru un ~~sol de craie~~ & d'une surface inégale. Les deux lits réunis prennent le nom du Chit-Ul-Arab (le Pasytygris des anciens, & l'Obolla des Poètes Persans) & redoublant de rapidité semblent tous deux chercher la mer. Quoique Cournà soit dans le district d'un Cheikh Arabe, son fort est commandé par un Ahga Turc. Ces deux officiers exigent des contributions des bâtimens qui passent. Notre pilote ayant satisfait aux demandes qu'on lui faisoit, nous sommes retournés à bord. En cet endroit le Séid a pris congé de nous, pour rejoindre sa famille, qui habite les bords de l'Euphrate, à un mille

de Cournà. La présence d'un de ces personnages est très-avantageuse aux négociations avec les Tribus qui demeurent sur ces bords. Nous avons eu de bonnes raisons de le croire, & j'en ai moi-même de plus particulières, d'après la conduite amicale que j'ai éprouvée de la part d'un Seide pendant mon voyage en Egypte. A neuf heures nous avons continué notre route, ayant à bord l'officier de la douane qui, par égard pour notre résident de Bassorah, s'est abstenu de faire la visite de notre bagage jusqu'à notre arrivée dans cette ville. Cette conduite n'annonce pas peu de respect pour le nom Anglois, & quoique cet homme s'attende à voir sa peine un peu mieux récompensée ~~que~~ de coutume, cette complaisance n'auroit peut-être pas lieu sous un régime plus sévère; mais nous devons cette attention à M. Latouche, qui a le talent de s'attacher les naturels, pendant que sa place lui donne de l'influence sur les agens du gouvernement. Nous venons d'entrer dans le Chir-Ul-Arab, qui est deux fois large comme le Tygre dans sa plus grande largeur. Le reflux qui monte à Cournà nous est devenu favorable; on peut juger de la profondeur & de l'importance de cette rivière, par la résistance que le flux oppose au courant, à la distance de cent cinquante milles de son

embouchure. Il s'est élevé pendant la nuit un vent léger, mais qui souffle directement contre nous; aussi notre marche a-t-elle été fort lente. De leur côté nos rameurs ne prodiguent pas leur efforts, de manière que nous nous laissons aller à l'impulsion du reflux; ainsi nous n'avons fait que trois milles par heure: à minuit nous n'étions qu'à neuf milles de Curna, ou cinq cents quatre milles de Bagdad.

Du Mercredi 2 Mai jusqu'au Lundi 7.

Pendant cette nuit nous avons parcouru différens endroits, dont on trouvera les noms dans la carte jointe ~~à cet ouvrage~~. Au point du jour les deux bords étoient couverts de datiers, qui produisent au gouvernement un revenu considérable. Ces bosquets forment une spacieuse avenue, à travers laquelle les navires voguent, & donnent à ces bords une beauté inconnue à ceux d'au-dessus, excepté dans le voisinage des capitales. Pendant que le reflux nous étoit contraire, il s'est élevé une petite brise qui nous étoit favorable, & qui nous a fait avancer en côtoyant le long du rivage. A midi nous avons vu Marghill, maison de campagne de de M. Latouche; nous y sommes heureu-

fement arrivés à une heure après-midi , après un voyage de onze jours depuis Bagdad , désagréable en effet à certains égards , mais en total fort loin d'être déplaisant , si l'on considère notre nombre & le défaut de commodité depuis minuit , nous avons fait quarante mille en treize heures ; ainsi Bassorah , qui est à six milles d'ici , est à cinquante-six milles de Cournah , & cinq cents soixante-un de Bagdad : depuis Cournah la rivière a couru au S. E.

Nous avons été reçus chez M. Latouche avec cette hospitalité & cette aisance qui lui mérite les applaudissemens de tous les voyageurs qui prennent cette route pour aller aux Indes. Comme il n'y avoit pas de vaisseaux anglois , il a eu la précaution de s'assurer , pour nous , d'un bâtiment arabe , nommé *Dow* , qui doit nous transporter nous & nos effets à Mascate , sur la côte d'Arabie , où il avoit écrit à Bombay d'envoyer un vaisseau de la Compagnie pour nous prendre : ce bâtiment ne devoit être prêt que quelques jours après. Nous avons employé ce temps à nous instruire des signaux succès de Hyder-Ally dans le Carnat , & de la situation embarrassante des affaires de la Compagnie

dans les Indes, événement qui nous prive des avantages qu'autrement on auroit pu se promettre de la guerre avec les Hollandois dans ce pays : Abdul-Azah vient de prendre congé de nous. Comme un homme de sa profession est de la plus grande importance pour les voyageurs, nous nous faisons un devoir de déclarer qu'à tous égards nous avons trouvé en lui un compagnon obligeant, aussi bien qu'un guide fidèle.

Je n'abuserai pas de la patience de mes lecteurs, en leur rendant un compte détaillé d'une ville aussi bien connue que Bassorah; mais il ne seroit pas moins impardonnable de garder un silence absolu sur cet objet.

Bassorah est située à trente degrés, trente minutes de latitude nord sur la rive méridionale du Chit-Ul-Arab, & environ à quatre-vingt-dix milles de son embouchure; elle est bâtie en forme quadrangulaire, & sa circonférence est de douze milles, le côté du nord regarde la rivière, & au moyen d'une petite crique, la ville est entrecoupée de canaux, & a de l'eau excellente en abondance. L'étendue seule des murs les rend très-difficiles à défendre, & quand on en considère la matière, on ne peut se rendre raison des sièges qu'ils ont soutenus. Ces murs

font absolument de terre , & n'ont ni bastions ni ouvrages extérieurs ; cependant le fameux Nadir-Chah assiégea cette place pendant quelques mois , sans le moindre succès. Depuis peu d'années Sadou - Khan , général Persan vint mettre le siège devant la même ville , avec une armée de quarante mille hommes ; & quoique Bassorah eût été désolée par la peste , le courage de la garnison & son animosité contre les Persans , dont les Turcs sont toujours séparés par une haine mortelle , la mit en état de faire une vigoureuse résistance , & d'éviter la disgrâce de son maître , en rendant la place , comme je l'ai raconté en parlant de Soliman-Pacha , qui commandoit dans cette occasion. Pour rendre à ce brave guerrier toute la justice qu'il mérite , il est à propos d'ajouter qu'il y avoit déjà plusieurs brèches , & que la garnison fut réduite à manger des chats & des chiens , avant de consentir à se rendre. L'ennemi soupçonna que la présence & l'exemple de la factorerie Angloise n'avoit pas peu contribué à prolonger la défense. Quoi qu'il en soit lorsqu'il n'y eut plus d'espoir , nos compatriotes songèrent à la retraite , & armant un petit nombre de galères , s'ouvrirent un passage à travers la flotte Persane , avec perte d'un

seul vaisseau. Il y avoit deux personnages distingués, qu'on envoya prisonniers à Chiraz, où ils furent bien traités, & relâchés par Sadou-Khân, lorsqu'il monta sur le trône de Perse.

Je ne puis m'empêcher de m'écarter un moment de mon sujet, pour raconter la révolution qu'ont occasionnée les querelles relatives à la couronne de ce royaume. Il paroît que Fati-Khan, fils de Kerim, quoique mineur avoit été proclamé Roi par ses amis, après la mort de son père. Cet événement obligea Sadou-Khan d'abandonner la conquête de Basforah, comme je l'ai déjà observé. Il s'avança en diligence vers la capitale, & sous quelqu'un de ces prétextes, dont l'ambition ne manque jamais, enferma son neveu dans le ferrail & prit les rênes du gouvernement. Ce succès éveilla l'envie du gendre de Sadou-Khan, Morad-Khan, qui couvrant ses desseins du voile de la justice, publia un manifeste à Ispahan, où il témoignoit son indignation contre l'usurpation de son beau-père, & sa résolution de rendre la couronne au légitime héritier. Dans les états les plus opprimés, il reste encore quelque fidélité. Cet écrit excita le courage de la nation, & Morad-Khan se trouva bientôt à la tête

de cent mille hommes; cette opposition sembloit annoncer au monde une terrible justice faite d'un usurpateur. L'infraacteur des droits de son neveu étoit sur le point d'être attaqué par le mari de sa fille chérie; mais enivré de sa bonne fortune, Morad renversa bientôt l'édifice qu'il avoit élevé. En effet au lieu de marcher droit à Chiraz; pour écraser son rival, dont les forces étoient peu considérables, & pour rétablir sur le trône l'héritier légitime, il oublia ses belles protestations, & commença à donner des firmans en son nom, & à exercer toutes les fonctions de la royauté. Son hypocrisie & son imprudence reçurent la récompense qu'elles méritoient. La découverte de ses projets fut suivie de la désertion de ses nombreuses troupes, & il resta à Isfahan, dans une situation fort critique, accompagné d'un petit nombre de partisans, & ne se soutenant que par les exactions qu'il fait éprouver aux marchands qui s'y trouvent, pendant que Sadou-Khan est Roi à tous égards, en possession du trésor & d'une armée bien équipée. L'avarice seule du vieillard arrête la décision de la querelle; il parle tous les jours de marcher à Isfahan, mais il est bien éloigné d'ouvrir ses coffres, & de distribuer des lar-

geffes qu'attendent pourtant les foldats de tous les pays , lorsqu'ils servent la cause d'un traître & d'un rebelle.

En allant à cheval de Marghill à Bassorah , nous avons vu avec peine la destruction des maisons & des jardins qui s'étendoient entre ces deux places , sur les bords de la rivière. A deux milles de Bassorah nous avons trouvé une ville , que les Persans avoient bâtie pour eux-même pendant le siège ; elle est bien grande pour cet objet , fortifiée par un mur , & environnée d'un fossé ; mais les matériaux étant de terre , ils tombent déjà tous les deux en ruines , & ne promettent pas de servir de monument à la victoire de leurs constructeurs. Bassorah , quoique de ce côté ce soit la principale foire des Turcs , n'est pas dans une situation beaucoup plus florissante. On y trouve à peine une maison qui n'ait quelques vestiges de ravages ; & en vérité il n'y a que les espérances qu'a fait concevoir Soliman-Pacha , qui ayent pu ramener les habitans dans leurs misérables demeures. La crique dont j'ai parlé ajoute beaucoup à la beauté & à la propreté de la ville ; la factorerie Anglaise est située sur cette crique , & si l'on y bâissoit un quai , je ne connois pas de ville qui eût un

canal plus beau ou plus utile. De la factorerie seule jusqu'à la rivière elle a deux milles de long, & hausse ou baisse avec les flots ; les bords sont cultivés comme des jardins, & passent pour être très-fertiles. La réputation de la température de Bassorah est depuis long-temps établie : la qualité nitreuse de son sol, & les excessives chaleurs de l'été sont bien connues ; mais il seroit possible de soumettre à quelques changemens des points aussi importants au bien-être des habitans. Si les marais qui environnent la ville étoient séchés, si les rues étoient élargies pour faciliter la libre circulation de l'air, avec l'avantage de l'eau que fournit la crèue, & un tel motif de propreté, il n'y a pas de doute qu'on pourroit produire dans l'atmosphère de Bassorah l'heureux changement qu'on a effectué à Calcutta, comme je l'ai observé moi-même ; mais ce sont des idées plus belles en spéculation, que faciles à réduire en pratique sous un pareil gouvernement. Le philanthrope qui croit trouver dans ses visions un sol propre à porter les bases où il veut appuyer les hypothèses qu'il bâtit pour le bonheur de l'humanité, éprouve trop souvent le sort du voyageur, qui se hasarde sur la surface trompeuse des eaux dans les basses latitudes, sans prendre garde au caractère du

climat & à l'impuissance où il est de produire une forte congélation.

Le Mardi 7 Mai le bâtiment étant prêt pour notre voyage de Mascat , nous avons dîné à la factorerie , & le soir nous nous sommes rendus à Bassorah , accompagnés de M. Latouche , & de nos amis , du plus grand nombre desquels M. Smyth & moi nous allions nous séparer. Le bâtiment qu'on avoit loué étoit à peine suffisant pour nous , nos gens & notre bagage ; mais le major Nicol & le docteur Fréer ont mieux aimé braver toutes les incommodités , que de laisser échapper l'occasion de la prompte expédition que nos ~~dépêches~~ nous assurent. MM. Burke & Matcham avec leur compagnie ont été obligés de rester à Bassorah , pour attendre un navire Anglais , qui doit bientôt arriver. Ceux qui ont été forcés de se séparer d'une société agréable , après une entreprise comme la nôtre , avant que leurs fatigues & leurs périls soient terminés , par une heureuse arrivée dans le port désiré , ceux-là trouveront naturels nos regrets mutuels en cette occasion ; mais l'estime que nous avons conçue pour les qualités sociales des personnes que nous venons de nommer , nous fait en même-temps nous féliciter de les avoir laissés dans la maison de
notre

notre aimable hôte M. Latouche , dont nous n'avons pu nous séparer sans regret , quelque urgentes que fussent les affaires qui nous appelloient. A fix heures nous avons levé l'ancre , & notre barque a descendu avec la marée , & une brise favorable du N. O. , qui dans cette saison promet de durer assez long-temps pour nous assurer un heureux passage jusqu'à Mascat. Peu d'heures après nous avons rencontré un bâtiment qui alloit de Mascat à Basforah ; il portoit , à notre grande satisfaction , des lettres d'un capitaine de vaisseau de la Compagnie , à M. Latouche , par lesquelles il lui donnoit avis de son arrivée à Mascat , pour nous transporter à Bombay (1).

(1) Si le succès de nos aventuriers a intéressé le lecteur , il ne fera peut-être pas fâché d'apprendre qu'après une heureuse traversée dans le golfe Persique , ils sont arrivés à Mascat le 20 Mai , où ils se sont embarqués sur le vaisseau qui les attendoit , & qu'ils sont entrés dans le port de Bombay le 29 du même mois. Là l'auteur s'est séparé de ses compagnons de voyage , avec qui il a trouvé une source de satisfactions au milieu des situations les plus désagréables : c'est un aveu qu'il doit à leur mérite. Enfin , retenu dans ce port , il n'a pu , avant la fin de Juin , arriver à Madras , sa dernière destination.

A la veille de terminer une correspondance que l'intervalle de l'Océan n'a pas interrompue jusqu'ici, la clôture de cette dépêche sera le dernier de mes travaux épistolaires pendant ce voyage. Je veux m'arrêter un moment, ma chère H...., pour rappeler mes pensées éparées, & donner un libre cours aux sentimens qui m'agitent :

Pendant qu'avec transport mon ame impatiente,
Revole vers l'objet de son fidèle amour,
Et traîne à chaque pas qu'elle fait chaque jour
La chaîne qui l'unit à la plus tendre amante.

Mais l'augmentation cruelle de la distance elle-même a ses adouciffemens ; le temps fuit plus rapidement que des amans séparés ne le pensent, & de jour en jour rapproche leurs pensées, qui se perdoient dans l'infini, de l'accomplissement de leurs plus chers desirs. Nos occupations sont différentes, quoiqu'elles tendent au même but, & doivent par conséquent charmer également la douleur de notre séparation. Votre emploi, ma chère H...., est de former notre jeune famille, & de vous conserver vous-même pour jouir des consolations que mon devoir & ma tendresse prennent

soin de vous ménager. Combien douce est une tâche si conforme aux loix de la nature & de la raison ! Combien je m'estimerois heureux si l'esquisse que mon foible pinceau a tracée des obligations conjugales pouvoit produire quelque effet sur des momens trop peu propres à les remplir ! Le succès des travaux littéraires est l'avantage le plus flatteur dont les hommes puissent oûir, c'est le tribut que les applaudissemens publics payent aux productions de notre génie ; mais dans l'exercice des vertus domestiques, il y a un triomphe dont on jouit dans le silence & dans l'obscurité, & qui, fondé sur le témoignage de la conscience, ne craint ni l'inconstance de l'opinion publique, ni les révolutions des siècles. Adieu, adieu.

Bassorah, ce 7 Mai 1781.

F I N.

044228



1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

1901
1902
1903
1904
1905
1906
1907
1908
1909
1910
1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930



